This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

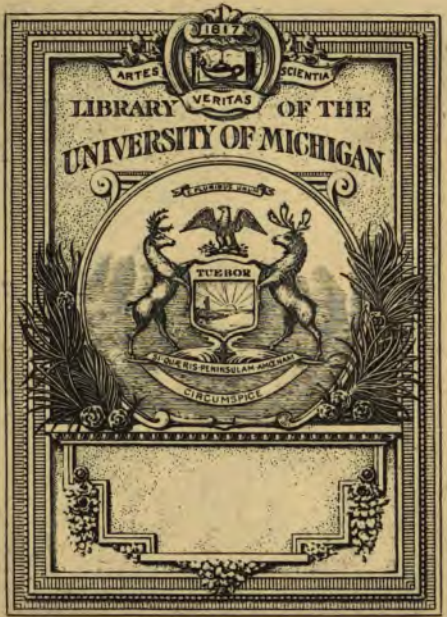
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

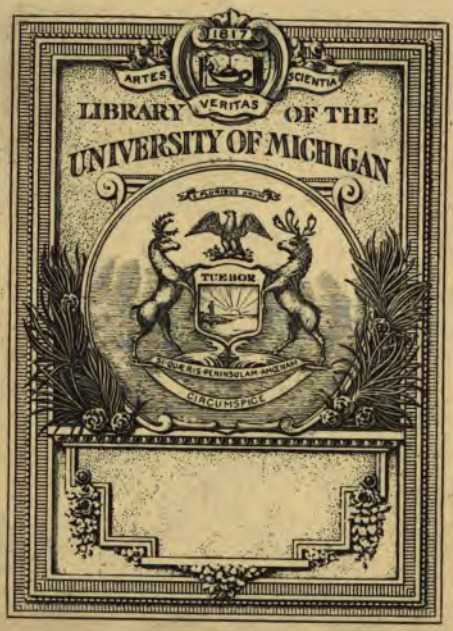
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

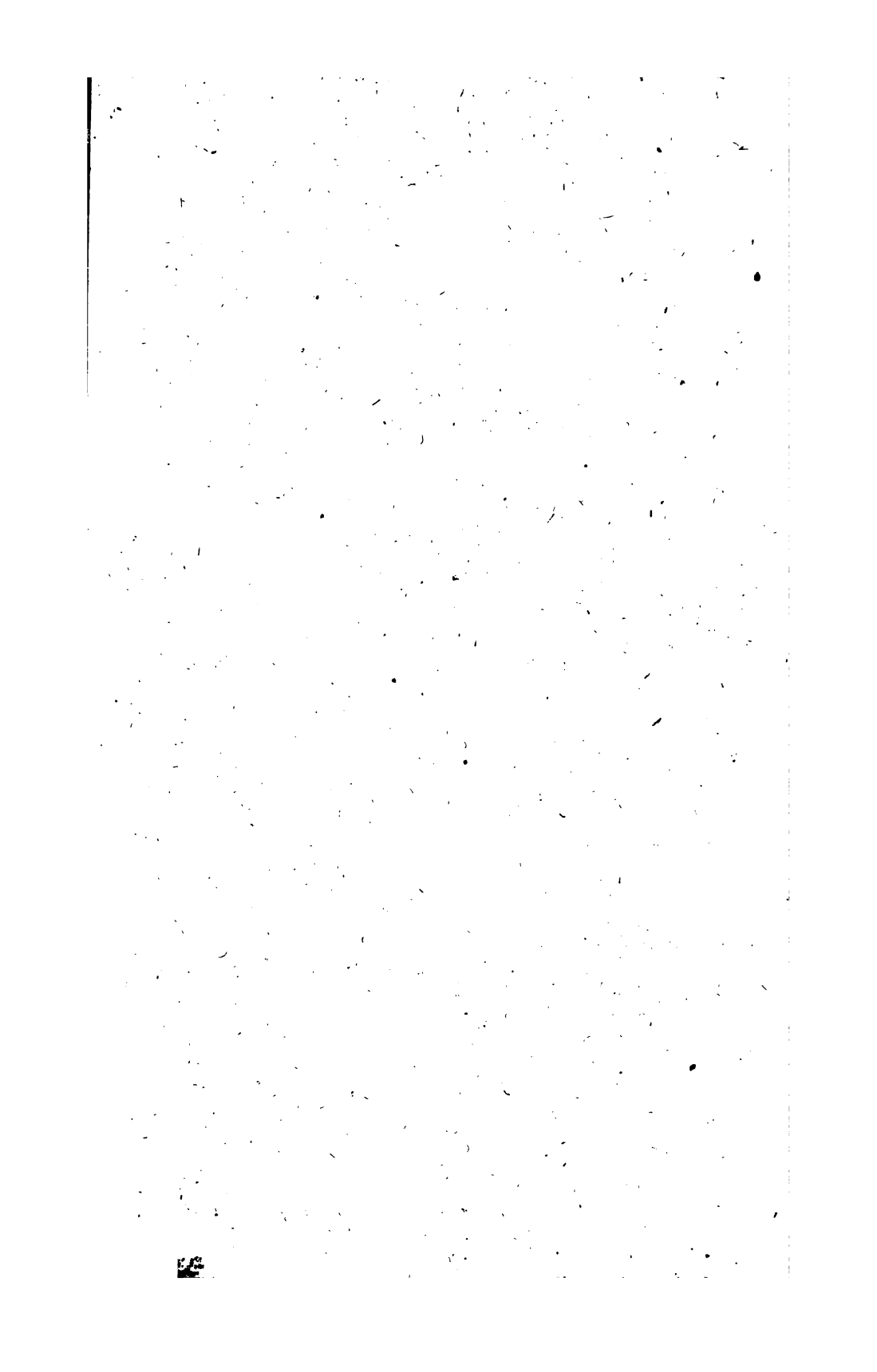
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

B 1,465,706


1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE


1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE



LE SPECTATEUR

FRANÇAIS

AU XIX.e SIÈCLE.

Se trouve à PARIS,

Chez GIGUET et MICHAUD, Libraires, rue des Bons-Enfans.

FANTIN, Libraire, quai des Augustins, nº 55.

BLAISE, Libraire, quai des Augustins, nº. 61.

Et LENORMANT, Libraire, rue des Prêtres.-St.-Germain-l'Auxerrois, nº. 17.

A LYON, chez RUSAND, Libraire.

LE SPECTATEUR

FRANÇAIS

AU XIX.me SIÈCLE,

OU

VARIÉTÉS MORALES,

POLITIQUES ET LITTÉRAIRES,

RECUEILLIES DES MEILLEURS ÉCRITS PÉRIODIQUES.

Vis unita fortior.

CINQUIÈME ANNÉE.

A PARIS,

A la Librairie de la Société Typographique, rue des Fossés-St.-Germain-des-Prés, n.o 14.

M. DCCC. VIII.

AP
20
.S74

v.5

AVERTISSEMENT.

Ce volume paroît à-peu-près à la même époque que celui de l'année dernière. Nous nous empressons de faire cette observation, afin d'écarter l'accusation d'un retard que semble nous reprocher l'impatience des lecteurs et amateurs de cet ouvrage : car nous ne pouvons révoquer en doute leur empressement, du moins si nous en jugeons par celui des libraires, qui en sont les interprètes naturels, et qui, depuis plusieurs mois, nous demandent ce recueil avec des instances assez vives, et très-propres à ranimer notre zèle. Nous espérons qu'on en trouvera de nouvelles preuves dans ce volume. Nous n'avons du moins rien négligé pour le rendre digne des précédens, auxquels même nous le croyons supérieur. Nous avons mis plus de sévérité dans le choix des articles, et plus de variété dans leur distribution. Sans sortir du même cercle d'idées, le lecteur passera souvent *du grave au doux*, *du plaisant au sévère*, et il remarquera que le précepte le plus rigoureux, que le législateur du Parnasse ait imposé aux

auteurs des plus longues compositions, est aussi applicable aux éditeurs de ces sortes de recueils; mais c'est pour celui-ci le moindre de ses avantages. Il offre, en effet, des rapprochemens bien autrement intéressans : ici l'on rencontre, à côté d'un morceau descriptif sorti de la plume brillante et quelquefois sublime de M. de Chateaubriand, un fragment d'histoire où se trouve toute la force et la noblesse du style de M. de Bonald; là c'est un point de littérature discuté par des talens très divers, ce sont les causes de la supériorité de nos orateurs exposées par M. l'abbé Boullogne et par M. de Fontanes; plus loin ce sont des novateurs littéraires que M. Geoffroy, le fouet de la critique à la main, bannit du Parnasse avec l'autorité qu'un long exercice et des services signalés rendus au bon goût, lui ont acquise; ailleurs c'est la doctrine d'un docteur allemand, et les autres ridicules du jour qui donnent lieu tantôt aux graves réflexions des moralistes, tantôt à des critiques plus piquantes et non moins utiles; car elles rangent, même les esprits frivoles, sous le joug de la raison.

Nous ne pousserons pas plus loin cette énumération. Le lecteur peut la continuer lui-même en jetant les yeux sur la table des auteurs et sur celle des matières. C'est là le plus

bel éloge comme la meilleure analyse de ce volume. On y remarquera quelques noms nouveaux, mis à la place de plus anciens : substitution au moyen de laquelle on passera successivement en revue tous nos talens : car il en est bien peu qui n'apportent une fois au moins leur tribut à nos feuilles périodiques.

Les notes sont plus multipliées dans ce volume que dans les précédens. Ce ne sont ordinairement que des observations, ou même de courtes citations qui viennent à l'appui des articles, auxquels elles se rapportent : quelquefois aussi ce sont des notes critiques; mais nous sommes assurés que ceux qu'elles intéressent, ne les trouveront point amères, et qu'ils y verront seulement un témoignage de l'estime que l'on a pour leurs opinions, et une preuve des soins scrupuleux qui sont naturels à un éditeur zélé, soins que nous poussons tout aussi loin qu'un autre.

N. B. Quoique ce volume soit plus considérable que le précédent, nous n'avons pu y faire entrer tous les articles que nous avions mis en réserves; nous les donnerons successivement à mesure que l'ordre des matières ou des rapprochemens d'où naisse un intérêt plus piquant que celui qu'offre un ordre purement chronologique, leur feront trouver place dans cette collection.

LETTRES *qui servent de signature aux articles.*		NOMS *des Auteurs des articles de ce Recueil.*
Pag.		
154, 199, 280, 319, 327, 587, 399	A.	M. DE FELETS.
80, 250, 190	B....d.	M. DE BONALD.
273	B....e	M. BELLEMARE.
99, 127	Ch.	M. DE CHATEAUBRIAND.
179	C. M.	M. GAUDEFROY.
146, 285, 370, 376, 412	G.	M. GEOFFROY.
310	G. A. L.	M. DE LUC.
251, 255	E....e	M. ETIENNE.
39, 163, 169	F.	M. FIEVÉE.
77	G....d	M. L'ABBÉ GALLARD.
347	L.	M. DE FONTANES.
392	M. B.	M. BOUTARD.
298	M....d.	M. MICHAUD.
291	N.	M. DE SAINT-VICTOR.
236	P. M.	M. PHIL. Gueneau de Mussy.
85	P....t	M. PICOT.
265	S.	M. GUAIRARD.
24, 335	X.	M. l'Abbé BOULLOGNE.
19, 227, 241, 329, 356, 363, 380	Y.	M. DUSSAULT.
11, 131	Z.	M. DELALOT.

406	A.D.	*désignent les Auteurs anonymes.*
93	C.	
215	D.	
263	de B.	
1, 52, 58, 66, 305	P. P.	
260	U.	
72	V.	

TABLE

DES MATIÈRES.

(*N. B.* La date mise à chaque article indique l'époque où il a paru.)

PHILOSOPHIE MODERNE.

I. *Lettre aux Rédacteurs du* Journal de l'Empire, *sur les principes d'impiété professés dans la* Nosographie Chirurgicale de M. Richerand (24 novembre 1807.) Pag. 1

II. *Sur quelques articles du Nouveau Dictionnaire d'Histoire Naturelle, refutés par* M. Deluc. (17 février 1807.) 11

III. Athénée — *Cours de Littérature.* Troisième Leçon de M. Chénier. — Fabliaux. (16 mars 1807.) 17

IV. Même Sujet. — *Discours prononcé à l'Athénée de Paris, le 15 décembre* 1806, par M. Chénier, de l'institut national. 24

V. *Sur Delphine*, roman de madame *de Staël-Holstein.* (11 nivose an 11) 39

VI. But philosophique des Éloges académiques à l'occasion des *Éloges du maréchal de Catinat, du Chancelier de l'Hospital, de Thomas,*

et de Claire-Françoise de Lespinasse, par Guibert. (27 mai 1806.) 52

VII. *Suite du même sujet. — Quelques traits du charlatanisme philosophique.* (30 août 1806.) 58

VIII. *Fin du même sujet. — Principes anti-religieux et anti-monarchiques qu'on trouve dans les éloges de Catinat et de l'hospital.* (13 février 1807.) 66

IX. *Le dix-huitième siècle.* (14 juillet 1805.) 72

X. *Portrait de Voltaire et de Rousseau.* (1807) 77

XI. *Inscription d'une statue de Voltaire, pour l'érection de laquelle les disciples de ce philosophe avoit fait une espèce de quête.* 80

XII. *Sur la Tragédie de Mahomet.* (15 mars 1807.) 86

XIII. *Sur un ouvrage intitulé*, le charlatanisme philosophique de tous les âges, dévoilé *par M.* BERTHE DE BOURNISEAUX. (20 juillet 1807.) 85

XIV. *Sur les* bienfaits de la Religion chrétienne; *ouvrage traduit de l'anglais, d'*EDOUARD RYAN. (15 novembre 1807.) 93

HISTOIRE, VOYAGES, POLITIQUE, MŒURS, ÉDUCATION.

XV. *Détails sur les mœurs des Grecs, des Arabes et des Turcs.* par M. DE CHATEAUBRIAND. (1er août 1807.) 99

XVI. *Suite du même sujet. Description de Jérusalem.* (4 juillet 1807.) 127

XVII. *Sur un ouvrage intitulé : Essai, sur l'esprit et l'influence de la Réformation de Luther ;* par M. VILLERS. (1er septembre 1804.) (1) 131

XVIII. Sur *l'Histoire de la Rivalité de la France et de l'Espagne, par* M. Gaillard. (7 avril 1807.) Pag. 154

XIX. Sur *l'Histoire de l'anarchie de Pologne,* par A. RULHIÈRE. (11 mars 1807.) 163

XX. *Suite du même sujet.* (20 mars 1807.) 169

XXI. *Même sujet.* (4 avril 1807) 179

XXII. *Sur l'esprit des historiens philosophiques du 18e siècle.* (18 juillet 1807.) 190

XXIII. Sur les *Mémoires d'un voyageur qui se repose, par* M. DUTENS. (1er mai 1807.) 196

XXIV. *Coup-d'œil historique sur le 18e siècle.* (26 juillet 1806.) 205

XXV. *Sur le duc de Choiseul.* (2 novembre 1807.) 215

XXVI. Sur une *Vie de Rollin, mise à la tête d'une édition de ses œuvres.* (19 octobre 1805.) 227

XXVII. *Péroraison d'une vie de Rollin.* (1 mars 1805.) 236

XXVIII. Sur le *Traité des études de* ROLLIN. (12 octobre 1805.) 241

XXIX. *Distributions solennelles des Prix.* (13 septembre 1806.) 246

XXX. *Distribution générale des prix à la maison d'éducation de mademoiselle L**** (17 septembre 1807.) 251

(1) *N. B.* Cet article a été fait sur la première édition de l'ouvrage de M. Villers qui prépare la 3e à Lubeck, ainsi que les journaux nous l'ont appris.

XXXI. *Défense de l'article précédent contre un écrit de M. G.... avocat.* (28 septembre 1807.) 255

XXXII. *Réplique d'une jeune Orpheline contre l'article précédent, adressée aux Rédacteurs du* Journal de l'Empire. (30 septembre 1807.) 260

XXXIII. Sur un Livre intitulé. *De la nécessité de l'instruction des femmes ;* par madame GACON-DUFOUR, etc. (19 juin 1805.) 263

XXXIV. *Sur les avis d'une mère à sa fille, par madame de* LAMBERT. (24 mai 1804.) 269

XXXV. *Reflexions diverses sur l'éducation des filles à l'occasion de* l'ouvrage de Fénélon, sur ce sujet. (9 juillet 1807.) 275

XXXVI. Sur un livre intitulé : *L'homme de bonne compagnie, etc.* (7 octobre 1805.) 280

XXXVII. *Du docteur Gall et de sa doctrine.* (1er février 1808.) 285

XXXVIII. *Réflexions sur le matérialisme à l'occasion de la crânologie.* (13 novembre 1807.) 291

XXXIX. *Instruction pour les hommes sans Dieu,* tirée du porte-feuille d'un grand philosophe. (23 février 1807.) 298

SCIENCES. — LITTÉRATURE. — BEAUX-ARTS.

XL. *Sur la* NOSOGRAPHIE *de M.* RICHERAND. (26 novembre 1805.) 305

XLI. NOUVEAU DICTIONNAIRE D'HISTOIRE NATURELLE. — *Système d'une pré-*

tendue transition graduée des êtres, qui y est professé aux mots NATURE, LENTICULAIRE (OU NUMISMALE), BELEMNITE. (31 janvier 1805.) 310

XLII. Sur les *Mémoires du Lycée de l'Yonne.* (29 avril 1804.) 319

XLIII. *Profondeur de l'Athénée de Paris dans l'art de chicane.* (3 mars 1804.) 327

XLIV. *Sur le goût et sur* BALZAC, *à l'occasion des* PENSÉES *de cet écrivain : recueil publié par M.* MERSAN. (24 juin 1807.) 329

XLV. SERMONS DE HUGUES BLAIR, *ministre de l'Eglise d'Edimbourg, traduction nouvelle, par M. l'abbé de* TRESSAN. — *Supériorité des orateurs catholiques sur les protestans.* (10 août 1807.) 335

XLVI. *Cours de Morale religieuse de* M. NECKER. (novembre 1800.) 547

XLVII. Sur *MASSILLON, à l'occasion d'un éloge* de cet orateur, par M. Belime (18 août 1806.) 356

XLVIII. Sur *M. le* FRANC *de* POMPIGNAN. (26 septembre 1807.) 363

XLIX. *Sur les novateurs littéraires* à l'occasion *du* GLORIEUX (comédie de DESTOUCHES.) (26 décembre 1806.) 370

L. *Des tragédies philosophiques,* à l'occasion *de la veuve du Malabar* (tragédie de Lemierre.) (23 mai 1806.) 376

LI. Sur une *épître à M.* PALISSOT, *sur la satire, par un habitant du Jura* (3 novembre 1806.) 380

LII. Sur les *Poésies de* CLOTILDE *de Surville.* (juillet 1804.) 387

LIII. *Exposition des monumens conquis par la Grande-Armée, durant les campagnes de* 1806 *et* 1807. (11 novembre 1807.) 392

LIV. *Athénée de Paris. — de l'état des lettres en Italie, avant Pétrarque, au commencement du XIVe siècle.* (février 1804.) 399

LV. *Sur la Critique.* (7 août 1807.) 406

LVI. *Discours sur l'influence de la philosophie sur les lettres.* 412

FIN DE LA TABLE.

LE SPECTATEUR FRANÇAIS AU XIX.me SIÈCLE.

OU

VARIÉTÉS MORALES, POLITIQUES ET LITTÉRAIRES,

RECUEILLIES DES MEILLEURS ÉCRITS PÉRIODIQUES.

PHILOSOPHIE MODERNE.

I.

Lettre aux Rédacteurs du Journal de l'Empire, *sur les principes d'impiété professés dans la* Nosographie Chirurgicale de M. RICHERAND.

Depuis long-temps, Messieurs, vous livrez à la philosophie moderne des combats aussi glorieux pour vous qu'humilians pour elle. Dépouillée de ses prestiges par la plus cruelle des expériences, elle voit diminuer chaque jour le nombre de ses admirateurs, ou, pour parler plus exactement, de ses dupes. Elle a perdu cet éclat imposteur dont l'environnèrent trop long-temps des hommes célèbres; il semble même que son souffle impur ait desséché jusqu'au germe du talent, et nous n'en voyons plus.

croître sous ses malignes influences. Cependant tout n'est pas fait encore contre elle. Plus on lui porte de coups, plus elle use d'adresse pour s'y échapper ; Protée subtil et quelquefois perfide, elle prend toutes les formes et se couvre de tous les masques pour déguiser sa honte et tromper la crédulité. Elle ne peut plus dominer ; elle corrompt dans le secret : on la bannit de la littérature ; elle se réfugie dans les sciences. C'est dans les sciences qu'elle a fixé son empire ; c'est là qu'elle prépare ses ténébreux arguments, et c'est là aussi qu'il faut l'attaquer ; c'est dans ce dernier retranchement qu'il faut la forcer. Je vois avec peine qu'aucun savant ne se soit encore chargé de cette honorable tâche ; il en est cependant plusieurs qui pourroient la remplir avec gloire. En attendant que leur zèle s'éveille, je vous demande la permission, Messieurs, de vous dénoncer les ouvrages scientifiques où le philosophisme a caché ses poisons. J'aime la science, puisque j'ai consacré ma vie à l'étudier, et je ne puis faire un meilleur usage du loisir de ma retraite, que de l'employer à la venger. Si les faux juges la déshonorent en lui prêtant leurs monstrueux systèmes, qu'il s'élève du moins une voix en sa faveur, et que le public ne l'accuse plus de se rendre leur complice.

Ces réflexions m'ont été suggérées par la lecture d'un ouvrage de chirurgie, qu'un jeune philosophe vient de publier. Qui s'attendroit à trouver des déclamations philosophiques dans un traité où il ne doit être question que de fractures, de plaies et d'ulcères ? Cependant M. Richerand a eu l'art d'ordner un sujet si ingrat ; adepte fervent, il s'est cru obligé de donner à ses maîtres cette preuve singulière de dévouement à leur cause ; auteur habile, il

a pensé que le meilleur moyen de répandre quelqu'intérêt sur des détails arides et rebutans par eux-mêmes, étoit de les assaisonner d'un peu d'impiété. Malheureusement l'esprit du siècle est changé; on commence à se dégoûter de ces froides railleries, de ces misérables invectives qui n'attestent le plus souvent que l'ignorance ou la mauvaise foi de leurs auteurs; et un livre qui n'attend ses succès que de pareils moyens, court grand risque de rester enseveli dans la boutique du libraire. Encore, si M. Richerand avoit imaginé quelque bonne calomnie, ou aiguisé quelques-uns de ces traits piquans qui étonnent et déconcertent par leur perfidie, on admireroit en lui le talent de l'invention, et du moins l'indignation sauveroit de l'ennui. Mais il est loin d'avoir même ce genre de mérite; écho trop fidèle, il se borne à répéter les objections triviales et cent fois pulvérisées de ses devanciers, ou s'il y ajoute quelque chose, ce sont des imputations plus absurdes et plus ridicules encore.

C'est dans une prétendue *Histoire de l'Art*, placée à la tête de son ouvrage, que M. Richerand se livre à toute l'amertume de son zèle philosophique. La chirurgie des Juifs fixe d'abord son attention; et comme les Juifs ont eu le malheur d'être le *peuple de Dieu*, on sent bien qu'un philosophe ne doit trouver rien de bon parmi eux. Il est vrai que l'histoire ne nous apprend rien de certain sur l'état et les progrès de la science chirurgicale au milieu de cette antique nation; mais M. Richerand va plus loin que l'histoire: Il affirme hardiment » qu'elle devoit se réduire à une pratique routi- » nière, et partager le sort de toutes les sciences. » Comment, ajoute-t-il, cette nation, soumise à la » plus affreuse théocratie, et tellement enveloppée

» dans les *langes* de la superstition, que les pratiques
» les plus indifférentes de la vie étoient réglées dans
» des livres auxquels elle attribuoit une origine
» céleste....., eût-elle pu *s'élancer vers un mieux*
» dont la connoissance lui étoit interdite comme
» une curiosité condamnable ? » Je ne chercherai point à venger la chirurgie des Juifs du mépris de M. Richerand; il me faudrait, comme lui, substituer les conjectures aux monumens historiques; et quoique les miennes eussent peut-être plus de vraisemblance que les siennes, je ne veux point user d'une aussi foible ressource : mais il me permettra du moins de discuter avec lui les motifs sur lesquels il appuie son opinion avec tant d'assurance.

Le gouvernement des Juifs étoit absurde! s'ensuit-il nécessairement de là que l'art de guérir, l'un des premiers comme des plus pressans besoins de l'homme, n'ait point été cultivé parmi eux? Les Arabes aussi vivoient sous un gouvernement absurde, et cependant le siècle des Rhasir, des Avicenne, des Albucasis, n'a t'il pas été une des époques brillantes de la médecine? Mais je demande à M. Richerand de quel droit et à quel titre il ose appeler absurde la législation de Moïse, législation si pure dans ses principes, si sage dans ses ordonnances, si profondément empreinte dans les mœurs et dans les habitudes de la nation juive, qu'elle semble avoir en quelque sorte participé à l'immortalité de l'être souverain qui l'a dictée? Les publicistes les plus célèbres en ont admiré les grandes et fortes conceptions, et un jeune élève d'Esculape, élevant sa petite opinion au-dessus de ces témoignages imposans, viendra nous la dénoncer comme un monument d'ignorance et de barbarie! En vérité, une telle audace excède toute mesure. Après la terrible

expérience que nous avons faite de leur systèmes politiques, comment des philosophes osent-ils encore nous parler de politique et de gouvernement, et l'amour propre n'auroit-il pas dû déjà depuis long-temps leur apprendre à se taire ?

Je ne repousserai point ici le reproche bannal de *superstition* que M. Richerand adresse aux Juifs ; je ne m'appesantirai point sur cette image dégoûtante et impropre de *langes*, dans laquelle il paroît se complaire, et qu'il à volée aux philosophes du siècle dernier : tout cela est tellement usé qu'on ne conçoit pas comment il a eu la mal-adresse d'y revenir ; mais je le prierai de me dire où il a vu que l'étude des sciences et des lettres étoit interdite aux Juifs *comme une curiosité condamnable?* Je pense bien qu'il ne perd pas son temps à lire la Bible : cette lecture ne convient qu'aux petits esprits ; mais alors il ne faudroit pas en parler, et sur-tout ne pas lui faire dire ce qu'elle ne dit pas. S'il veut que nous l'en croyons, qu'il nous cite une seule ordonnance, un seul texte où cette défense soit clairement exprimée ; ou plutôt qu'il anéantisse la Bible elle-même, et avec elle le souvenir de Moïse et de ses lois, de David et de ses cantiques, des prophètes et de leur éloquence ; qu'il efface du nombre des savans Salomon, ce prodige de science, qui avoit décrit toutes les plantes et tracé l'histoire de tous les animaux ; qui étonna l'univers par sa sagesse autant que par les merveilles de son règne, et dont les peuples les plus lointains venoient en foule écouter les discours et contempler la gloire. Non, jamais il n'a été défendu aux Juifs de cultiver les sciences, ni de *s'élancer* vers aucun genre de *mieux*, à moins que M. Richerand ne donne le nom de *mieux* à l'idolâtrie et à l'impiété, ce qui ne lais-

seroit pas d'être très-philosophique. Ce sont eux qui ont produit les premiers historiens et les premiers poètes; les arts ont été florissans sous plusieurs de leurs rois; et ce qui devroit au moins leur faire trouver grace devant M. Richerand, à l'époque de leur décadence, ils ont aussi fini par avoir leurs philosophes dans la secte des Saducéens.

« La lèpre venoit-elle à infecter les Juifs, pour» suit M. Richerand, on fuyoit les misérables lé» preux, on les séquestroit inhumainement de la » société; tant on redoutoit un fléau contre lequel » l'art négligé ne fournissoit point de défense. » Plaisante humanité que celle de M. Richerand! Il s'attendrit sur les lépreux; il trouve leur séquestration inhumaine; auroit-il donc voulu que le législateur ne prît aucune mesure pour arrêter une contagion aussi horrible, et que la nation toute entière en devint la proie? Il falloit guérir la lèpre, vous dira-t-il, et laisser aux lépreux la liberté. Mais depuis quand les médecins sont-ils obligés de guérir toutes les maladies, sous peine d'ignorance? N'en est-il pas qui sont évidemment au-dessus de la puissance de l'art? Qui a dit au surplus à M. Richerand que la lèpre ne guérissoit jamais chez les Juifs? Les précautions ordonnées par la loi pour constater la parfaite guérison des lépreux, ne semblent-elles pas attester le contraire? et s'il s'opéroit réellement des cures de ce genre, ne doit-on pas en conclure que la médecine n'étoit pas cultivée sans quelque succès parmi les Juifs, puisqu'il est certain que la lèpre abandonnée à elle-même a toujours une issue funeste? La *séquestration* n'est point un obstacle aux secours de l'art; quelquefois même elle en seconde l'effet? Encore aujourd'hui on ne connoît pas de barrière plus puissante à opposer aux

ravages de la peste ou de la fièvre jaune, que l'isolement sévère de tous ceux qui en sont atteints; M. Richerand attaquera-t-il aussi cette mesure comme inhumaine, ou osera-t-il en conclure que la médecine est négligée parmi les modernes, puisqu'elle ne sait pas guérir constamment ces deux redoutables maladies?

Mais voici quelque chose de bien plus extraordinaire. Je citois tout-à-l'heure les cantiques de David comme des monumens authentiques de la plus belle et de la plus riche poésie. Hé bien, c'est dans ces cantiques eux-mêmes que notre jeune savant va chercher des témoignages contre la chirurgie des Juifs; ce sont les Pseaumes qu'il appelle en preuve de leur ignorance. « Les plaintes qu'exhâle le psal-» miste, dit-il, ne nous entretiennent que de dou-» leurs sans remède; usé par les excès de la dé-» bauche, le poète-roi déplore les infirmités d'une » vieillesse prématurée. » Ainsi les pieux gémissemens de David, ces cris de douleur qu'il jette à la vue de son crime, ne sont que les plaintes d'un vieux libertin en proie aux souffrances de la débauche; ce n'est pas son ame qui est déchirée par le repentir, c'est son corps que dévorent des ulcères; et s'il implore avec une humilité si touchante la miséricorde de son Dieu, c'est qu'il n'existe en Judée aucun chirurgien capable de le panser. Un tel excès de délire à peine à se comprendre. En vain prouverez-vous à M. Richerand que l'histoire du règne de David dément par-tout les traits avilissans sous lesquels il cherche à le peindre; nous avons déjà vu qu'il sait éluder l'histoire lorsqu'elle le condamne, et supplée à son silence lorsqu'elle ne parle pas en sa faveur. En vain lui rappellerez-vous que la poésie a ses métaphores, que la poésie orien-

tale sur-tout les répand avec profusion. En vain lui objecterez-vous que des maladies sans termes, et des infirmités sans soulagement n'étoient guère propres à échauffer l'enthousiasme du prophète, et à lui inspirer ses sublimes accens; la philosophie n'entend rien à ce langage; elle ne connoît que des objets matériels, et ne croit qu'aux douleurs du corps. O que ses vues sont petites! que ses sentimens sont bas!

Si la religion juive est si maltraitée par M. Richerand, on sent bien qu'il ne doit pas épargner davantage la religion chrétienne. Il l'accuse formellement d'avoir retardé les progrès de la chirurgie par *l'horreur du sang* qu'elle inspiroit à ses ministres, seuls dépositaires de l'art dans les siècles d'ignorance, et pour ne pas laisser échapper une si belle occasion de répéter une des plus absurdes calomnies des philosophes, il ne manque pas de lui reprocher en même temps de *l'avoir fait verser à grands flots pour de vaines querelles*. Je pourrois à mon tour, et avec bien plus de raison, opposer à la philosophie les désastres épouvantables qui ont signalé son règne au milieu de nous, désastres qu'elle voudroit bien désavouer aujourd'hui, mais dont le témoignage s'élèvera éternellement contr'elle, parce qu'ils sont une conséquence nécessaire de ses maximes. Il ne me seroit pas moins facile de convaincre tout lecteur impartial que la religion est loin d'être sanguinaire, qu'elle a hautement condamné les massacres ordonnés en son nom, et que si son intérêt a pu en être quelquefois le prétexte, jamais son esprit n'en a été le mobile. Mais tout cela a déjà été dit tant de fois, et prouvé d'une manière si victorieuse, qu'il est inutile de le prouver encore.

Je ne chercherai pas même à justifier les conciles d'avoir interdit toute opération sanglante aux ecclésiastiques ; cette défense est, à mon avis, une des lois qui honorent le plus la religion, et qui font le mieux éclater les sentimens de douceur et de bonté qu'elle aime à trouver dans ses ministres ; mais les laïcs n'y ont jamais été assujettis ; jamais elle ne leur a fait un crime des recherches anatomiques : qui les empêchoit donc de se livrer à l'étude de l'art et de le porter à sa perfection ? L'ignorance, direz-vous, les préjugés ; oui, sans doute, l'ignorance et les préjugés ; mais cette ignorance et ces préjugés ne prenoient point leur source dans la religion ; plus elle a été connue, plus leur empire s'est affoibli ; et dans les siècles même où une profonde nuit sembloit envelopper l'univers, c'est elle, ce sont ses ministres qui ont conservé le dépôt des lettres et de la médecine, comme des autres sciences ; ce sont eux qui nous en ont transmis les monumens. Et pour reconnoître cet insigne bienfait, les philosophes, et M. Richerand leur disciple, les accusent d'être les ennemis des sciences !

On se doute bien qu'avec un zèle philosophique aussi ardent, M. Richerand n'a pu s'empêcher de rabaisser le siècle de Louis XIV, de vanter le dix-huitième, de laisser échapper quelques expressions d'admiration pour les chefs de la révolution, et sur-tout de témoigner les craintes que lui inspirent le retour à l'ancien culte et le rétablissement des anciennes institutions. Je conviens avec lui que les sciences ont pris dans le dernier siècle un essor et un accroissement qu'on ne retrouve point au même degré dans le siècle de Louis XIV ; mais faut-il en conclure, comme lui, que le siècle de Louis XIV, tout brillant des attributs de la jeu-

nesse, n'a cultivé que les arts d'agrément et d'imagination, tandis que le dix-huitième, exclusivement livré aux arts et aux sciences utiles, a présenté tous les caractères de la maturité; que l'un a travaillé pour la *gloire*, et l'autre pour le *bonheur* de l'espèce humaine? Comme si les sciences morales n'étoient rien pour l'homme, et que les sciences naturelles dussent lui tenir lieu de tout! Comme si la philosophie des Bossuet, des Pascal, des Nicole, et de tant d'autres grands hommes, n'étoit pas aussi profonde et aussi solide que celle des Voltaire et des Diderot! Les plaies que les faux sages nous ont faites, sont encore saignantes, et on ose nous dire qu'ils ont tout fait pour le bonheur de l'espèce humaine! Après cela, je ne suis point étonné que M. Richerand, sans chercher à excuser la mémoire de la Convention, admire néanmoins la *hardiesse de ses plans* et la *grandeur de ses vues*; je ne suis point étonné des gémissemens qu'il répand en voyant d'*absurdes préjugés* et des *opinions surannées* prendre la place des systèmes philosophiques qui, pendant quelques années, ont si heureusement dominé parmi nous. En cela du moins il se montre conséquent; mais il ne l'est pas en tout; car les crimes de la révolution appartiennent aussi à la philosophie: ils en sont les fruits nécessaires; et si ces crimes font horreur à M. Richerand, c'est que son cœur est meilleur que sa tête. P. P.

Nota. Voyez dans la dernière partie de ce recueil l'examen de l'ouvrage de M. Richerand, par le même critique, dont le nom nous est inconnu; mais qui évidemment joint à l'art d'écrire des connaissances très-étendues en médecine.

II.

Sur quelques articles du Nouveau Dictionnaire d'Histoire Naturelle refutés par M. DELUC (1).

On ne sauroit donner une publicité trop étendue aux observations savantes et morales par lesquelles M. Deluc vient de réfuter quelques articles dangereux du Nouveau Dictionnaire d'Histoire naturelle. Les erreurs répandues dans cet ouvrage acquièrent une importance proportionnée aux progrès de la science qu'on y enseigne, et ce qui en accroit le danger, c'est la forme même sous laquelle on les présente; c'est cette funeste manie de réduire tout en nomenclature et en dictionnaires, espèce de livres où l'amour propre des écrivains tend des piéges à l'ignorance des lecteurs. On pourroit, je l'avoue, ne voir que du ridicule dans cette manière d'enseigner, qui, à l'aide de quelques mots scientifiques, forme, sans étude et sans travail, des hommes tout aussi savans que des perroquets. Mais lorsque les écoles de physique retentissent de toutes parts des systèmes les plus monstrueux contre la morale, lorsque tant d'habiles professeurs ont trouvé le secret de faire d'un cours d'histoire naturelle (2) un cours de dépravation publique, un tel art mérite assurément l'attention la plus sérieuse et la plus générale. Les pères de famille, les maîtres chargés de l'éducation de la jeunesse, et les magistrats qui veillent au dépôt de l'instruction, doivent être avertis par

(1) Voyez dans la dernière partie de ce recueil les fragmens les plus intéressans de la dissertation de M. Deluc.

(2) Et de Médecine, auroit pu ajouter le critique.

la critique, toutes les fois qu'une doctrine évidemment contraire aux bonnes mœurs, entreprend de corrompre les sources de la science ; et, ici, l'avertissement est d'autant plus nécessaire, que le poison paroît plus difficile à découvrir dans la variété des matières qui forment cette volumineuse compilation, et que ce Dictionnaire étant l'ouvrage de plusieurs savans, dont quelques-uns portent un nom justement considéré, on doit craindre que les erreurs qu'on y a mêlées ne se couvrent de l'autorité de leurs suffrages pour se faire recevoir avec moins de méfiance. Mais si ce mélange est capable d'infecter tout leur travail ou du moins de nuire à sa réputation, il est juste aussi de reconnoître que chaque auteur ne répond que de ses articles, afin d'épargner à des hommes respectables le chagrin de se voir confondus avec des charlatans sans honneur et sans science.

Le système que M. Deluc expose et combat dans sa Dissertation, appartient moins à l'histoire naturelle qu'à cette philosophie honteuse qui, confondue mille fois dans la littérature, cherche maintenant un asile dans les ténèbres de la physique. Le matérialisme se croit sur son terrein lorsqu'il s'exerce sur une science qui ne traite que de la matière ; et il est assez naturel que des hommes qui ne s'appliquent qu'à l'étude des corps, finissent par croire qu'il n'existe rien autre chose que des corps. Cela prouve seulement que la vue de l'homme est bornée, et que ses passions retrécissent encore son intelligence. Ce qui est étonnant, c'est de voir ces philosophes, si enfoncés dans la matière, s'ériger en législateurs dans la morale, employer des recettes de pharmacie à l'enseignement de la vérité, prétendre réformer les mœurs avec des

pains de sucre, et adoucir les hommes avec du jus de betterave. On sent combien ces inventions et ces méthodes sont admirables pour certains docteurs qui logent la pensée dans le bas-ventre; et leur opinion paroîtra incontestable, pour peu qu'on veuille leur accorder que l'homme est composé de matière; car c'est là tout-à-la-fois la supposition d'où ils partent, et la conclusion où ils veulent arriver, en sorte que leur méthode philosophique consiste, à prendre pour fondement un point qu'ils commencent par supposer avant de l'avoir découvert. N'est-ce pas là une logique merveilleuse ?

L'auteur des articles combattus par M. Deluc ne forme pas d'autre raisonnement. Tout son système se réduit à avancer hardiment, en attendant qu'il le prouve, que la matière qu'on avait cru jusqu'ici indifférente, conçoit, au contraire, de vastes desirs de perfection : ces desirs font qu'elle aspire sans cesse à s'élever de l'état minéral à l'état végétal, et de l'état végétal à l'état animal. Ainsi, une pierre tend à devenir une rose, une rose tend à devenir une huître, et une huître fait tout ce qu'elle peut pour devenir un homme, afin de manger des huitres à son tour; et ce qu'on peut assurer de plus clair à cet égard, c'est que l'auteur d'un pareil système est un homme qui raisonne comme une huitre. La conclusion de ce grand philosophe est que l'homme est une pierre perfectionnée *par un accroissement progressif dans la force vitale.* Il se fonde apparemment sur l'histoire de Deucalion et de Pyrrha, qui firent, comme on sait, des hommes avec des cailloux, et c'est pour cela qu'ils sont si durs : *Inde homines nati, durum genus.*

Mais enfin qu'on n'imagine pas que je tire du principe de l'auteur des conclusions bizarres et forcées, je rapporterai ses propres expressions : « Les êtres les plus imparfaits, dit-il, aspirent » à une nature plus parfaite.... Le polype tend à » la nature du ver ; celui-ci tend à l'organisation » de l'insecte ; l'insecte aspire à la conformation du » mollusque ; celui-ci tend à se rendre poisson, » et ainsi de suite jusqu'à l'homme..... Il paroît » donc certain que les êtres les plus parfaits sortent » des moins parfaits. Les animaux tendent tous » à l'homme ; les végétaux aspirent tous à l'ani- » malité ; les minéraux cherchent à se rapprocher » du végétal. »

Le premier principe de toute bonne physique étant de ne rien avancer sans l'avoir vu, il semble qu'on serait en droit de demander à cet auteur où il a vu ce qu'il avance. Où a-t-il vu des minéraux passer à l'état de végétaux, et des plantes se transformer en animaux ? Cela se passoit, s'il faut l'en croire, il y a plusieurs milliers de siècles, dans un temps qu'il appelle *la jeunesse de la nature ;* car il est bon de remarquer que, selon ce physicien, la nature est aujourd'hui dans un état de *décrépitude* et d'*épuisement* : ce qui fait bien peu d'honneur à la philosophie. Mais, quoiqu'il en soit, comme il ne peut pas être mieux informé que nous de ce qui s'opéroit à une époque si reculée au-delà des temps connus, on voit tout de suite quelle peut être la force de son témoignage.

M. Deluc prouve aisément que cette prétendue décrépitude de la nature n'est qu'une imagination ridicule, et de plus une contradiction de l'auteur ;

mais j'ajouterai une remarque qui semble découvrir ses vues secrètes : c'est qu'en même temps qu'il lui plaît d'attribuer à la matière des désirs de perfection qu'on ne lui a jamais connus, il étouffe ou méconnoît ces mêmes desirs dans les êtres de son espèce ; et, par une bizarrerie inexplicable, il veut que la pierre insensible puisse aspirer à un état plus élevé, tandis que l'homme, qui seul dans l'univers espère l'immortalité, n'est destiné, selon lui, *qu'à se précipiter à jamais dans les abîmes.* Quel renversement de toutes les idées ! Quelle ignorance profonde de la nature, ou plutôt quelle mauvaise foi évidente !

Il sembleroit qu'un système aussi absurde dût être dépourvu de tout moyen de faire illusion. Mais comme la plupart de ceux qui s'adonnent à l'étude des sciences physiques ne parlent pas très-bien leur langue, l'impropriété des expressions leur tend à eux-mêmes des piéges, ou bien ils s'en servent à dessein pour égarer les jeunes gens qu'ils endoctrinent. C'est ainsi que l'auteur dont nous parlons, pour établir le passage d'un règne à l'autre, ose donner aux substances *filamenteuses* qu'on remarque entre les fossiles, le nom de *pierres fibreuses*, quoique le mot fibre soit exclusivement réservé à l'organisation animale. C'est par de tels rapprochemens qu'un professeur parvient à étourdir des écoliers, et qu'il se déshonore auprès des gens instruits.

Dans cette bizarre doctrine, l'homme se trouve, comme on le dit populairement, plus malheureux que les pierres ; car tandis que la pierre tend à se perfectionner en passant à l'état végétal, l'homme n'a d'autre perspective que de retourner à *l'écume et à la crasse de la terre dont nous sommes*

formés : expressions abjectes et dégoûtantes, dans lesquelles il semble que l'auteur ait voulu concentrer, s'il m'est permis d'employer cette expression chimique, toute la bassesse de ses idées et de son style.

Cette physique grossière, qui s'acharne à avilir l'espèce humaine, semble nous ramener à l'enfance par la puérilité et la turpitude de ses conceptions. Dans ses idées générales sur la nature, l'auteur a découvert que *ce monde est une espèce de polypier dont nous sommes les animalcules. Nous sommes des espèces de parasites, des cirons, de même que nous voyons une foule de pucerons qui vivent aux dépens des arbres. Nous sommes formés de l'écume et de la crasse de la terre.*

Voilà comme ces misérables travaillent à flétrir dans le cœur de l'homme tout sentiment d'honneur et de dignité morale. Et c'est chez le premier peuple de l'univers qu'on ose débiter ces sottises énormes! On ose les recueillir dans un livre destiné à l'enseignement, et publié avec appareil par des savans de l'Institut de France! Quel opprobre pour la physique! Quelle honte pour notre siécle! Tandis que la fleur de la nation brave tous les périls pour écarter de son sein le fléau de la guerre, des physiciens ignorans oseront ne voir dans l'homme qui meurt pour son pays, qu'*un puceron formé de la crasse de la terre!* Un souverain à la tête de son armée ne sera qu'*un ciron* un peu plus remuant que les autres! Et cependant on verra ces philosophes, aussi vils dans leurs actions que dans leurs pensées, ramper devant ceux qu'ils osent traiter de *cirons* et de *parasites*, et mendier des récompenses, comme le prix des efforts qu'ils ont faits pour dépraver la jeunesse!

C'est avec raison que M. Deluc oppose des considérations morales à ces dangereux systèmes de la physique moderne. Il ne craint pas de dire que ceux qui les publient *se rendent très-coupables*, et il laisse suffisamment entendre à quels dangers s'expose un Etat qui souffre que l'on corrompe impunément la morale publique. En attendant que les magistrats soient plus éclairés sur cette matière, et qu'ils comprennent que la tolérance de l'erreur est la persécution de la vérité, il est au pouvoir des honnêtes gens de punir ces écrivains pernicieux par le côté le plus sensible, par leur cupidité, en rejetant leur ouvrage avec la juste indignation qu'il doit inspirer. Z.

III.

ATHÉNÉE. — *Cours de Littérature.*

Troisième Leçon de M. Chénier. — FABLIAUX.

LES symptômes de la décadence se manifestent : les applaudissemens deviennent moins vifs; l'ennui gagne; le professeur s'épuise et s'affoiblit; on devoit s'y attendre; il eût dû le prévoir; mais son zèle philosophique lui a fait illusion : il s'est trompé sur la valeur de la mine qu'il se proposoit d'exploiter; il commence à se répéter; ce sont toujours les mêmes *lazzis*; encore une leçon, le dégoût succédera à l'ennui. Dans les ouvrages des *Troubadours*, on trouve des facéties anti religieuses; les *Fabliaux* reproduisent les mêmes facéties; comment jeter de

la variété sur un sujet aussi uniforme ? Le professeur n'avoit pas pressenti cet écueil de la monotonie : plein d'un aveugle enthousiasme, étourdi par l'idée de l'effet qu'il alloit produire, il n'a pas vu que tout son succès se borneroit à une première impression ; et qu'en se proposant de faire de ses leçons de littérature un petit cours d'*impiété*, il arriveroit très-rapidement à n'en faire qu'un cours d'ennui. Cela profite déjà ; la dernière leçon peut passer pour très-instructive en ce genre, et promet beaucoup pour l'avenir. Voulez-vous apprendre à vous ennuyer, à bâiller pendant une heure, allez dorénavant au *Cours de M. Chénier*.

Les professeurs ne savent pas tout : il faut apprendre à celui-ci pourquoi il ennuie, et pourquoi il ennuiera ; cela ne sera pas même inutile à ses disciples : c'est toujours une consolation, quand on s'ennuie, de savoir pourquoi. Et d'abord, messieurs les auditeurs, vous vous ennuyez, parce que vous êtes trop savans et trop modestes : vous vous imaginez que M. Chénier peut vous apprendre quelque chose en fait de *lazzis* anti-religieux, et de pasquinades philosophiques; non, messieurs, vous avez eu le bonheur de naître dans le *siècle des lumières ;* vous êtes prodigieusement éclairés ; vous savez votre Voltaire par cœur ; vous avez médité vos *questions encyclopédiques*, et vous venez vous remettre sur les bancs ! Que voulez-vous donc qu'on vous apprenne ? Voltaire lui-même a déjà perdu pour vous tout son sel ; et vous semblez venir à l'Athénée pour dire au professeur : *Fais-nous rire encore !* Messieurs, à coup sûr, il vous fera bâiller. Vous pourriez répondre à toutes ses plaisanteries soporifiques par ce vers de La Fontaine :

Le conte est du bon temps, non du siècle où nous sommes.

Du temps des contes dont il vous endort, on avoit moins de philosophie et plus de bonhomie que vous n'en avez : ces *Troubadours*, ces auteurs de *Fabliaux* étoient, au fond, de très-bonnes gens, très-simples, très-ingénus et très-croyans ; ils étoient bien loin d'avoir la malice que leur prête le professeur ; leurs bouffonneries, leurs gaietés, s'adressoient à des contemporains qui leur ressembloient, et qui, quelquefois, n'étoient point fâchés de s'égayer au sujet des choses même qu'ils respectoient le plus. Nous sommes fort éloignés aujourd'hui de cette simplicité gauloise. Qu'y a-t-il de piquant à entendre railler de ce que nous ne croyons plus, à entendre fronder ce qui n'existe plus, à voir danser sur des ruines, et insulter à des tombeaux ? Lorsque la religion cessa, dans le dix-huitième siècle, d'être respectée comme institution divine, elle imposoit encore comme puissance sociale ; les gaietés des *Troubadours*, des auteurs de Fabliaux, de Rabelais, etc., s'adressoient à la foi et à la conscience ; celles de Voltaire, à l'orgueil et à l'envie ; mais aujourd'hui quelle intelligence un prétendu diseur de bons mots pourroit-il se ménager dans les cœurs ? Est-ce à l'envie qu'il parle ? Est-ce à la conscience ? Est-ce même à l'esprit ? Quel esprit y a-t-il à faire un choix des traits libres et des saillies anti-religieuses répandus dans les écrits barbares de quelques poètes de nos premiers siècles ? L'en n étoit donc une des conditions inévitables *d'un cours de Littérature* établi sur ce plan : il doit succéder très-vîte à l'effet de la première impression ; et il attendoit le professeur à sa troisième séance.

Il faut être juste pourtant : son début a été des plus réjouissans : c'étoit une comédie de voir avec quelle gravité, quelle componction il a préparé la délica-

tesse de ses auditeurs aux citations graveleuses qui alloient faire la base de sa leçon : grandes réflexions, exemples imposans, il n'a rien épargné : ici c'est madame de Sévigné qui recommandoit à sa fille la lecture des *Contes de La Fontaine*, auxquels il voudroit sûrement qu'on mît pour épigraphe : *La mère en prescrira la lecture à sa fille ;* là, c'est la vertueuse femme de Louis XIV devant laquelle on représentoit *Georges Dandin ;* ce sont Regnard, Dancourt, qui prodiguoient les bouffonneries les plus grossières, dans les dernières années du dix-septième siècle; puis une tirade ambitieuse sur la décadence du langage, sur cette réserve du discours, qui n'a commencé que sous la régence. Voltaire et son école, a-t-il dit, se sont heureusement affranchis de cette espèce de *bégueulisme ;* mais il faut être bien plus circonspect aujourd'hui que dans les beaux jours de notre littérature : il faut sur-tout prendre garde à ces *laubardemons littéraires*, a-t-il ajouté, en haussant la voix, *qui ont besoin de plus d'une hypocrisie.* Ce *bégueulisme* et ces *laubardemons* ont fait un effet très-divertissant au milieu de ces précautions oratoires : ce *bégueulisme* au-dessus duquel s'est élevé l'auteur de *la Pucelle*, ces *laubardemons*, qui croient qu'il faut au moins respecter la décence, quand on ne respecte point la vertu, qui s'imaginent qu'il y a un milieu entre le *bégueulisme* et le *cynisme ;* ce *bégueulisme*, que dédaignoit Voltaire, lorsqu'il insultoit à la pudeur par des traits dignes de Diogéne, et lorsqu'il faisoit rougir les convenances par un langage digne des halles; ces *laubardemons* littéraires, qui veulent qu'un professeur ne supplée point à l'esprit et à l'instruction qui lui manquent, par des obscénités et des impiétés, sont des conceptions curieuses ; et ces

laubardemons, qui ont besoin de plus d'une hypocrisie, c'est-à-dire, qui ne voudroient pas que le Cours de M. Chénier, fût à-la-fois irréligieux et immoral ! quel trait ajouté au tableau ! quelle inconcevable naïveté ! quel orateur que M. Chénier!

S'il y avoit des précautions oratoires contre l'ennui, ce sont ces précautions qu'il auroit dû employer; car il n'a pu parvenir à réveiller son auditoire, quoiqu'il l'eût bien prévenu qu'il alloit le divertir par des citations les plus piquantes. Il faut donner quelques exemples de ces citations, toujours ornées des bons mots du professeur : d'abord c'est le conte du *Testament de l'Ane*, qui avoit légué vingt livres tournois au curé pour avoir le droit d'entrer en Paradis; sur quoi le professeur a fait la réflexion suivante : « Il est vrai qu'aujourd'hui vingt livres tournois pourroient paroître une foible somme pour acheter le Paradis ; mais il faut considérer *que tout est renchéri*. Quelle platitude ! Ensuite c'est le conte de *l'Aucassin*, où *Rudebœuf* fait dire à un mauvais sujet, présenté par M. Chénier comme un aimable étourdi, qu'il ne veut point aller en paradis, parce qu'il n'y a que des moines fainéans et d vieux prêtres crasseux qui y soient, tandis que les rois de France et leurs preux chevaliers, et leurs belles dames au cœur tendre, vont tous en Enfer. Puis vient la peinture de la *cour du Paradis*, où les quatre évangélistes sont représentés placés aux quatre coins, et jouant sur le cor différens airs. Ici, pour embellir son auteur, M. Chénier s'est permis une petite falsification; il a cru devoir ajouter *avec des variations*; ce qui ne laisse pas d'être fort ingénieux : il s'est permis encore, pour la gloire de la philosophie, une petite altération dans le *Dialogue des Croisés*. Le défenseur des Croisades y dit :

« Vous avez reçu de Dieu une ame raisonnable, » vous devez le servir. » M. Chénier a traduit ainsi cette phrase : « Quand on est sûr d'avoir une ame » raisonnable, il faut se croiser et aller en Terre » Sainte. »

On voit donc qu'il ne se contente pas de chercher à faire valoir les passages de ses auteurs, de choisir ceux qui conviennent le mieux à ses vues, de les commenter, de les broder, mais qu'il y fait des changemens et des additions, et qu'il prête un peu de son esprit aux *Trouvères*, et de sa philosophie au treizième siècle. Le conte du *Mari Confesseur* lui a donné lieu de s'égayer sur la *confession*, et d'inviter avec ironie les protestans à ouvrir enfin les yeux et à en reconnoître les avantages ; celui du *Dépositaire infidèle*, de remarquer que l'auteur de ce conte, en l'imitant de l'Arabe, a tort d'avoir substitué un *philosophe* à un *derviche ;* parce que le rôle de *dépositaire infidèle* convient bien mieux à un *moine* qu'à un *philosophe*. Voilà tout le sel de cette troisième leçon, moins quelques gravelures un peu fortes que le *bégueulisme* du langage m'empêche de rapporter, et qu'une des *hypocrisies* dont M. Chénier a parlé me force à passer sous silence ; voilà ce que le professeur appelle *peindre l'influence réciproque que les mœurs et la littérature exercent l'un sur l'autre*.

Voici maintenant la partie purement *instructive :* force plaisanteries sur M. de Caylus et sur le grand d'Aussy, à qui pourtant il a emprunté tout ce qu'il y a eu de passable dans sa leçon. Comme il faut que le professeur ait l'air d'avoir une opinion à lui, il a prétendu, 1° que les *Fabliaux* n'étoient pas des originaux, mais des copies, la plupart mauvaises, des Contes arabes, traduits en latin ; 2° que ces poésies

étant presqu'inconnues, ni les Bocace ni les La Fontaine n'ont pu y rien puiser; opinion absolument fausse, mais qu'il seroit trop long de réfuter en détail; je ferai seulement remarquer qu'un très-grand nombre de *Fabliaux* ont tous les caractères de l'originalité, puisqu'il sont remplis de traits nationaux; j'ajoute que ces *Fabliaux* étoient la plupart chantés par les *menestrels* dans les châteaux, et par conséquent répétés par toutes les bouches, sans être pour cela *écrits*; il suffit de plus d'ouvrir Bocace et La Fontaine, pour voir ce qu'ils ont emprunté à ces anciennes poésies. D'ailleurs, si ces *Fabliaux* ne sont que des traductions des Contes arabes, pourquoi le professeur en tire-t-il des conséquences si favorables à leurs auteurs qui *annonçoient*, dit-il, *le siècle des lumières?* Il ne suffit pas d'avoir tant d'érudition, il faudroit encore avoir un peu de logique. Mais si le professeur ne veut point que La Fontaine et Bocace aient imité les Fabliaux, en récompense il voit dans *Paméla* et dans *Nanine* une imitation du conte de *Grisélidis*, avec lequel *Nanine* et *Paméla* ont, il faut l'avouer, bien peu de rapport. Ce conte lui a fourni l'occasion d'une apostrophe pathétique, où il a développé toute la sensibilité de son cœur, et qu'il a prononcée du ton le plus larmoyant; mais ce que j'ai sur-tout remarqué, c'est une phrase dans laquelle il a représenté Grisélidis *ne promettant que l'obéissance, et tenant toutes les vertus*; on ne peut guère mieux se rapprocher du style de Cotin. Dans tout ce fratras de citations, d'érudition et de rapprochemens, le professeur a fait observer très-justement qu'une des histoires de *Zadig* est imitée d'un *Fabliau*; mais une phrase qu'il a ajoutée à cette remarque, a fait un peu murmurer l'assemblée : Voltaire, a-t-il dit,

a marqué ses pas sur toutes les routes ; métaphore grotesque, qui a paru empruntée du bureau des *diligences*. Une autre phrase m'a frappé ; j'avoue que ma mémoire ne me représente pas bien la manière dont elle étoit amenée : *La vérité*, a dit le professeur d'un ton très-enflé, *la vérité doit aujourd'hui triompher, du moins en littérature, mais sans tirer à conséquence.* Je ne me souviens point, dis-je, à quel propos M. Chénier a prononcé cette sentence ; au reste, sous quelque rapport qu'on veuille considérer cette phrase, il faut convenir qu'elle paroît totalement dénuée de sens. Le sens et le jugement ne sont pas les premières qualités de notre professeur.

Je ne sais trop si je continuerai à rendre un compte suivi et régulier de ses leçons : je suis averti par l'ennui de cette séance, du peu d'intérêt que le public y attachera par la suite (1). Si le professeur vient à bout de fourn r sa carrière, s'il se corrige, s'il se hâte d'arriver à des époques littéraires plus dignes d'attention, je pourrai bien encore m'occuper de son Cours ; sinon, je le livre, pour toute critique, à l'ennui et à l'oubli. Y.

IV.

Même Sujet. — *Discours prononcé à l'Athénée de Paris, le 15 décembre 1806*, par M. Chénier, de l'Institut National.

Depuis quelques années, le monstre hideux de l'impiété paroissoit endormi. Confondu d'abord des mauvais succès de ses dernières campagnes, il se

(1) On sait que la prédiction du critique n'a pas été fausse.

tapissoit dans sa caverne, et n'en sortoit, pour ainsi dire, que la nuit, pour sonder le terrain et aller à la découverte. Et voici qu'aujourd'hui il se réveille, et se montre au grand jour. Il est vrai qu'il n'est plus aussi altier, et qu'il ne le prend plus sur un si haut ton. Il ne s'habille plus en Brutus, ainsi qu'on le voyoit aux beaux jours de sa gloire, ni en arlequin comme Voltaire, ni en arménien comme Rousseau, ni en sycophante comme Diderot : il prend un costume plus simple et une couleur moins tranchante, et il est mis à peu près comme tout le monde. Mais, ne pouvant plus faire des décrets, il veut au moins faire des thèmes et des amplifications : ne pouvant plus vociférer dans les clubs, il veut au moins professer dans les athénées, et en serpent habile, n'osant pas encore siffler trop haut, se glisser doucement sous les fleurs de sa rhétorique.

Nous n'appliquons pas sans doute à M. Chénier, ce portrait dans sa généralité; mais on ne peut disconvenir qu'il n'y ressemble en bien des endroits, et son discours d'introduction en est la preuve irréfragable. Il n'y dit pas tout ce qu'il voudroit dire; mais il nous y fait entrevoir tout ce qu'il dira, si on le laisse dire. Ce n'est point un manifeste en règle et une vraie déclaration de guerre : mais il est impossible de n'y pas reconnoître ses intentions hostiles, et le dessein formé de prouver à ses auditeurs que les événemens ne l'ont point corrigé; qu'il est toujours à la hauteur, en dépit de l'expérience; qu'il est tout prêt encore à donner un démenti formel à la nature, en démontrant, à qui voudra l'entendre, que la philosophie est un véritable trésor, la religion un véritable abus, l'art social un mystère toujours sujet à révision, et le genre humain un ouvrage manqué qui a besoin encore d'être refait par l'analyse.

Nous ne relèverons point ici toutes les opinions hasardées, tous les faux jugemens, toutes les bévues littéraires dont ce discours est rempli. Nous nous contenterons d'en extraire quelques passages qui nous ont paru les plus propres à faire naître des réflexions utiles. Car notre but est bien plus d'instruire nos lecteurs que de critiquer M. Chénier.

« Le quatrième siècle est une époque mémorable « dans l'histoire du monde. L'étonnante révolution » commencée par Constantin et consommée par » Théodose, donna une nouvelle direction à l'es- » prit humain..... En quittant Rome pour Bysance, » Constantin prépara la division de l'empire et la » chûte de Rome. L'empereur Julien régna trop » peu de temps pour combler l'abîme dont il avoit » mesuré la profondeur; mais il ranima l'amour des » lettres... Les successeurs du grand Julien suivirent » une route toute différente. On sait avec combien » de zèle, ils adoptèrent ces nouvelles croyances..... » Soit par piété, soit par prudence, Théodose or- » donna de penser comme lui, et la philosophie resta » muette devant la dialectique des inquisiteurs : je » dis des inquisiteurs, car c'est à lui que cette institu- » tion commence..... Des querelles presque toujours » sanglantes sur des hérésies déjà nombreuses, suc- » cédèrent aux paisibles discussion de l'académie et » du portique. L'autel de la Victoire, abattu par » Constantin, avoit été relevé par Julien. Théodose » le renversa pour toujours. On répondit au signal » du prince. Dans une foule de cités, la pieuse adu- » lation brisa les statues des dieux de l'empire, et » des esclaves démolirent les temples qu'avaient » consacrés des héros ».

Des esclaves ! On voit bien que c'est ici un fier républicain qui parle. Mais par quels prodiges ces

Romains étoient-ils devenus les *esclaves* de cette religion nouvelle, si ennemie des passions et des sens, et dont la sublimité n'avoit pas même été soupçonnée par leurs sages les plus vantés ? Comment avoient-ils pu changer ainsi leur culte, leurs mœurs, leurs habitudes, leurs préjugés les plus enracinés, au point de briser ces statues qu'ils adoroient, et de renverser ces mêmes temples où tous leurs vices étoient divinisés ? Un tel changement est-il dans la nature ? N'y a-t-il pas là quelque chose de plus qu'humain ? et peut-on s'empêcher d'admirer, dans cette inouie révolution, la force de la vérité à laquelle tout a cédé, et le pouvoir de cet Evangile divin qui a vaincu jusqu'aux Césars, et ne doit qu'à lui seul sa miraculense existence ?

M. Chénier se moque visiblement de ses lecteurs, quand il nous parle de ces *pieux adulateurs* qui obéissent aveuglément aux ordres du souverain, qui *pensent* suivant que Théodose *leur ordonne de penser*, et détruisent leurs temples et conspuent leurs dieux *au signal du prince*. Il ne s'en moque pas moins quand il nous dit que c'est de Théodose que commence l'institution des *inquisiteurs*, et que la *philosophie resta muette devant la dialectique des inquisiteurs*. Comme si les vrais et les premiers inquisiteurs n'étoient pas nés sous les empereurs philosophes et persécuteurs des chrétiens : comme si les premiers inquisiteurs n'étoient pas les tyrans qui faisoient les martyrs et les bourreaux qui étoient à leurs ordres : comme si Théodose avoit fait quelques martyrs parmi les philosophes : comme s'il avoit rendu quelque décret contre la liberté de la presse, ainsi qu'un certain Dramaturge, devenu souverain et *inquisiteur*, en a fait rendre, *dans les années de la raison* : comme s'il n'étoit pas tout simple que la

philosophie restât muette, alors que les imposteurs ne parloient plus, que le règne des fables étoit passé ; et qu'elle prît le parti de se taire, lorsque personne ne vouloit plus l'écouter. Certes, nous ne savons pas quelle étoit la *dialectique des inquisiteurs*, mais nous savons que si M. le professeur n'a pas d'autre dialectique à apprendre à ceux qui paient ses leçons, il vole à coup sûr leur argent.

M. Chénier peut regretter tant qu'il voudra *l'autel de la Victoire*, et s'attendrir sur la destruction *des temples consacrés par des héros* : il peut aussi pleurer, s'il le juge à propos, sur les débris de l'autel de la Peur, de l'autel de la Fièvre, de l'autel de Vénus, et autres autels ou ridicules ou infâmes dont étoit surchargé l'univers, alors que la *philosophie ne restoit pas muette*. Ces regrets sont dignes en effet du sacristain et du portier du *Panthéon françois*, qui en faisoit les honneurs avec tant de grace, et dans lequel il eût sans doute figuré un jour parmi les dieux ou les démons enfantés par la liberté, si ce temple n'eût été abattu, ou plutôt relevé et *consacré par un héros* qui l'a rendu à sa sainte et auguste destination. Mais nous n'en dirons pas moins : Gloire et honneur à Constantin, qui le premier abattit l'autel de la Victoire, et avec lui tous les autres temples consacrés aux superstitions les plus monstrueuses et aux mystères les plus impurs ! et honte et opprobre à Julien l'apostat qui *le releva*, avec tous les autres, et par là redonna la vie à tous ces dieux brigands, assassins ou incestueux, déshonneur éternel de la raison humaine! Nous n'en dirons pas moins : Gloire et honneur à Théodose qui *le renversa pour toujours*, et qui par là mérita d'être regardé *pour toujours* comme un des plus grands bienfaiteurs de l'humanité, ainsi qu'il est un des

princes les plus illustres qui aient honoré le trône! et mépris et risée au professeur de littérature, qui tandis qu'il appelle *grand* cet ignoble et petit Julien, dont l'esprit étoit de travers comme le corps; philosophe et magicien, philosophe et persécuteur, et qui d'acolythe dans l'Eglise chrétienne, voulut devenir grand pontife des augures et des devins, ne craint pas de déprécier ce Constantin véritablement grand, et par ses conquêtes, et par ses qualités personnelles, et par sa législation, et par l'empire qu'il prit sur son siècle, et par la douceur de ses institutions, et de la bouche duquel est sortie cette belle parole qui devroit lui concilier l'amour de tous les philantropes, que *sous la loi de grace, il ne doit point y avoir d'esclaves.*

Des querelles presque toujours sanglantes sur des hérésies, succédèrent aux paisibles discussions de l'académie et du portique. On reconnoît ici l'esprit et le langage du patriarche de Ferney. C'est encore là un rabachage que M. Chénier a emprunté de son maître, qui ne rêvoit que massacres, assassinats, et *guerres sanglantes*, le tout *sur des hérésies*: rabachage qui corrompoit jusqu'à son goût, en rembrunissant tous ses pinceaux, et ramenant sans cesse les mêmes tournures et les mêmes déclamations, et en donnant à ses tableaux une monotonie fatigante. Quel est en effet le lecteur qui, s'il n'est possédé du même fanatisme, n'éprouve un vrai dégoût, en n'entendant jamais parler que des bûchers de l'inquisition, des horreurs de la S. Barthelemi, et autres tragédies vraies ou fausses, rappelées par lui à tout propos et hors de propos? Si vous l'écoutez, il vous dira que *la théologie a procuré à l'Europe cinquante millions de massacres*. Dans un autre endroit, il rabattra un peu de son calcul, et mêlant, suivant

son usage, les plaisanteries aux objets les plus sérieux, ce vieux goguenard vous assure, *que le tout calculé ne montera qu'à la somme de neuf millions soixante-dix-huit mille huit cents personnes, ou égorgées ou noyées, ou brûlées, ou rouées, ou pendues, pour l'amour de Dieu.* Et c'est ainsi que pour l'amour de l'humanité il mentoit à lui-même, en faisant des calculs auxquels il ne croyoit pas, et que pour l'amour de sa passion il déshonoroit son jugement, en confondant visiblement les crimes des hommes avec les crimes de la religion, et en mettant sur le compte des hérésies et de la théologie, les erreurs de l'ambition et de la politique. Mais quelle horrible délectation trouvoit-il donc dans ces tristes peintures! Et s'il y a sur la terre un fanatisme bien avéré, n'est-ce donc pas la frénésie de cet homme, qui baffouant imperturbablement la vérité comme la vraisemblance, et ne voulant que satisfaire sa haine ou sa rage contre le christianisme, passe toute sa vie à supposer des malheurs qui n'ont point existé, à exagérer ceux qui n'ont que trop existé, et à nous alarmer sur ceux qui ne peuvent plus exister?

L'affectation de parler des *querelles sanglantes sur les hérésies*, entraînoit nécessairement celle de leur opposer *les discussions pacifiques de l'académie et du portique*; comme si la modération et l'amour de la paix étoient l'apanage exclusif de la philosophie. Mais il y a autant d'injustice et de fanatisme dans cette dernière prétention que dans la première; car si les philosophes de l'académie et du portique ont vécu en paix, ce qui peut être une question, c'est qu'ils n'étoient pas assez puissans pour se faire la guerre; c'est que le gouvernement ne leur donnoit aucune influence; c'est qu'on ne se fait pas la guerre pour des choses dont se mo-

quent les deux partis, ou qu'au moins tous les partis regardent comme indifférentes. Et qui ne sait que tous ces disputeurs connus sous le nom de sophistes ne faisoient de toutes leurs *discusions pacifiques* qu'un vain babil sans conséquence, qu'un frivole amusement, misérable pâture de leur curiosité? Belle merveille, qu'il n'y eût pas de querelles de dogmes, là où il n'y a pas de dogmes, ni de querelles de religion, là où il n'y a pas de religion! Mais qu'en conclure en faveur de tous ces bavards de l'académie et du portique, sinon que chacun d'eux laissoit sa philosophie pour ce qu'elle étoit, ses futiles systèmes pour ce qu'ils valoient, et qu'eux-mêmes y attachoient trop peu d'importance pour s'exposer à en être le martyrs? D'ailleurs, si ces philosophes n'ont pas troublé le monde, ils l'ont corrompu; s'ils ne l'ont pas troublé pour des hérésies, ils l'ont égaré par des paradoxes et par des erreurs monstrueuses: en vérité, il n'y a pas tant là de quoi se vanter.

Et c'est aussi ce qu'on peut dire aux athées et aux incrédules de nos jours, qui viennent encore nous parler de leurs *discussions pacifiques*: on ne les verra point se battre et se passionner pour le néant, doctrine affreuse et solitaire, qui cherche bien plus à se cacher qu'à se produire; mais ils conspirent sourdement contre les principes reçus; mais ils sapent à petit bruit les fondemens de l'ordre social; mais ils mettent le trouble dans les familles, en faisant par leur livres les mauvais fils, les mauvais pères, les mauvais époux; mais leur esprit inquiet et raisonneur est encore plus fatal à l'univers, que toutes les hérésies n'ont pu l'être avec leurs *querelles sanglantes* ou non sanglantes. Et malgré leurs discussions pacifiques, ils n'en produisent pas moins, par degrés, ces troubles et

ces commotions qui, tôt ou tard, finissent par renverser de fond en comble les empires.

C'étoit encore la marote de Voltaire, de nous vanter sans cesse *les discussions pacifiques des philosophes*. Il nous répète dans vingt volumes que les philosophes n'ont jamais fait couler le sang, qu'ils n'ont jamais troublé le monde pour leurs opinions; et la preuve en est évidente, c'est que la philosophie n'est qu'amour de la paix et de la sagesse: ce qui n'est qu'une puérilité indigne d'un aussi bel esprit; ce qui suppose autant de mauvaise foi que de mal-adresse. Car, je voudrois bien savoir en quoi et comment les philosophes ont plus de raison d'être *pacifiques* que les théologiens. Est-ce que le philosophe n'est pas la vanité par essence? et qui ne sait que la vanité est la plus terrible de toutes les passions, et le premier élément du fanatisme? Est-ce que les docteurs gradués dans les académies ont plus de motifs de modération, que les docteurs gradués dans les écoles? Est-ce que tous ces beaux esprits, tous ces génies académiques, qui recevoient un brevet d'immortalité, ne se jalousoient pas, ne se haïssoient pas, ne se déchiroient pas, et ne se supplantoient pas comme s'ils eussent été de foibles hommes semblables à tous les autres? Est-ce que parmi nous, la gent la plus tracassière et la plus turbulente n'a pas été la classe des gens de lettres philosophes? Qui n'a pas connu leurs menées pour se faire des partisans, et leurs intrigues pour le succès de la grande œuvre? « Les philosophes, dit J. J. Rousseau, pour » conserver une certaine gravité, se sont donné, en » se faisant chefs de parti, des milliers de petits » écoliers qu'ils ont initiés aux secrets de la secte, » et dont ils ont fait autant d'émissaires et d'o- » pérateurs de sourdes iniquités; et répandant par

» seux les noirceurs qu'ils inventoient, ... ils » étendoient ainsi leur cruelle influence dans tous » les rangs, sans excepter les plus élevés. Pour » s'attacher inviolablement leurs créatures, les » chefs ont commencé par les employer à mal faire, » comme Catilina fit boire à ses conjurés le sang » d'un homme, sûr que par ce mal où il les avoit » fait tremper, il les tenoit liés pour le reste de » leur vie.» (Rousseau, juge de lui-même.) Cette peinture des philosophes, que Jean-Jacques devoit bien connoître, puisqu'il étoit du métier, convient plus particulièrement à Voltaire, leur généralissime. Qui jamais montra plus de zèle pour ses opinions, et d'esprit de prosélytisme? Ne forma-t-il pas dans les lettres une vraie propagande, une véritable secte, et un système d'enrôlement qui rendit la philosophie une puissance organisée, qui lui rallia tous les jeunes libertins, qui donna pour troupes légères tous les jeunes auteurs, enivrés de ses éloges, et concourut à enfanter ces rassemblemens séditieux qui depuis ont été convertis en clubs révolutionnaires? N'avoit-il pas ses espions et ses familiers comme l'inquisition? Enfin, ne poursuivit-il pas avec fureur, autant qu'il dirigea avec une ruse savante, le projet de détruire le christianisme, ou pour parler son langage connu, d'écraser l'infame? Et que lui manquoit-il donc pour réaliser son projet? que d'avoir des soldats à son commandement. Aussi disoit-il en confidence à d'Alembert: *Si j'avois cent mille hommes, je sais bien ce que je ferois.* Et qu'auroit-il donc fait? Qui pourroit en douter? Il auroit fait pendre Nonotte, rouer *Coge Pecus*, brûler vif La Beaumelle et Fréron, et par pure commisération, raser de fond en comble la Sorbonne, pour avoir eu l'audace de

censurer ses livres. Et qu'auroit-il fait encore? Il auroit écrasé l'infame, non plus avec des sarcasmes, non plus avec des mensonges, non plus avec ces turpitudes cyniques qui ont déshonoré sa vieillesse, mais à coups de baïonnettes, et en poussant l'épée dans les reins à tout réfractaire qui n'auroit pas voulu baiser la pantoufle du grand Lama siégeant au château des Délices. D'où il faut conclure que quand les philosophes n'ont pas produit des *querelles sanglantes*, c'est qu'ils ne l'ont pas pu; c'est qu'ils les ont suscitées dès qu'ils l'ont pu; c'est qu'ils les susciteront encore, quand ils le pourront; c'est que ce n'est donc plus de l'emportement et du fanatisme religieux dont il faut se garder aujourd'hui, mais du despotisme des sectes anti-religieuses; mais de l'esprit d'audace et de révolte attaché à tout esprit systématique et raisonneur; mais de l'orgueil irascible, et de l'amour propre exalté de ces novateurs assez fous pour se croire sans préjugés, et qui regardent en pitié tout ce qu'ils croient des préjugés; mais, pour tout dire enfin, du fanatisme des faux sages, toujours rampans quand ils sont foibles, et affreux quand ils sont puissans.

Ainsi M. le professeur de l'Athénée a été au moins très-imprudent de nous parler des *querelles presque toujours sanglantes sur des hérésies*; d'abord parce que ces querelles n'ont *presque jamais* été sanglantes; ensuite, parce que celles qui ont pu l'être, étoient l'ouvrage des princes protecteurs de l'hérésie, tels que le *grand* Julien, zélé partisant des donatistes et des ariens, uniquement en haine de l'Eglise catholique; et enfin, parce qu'en parlant de querelles sanglantes, il reveille de fâcheux souvenirs pour la philosophie moderne,

et provoque par là les tristes représailles dont on peut se servir contre elle. Philosophes, nous vous proposons un marché d'autant plus généreux et plus honnête à votre égard, que vous y avez tout à gagner. Ne parlez plus des querelles sanglantes de nos pères, si vous ne voulez pas que nous parlions de celles de leurs enfans. Vous voulez qu'on oublie, et nous aussi. Vous voulez qu'on pardonne, et nous encore plus, puisque le pardon est pour nous un précepte, et que pour vous il n'est pas même un conseil. Mais soyez au moins prudens, si vous ne voulez pas être justes. N'affectez pas sans cesse de relever les malheurs dont la religion a été le prétexte, et que ses maximes condamnent expressément, si vous ne voulez pas que nous fassions justice de ceux dont la philosophie a été la cause, et que ses principes justifient formellement; et n'oubliez jamais que vos livres bien expliqués ont fait plus couler de sang pendant cinq années de révolution, que l'Evangile mal entendu n'en a fait verser pendant cinq siècles d'ignorance et de barbarie.....

Tout enchanté de la superbe expérience que nous venons de faire, tout ébahi des progrès de nos lumières et de ceux de notre morale, M. Chénier nous en promet de plus heureux encore, et il s'écrie en finissant, avec un ton d'illuminé et de prophète : « N'en doutons pas, le siècle qui com-
» mence sera digne des siècles qui l'ont précédé.
» Les idées saines prévaudront parmi nous contre
» les clameurs fanatiques. La philosophie ne sera
» pas contrainte de se réfugier dans les cons-
» ciences. »

Voilà un fort beau compliment que fait ici M. Chénier *aux Velches nouveaux*, traités si dure-

ment par lui dans sa dernière épitre à Voltaire, et nous ne voyons pas trop comment ces nouveaux Velches se trouvent dignes tout à coup d'une si haute destinée. Mais de quels siècles, parmi ceux *qui nous ont précédés*, sera donc digne le siècle qui commence ? Ce n'est pas des siècles barbares, rouillés par la théologie, et où l'esprit humain faisoit platement ses fonctions, sans se douter comment il s'y prenoit pour former une idée. Ce n'est point du siècle de Louis XIV, qui étoit le règne de la décence, de la gravité, du tact exquis des convenances, du respect de l'antiquité, de l'amour de la religion et de la piété, toutes choses qui n'ont rien de commun avec M. Chénier, et dont son Athénée ne se soucie pas davantage. Ce n'est donc que du siècle dix-huitième dont il veut nous parler, et dont le siècle qui commence sera digne; et alors c'est évidemment nous promettre de revenir au mauvais goût, à l'indécence, à l'engouement, à la frivolité, à la folie des innovations, et au mépris de toutes les règles dans les arts, et de tous les principes dans la morale. Vraiment il n'y a pas là de quoi montrer tant de suffisance, et se donner un air d'oracle.

Que veut-il dire encore par ces *idées saines* qui doivent *prévaloir contre les clameurs fanatiques ?* Sont-ce les idées de la liberté, de l'égalité, de la souveraineté du peuple, pour lesquelles a tant combattu M. le professeur, et contre lesquelles les *fanatiques* se sont tant récriés ? Les *idées* du juste et de l'injuste seront-elles encore confondues ? Faudra-t-il donc encore recommencer à nouveau frais, et reprendre en sous-œuvre notre éducation civique, à nos risques et périls ? Sont-ce encore les temples de la raison qui doivent reparoître ? Verrons-nous encore des apothéoses de brigands ? et quelque poète

nous fera-t-il encore quelque *rapport* pour nous prouver que des bourreaux méritent des autels ?...

Le prophète nous annonce que la *philosophie ne sera plus contrainte de se réfugier dans les consciences.* Admirons d'abord comment des hommes qui se font gloire de n'avoir point d'ame, ont néanmoins la prétention d'avoir une conscience ; nous pouvons ensuite demander au prophète quand est-ce qu'on a forcé les barrières de sa conscience, et quand a-t-il donc vu la philosophie contrainte de se réfugier dans les consciences ? Est-ce dans le siècle des *lumières* où tout étoit à ses ordres; quand des ministres philosophes n'encourageoient que ses suppôts, et engraissoient ses fainéans lettrés, du sang du pauvre peuple ; quand ses principaux chefs se *réfugioient* dans les cours, où des rois, aussi aveugles que pervers, les pensionnoient largement, et les prenoient pour leurs bouffons ; quand elle se *réfugioit* dans toutes les académies, dans tous les bureaux, dans toutes les places, et qu'enfin toutes les avenues de la gloire et de la fortune étoient ouvertes aux écrivains audacieux qui ne savoient que mépriser leur gouvernement et même leur pays ? Ah ! plût au ciel qu'on eût forcé la philosophie de se réfugier dans les consciences, et que l'on eût mis un bâillon à tous ces factieux qui ne vouloient que s'élever sur les débris de leur patrie, et à tous ces valets insolens qui ne cherchoient qu'à détrôner leur maître.! Mais en attendant que M. Chénier nous montre comment la philosophie du 18e. siècles étoit contrainte de se réfugier dans les consciences, nous lui désignerons bien clairement l'époque où la religion étoit contrainte de se réfugier dans les consciences, où tous les gens de bien étoient forcés de se réfugier dans les catacombes. Nous lui prouverons, avec non moins

de certitude, que ce temps étoit celui où les philosophes régnoient, où tous nos biens, notre liberté, notre vie, étoient à la merci de leur conscience, où ils nous égorgeoient en toute sûreté de conscience; et nous le forcerons de convenir que sans un miracle sensible de la Providence qui nous a retirés de l'abyme, nous en serions encore tous, aux philosophes près, à nous réfugier dans nos consciences.

Mais non, *n'en doutons pas*, les *idées saines prévaudront*, *malgré* M. Chénier et *les clameurs* philosophiques. Les idées d'ordre, de morale, de religion, de monarchie, toutes idées que la philosophie moderne repoussoit, reprendront leur empire. Le prestige des folles théories est enfin dissipé. Quelques vieux libertins, quelques jeunes étourdis, quelques personnes désœuvrées, qui s'amusent également et de l'erreur et de la vérité, et ne se rappellent pas plus le passé qu'ils ne prévoient l'avenir, pourront bien applaudir, pour leur argent, à quelques sarcasmes usés, à quelques plaisanteries réchauffées, à quelques calomnies mille fois confondues. Mais la partie saine de la nation, reconnoît la voix des sophistes qui l'ont égarée; un gouvernement sage surveille ces ennemis de sa tranquillité et de sa gloire, et quels que soient les derniers efforts d'un parti aux abois, se débattant encore contre le mépris qui l'accable et l'indignation qui le poursuit, ses principes impies seront contraints de se réfugier, non *dans les consciences*, mais dans la mauvaise compagnie pour laquelle ils sont faits, et dans les mauvais lieux où ils sont dignes d'être entendus, et plus encore d'être pratiqués. X.

V.

Sur DELPHINE, roman de Mad^e *de Staël-Holstein.*

QUE de gens, disait la Rochefoucauld, ne connoîtroient pas l'amour, s'ils n'en avoient jamais entendu parler ! Cette pensée est d'une grande vérité. Beaucoup de femmes, dont l'excès de sensibilité n'est pas dans le cœur, s'exaltent jusqu'au délire, outrent le langage et les effets des sentimens les plus vifs, pour se faire croire à elles-mêmes que l'amour les subjugue ; leur grande prétention est de paroître extraordinairement passionnées. Examinez de près ces femmes, vous verrez qu'elles ne sont que violentes dans tous leurs desirs, exigeantes dans toutes leurs liaisons, et qu'il est beaucoup plus difficile encore de rester leur ami que leur amant ; écoutez avec attention ces femmes malheureuses, vous apprendrez qu'elles ont à se plaindre de tout le monde ; vous les entendrez soupirer à chaque instant leur profonde mélancolie ; leur cœur est de toutes parts blessé par l'ingratitude ; elles appellent à grands cris la paix, la paix qu'elles ne peuvent plus trouver que dans le tombeau vers lequel les conduit à pas trop lents la sombre douleur qui les mine ; regardez-les, elles sont grandes, grosses, grasses, fortes ; leur figure, enluminée de trop de santé, n'offre aucune de ces traces que laissent toujours après elles les peines qui viennent du cœur. C'est qu'en effet elles n'ont jamais éprouvé d'autre chagrin que celui de l'amour-propre humilié ; en un mot, ces femmes sont tout bonnement

des égoïstes exaltées, caractère né dans le siècle dernier, et que madame de Staël a parfaitement fait ressortir dans *Delphine*, qui dit elle-même, et de la meilleur foi du monde : « *L'égoïsme est permis aux ames sensibles.* » Cette phrase, si singulière par l'assemblage des mots les plus contradictoires, contient tout le secret de la philosophie de beaucoup de femmes, et nous servira à expliquer le singulier roman qui nous occupe.

Delphine, premier personnage, est une tête exaltée, à laquelle l'auteur a prodigué la beauté, la jeunesse, l'esprit, la grace, et même le génie, ce qui est assez extraordinaire, car on ne dit d'aucune personne qu'elle a du génie, à moins qu'elle n'en ait fourni des preuves, et ces preuves-là, un personnage fictif ne peut les donner. *Delphine* est philosophe et déiste, et, ce qui est pis, elle est si bavarde qu'elle parle toujours la première et la dernière. Parler est pour elle le bonheur suprême, aussi répète-t-elle souvent qu'elle est *brillante*, qu'elle a été *brillante*, qu'elle sera *brillante*, ce qui signifie qu'elle parle bien, qu'elle a bien parlé, et qu'elle parlera bien. Autrefois on appelait des commères, ces femmes insupportables qui veulent toujours dominer la conversation ; mais depuis que nos mœurs se sont perfectionnées, on trouve bien qu'une femme se fasse orateur dans un salon, et plus elle manque aux bienséances, aux devoirs de son sexe, plus on lui applaudit ; telle est *Delphine*.

Ce caractère existe, et madame de Staël a pu le peindre, mais elle a eu tort de croire qu'une femme pareille inspireroit de l'intérêt. Une femme passionnée n'est pas contre nature ; mais elle est contre la nature des femmes bien élevées ; aussi, dans tous les bons romans, ne trouve-t-on que des femmes

tendres : la princesse de Clèves, Clarisse, Pamela, Virginie, l'Héloïse même de Rousseau, ne sont pas des femmes passionnées. Il est remarquable que les grands romanciers n'ont donné que de la tendresse à leurs héroïnes, parce qu'ils savaient qu'une femme tendre n'aura jamais qu'un amant, tandis que les femmes passionnées sont sujettes à recommencer ; chez les premières, l'amour est un sentiment : chez les secondes, c'est un besoin. J'en suis désespéré pour la plupart des dames qui font aujourd'hui des romans, mais elles ont moins de pudeur que les hommes qui en ont fait : aussi ne trouvent-elles point d'autres ressources pour sauver l'avenir de leurs héroïnes, que de les tuer ; c'est qu'une femme passionnée ne pouvant jamais rester à sa place dans le monde, il y a nécessité de la faire mourir, tandis qu'une femme tendre survit aux espérances de l'amour, et n'en devient souvent que plus intéressante.

Delphine est passionnée, c'est un défaut, elle a la tête faible et l'esprit fort, défaut bien plus choquant encore. On a beau dire qu'elle est jeune, vainement elle le répète elle-même jusqu'à l'ennui : on n'en croit rien parce qu'on ne le sent pas. Ici je ferai encore observer aux dames qui font des romans, que si les pensées n'ont pas précisément d'âge, il y a cependant des nuances dans la manière de les rendre. Un homme et une femme expriment la même pensée d'une manière toute différente : une femme jeune et une vieille femme diffèrent peut-être encore davantage, lorsqu'elles veulent présenter les mêmes idées ; jamais ces nuances ne sont observées par *Delphine ;* elle parle de l'amour comme une bacchante, de Dieu comme un quaker, de la mort comme un grenadier, et de la morale comme un sophiste ; point de fraîcheur dans ses pensées, point

de jeunesse dans ses sentimens, point de naturel dans ses paroles, tout est exaltation ou dissertation : l'ame reste froide, car l'imagination du lecteur ne retrouve jamais l'héroïne printannière dont on lui avait fait le portrait.

Léonce, le héros du roman, est, dans toute la force du terme, ce qu'on appeloit autrefois un capitan: il veut toujours tuer ou se tuer. Il n'y a qu'une femme dégradée qui puisse supporter l'insolence et les violences d'un tel homme, qui peut bien dire aussi que *l'égoïsme est permis aux ames sensibles*, car, dans toute sa vie, il ne fait le bonheur de personne; il ne voit que lui au monde, et sacrifie tout à à lui. Madame de Staël exalte continuellement ce personnage, et elle a totalement oublié de lui faire faire une seule action bonne ou seulement raisonnable; tout ce qu'on peut dire de plus positif en sa faveur, c'est qu'il est *beau*. Aussi, lorsqu'il est condamné à mort, et qu'un quart d'heure avant d'être fusillé, il dort, la tête appuyée sur les genoux de *Delphine*..... « Elle le regarde dans toute sa *beauté* : » ses cheveux noirs tomboient sur son front, et son » visage conservoit encore une expression d'atten- » drissement dont le sommeil n'altéroit point le » *charme*. Les yeux de *Delphine* se portoient alter- » nativement du visage *enchanteur* de son amant, » à ce ciel dont les premiers rayons devoient le » lui ravir.

Quelles pensées et quelle description ! *La beauté*, *le charme* et *le visage enchanteur* d'un homme qui va être fusillé, remarqués dans un pareil moment, par une femme pour laquelle cet homme est tout.... Si la décence n'arrêtoit notre plume, nous couvririons d'un mépris inéffaçable ces êtres dégradés dont les passions ne peuvent être amorties par l'image de

la mort. Quelle dégradation ! et des femmes croient faire honneur à leur sensibilité, en vantant un pareil ouvrage ! Qu'elles y prennent garde ! trop souvent, en jugeant une fiction, on révèle son propre secret. Je ne connais pas un seul roman fait par un homme, dans lequel une femme parle positivement de la beauté de celui qu'elle aime, et *Delphine* fait continuellement les descriptions les plus détaillées des beautés de son amant.

Voyons comment une folle et un être vain et insolent marcheront ensemble.

Delphine a épousé M. d'*Abhémard*, qui lui avoit servi de père, et qui, en mourant, lui laisse une fortune considérable. M. d'*Abhémard* avoit une sœur, madame de *Vernon*, à laquelle il n'a donné aucune part dans son héritage, parce qu'il ne l'aimoit pas, pour des raisons connues de lui seul. *Delphine*, veuve et riche, respectant beaucoup la mémoire de son mari, qu'elle regarde en tout comme un oracle, ne s'en passionne pas moins pour madame de *Vernon*, et en fait sa meilleure amie. Première inconséquence, car il est assez niais de compter sur l'amitié d'une femme prodigue, à laquelle on a enlevé 60,000 l. de rente, mais madame de *Vernon* a un charme qui subjugue, et *Delphine* a beaucoup d'*entraînement*; elle est donc entraînée par le charme d'une femme qu'elle devoit craindre, ne fût-ce que par respect pour la mémoire de son mari. Ici nous observerons que *Delphine* peint l'amitié comme une passion, ce qui la conduit naturellement à peindre l'amour comme une fureur.

Madame de *Vernon*, athée, a une fille, *Matilde*, qu'elle fait élever dans les principes les plus rigoureux du catholicisme. *Matilde* est le personnage sacrifié du roman, et, malgré toutes les calomnies

inventées pour arrêter l'intérêt qu'inspire sa position, elle est la seule qui, dans toutes les circonstances, se conduise toujours bien : c'est la femme que tout homme qui connoît les devoirs du mariage, desireroit pour la sienne.

Il est question de marier *Matilde*, avec un *Léonce de Mondoville*, d'une famille française établie en Espagne. Madame de *Vernon*, qui fait servir l'amour propre de *Delphine* à tous ses desseins, l'engage à assurer un mariage aussi avantageux, en cédant à sa cousine une partie de l'héritage que celle-ci avoit naturellement droit d'attendre de M. d'*Abhémard*. *Delphine* cède 20,000 l. de rente : toutes les difficultés s'aplanissent, et le contrat se dresse, que *Léonce* est encore en Espagne.

Delphine, très-causeuse par habitude, parle tant de *Léonce* avec son précepteur qui l'a devancé à Paris, qu'elle devient amoureuse du futur de sa cousine, sans l'avoir jamais vu, mais qu'importe, elle le connoît par oui-dire, elle a lu plusieurs de ses lettres, en faut-il davantage pour les passions qui naissent dans un cerveau exalté ? *Léonce* est blessé en route ; il arrive malade, ne peut se rendre chez madame de *Vernon*, et l'engage à venir le voir. Madame de *Vernon* propose à sa fille de l'accompagner ; *Matilde* refuse, parce qu'elle n'ignore pas qu'elle ne peut décemment rendre visite à un homme qui ne s'est point encore expliqué sur un mariage traité jusqu'alors par les parens seuls. La conduite de *Matilde* est forcée par les bienséances, et il n'y a d'étonnant que la proposition que lui fait sa mère ; mais, dans ce roman, il faut s'accoutumer à voir sans cesse toutes les convenances oubliées ; et si le nom de l'auteur n'étoit pas connu, on ne l'auroit certainement pas attribué à une femme qui,

quoique née dans la finance, doit savoir ce qui se passoit dans la haute société.

Delphine, qui a plus d'entraînement que sa cousine, se propose d'elle-même et accompagne madame de *Vernon* chez *Léonce*. Le beau jeune homme se trouve mal, la sensible veuve lui prête l'épaule, afin qu'il appuie sa tête intéressante; de grands yeux s'ouvrent, et *Delphine*, qui n'a point oublié de pleurer, revient amoureuse en toute connoissance de cause. Après un bal et deux ou trois assemblées, où l'on trouve des scènes mélangées de coquetterie théâtrale et d'extravagances sentimentales, *Léonce* jure à *Delphine* qu'il l'aime avec fureur, et quelques jours après, il épouse *Matilde*.

Léonce est cependant très-amoureux de *Delphine*, il lui trouve toutes les qualités possibles, et ne lui refuse aucune vertu, mais elle seroit la dernière de toutes les courtisanes, qu'il ne se conduiroit pas plus mal avec elle, ainsi que nous le verrons. *Delphine*, qui a le tort de se mêler de tout quand l'amour est de la partie, prête sa chambre à une femme mariée qui veut dire adieu à son amant; le mari, qui est instruit, paroît au milieu d'une scène très-sensible, et fait tapage; il en résulte un duel, dans lequel il est tué par l'amant de sa femme. Le monde s'occupe de cette affaire, *Léonce* en entend parler; il soupçonne *Delphine* de tout ce dont une femme peut être soupçonnée, et, sans autre explication, il unit son sort à *Matilde*. *Delphine*, qui apprend ce mariage par hasard, veut se procurer un plaisir unique : elle se déguise en grisette, met un voile, et va se placer derrière une colonne de l'église où se fait la cérémonie : là, elle s'exalte la tête jusqu'à ce qu'une crise nerveuse la fasse tomber sans connais-

sance. Personne n'y prend garde, ce qui l'oblige de reprendre ses sens toute seule.

Voilà nos amans séparés jusqu'au moment où madame de *Vernon*, prête à mourir, fait une confession générale à *Delphine*, qui a la manie d'exhorter les gens à la mort; aussi, trouve-t-elle très-mauvais que *Matilde* amène un confesseur à sa mère, quoiqu'elle en ait véritablement besoin. Le prêtre est renvoyé, et *Delphine*, se guinde sur le sublime, pour conduire au ciel l'ame un peu noire de madame de *Vernon*. Tout alloit bien : cette femme, en écoutant son confesseur femelle, se laissoit mourir d'assez bonne grace, quand *Léonce* paroît.

Léonce étoit allé faire un tour en Espagne, et madame de *Vernon* lui avoit écrit aussi un petit mot de confession, bien persuadée qu'elle seroit morte avant le retour de son gendre; mais elle avoit mal calculé. *Léonce*, furieux d'apprendre que *Delphine* n'est pas aussi vile qu'il le pensoit, vient de Madrid à Paris, toujours courant, toujours en colère, et, sans rencontrer personne dans la maison de sa belle-mère, il tombe droit dans sa chambre, où il lui fait une scène digne de son rôle de capitan, avant de vouloir apprendre qu'elle se meurt. Jamais brutalité n'a été poussée si loin. Nous répèterons encore que l'auteur a entièrement oublié dans quelle classe elle avoit pris ses personnages, et dans quelle société elle les faisoit agir. *Delphine*, qui a trouvé très-indécent qu'un mari s'emportât en voyant sa moitié dans les bras d'un tiers, pardonne à *Léonce* un emportement bien autrement ridicule. Il est vrai que *Léonce* est si beau quand il est furieux !

Madame de *Vernon* meurt. *Delphine*, qui sent que tout brûle autour de son cœur, veut fuir *Léonce*, qui court sur les grandes routes après elle, la com-

promet devant ses gens, la ramène à Paris, et, toujours en menaçant de se tuer et de la barbouiller de sang, la fait consentir à vivre avec lui, et l'envoie à la campagne au milieu de l'hiver. Pour que leur liaison soit moins remarquée, il va régulièrement passer les soirées et une partie des nuits chez elle; ils s'entrelacent dans les bras l'un de l'autre, soupirent, parlent de vertu et du bonheur de mourir, sans que la pudeur puisse en murmurer. Oh! que les femmes passionnées doivent aimer un roman aussi commode!

Delphine est obligée de recevoir chez elle un M. de *Valorbe*; la première fois que *Léonce* le rencontre chez sa vertueuse amie, il le regarde avec des yeux! M. de *Valorbe*, qui sait la politesse, le salue; *Léonce* le regarde encore; nouveau salut, nouveau regard; et *Delphine* est réduite à user d'adresse pour éviter une scène dans sa maison et en sa présence. Certainement il est sans exemple qu'un amant, tel fougueux qu'on le suppose, se permette de refuser le salut à un homme qu'il voit pour la première fois chez une femme respectée; mais le premier malheur des femmes passionnées, c'est qu'on ne les respecte jamais.

Dans une Église, se passe une scène plus extraordinaire; il ne s'agit de rien moins que de prononcer un serment d'adultère sur l'autel du mariage, tant les cœurs corrompus sont difficiles en crimes; il leur faut du piquant. *Léonce*, qui est trop passionné pour être sensible, mène cette pauvre *Delphine* si durement, qu'il devient indispensable qu'elle perde encore connoissance pour éviter un sacrilège, et qu'elle tombe malade pour sauver le matériel de sa vertu.

A quelque tems de là, M. de *Valorbe* court la

danger d'être arrêté; *Delphine* consent à lui donner asile pendant une nuit. *Léonce*, qui par hasard se trouve à une heure suspecte à la porte de la femme qu'il adore, saisit M. de *Valorbe* au collet, et voilà une nouvelle scène qui compromet cette femme à laquelle son bel amant n'épargne rien de ce qui peut la déshonorer. Pour faire taire les propos, *Delphine* forme le projet de reparoître avec éclat dans le monde. Après s'être bien préparée, elle entre dans un salon brillant, y est assez mal accueillie, perd la tête, se sauve, oublie ses gens et sa voiture et ne retrouve sa raison que pour se voir, toute parée, seule au milieu de *la place Louis XV*, où son amant la rattrape. Bras dessus, bras dessous, ils vont sur *le pont Louis XVI*, dans la louable intention de se noyer. *Léonce* soulève *Delphine* pour la jeter à l'eau, elle trouve cela bien *doux;* mais il la remet à terre, et comme il faut toujours qu'il tue quelqu'un, il jure qu'il tuera ceux qui ne croient pas à la vertu de sa belle : c'est beaucoup s'engager. Les gens de *Delphine*, qui couroient après leur folle maîtresse, arrivent, et on remonte en voiture.

Quand on se vante d'avoir de l'imagination, comment ne sait-on pas que rien ne l'arrête comme la précision géographique, et que la place Louis XV et le pont Louis XVI suffiraient pour glacer le lecteur, s'il n'étoit pas plus amusé qu'attendri de la conduite du bel homme et de l'héroïne passionnée.

Enfin *Delphine* en fait tant, que *Matilde* vient la prier de vouloir bien lui laisser son mari, et *Delphine*, chassée du monde, part pour la Suisse, où après s'être compromise encore une fois, elle se fait religieuse, en protestant bien qu'elle ne croit pas à la religion qu'elle jure. Toutes les fois que madame de Staël parle de couvent, on s'apperçoit ai-

sément qu'elle n'y a jamais été : il y a beaucoup d'hommes qui n'ont jamais été non plus dans des couvens de filles, et qui cependant en ont très-bien parlé. Que madame de Staël calomnie la religion, c'est son métier, il n'y a rien à dire, car cela peut entrer dans ce qui compose l'égoïsme des ames sensibles: mais, lorsqu'elle peint une cérémonie religieuse, une prise d'habit, qu'elle peigne du moins avec vérité le matériel de la cérémonie : c'est ce qu'elle ne fait jamais. Son ignorance à cet égard surpasse tout ce que l'on peut dire.

Matilde meurt en arrachant des larmes à son mari, qui ne se voit pas plutôt veuf d'une de ses femmes, qu'il court après l'autre. Qu'on juge de son désespoir de la trouver sous la grille ! Il veut encore mourir. *Delphine* viole son serment, quitte le cloître, pour confier à jamais sa destinée à son aimable ami..... qui ne veut plus d'elle aussitôt qu'il peut la posséder sans obstacle. Il la laisse là, seule dans un pays étranger, à la merci de tous les événemens; mais elle ne perd pas la tête, et se met à courir après lui; elle court tant qu'elle arrive assez tôt pour apprendre qu'il vient d'être arrêté comme émigré armé. Ici *Delphine* se déploie avec énergie; armée d'une bague qui contient un poison subtil, elle prodigue par-tout son éloquence pour sauver son ingrat : les paroles n'y pouvant rien, elle s'enferme dans la prison avec lui et lui propose de manger la bague ensemble. *Léonce*, qui a toujours voulu se tuer, dit qu'il aime mieux être fusillé tout seul que de mourir avec son amante. En conséquence on le mène à la mort. *Delphine*, qui ne veut pas perdre une si belle occasion de confesser, marche auprès de la charrette, pour convertir son amant qui étoit athée,

et qu'elle rend presque déiste. Quand elle le voit en si bon train de faire son salut, elle avale le poison, et tombe morte, après avoir été mariée, veuve, passionnée, amante, religieuse, fugitive et folle, sans cesser d'être vierge.

Les soldats, frappés d'un pareil miracle, ne veulent plus fusiller *Léonce* qui, à force de prières, obtient d'un militaire moins crédule que les autres ce que ceux-ci lui refusent, et le roman finit sans qu'on sache ce que devient une jeune fille à laquelle *Delphine* avoit juré de servir de mère, serment qu'elle ne s'est jamais amusée à tenir, car on jure par entraînement, et on se dégage d'un devoir sacré, parce que l'égoïsme est permis aux ames sensibles.

Telle est la marche de cet ouvrage, dans lequel la vraisemblance est toujours choquée, et qui n'est embelli ni par les épisodes, ni par le style, qui ressemble assez à une traduction d'allemand en français, Madame de Staël a cependant mieux fait qu'elle ne croyoit: elle a révélé le secret de trois caractères nés de la philosophie du dix-huitième siècle : le premier qui se compose d'égoïsme et d'exaltation; le second, de commérage et de prétentions morales et politiques; le troisième, de niaiserie et d'instruction. Un M. de *Lebensei*, qui joue un rôle très subordonné, est le type de ce troisième caractère. Il est impossible de moins connoître les hommes, de faire plus de mal à ceux qu'il veut servir: il va toujours proposant le divorce, comme Crispin conseille les pillules, et il ne s'apperçoit jamais qu'il exalte les passions qu'il croit calmer. Cette niaiserie, accompagnée de beaucoup d'instruction, est si répandue aujourd'hui,

qu'à tout instant on peut répéter ce vers de Molière :

Un sot savant est sot plus qu'un sot ignorant.

On doit également savoir gré à madame de Staël d'avoir mis à découvert l'ame d'un déiste. *Delphine* est déiste, et rien n'est si plaisant que sa manière de vivre avec son *Etre suprême* : tantôt elle en veut, tantôt elle n'en veut plus, elle le boude, l'agace, lui demande pourquoi elle est malheureuse, tandis que des gens qui ne la valent pas goûtent le bonheur, ce qui l'amène à dire du bien d'elle et du mal des autres ; c'est le plus drôle de ménage qu'on ait jamais rencontré. On sent combien il est aisé de se faire une morale, quand on est déjà en arrangement réglé avec Dieu. Ecoutons Delphine :

« Quand j'implore le ciel, où ma raison et mon » cœur placent un Etre souverainement bon, il » me *semble* qu'il ne condamne pas ce que j'é- » prouve ; rien *en moi* ne m'avertit qu'aimer est » un crime, et plus je *réve*, et plus *je prie*, et plus » mon ame se *pénètre* de Léonce. »

On auroit grand tort de ne pas vouloir d'un Dieu avec lequel, sans trouble et sans remords, on se pénètre l'ame d'un amour adultère. Comment les athées ne se font-ils pas déistes ? il n'y a rien à perdre ; au contraire, cela donne un peu plus d'assurance dans le crime. Si cet extrait n'étoit pas déjà trop long, nous citerions quelques prières de *Delphine*, qui, presque toutes commencent par son éloge qu'elle adresse au ciel avec ferveur. Cette pauvre fille est si persuadée de la pureté de sa morale, qu'elle voit la cause de ses malheurs par-tout, excepté dans sa liaison avec un homme marié.

Je le répète ; les moralistes doivent des remer-

cimens à madame de Staël, pour leur avoir révélé le secret des initiés; mais les Français ne lui auront aucune obligation de la manière dont elle les traite. Tout son amour est aujourd'hui pour les Anglais; ce qui ne doit pas étonner. Les esprits qui planent au-dessus de ce bas monde n'ont pas de patrie, et même, à tout autre titre, il est permis à madame de Staël de n'en point avoir....

Nous glisserons sur la morale de ce roman, guide parfait pour ceux qui veulent s'égarer avec méthode; aussi ne séduira-t-il que les esprits faux et les cœurs déjà corrompus... F.

VI.

But philosophique des Eloges académiques à l'occasion des *Eloges du maréchal de Catinat, du chancelier de l'Hospital, de Thomas, et de Claire-Françoise de Lespinasse*, par Guibert.

Si l'Académie, ennuyée des discours de morale qu'elle recevoit depuis un siècle, n'avoit proposé à la place, pour sujet de ses prix, que l'éloge des écrivains originaux, des hommes célèbres dans les lettres, elle eût fait une innovation utile. L'enseignement appartient aux corps littéraires; et c'est une partie de l'enseignement que d'indiquer les modèles, d'en prescrire l'étude approfondie, et de couronner les efforts de ceux qui ont le mieux apprécié les maîtres de l'art, qui ont pénétré le plus avant dans les secrets de leur composition, et qui les ont révélés avec le plus de sagacité et de talent. Il

eût été bon que nous eussions beaucoup d'ouvrages tels que les éloges de Racine, de Molière, de la Fontaine. Mais une carrière aussi bornée ne suffisoit pas à l'ambition des gens de lettres du dix-huitième siècle ; ils avoient une bien autre idée de leur ministère. Ils se firent, comme le dit en propres termes M. de Guibert, le tribunal de la postérité : les héros, les hommes d'état, les magistrats, devinrent leurs justiciables. Leurs arrêts choisirent les grands hommes, les proclamèrent ; les éloges décernés par eux furent *des autels élevés à des mânes illustres qui erroient sans tombeau.* Ce sont encore les expressions de M. de Guibert, qui ne vouloit pourtant pas dire que les phrases académiques fussent le *tombeau* de ces mânes. Ainsi s'élevèrent à côté d'un gouvernement foible, et, pour ainsi dire, sous sa protection, les premiers *Représentans du peuple*, qui prétendirent acquitter la dette de la patrie, et *décréter* la gloire comme récompense nationale. Ce fut le signal de cette anarchie de l'opinion, qui a précédé et préparé l'anarchie des pouvoirs. Les passions jalouses et haineuses qui avoient érigé un corps de grammairiens en sénat politique, présidèrent souvent à ses jugemens. Dans sa balance, Pascal et Bossuet furent trouvés plus légers que Fénélon ; Catinat l'emporta sur Luxembourg et Villars, uniquement parce qu'on avoit entrepris de faire de Catinat et de Fénélon des philosophes, et ce qui étoit plus imposant encore, des philosophes persécutés.

Car l'idée de la *persécution* étoit chère à la philosophie ; dans la naïveté de son orgueil, elle donnoit ce nom à tout ce qui n'étoit pas un hommage pour elle. Etre persécuté, ce n'étoit pas comme nous l'avons vu depuis, être emprisonné, dépouillé, mis à mort : c'étoit ne pas être premier ministre.

Ainsi fut persécuté Fénélon, revêtu d'une des premières et des plus riches dignités de l'Eglise, dont il jouit paisiblement jusqu'à la fin de sa vie; mais qui ne gouverna pas son souverain dont il avoit perdu la confiance. Ainsi fut persécuté Catinat, élevé des derniers rangs de l'armée au grade de maréchal de France, comblé des honneurs militaires, et à qui il ne manqua de récompenses que celles qu'il ne voulut pas accepter; mais qui cessa de commander dans sa vieillesse, et lorsqu'il écrivoit lui-même qu'il observoit en lui *de la diminution et du dépérissement.* Ces hommes véritablement illustres, que n'a pu flétrir l'admiration hypocrite dont ils étoient les objets, eussent désavoué les indignes plaintes qu'on osoit former en leur nom, pour les détourner ensuite à des applications plus directes. En effet, si Catinat et Fénélon avoient été persécutés, combien l'étoient davantage les Helvétius, les Diderot, et tant d'hommes de génie, dédaignés d'une cour ingrate qui les abandonnoit aux censures de la Sorbonne? D'Alembert se crut en butte à une persécution affreuse; il le dit, et ses amis le répétèrent pendant trente ans, parce qu'il n'avoit que des pensions et un logement au Louvre, qu'il ne soupoit pas avec Louis XV comme avec Frédéric, et qu'on ne lui proposoit pas en France, comme en Russie, l'éducation de l'héritier présomptif du trône.

L'Académie eut un autre motif, en s'emparant, au nom de la nation, des hommes qui l'avoient servie avec éclat dans la carrière publique. Elle s'emparoit par là de la politique et de l'administration, non-plus par des définitions de dictionnaire, seule chose qui fût de sa compétence, mais par d'insolentes théories fécondes en allusions

et en parallèles. Bossuet (1) « n'avoit pas su mêler » à ses discours de la philosophie, de la morale » publique, et de grandes leçons pour ceux qui » gouvernent les hommes. » C'étoit un vide à combler ; on y travailla sans relâche, et, comme il arrive toujours en pareil cas, les *grandes leçons* ne furent pas épargnées à un gouvernement qui consentoit à les recevoir. On se croyoit courageux, parce qu'on étoit insolent. L'éloge des morts consista sur-tout dans la satire des vivans ; les institutions et les hommes, tout fut attaqué par des déclamateurs arrogans ; l'Académie dirigeoit les coups. C'est de cette *littérature énergique* que madame de Staël a dit avec vérité, qu'elle avoit *fini par ébranler le trône.*

Sous le rapport purement littéraire, l'institution des éloges a eu des effets qui durent encore. L'exagération appartient essentiellement à ce genre d'écrire, et toute exagération est une erreur ou un mensonge. Il faut d'abord que le personnage loué soit un grand homme, et le plus grand homme possible ; il faut ensuite qu'il obscurcisse tout ce qui est autour de lui.

Primo, son bien ; et puis le mal d'autrui.

Voilà les données de l'éloge académique. Il en résulte que les faits y sont altérés, les foiblesses du héros dissimulées, ses vices, s'il en eut, palliés ou ennoblis, ses côtés les plus vulgaires présentés avec ostentation. Malheur à ses rivaux ! on les dégrade sans pitié. Malheur à ses ennemis ! le *mépris* et *l'horreur* les attendent (2). C'est l'art de la flatterie employé à *faire naître*

(1) Eloge de Thomas.

(2) Essai sur les Eloges.

de grands hommes (1). Je n'examinerai pas si la nouvelle direction de cet art fut une découverte utile en morale et en politique; je veux seulement remaquer que la corruption de l'éloquence en fut la suite nécessaire. Le faux enthousiasme et le mépris de la vérité, premières conditions du programme, donnèrent au style des formes nouvelles; la roideur, l'obscurité, l'emphase, les tournures ambitieuses prirent la place de cette facilité, de cette clarté, de cette simplicité noble ou élégante, qui avoient été jusque là le caractère de la langue. Avec la justesse des idées disparut la propriété des termes; on tourmenta les uns pour confondre les autres; les mots cessèrent d'exprimer les choses, ils ne furent plusqu'une méthode d'imposture, à l'aide de laquelle on apprit à se jouer de tout. On apprit aussi à parler avec autorité de ce qu'on savoit le moins. De jeunes écrivains, appelés à juger des plans de campagne, des systèmes de législation ou d'économie publique, tous sujets aussi étrangers à leurs études qu'à leur expérience, rendoient leurs oracles en lieux communs, enflés de sentences impérieusès. L'ignorance affectoit la profondeur, et déclamoit ses leçons dans un style énigmatique. Si on veut remonter aux élémens de l'éloquence révolutionnaire, on les trouvera presque tous dans la rhétorique des éloges.

Lorsque l'Académie française se chargea de *distribuer sur la terre et la gloire et la honte* (2), elle se flattoit sans doute d'exercer seule cette fonction divine; mais elle lui fut bientôt disputée par les académies de province, et les particuliers même l'usurpè-

(1) Eloge de Thomas.

(2) Essai sur les Eloges.

rent. On s'enleva les grands hommes, on en fit, on les envahit au dehors, on en chercha parmi les femmes. L'éloge retentissoit de toutes parts; il sembloit que la France entière fût occupée à dresser des statues, à graver des épitaphes, à pleurer sur des tombeaux allégoriques, si près, hélas! de la tempête qui alloit renverser les vrais tombeaux et livrer aux vents leur poussière. Il s'est imprimé à cette époque des milliers de panégyriques, dont on ne lit pas un seul aujourd'hui. Dans cette profusion de la louange, il étoit plus mal-aisé d'y échapper que de l'obtenir: elle pénétroit partout, et la plus profonde obscurité ne fut pas toujours un asile sûr. L'amitié, l'amour, la reconnoissance, toutes les affections privées, se signaloient par des monuments publics. Pour avoir beaucoup *estimé* l'abbé Raynal, ou plutôt, comme il le dit lui même, pour n'avoir estimé personne autant que lui, *Eliza Draper* fut le sujet d'un chapitre de l'Histoire des deux Indes. Nous avons vu dans le même temps les Diners de madame Geoffrin payés de trois éloges, tous trois sortis de plumes académiques. Il étoit nécessaire de tirer ces faits de l'oubli pour faire comprendre à la génération actuelle comment, dans le volume d'éloges que nous annonçons, le nom de mademoiselle de Lespinasse se trouve à côté des noms de Catinat et de l'Hospital. (1) P. P.

(1) Ou plutôt *Delospital*: car c'est ainsi que signoit cet illustre chancelier; et sans doute il lui eût été bien moins glorieux de pouvoir confondre son nom avec celui de la noble et ancienne famille de l'*Hospital* qu'à celle-ci de compter un tel magistrat parmi ses ancêtres. Quoi qu'il en soit le chancelier *Delospital*, rappelle souvent sa médiocrité première dans ses poésies, et ce n'est pas sa faute si ses historiens n'ont pas su écrire son nom.

VII.

Suite du même sujet. — Quelques traits du charlatanisme philosophique.

Je me propose, dans cet article, de faire voir à quel point la philosophie du dix-huitième siècle avoit corrompu à la fois le goût, la morale et la politique. Les éloges de M. de Guibert sont une occasion favorable de saisir dans les ouvrages des disciples, l'empreinte et la doctrine des maîtres. Tout le monde connoît ceux-ci, leur fanatisme, leurs jongleries, leur impudence : ce n'est point de quoi il s'agit ici. M. de Guibert n'est qu'un homme du monde qui veut parcourir une grande carrière, et qui prend les sentiers battus pour arriver à son but : il n'a ni l'ardeur d'un sectaire, ni l'hypocrisie d'un conjuré ; il lui importe de réussir, et non de nuire. Loin de se cacher pour lancer ses traits, il prétend que ses écrits servent à son avancement comme à sa gloire, et il ménage la cour et les ministres, en même temps qu'il carresse l'opinion dominante. En un mot, il n'est pas philosophe par choix, mais par bienséance, et, sous ce rapport, il sera pour nous un témoin irrécusable de la folie de son temps. (1)

Un des traits les plus généraux de cette folie, c'est l'ambition de la *pensée*, c'est-à-dire le mé-

(1) Plus son caractère privé fut honnête, dit ailleurs, le même critique, plus ses écrits sont propres à marquer la profondeur de cette dépravation incroyable, dans laquelle l'insolence ne fut que de l'adresse et le ton séditieux, un lâche tribut payé aux distributeurs de la renommée.

pris du vrai, quand il est simple et clair, et la recherche du faux, quand il est extraordinaire, bizarre, inintelligible. Voulez-vous savoir quel est le motif de notre avidité pour les détails de l'enfance des grands hommes? On croit trouver la réponse dans la question même; M. de Guibert remonte plus loin, et il *découvre* deux solutions inattendues de ce grand problème : l'une générale, qui est que nous voulons expliquer tous les phénomènes de la nature; l'autre particulière, qui est que le philosophe, guidé par *des vues plus utiles*, travaille à réduire en système *l'éducation qui a formé un grand homme*. Si vous vous écriez que le philosophe est un sot, M. de Guibert est de votre avis quatre lignes plus bas : dès qu'il a payé son tribut à l'esprit philosophique, le bon sens reprend sur lui tous ses droits, et il prouve fort bien que la nature se joue des systèmes, et qu'elle a seule, dans sa marche impénétrable, le secret de produire les grands hommes.

Après la journée de la Marsaille, Catinat envoie à la cour une relation où il attribue tout l'honneur de la victoire au duc de Vendôme, au comte de Tessé, à la valeur des troupes. Fénélon, son ami, lui écrit à ce sujet, qu'il ne lui trouve qu'un défaut, celui d'*être trop modeste*. Il semble qu'on ne puisse pas être assez malheureux pour entendre finesse à une chose aussi simple; mais il n'y a rien de simple pour l'esprit philosophique, qui va cherchant partout le trésor enfoui de la *pensée*. M. de Guibert se tourmente donc à découvrir un sens caché dans le compliment si naturel de Fénélon, il hasarde divers conjectures, et il suppose enfin que Fénélon a peut-être voulu dire que *les vertus trop sublimes doivent éviter de se montrer*

tout entières. Ce seroit le cas de répondre par ce mot connu : *Eh ! mon ami, reste de toute ta hauteur ; tu seras toujours assez près de terre.* Il ne s'agit ici ni de Fénélon, ni de Catinat, mais de l'imprudent panégyriste qui les travestit en charlatans ridicules, en voulant les élever au-dessus de l'humanité. Ils savoient l'un et l'autre que la plus parfaite vertu est la moins imparfaite ; la plus pure, celle qui a le moins de taches ; qu'elle s'acquiert par de longs combats, et se conserve par une vigilance sévère : ils craignoient de faillir, et non d'être *trop sublimes ;* et cette défiance d'eux-mêmes étoit leur véritable force, et l'appui le plus solide de leur conduite.

Bossuet veut louer la bonté dans les héros ; il dit : « Loin de nous les héros sans humanité ! Ils pour-» ront bien forcer les respects et ravir l'admiration, » mais ils n'auront pas les cœurs. Lorsque Dieu » forma le cœur et les entrailles de l'homme, il y » mit premièrement la bonté comme le propre ca-» ractère de la nature divine..... La grandeur, qui » vient par-dessus, n'est faite que pour l'aider à se » communiquer davantage, comme une fontaine » publique qu'on élève pour la répandre. Les cœurs » sont à ce prix ; et les grands, dont la bonté n'est » pas le partage, par une juste punition de leur » dédaigneuse insensibilité, demeureront éternel-» lement privés du plus grand bien de la vie hu-» maine, c'est-à-dire, des douceurs de la société. »

M. de Guibert rencontre aussi dans l'éloge de Catinat celui de la bonté : voici les idées que lui fournit l'analyse philosophique : « Pourquoi aimons-nous » tant à trouver dans les grands hommes ces traits » de naturel et de simplicité ? c'est sans doute » parce que ces traits les rapprochent de nous, et

» qu'ils nous soulagent un moment de l'effort d'ad-
» mirer, en y substituant un sentiment plus facile
» et plus doux. Le héros qui ne se communique
» pas, qui ne descend jamais de son piédestal, finit
» bientôt par nous importuner, nous blesser, peut-
» être même par se faire haïr; et *cette haine est*
» *fondée* : car, si l'on admire sans regret, les prodi-
» ges de la nature, on n'admire un grand homme
» que par la différence qu'on sent entre lui et soi,
» et ce sentiment ne peut durer long-temps, du
» moins dans les ames vulgaires, sans qu'on réclame
» contre l'injustice du sort, et que bientôt, de la
» haine du sort, on ne passe *à la haine de celui*
» *qu'elle a favorisé.* »

Je ne m'arrête point à la prodigieuse différence des styles (personne n'est tenu d'écrire comme Bossuet), je veux seulement remarquer la manière dont chaque orateur est entré dans son sujet. Dès qu'il s'agit de l'homme, Bossuet remonte à Dieu, son auteur; M. de Guibert ne voit que le sort et ses injustices : Bossuet élève l'homme en lui montrant, dans la bonté qui lui a été donnée, le propre caractère de la nature divine; M. de Guibert le rabaisse, en confondant sa propre nature avec les passions qui la dégradent : Bossuet fait de la bonté le lien de la charité universelle; M. de Guibert regarde la société comme rompue par l'inégalité même naturelle des hommes, si la bonté des uns ne vient soulager l'envie *légitime* des autres. Bossuet menace l'orgueil des grands; M. de Guibert révolte celui des petits contre toute supériorité qui ne saura pas se dissimuler à leurs yeux. C'est d'un côté la morale religieuse, pure, touchante, ennoblie par le rapport de l'homme à Dieu; c'est de l'autre côté la morale philosophique, dure, haineuse, resserrée dans les calculs d'un lâche égoïsme

et prête à donner l'essor aux passions cachées dans les plus honteux replis du cœur humain.

Dans les exemples que j'ai cités, et que j'aurois pu multiplier à l'infini, on a dû être frappé de l'emphase particulière avec laquelle M. de Guibert prononce le mot de *grand homme;* c'est que l'adoration religieuse des *grands hommes* est encore un des traits caractéristiques de l'école à laquelle il appartenoit. Elle fut instituée par les philosophes dans des vues qui sont assez expliquées par leur conduite. Qui ne connoît la philosophie que parce qu'elle a dit, ne la connoît qu'imparfaitement : elle n'a pas osé tout dire; mais ses secrets sont tous dans son orgueil. Quand on a lu Voltaire, d'Alembert, Raynal, Condorcet, on sait qu'un homme de lettres du dix-huitième siècle, un *philosophe*, est ce qu'il y a au monde de plus respectable, de plus digne des hommages de l'univers; qu'il n'y a point assez de marbre et d'airain, de vers et de prose, de richesses et d'honneurs, pour acquitter la reconnoissance du genre humain que la philosophie éclaire et console, tandis que les rois, les grands, les prêtres conspirent à l'écraser. Cependant, pouvoir et fortune, tout étoit dans la main des oppresseurs; et les philosophes, jetés au hasard dans les classes obscures de la société, n'avoient aucune part à l'autorité et aux distinctions. On régnoit, on gouvernoit sans eux; on avoit même l'insolence de protéger quelquefois ces bienfaiteurs de l'humanité, ces *distributeurs de la gloire et de la honte sur la terre.* Ce fut pour se venger des affronts du sort, qu'ils créèrent en opposition aux rangs établis, la dignité de *grand homme*, à laquelle ils attachèrent des priviléges qui devoient bientôt effacer tous les autres. Les vivans se mirent à l'abri des morts; et, pour qu'on

ne s'y méprit pas, ils ne s'arrêtèrent ni aux talens, ni aux vertus ; l'impiété présumée, ou au moins l'indifférence en matière de religion, fut la condition de leur choix : Contradiction manifeste, qui reposoit sur le mensonge ; car il n'y a point eu de grand homme véritablement irréligieux. Mais quand le mensonge tourne à son profit, la philosophie s'en honore comme d'une habileté. Son dessein fut mis entièrement à découvert dans les honneurs, ou plutôt dans le culte qu'elle affecta de rendre aux grands hommes qu'elle avoit ainsi adoptés, et parmi lesquels elle eut l'impudence insigne de placer un Fénélon, un Catinat, un l'Hospital. Selon les lois de ce culte fanatique, le philosophe *grand homme* est un demi-dieu, un astre dans lequel l'œil humain n'aperçoit aucune tache. L'éloge lui est exclusivement consacré, et les larmes y sont indispensables ; le pied de sa statue en est toujours arrosé. Ses amis, ses lecteurs même, ont part aux hommages de la postérité, qui inscrit leur noms au-dessous du sien. Il est de son essence d'avoir été *persécuté* par l'*envie* et par la *superstition* : quiconque a raisonné sur le grand homme vivant ou mort, est atteint de l'un ou de l'autre crime, quiconque ose soumettre ses écrits aux règles de la critique, sa conduite à celles de la morale, est son ennemi ; et ses ennemis sont des monstres qui n'ont rien d'humain. Deux boules noires dans l'élection académique de Fénélon, font sur d'Alembert l'effet d'un tremblement de terre : heureusement, les coupables ont échappé dans la foule, et leurs noms sont ignorés ; mais s'ils étoient connus, le cœur de d'Alembert se flétriroit, et il auroit à peine la force de tracer sur chacun d'eux ces lugu-

bres paroles : *Il donna une boule noire à Fénélon* (1).

Le principe établi, on arrivoit aux conséquences par un chemin fort court. Les chefs de la philosophie étoient incontestablement *grands hommes ;* ils se saluoient par ce titre, en public et dans leurs relations privées. Voltaire écrit à d'Alembert : *mon cher grand homme ;* un autre littérateur appeloit Voltaire : *papa grand homme.* Ils étoient donc destinés à recueillir le magnifique héritage de leurs prédécesseurs. En dépit des rebelles, les couronnes et les statues les attendoient dans un avenir peu éloigné ; on pleureroit aussi d'attendrissement dans leurs panégyriques ; les *boules noires* y seroient vouées à l'exécration. C'étoit aux puissans et aux riches à donner l'exemple de louer les *grands hommes*, et sur-tout à les combler de pensions et de dîners ; à ce prix, le plus stupide *penseroit*, et la postérité seroit avertie d'accueillir son nom avec respect. L'agriculture et la chimie étoient une mine inépuisable pour ce genre de réputations obscures, qui ne compromettent ni ceux qui les

(1) Eloge de Fénélon. D'Alembert avoit sûrement eu vue cet éloquent morceau des boules noires, quand il a dit de lui-même, tome premier des Œuvres posthumes, pag. 33, qu'*il étoit assez propre à écrire des choses tristes et pathétiques ;* mais il étoit trop fin pour choisir pour sujets de ses élégies sa réception de l'Académie. Tout le monde sait qu'il y eut plus de *boules noires* pour l'exclure que de *boules blanches* pour l'admettre, et que Duclos les mêla. Ainsi d'Alembert fut de l'Académie française, et finit par y faire entrer à volonté ses associés, quoique dans la vérité il n'eût jamais dû y être admis lui-même. On peut sur ce sujet, consulter le quatrième volume de la Correspondance de M. de La Harpe ; on concevra alors comment on succédoit à Bossuet à Corneille, Boileau, Racine et Fénélon, pour avoir fait des brochures sur le commerce des grains, et imprimé sur les toiles peintes.

distribuent, ni ceux qui les reçoivent, parce qu'elles ne se réalisent point dans le commerce de la société.

Ce qu'il y a de déplorable, c'est qu'on écouta ces charlatans ; on les crut ; leur camp se grossit chaque jour de transfuges ; les flatteurs passèrent de leur côté, et une génération presque entière se précipita au-devant du joug. Les magistrats et les pontifes qui élevèrent une voix courageuse en faveur de la religion et de la patrie, furent bafoués publiquement pendant quarante ans ; on épuisa sur eux le ridicule et l'opprobre. Armée de ses promesses et de ses menaces, la philosophie vint siéger dans le conseil du prince ; elle s'assit dans le sanctuaire. Des ministres factieux ébranlèrent de toutes leurs forces le trône qu'ils devoient défendre, et des prêtres trahirent bassement le Dieu

qui, d'un soin paternel,
Les nourissoit des dons offerts sur son autel.

M. de Guibert, qui s'étoit fait une habitude du faux enthousiasme, étoit plus propre qu'un autre à l'œuvre de l'apothéose philosophique. En effet, il ne loue pas, il adore. Si ce n'est pas le style, c'est l'esprit et la superstition naïve des légendes du douzième siècle. Les *saints* de la philosophie ne font pas de miracles, mais ils sont le plus étonnant de tous ; car y a-t-il rien de plus merveilleux que des hommes en qui tout fut vertu, raison, génie, sagesse infaillible, et qui auroient recréé le monde sur un meilleur plan, si on les avoit laissé faire ? Les larmes ne manquent pas non plus à M. de Guibert ; il en est pourvu pour le commencement, pour le milieu, pour la fin. Il abonde en sermens, en inscriptions et en épitaphes. Je regrette de ne pouvoir citer la péroraison entière de l'éloge de l'Hos-

pital ; en voici seulement les dernières lignes, qui ne sont pas les plus remarquables, mais qui se détachent plus facilement que le reste :

« Manes d'un grand homme ! vous aurez du » moins obtenu cette fois le tribut d'hommages d'un » citoyen libre et courageux.... J'aurai fait connoî- » tre ce que fut l'Hospital ; et en allant visiter sa » statue, je devrai peut-être à cet ouvrage le plaisir » de trouver devant elle quelque citoyen à *genoux*, » *et les yeux mouillés de larmes.* »

Il est probable que M. de Guibert a emporté au tombeau, avec beaucoup d'autres chagrins, celui de n'avoir point recueilli ce fruit de son travail.

P. P.

VIII.

Fin du même sujet. — Principes anti-religieux et anti-monarchiques qu'on trouve dans les éloges de Catinat et de l'Hospital.

... Dès les premières pages de l'éloge de l'Hospital on lit que « l'Hospital, supérieur à tous les pré- » jugés de son siècle, voyoit du haut de son » génie toutes les querelles de religion, comme » l'Eternel les voit du haut de son trône... ; qu'il » jugea toujours la religion *en homme d'Etat*, c'est- » à-dire, comme *une partie de législation* néces- » saire à maintenir, mais que le gouvernement » *doit accommoder au plus grand bonheur des* » *hommes* ; que de là, il pencha toujours *secrè-* » *tement* vers le calvinisme, *parce* qu'il le trou-

» voit plus ami de la liberté, de l'industrie et de » l'humanité. »

Je ne m'arrête point à relever l'impertinence du rhéteur philosophe, qui vient, après deux siècles, calomnier la mémoire d'un grand magistrat, et mettre dans le secret de son cœur les maximes qu'il n'a pu mettre dans sa bouche : ce sont les maximes elles-mêmes qu'il importe de réduire à leurs véritables conséquences. Il me semble qu'on abuse étrangement des termes, quand on prend le mot *religion* dans le sens que lui donne ici M. de Guibert. Une religiou peut-elle être autre chose que la parole de Dieu ? Et si Dieu a parlé, quel est ce *devoir* des gouvernemens *d'accommoder sa parole au plus grand bonheur des hommes ! Hommes d'Etat*, daigne znous répondre : s'agit-il d'une religion véritablement descendue du Ciel ? Elle est donc inaltérable dans ses dogmes, inflexible dans sa morale, invariable dans son culte ; rien n'y périt, rien ne s'y introduit ; seule immobile dans le mouvement de toutes les choses humaines, elle a précédé les gouvernemens qu'elle consacre, parce qu'ils sont *accommodés* eux-mêmes aux desseins de son auteur. Philosophes, une telle religion brave également votre protection et vos insultes ; vous pourriez être ses instrumens aveugles, mais elle ne sauroit être le vôtre : son autorité l'emporte sur vos vaines législations ; car vous n'avez ni espérances, ni craintes à opposer à celles qu'elle inspire.

S'agit-il d'une religion née sur la terre, et fabriquée de la main des hommes ? dans celle-là, je l'avoue, le principe de la perfectibilité est inépuisable ; il vous sera permis d'y ajouter, d'en retrancher, pour *le plus grand bonheur* du genre

humain. Les vérités surannées feront place aux vérités contraires; et dans la balance des devoirs, les mesures et les poids s'accommoderont aux circonstances. A l'aide du temps, rien ne manquera à votre religion : si ce n'est d'être une religion, ce sera, si vous voulez, une constitution religieuse de la même nature que ces constitutions politiques dont les perfectionnemens rapides ont fatigué nos hommages; elle aura la même solidité, placera les gouvernemens sur la même base, et liera les peuples du même lien. On peut tromper les hommes sans doute; on peut même en les trompant, y négliger beaucoup de précautions; mais il ne faut cependant pas les mépriser au point de les avertir qu'on les trompe.

Plus on réfléchit sur la doctrine philosophique appliquée aux grands intérêts de l'humanité, plus on s'assure qu'elle contient tous les genres d'anarchie, et plus on est frappé aussi de ce qu'elle renferme de sottise et d'inconséquence. Quoi de plus absurde en effet que de confondre deux choses aussi prodigieusement différentes que le sont la religion et la législation? Si la première n'est rien de plus qu'une partie de la seconde, pourquoi l'en distinguer par le mensonge d'un vain nom? Ou M. de Guibert emploie des mots vides de sens, ou il veut que les gouvernemens se servent de ce nom sacré pour donner à leurs actes le caractère de l'autorité divine. Cela est très-philosophique, j'en conviens; mais il s'élève une difficulté, qui est de choisir dans le corps des vérités religieuses, c'est-à-dire révélées, celles qu'il sera *nécessaire de maintenir*, et celles qui seront *accommodées au plus grand bonheur des hommes*. Et quand le législateur philantrope a sanctionné les unes et modifié les autres, une difficulté plus grande se présente :

sur quel fondement reposent les vérités conservées, après que Dieu a été convaincu de négligence ou d'erreur? Certes, il étoit réservé à des philosophes d'appuyer l'édifice de leur religion perfectionnée, sur l'hypothèse que la parole de Dieu est soumise à la censure de leur sagesse. Ils ignorent donc que c'est la foi qui est le ressort religieux tout entier, et qu'il est brisé, si la religion est abaissée au niveau de l'orgueil humain. Dégradée de son origine céleste, elle ne subsiste pas même comme instrument d'hypocrisie politique, puisque l'hypocrisie suppose la croyance.

M. de Guibert traite plus sévèrement la monarchie. Dans l'Eloge de Catinat, il observe encore autant de mesure que l'Académie vouloit elle-même en garder : les attaques sont détournées ou enveloppées de termes généraux, ou dissimulées sous la forme oratoire du doute. C'est avec quelque précaution, par exemple, qu'il se demande « si *la* » *chose publique* peut être admise dans la langue » d'un pays qui n'est pas républicain » : c'est à l'aide d'un *peut-être*, qu'il présente l'autorité paternelle « comme la seule qui soit commandée par » la nature, et sur laquelle la pensée puisse s'ar- » rêter avec douceur. » Il étoit difficile d'ailleurs, de mettre dans la bouche d'un homme si simple et si modeste les leçons arrogantes de la philosophie; et quand il arrive à M. de Guibert de les déclamer avec son emphase accoutumée, il avoue qu'il s'écarte de son sujet. Intimidé par son héros, il n'ose faire parler que *sa cendre* (1). L'Eloge de l'Hospital est entièrement exempt de cette pusillanimité, quoique sans cesse l'*ame de l'orateur retombe sur elle-*

(1) J'ai interrogé ta cendre, et ta cendre m'a répondu. Pag. 93.

même, accablée du poids de ses chaînes. Non-seulement *les principes de la monarchie sont ceux de l'intolérance et du despotisme* (1); non-seulement *la gloire y est souillée de servitude* (2), mais *les devoirs de l'amitié et de la reconnoissance* y sont *plus immédiats et plus positifs* que celui de la fidélité à la patrie et au prince (3). Le père du chancelier de l'Hospital étoit attaché au connétable de Bourbon en qualité de médecin et de conseiller. Lorsque la révolte de ce prince éclate, il se trouve placé dans la cruelle alternative d'abandonner son maître, son bienfaiteur fugitif et proscrit, ou de renoncer pour toujours à sa patrie. « L'Hospital, » dit M. de Guibert, fut combattu, gémit, et suivit » le duc. Ses biens ? Il les tenoit de lui. Sa patrie ? » Il se devoit à elle sans doute; mais ce lien, si sa- » cré dans une république, a-t-il les mêmes droits » dans une monarchie ? »

Il est étrange sans doute que ce fût là le langage avoué d'un officier qui devoit à la monarchie et à la faveur particulière du monarque de n'être pas un soldat perdu dans la foule; il est plus étrange encore que les graces de la cour et les honneurs académiques aient été à la fois sa récompense. Il a cependant ici le mérite de la candeur, et son nom est la seule autorité de ses paroles; mais il est coupable d'une insigne lâcheté, lorsqu'il se met à l'abri d'un nom révéré pour précipiter son pays dans l'abyme des révolutions. Voilà les sentimens que M. de Guibert ose attribuer à l'Hospital, à ce grand homme d'Etat, qui eut le plus rare de tous les cou-

(1) Pag. 208.
(2) Pag. 247.
(3) Pag. 120.

rages, celui de la modération entre des partis furieux :

« L'Hospital pensoit que les états-généraux » étoient le véritable conseil de la nation, *le pal-* » *ladium* de ses droits, la ressource qui pouvoit » un jour *tout réparer en tout bouleversant.* C'étoit » une grande pensée que celle-là, et qui conte- » noit le germe de bien d'autres.... Voilà ce que » prévoyoit l'Hospital deux siècles avant nos jours; » et cela, par la seule force de son génie, qui avoit » calculé ce que deux siècles n'ont encore appris » qu'à un petit nombre de citoyens, etc. » (1)

Il y auroit une extrême simplicité à prouver sérieusement que l'Hospital, en convoquant les états-généraux, n'eut jamais le projet insensé de préparer *le bouleversement* de la France. M. de Guibert avoit trop d'esprit pour le croire, et même pour espérer qu'on le croiroit; il obéissoit à une des lois de la composition philosophique, qui prescrit d'employer à propos le mensonge, comme précaution oratoire. Il ne s'agit donc ici ni de l'Hospital, ni de ce qu'il a pensé en effet : l'orateur a seulement voulu tempérer, par une adroite imposture, l'éclat trop vif de cette *grande pensée, qu'il falloit tout bouleverser pour tout réparer.*

M. de Guibert s'écrie, quelques lignes plus bas : « Aveugle et légère nation ! A-t-elle jamais formé » de système, de plan, de vœu seulement, avec » quelque suite ? A-t-elle jamais tenté d'améliorer » sa condition ? »

Oui, M. de Guibert, elle l'a tenté; et pour *tout réparer*, elle a *tout bouleversé.* Le fer et le feu ont dévoré les résistances; le sang a ruisselé de toutes parts; un incendie universel a confondu les cen-

(1) Pag. 147 et suiv.

dres des palais et celles des chaumières. Cependant les sages délibéroient, les *droits de l'homme* sous les yeux. Mais la philosophie n'a de *lumières* que pour détruire ; elle n'en a point pour édifier. Non moins étonnée que furieuse de son impuissance, en vain elle multiplioit les essais ; en vain elle punissoit les hommes de la résistance que lui opposoit la nature des choses. Lasse enfin de l'ignorance et de la cruauté de ses maîtres, cette nation, *créée pour l'erreur et pour l'esclavage* (1), a brisé le joug de *la liberté* ; elle s'est rejetée dans le sein de la religion et de la monarchie. Quelques cris qui se font encore entendre ne troublent point le repos dont elle jouit ; elle reconnoît la voix des sophistes qui l'ont égarée ; le fruit de ses malheurs est de mépriser leurs doctrines et leurs promesses. P. P.

IX.

Le Dix-huitième Siècle.

DANS les *Œuvres posthumes* du roi de Prusse, tome XI, il est dit, à l'occasion du livre d'Helvétius, de l'*Homme et de son Education* : « J'ai lu » Helvétius, et j'ai été fâché, pour l'amour de lui, » qu'on l'ait imprimé ; il n'y a que des paradoxes » dans son livre, des folies complètes.... Bayle » l'auroit envoyé à l'école pour étudier les rudi- » mens de la logique ; et cela s'appelle des philo- » sophes ? oui ! à la manière de ceux que Lucien a » persifflés ; notre pauvre siècle est d'une stérilité

(1) Pag. 149.

» affreuse en grands hommes comme en bons ou-
» vrages. Du siècle de Louis XIV, qui fait honneur
» à l'esprit humain, il ne nous reste que la lie, et
» dans peu il n'y aura rien du tout. »

Voilà pourtant ce que pensoit du dix-huitième siècle un roi philosophe, et prôné par la philosophie aussi long-temps qu'il la protégea; mais on pourroit dire que ces paroles sont échappées à Frédéric dans un accès d'humeur. Et comment concevoir en effet qu'il ait pu sérieusement traiter si mal un siècle qui a eu la gloire de donner le jour à l'*homme machine?* Eh bien, nous consentons à ne pas nous en rapporter au jugement de celui que le philosophisme appela néanmoins le *Salomon du Nord:* discutons la chose par rapport à la France.

Parcourez l'histoire de la monarchie au dix-huitième siècle, depuis la régence jusqu'à cette époque à jamais fameuse, où une secousse extraordinaire, imprimée à tous les esprits, mit en fermentation tous les germes de bien et de mal qui sont dans l'homme, fit voir à côté de la plus incroyable scélératesse les plus sublimes vertus, et fit éclater au sein de la bassesse la plus profonde des talens oratoires et militaires dignes des plus beaux temps: que trouvez-vous depuis la mort de Louis XIV jusqu'à l'époque de la révolution, c'est-à-dire, dans un espace de soixante-quinze ans? Où sont les capitaines comme Condé, les orateurs comme Bossuet, les tragiques comme Corneille, les comiques comme Molière, les fabulistes comme Lafontaine, les philosophes comme Descartes, les savans comme Mabillon? Dans le période de temps dont nous parlons, qu'a-t-on imaginé, exécuté de grand, d'honorable à la nation? Quels sont les monumens de sa gloire? Les vices les plus hideux se montrant sans

Comme il est affectueux et délicat dans son amitié ! Comme il est touchant dans tout ce qu'il nous dit de Monique sa mère ! « J'avoue, dit-il, que je » reçois une très-grande consolation de ce que » même, dans sa dernière maladie, elle se louoit » si fort de mes soins et de mes devoirs, et té- » moiguoit de les avoir si agréables, qu'elle me » nommoit son bon fils, et disoit avec des senti- » mens de tendresse tout extraordinaires, qu'elle » n'avoit jamais entendu sortir de ma bouche la » moindre parole qui pût lui déplaire. Mais, mon » Dieu, qui nous avez créés, quelle comparaison » y avoit-il entre les respects que je lui rendois » et les soins extrêmes qu'elle avoit de moi ? et » ainsi, parce qu'en la perdant je perdois une si » grande consolation, mon ame demeuroit bles- » sée, et je sentois comme déchirer cette vie com- » posée de la sienne et de la mienne qui aupara- » vant n'en faisoient qu'une. » Si vous lisez les *Confessions de J.-J.*, quelle idée rapporterez-vous de ce philosophe ? En admirant l'écrivain pourriez-vous vous empêcher de mépriser l'homme, et de vous indigner contre l'impudence du personnage qui veut orgueilleusement mettre le genre humain dans la confidence de ce qu'il a fait de plus vil et de plus abject ? C'est par un sentiment d'abnégation sublime qu'Augustin révèle ses foiblesses ; c'est par un excès d'orgueil que J.-J. entretient ses lecteurs de ses criminelles turpitudes, et le premier est autant au-dessus du second, que l'héroïsme de la vertu est au-dessus des bassesses du vice.

Que dirons-nous du patriarche de la philosophie moderne ? Qu'il soit l'égal des beaux génies qui l'ont précédé ou qu'il vienne après eux, c'est là un point de critique que nous ne discuterons

pas ici ; mais qu'importeroit-il qu'il fût le premier écrivain de son siècle, s'il en étoit aussi le plus méprisable ? Que fait à l'homme de bien la célébrité du crime et de l'infamie ? Le talent n'a de prix que par le bon usage que l'on en fait ; estime-t-on un fleuve pour les inondations dont il ravage les campagnes ? et que seroit pour nous le Soleil, si au lieu d'éclairer il embrâsoit l'univers ? Nous n'entrerons dans aucun détail sur ce novateur trop fameux à qui il a été donné de corrompre son siècle ; mais au moment où l'ennemi le plus acharné de la patrie vient de rallumer les feux de la guerre, comment, en parlant de Voltaire, ne pas se rappeler le crime national dont il se rendit coupable, quand il osa répandre les ordures de l'imagination la plus dépravée sur cette fille immortelle, héroïne de pudeur comme de courage ; qui arracha la France des mains des Anglais ? et à ce sujet, comment ne pas observer qu'on ne sait ce qu'il y a de plus méprisable, ou de l'écrivain qui commit un tel forfait, ou du gouvernement qui le toléra, ou du siècle qui se laissa subjuguer par cet homme ?

V.

X.

Portrait de Voltaire et de Rousseau.

... Le nombre de ses ennemis (de la religion) croissoit tous les jours : on les voyoit rangés sous différens chefs, dont le plus fameux s'élevoit au-dessus de tous les autres par le zèle de l'impiété, autant

que par l'éminence de ses talens. Ce zèle s'étoit allumé dans son cœur dès ses plus tendres années ; il s'accrut avec l'âge, et prit une nouvelle activité dans les glaces de la vieillesse. Sa maxime fondamentale étoit qu'il n'y a rien de sérieux en cette vie, et que le sage se moque de tout. Ses injures, ses calomnies et ses intrigues les plus odieuses ne donnèrent pas à la religion des atteintes aussi funestes que le ridicules dont il savoit couvrir les objets les plus sacrés et les personnages les plus vénérables. Il lança sur la pudeur, compagne inséparable de la piété, des traits dont elle interdit le souvenir. Ce rire moqueur qui lui étoit naturel, se communiquoit rapidement aux ames légères dont le nombre est infini, et faisant taire la raison et le sentiment, leur inspiroit, avec le mépris des choses saintes, le mépris de l'honneur et de la vertu. Tel fut l'oracle du dix-huitième siècle. C'est ainsi qu'il préludoit au renversement de cette monarchie, et qu'il mérita l'hommage solennel que ses disciples lui ont rendu, au moment où ils portèrent leurs mains destructives sur cet antique édifice, sans prévoir qu'ils seroient écrasés sous ses ruines.

Tandis que la foule des esprits frivoles ou corrompus se jouoit avec lui autour de l'abyme creusé par sa témérité, son rival entraînoit par ses sophismes des esprits plus graves, et séduisoit par les prestiges de son éloquence, des ames plus sensibles. Il possédoit l'art de donner les couleurs de la vérité aux plus étranges paradoxes, et de peindre les passions les plus dangereuses sous les traits même de la vertu : art funeste dont il trouva tous les secrets dans les illusions de son esprit et de son cœur, et qu'il porta au plus haut degré par le vain desir d'étonner les hommes.

Après avoir essayé ses talens par une déclamation contre les lettres, il tourne son éloquence contre la société elle-même qu'il met en opposition avec la nature : il propose ensuite pour les concilier, un plan d'éducation heureusement impraticable ; puis il bâtit une république imaginaire qui servira de modèle à tous les séditieux. Son zèle s'enflamme contre les mœurs de son temps, et pour les corriger, il met les leçons de la vertu dans la bouche de la volupté ; et le calme de la sagesse, dans un cœur flétri par l'athéïsme.

Le ton impérieux de ce réformateur universel n'offense point ses disciples ; l'absurdité de ses principes et leurs conséquences désastreuses ne les alarment pas ; l'incohérence de sa doctrine et ses contradictions les plus évidentes, n'altèrent point leur confiance. Ils le suivent, les uns avec une folle sécurité, les autres, malgré les plus justes frayeurs, jusque dans les ténèbres d'un doute qui a pour objet nos intérêts éternels.

Que dirai-je des honneurs qu'ils rendent à sa mémoire, et de cette admiration qui ne se refroidit pas, soit qu'il décrive ses égaremens avec complaisance, ou qu'il publie ses remords avec ostentation, soit qu'il révèle la honte de ses amis et de ses bienfaiteurs, ou qu'il s'efforce de justifier dans sa propre conduite l'oubli des devoirs les plus doux et les plus sacrés ? Tel que ces divinités fabuleuses dont les désordres ne scandalisoient pas leurs plus vertueux adorateurs, nous voyons encore à ses pieds des hommes meilleurs que lui, et qui rougiroient de lui ressembler. G...d.

XI.

Inscription d'une Statue de Voltaire, pour l'érection de laquelle les disciples de ce philosophe avoient fait une espèce de quête.

En tibi *dignum lapide* VOLTARIUM;
Qui
In Poësi magnus,
In Historiâ parvus,
In Philosophiâ minimus,
In Religione nullus;
Cujus
Ingenium acre,
Judicium præceps,
Impietas summa;
Cui
Arrisêre mulierculæ,
Plausêre scituli,
Favêre profani;
Quem
Irrisorem hominum Deûmque
S. P. Q. physico-atheus,
Ex œre collecto, statuâ donavit.

XII.

Sur la Tragédie de Mahomet.

. . . QUELLE fut la cause du prodigieux succès de ce drame, imposteur comme son héros? Nous la trouverons dans le *Cours de Littérature* de M. de La Harpe, que son excessive prévention pour les tragédies de son maître ne peut rendre suspect qu'à celui qui en relève les défauts.

« C'est moins, dit ce célèbre critique, sous le » point de vue de l'utilité générale que Voltaire » sembloit préférer la tragédie de *Mahomet* à toutes » celles qu'il avoit faites, *qu'à cause du dessein* » *qu'il y cachoit, et qu'on aperçut, de rendre le* » *christianisme* odieux. » Et M. de La Harpe ajoute à la page suivante : « *Que l'auteur s'en vanta dans* » *la société.* »

Si M. de Voltaire eût eu affaire à des hommes plus instruits, et à un siècle moins prévenu contre la religion, il eût risqué de rendre sa chère philosophie odieuse, plutôt que le christianisme. En effet, la doctrine de Mahomet n'a rien de commun avec la religion chrétienne. Elle est, comme la philosophie du dix-huitième siècle, un vrai *déisme*, subtil en Europe, grossier en Orient, *pensée* de Dieu sans *action* publique; culte sans sacrifice; morale dénuée de sanction, qui, en prêchant à l'homme la tolérance, la tempérance et la bienfaisance, produit dans les lois et dans les mœurs, à Paris, comme à Constantinople, la haine des autres religions, la polygamie, le divorce et l'usure. Il eût fallu, ce semble, pour atteindre plus sûrement le but de rendre le christianisme odieux, mettre sur la scène des personnages chrétiens; leur prêter un horrible forfait, concerté aux pieds des autels, conseillé par des prêtres, commis au nom de la religion. (1) Avec tout cela, Voltaire lui-même n'auroit pas fait une bonne tragédie; car si le dessein de rendre la religion respectable a produit les chefs-d'œuvres d'*Athalie* et de *Polyeucte*, il est dif-

(1) Cet article a été fait à l'occasion de *la mort de Henri IV* qui suivant M. de Bonald, ressemble fort à *Mahomet*, sous le rapport de la moralité et peut-être même laisse l'avantage à la Pièce de Voltaire.

ficile qu'un dessein tont opposé puisse en produire de semblables.

Quoi qu'il en soit, « *Mahomet*, continue M. de « La Harpe, représenté trois fois en 1741, d'abord » ne produisit guère qu'un effet d'*étonnement*, et » même, en quelque sorte, de *consternation*, sans » doute à cause de la sombre et triste atrocité de la » catastrophe. Il parut n'être *entendu* et *senti* qu'à » la reprise de 1751; et son succès a toujours aug- » menté depuis que le grand acteur, qui devinoit » Voltaire, eut révélé toute la profondeur du rôle » de Mahomet. »

On avouera, sans peine, que le goût en France étoit formé en 1741, autant qu'il le fut dix ans après, et l'on n'attribuera pas à la *sombre et triste atrocité* de la catastrophe de Mahomet, le peu d'effet que trois représentations consécutives produisirent sur des spectateurs familiarisés depuis trente ans avec l'horrible catastrophe de la tragédie d'*Atrée*. Ici M. de La Harpe raisonne mal, parce qu'il raisonne en homme prévenu. Une tragédie qui ne pèche que par la catastrophe, n'en est pas moins applaudie dans tout le reste, sur-tout aux premières représentations, où l'on ne connoit pas encore le dénouement. La catastrophe de Mahomet ne parut ni moins *triste*, ni moins *sombre*, ni moins *atroce* en 1751; elle ne paroit pas meilleure aujourd'hui; et M. de La Harpe, qui la condamne, n'en donne pas moins d'éloges au reste de la pièce.

Mais en 1741, le cardinal de Fleury gouvernoit encore; et ce ministre, sage administrateur plutôt que profond politique, avoit retardé, autant qu'il l'avoit pu, les progrès d'une philosophie dont il prévoyoit les funestes effets. Il y avoit encore en France, à cette époque, de la religion et des mœurs.

L'attachement aux principes qui avoient fait la force de notre patrie, aux vertus qui en avoient fait la gloire, vivoit encore dans le cœur des Français; et les germes de désordre que la *Régence* avoit déposés dans l'Etat, n'avoient pas eu le temps de porter leurs fruits. *Le dessein* de Voltaire, de *rendre le christianisme odieux*, ce dessein *aperçu*, comme l'avoue M. de La Harpe, et *dont l'auteur s'étoit vanté dans la société*, dut donc produire *l'étonnement*, et bientôt la *consternation*. Les hommes de goût furent *étonnés* de voir paroître une tragédie philosophique qui blessoit les règles les plus autorisées, et s'éloignoit des modèles les plus accrédités, et les gens de bien furent *consternés* de l'audace d'une production irréligieuse, jouée en plein théâtre, et dûrent en tirer de sinistres présages. Il fut même défendu, par l'autorité supérieure, de jouer *Mahomet*; et M. de La Harpe, qui dit que *le zèle craignoit les fausses interprétations*, oublie sans doute qu'on ne risquoit pas de donner une interprétation défavorable au *dessein* que Voltaire avoit eu réellement de *rendre le christianisme odieux*, à ce dessein qu'on avoit *aperçu*, et dont l'auteur lui-même *s'étoit vanté*.

En 1751, tout étoit changé. La religion, les mœurs, le goût, l'honneur national, la gloire même de nos armes alloient disparoître. Fleury avoit cessé de vivre, et la volupté avoit porté la Pompadour sur le trône; la flatterie lui érigeoit des autels; et bientôt une philosophie, ennemie de Dieu et des rois, se mit sous la protection de cette digne patronne.

Des doctrines qui flattoient les passions du peuple, devoient naturellement trouver accès auprès

d'une favorite tirée, pour la première fois, des rangs obscurs de la société, et qui cherchoit à décorer d'un vernis de bel-esprit sa scandaleuse existence. Voltaire, qui n'eut jamais de prétentions à cette *noble indépendance*, dont on a voulu lui faire honneur, impitoyable censeur des plus petits abus de la religion, vil flatteur des grandes corruptions des cours, encensoit l'idole qui faisoit le succès des ouvrages et la fortune des auteurs; et en même temps qu'il adressoit des épîtres dédicatoires à l'ignoble maîtresse d'un maître avili (1), il livroit à la plus grossière diffamation la mémoire honorée de l'héroïne de la France, de la *femme forte* qui avoit attaché la gloire de son nom, de son courage et de sa fin, à l'événement le plus merveilleux de nos annales. Chose digne de remarque, que tandis qu'un parti de gens de lettres travailloit à abaisser devant nos rivaux le génie politique et littéraire de la France, il eût commencé par couvrir d'un ridicule ineffaçable la fille valeureuse qui avoit le plus efficacement contribué à sauver la France du joug de l'Angleterre !

Mahomet fut donc *entendu* et *senti*, comme dit M. de La Harpe, à la reprise de 1751, et cela devoit être. Ce succès même fait époque dans l'histoire des progrès de la philosophie du dix-huitième siècle : et c'est en effet du milieu de ce siècle que date notre dépravation politique (2) et reli-

(1) Voltaire se tire assez mal de la dédicace de *Tancrède* à madame de Pompadour. Il commence par alléguer l'exemple de Crébillon, il insiste beaucoup sur sa reconnoissance, et se sauve à travers une longue discussion littéraire.

(2) Le *Contrat-Social* parut en 1752; l'Encyclopédie commença dans le même temps :

Ex illo fluere ac retro sublapsa referri, . . .
Gallia.

gieuse. Le succès de Mahomet ne fit qu'augmenter, et cela devoit être encore. On sut gré alors à Voltaire, on lui a su gré depuis, *du dessein qu'il y avoit caché de rendre le christianisme odieux*, ce dessein *qu'on avoit aperçu*, même avant qu'il *s'en fût vanté*. Les mauvais principes en morale produisirent le mauvais goût en littérature; et si ce grand acteur qui avoit *deviné* Voltaire, *fit sentir toute la profondeur du rôle* de Mahomet, tandis qu'à une époque où le goût étoit moins exercé, on n'avoit pas eu besoin d'un acteur extraordinaire pour *sentir toute la profondeur* des rôles d'Acomat, d'Agrippine, de Cléopâtre, et que les spectateurs avoient, sans son secours, *deviné* Corneille et Racine, c'est que le caractère d'un charlatan hypocrite se montre beaucoup moins par des paroles que par le geste et le maintien, et qu'il doit beaucoup plus au jeu de l'histrion qu'au génie du poète. B... d.

XIII.

Sur un ouvrage intitulé: Le Charlatanisme philosophique de tous les âges, dévoilé *par M.* Berthre de Bourniseaux.

L'examen de la philosophie du dix-huitième siècle est une mine inépuisable où de nouvelles fouilles peuvent procurer sans cesse de nouvelles découvertes, pourvu que l'on connoisse le terrain, que l'on procède avec méthode, et que l'on sache

creuser à une certaine profondeur. Tantôt on se proposera de faire l'histoire des philosophes, de dévoiler leurs vices, leur orgueil, leur perfidie, leurs intrigues, leurs complots, et de les montrer démentant leur doctrine par leur conduite, atténuant leur témoignage par leurs calomnies, et donnant, par leurs provocations séditieuses, la mesure de l'esprit de paix, de modération et d'humanité dont ils se prétendoient animés. Tantôt on fera l'histoire de la philosophie elle-même, de ses progrès, de l'influence pernicieuse qu'elle a également eue sur les lettres et les mœurs. L'un rassemblera toutes les absurdités, toutes les impostures semées dans les écrits des ennemis du christianisme; l'autre fera ressortir les nombreuses contradictions où ils sont tombés. Celui-ci discutera pied à pied leurs principes, et les renversera par les armes de la logique et du raisonnement; celui-là les combattra par les traits de la raillerie, et les couvrira de ridicule.

Toutes ces méthodes peuvent être bonnes et victorieuses, selon les connoissances et les talens de ceux qui les emploient, et il en peut toujours résulter des leçons utiles et des instructions salutaires. Leur but commun doit être de dévoiler cette philosophie trompeuse, qui en impose par le faste de ses belles paroles, par l'étalage de ses beaux sentimens, par l'affectation de ses belles maximes, mais dont les belles paroles ne savent ni dissiper nos ténèbres ni consoler notre misère; dont les beaux sentimens sont tout en paroles, et sont par-là même stériles en effets; dont les belles maximes ont si souvent caché des projets perfides et couvert de noirs complots. Il importe de démasquer de plus en plus ses sectateurs, et de prouver l'odieux de

leurs moyens, l'extravagance de leurs systèmes et de leurs enseignemens. Déjà plusieurs écrivains ont rempli cette tâche, et ont considéré la philosophie sous plusieurs des rapports que nous avons indiqués; mais il reste encore à moissonner dans ce vaste champ; et un historien judicieux, un logicien exact, un critique exercé, peuvent encore y trouver matière à déployer leur sagacité et leur zèle.

Tel a sans doute été le but de M. Berthre de Bourniseaux. Eclairé sur la fausseté de la philosophie, il l'a envisagée sous un nouveau point de vue, et s'est proposé de prouver que les philosophes anciens et modernes avoient été guidés par les mêmes passions, et étoient tombés dans les mêmes erreurs; que ceux-ci n'avoient guère fait que réchauffer les vieilles opinions de ceux-là; que les abstractions des uns et les hypothèses des autres, les formes occultes des premiers et les cosmogonies des seconds étoient également inadmissibles; et qu'enfin ils n'avoient tous été que des *charlatans* dignes de risée et de mépris, et des fous qui, après s'être aveuglés, avoient voulu aveugler les autres. On voit que son plan est de comparer successivement les philosophes les plus fameux des temps anciens et ceux des temps modernes. Dans la partie de son ouvrage qui vient d'être publiée, il met en parallèle Pythagore et Diderot, Anaxagore et La Mettrie, Chrysippe et Cardan, Pyrrhon et Boulanger, Epicure et Rousseau. Je ne sais, je l'avoue, si ces philosophes sont tous bien assortis, et si les rapports que l'auteur établit entr'eux sont également justes et frappans. Il me semble, par exemple, que Pythagore n'est pas très-bien accolé avec Diderot, et je ne vois pas

que la ressemblance entr'eux soit parfaite. Si les dogmes du premier sont singuliers, ceux du second sont bien autrement bizarres. L'un fit quelques lois sages, l'autre n'inventa que des systèmes pernicieux. Le philosophe de Crotone ne chercha point à tout renverser pour assurer son pouvoir. Le fondateur de l'Encyclopédie ne fut qu'un fou qui dans les accès continus de sa fièvre chaude, s'en alloit frappant de droite et de gauche les institutions divines et humaines, détruisant tout sans rien mettre à la place. Celui-là laissa une mémoire honorée, et il est regardé encore aujourd'hui comme un des hommes les plus estimables qu'ait pu produire la vaine philosophie des anciens. La réputation de celui-ci est bien différente; et il est reconnu que la philosophie moderne n'a point enfanté d'adepte plus déréglé dans son imagination, plus inintelligible dans son bavardage, plus outré dans son style déclamatoire, plus mobile et plus tranchant à la fois dans sa doctrine. Que sera-ce, si l'on compare les résultats de leurs leçons? L'enseignement de Pythagore produisit quelques bons effets, ainsi que M. Berthre lui-même en convient. Que nous ont valu, au contraire, les chimères, l'emphase et les invectives de Diderot? Elles ont séduit des esprits crédules, elles ont fait germer dans des têtes ardentes de folles théories et de dangereux projets, elles ont contribué aux bouleversemens dont nous avons été les tristes témoins.

M. Berthre ne me paroît pas avoir traité cette partie de son sujet avec l'étendue convenable. Il a donné cent trente pages à l'examen de la philosophie de Boulanger, et quinze ou seize à celui des écrits de Diderot; et il fonde cette disproportion sur ce que Boulanger a beaucoup plus de partisans que

le second. J'oserois croire le contraire. L'érudition indigeste d'un écrivain qui se perd sur les temps anciens dans des conjectures interminables, me semble moins propre à égarer et à pervertir, que la haine fougueuse et envenimée de celui qui en veut moins au passé qu'au présent, et dont le but étoit de détruire la religion, et d'élever sur ses ruines l'athéisme et l'immoralité; et quoique je ne pense pas que Diderot ait beaucoup de partisans, il en a sûrement encore plus que Boulanger, dont les écrits roulent sur des hypothèses vagues, et n'offrent ni le même sel à la malignité, ni le même attrait à la licence.

M. Berthre eût donc dû, à mon gré, s'arrêter un peu plus sur le philosophe de Langres. Il eût trouvé dans ses nombreux écrits une source féconde de réflexions piquantes. Il l'eût vu tantôt déiste, tantôt pyrrhonien, plus souvent encore athée décidé, et toujours dogmatisant du ton le plus affirmatif, et prononçant ses décisions dans le style et avec le ton d'un oracle. Que n'a-t-il consulté l'édition de ses Œuvres, publiée en 1798 par un homme de lettres qui avoit été son élève, son ami et son coopérateur dans ses travaux philosophiques? Cette édition, faite, dit-on, avec beaucoup d'exactitude et de soin, lui eût présenté des ouvrages dignes d'exercer sa critique. Il ne se fût pas contenté alors d'extraire des *Pensées philosophiques* quelques sophismes insidieux, ou de se railler de quelques conjectures extravagantes tirées de *l'Interprétation de la Nature;* et tant d'autres écrits lui eussent paru mériter un article un peu plus long et une réfutation un peu plus soignée. Qui ne s'indigneroit en effet de voir un homme qui parle tant de morale et de vertu, passer son temps à composer des romans

aussi dangereux sous le rapport moral, que pitoyables sous le rapport littéraire ? L'éditeur lui-même, tout admirateur qu'il est de son maître, blâme plusieurs détails révoltans de la *Religieuse*, et il convient que, *pour la gloire de Diderot, il eût fallu jeter au feu les trois quarts de Jacques le fataliste*, et que le goût et l'honnêteté exigeoient ce sacrifice. Si tel est son avis, malgré le culte qu'il rend à son maitre, on nous permettra bien d'être un peu plus difficiles encore, et de dire que *pour la gloire de Diderot, il eût fallu jeter au feu les trois quarts* de ses Œuvres. Il eût fallu y jeter tant de déclamations forcenées contre le christianisme, tant de prédications insolentes contre l'autorité, tant d'écrits pleins d'invectives et de fiel. Il eût fallu y jeter ces romans scandaleux, où il n'y a ni esprit ni goût, qui ne se traînent que sur des tableaux dégoûtans et sur des détails abjects. Il eût fallu y jeter ce *Supplément au Voyage de Bougainville*, où l'on prêche la corruption des mœurs, et où l'on fait l'apologie des plus honteux désordres. Il eût fallu sur-tout y jeter cette pièce fanatique, ce dithyrambe atroce, ces vers qu'aucune *anecdote n'explique*, qu'aucune circonstance *n'excuse*, qu'aucun sophisme ne sauroit *justifier*; ces vers qui resteront sans copie, comme ils sont sans modèle dans la langue française :

> Et ses mains ourdiroient les entrailles du prêtre,
> A défaut d'un cordon pour étrangler les rois.

Voilà les excès que M. Berthre eût pu signaler, et qui lui eussent fourni matière à des chapitres plus intéressans peut-être, et plus utiles que ceux qu'il a consacrés à l'examen de la doctrine de Pythagore.

Les deux philosophes qu'il met ensuite en regard, sont Anaxagore et La Mettrie, tous deux connus par des idées folles sur l'origine des choses. Mais le moderne a sans doute encore ici la palme. Il n'est pas fort étonnant qu'un ancien, qui ne voyoit rien de satisfaisant dans les divers écrits des philosophes, et qui n'étoit point éclairé des lumières de la révélation, ait imaginé des théories très-bizarres, sans doute, mais auxquelles il étoit difficile d'en substituer alors de beaucoup plus solides. La Mettrie n'a point une pareille excuse ; et celui qui, au dix-huitième siècle, a pu faire l'*homme machine* et l'*homme plante ;* celui qui nous fait pousser comme des champignons, qui dit que *la terre ne produit plus d'hommes par la même raison qu'une vieille poule ne pond plus d'œufs*, que les premiers hommes furent d'abord des plantes et des arbres dont l'organisation se perfectionna insensiblement, et que d'heureuses combinaisons leur donnèrent peu à peu des yeux et des oreilles; celui, dis-je, qui a rêvé ces absurdités et cent autres pareilles, est un fou, et un fou d'autant plus méprisable, que ses ouvrages respirent le libertinage et l'athéisme. Il avoit senti, comme plusieurs autres incrédules, que pour mieux séduire les esprits, il falloit corrompre les cœurs, et que pour extirper la croyance d'un Dieu, il étoit bon d'étouffer la pudeur et de justifier les vices : tactique profonde, qui ne leur a que trop réussi, et qui, flattant toutes les passions à la fois, se servoit de l'orgueil pour nourrir des penchans déréglés, et de ces penchans même pour accroître et fortifier une orgueilleuse doctrine. M. Berthre dit que l'on croit généralement que La Mettrie, à la mort, revint à la religion de ses pères, et rétracta sincèrement ses erreurs. Je souhaite de tout mon

cœur que ce fait soit vrai ; mais je ne sais si l'on en a des preuves suffisantes, et j'aurois voulu que M. Berthre eût cité ses autorités. Ce qui est incontestable, c'est que La Mettrie étoit *un fou*, comme l'avoue Voltaire, et qu'*après avoir proscrit la vertu et les remords, fait l'éloge des vices, invité ses lecteurs à tous les désordres, il a laissé une mémoire exécrable.* (1)

M. Berthre termine son livre par le parallèle d'Epicure et de Rousseau. La partie qui concerne ce dernier est fort étendue. L'auteur donne d'abord quelques détails sur la vie de Jean-Jacques. On sait combien elle fut remplie de traverses dues à son humeur inconstante et bizarre. L'histoire des divers emplois qu'il exerça est vraiment curieuse. Scribe chez un greffier, apprenti chez un graveur, laquais dans deux maisons différentes, étudiant en latin, puis en musique, commis chez un intendant, précepteur, secrétaire d'un ambassadeur, employé de finances, auteur enfin, et commençant à quarante ans à se faire connoître. C'est de cette époque que datent ses plus grandes disgraces ; c'est alors qu'il montra ce caractère sombre et farouche, ces caprices, ces soupçons, cet orgueil intraitable, ces vertiges qui firent le tourment de sa vie. Par-tout il fatigua ceux qui avoient recherché son amitié, et dégoûta ceux qui lui vouloient du bien. Enfin il est reconnu qu'il étoit sujet à des accès de folie, qui ont abouti à une mort violente ; car cette dernière circonstance n'est plus douteuse. (2)

(1) Lettres du 6 novembre 1759, et du 27 janvier 1762, t. 71 de ses œuvres.

(2) On peut consulter à cet égard la relation qu'à donné M. Corancez sur la mort de Rousseau.

Pour nous résumer sur l'ouvrage de M. Berthre, nous pensons qu'il n'étoit pas trop nécessaire de dévoiler le *charlatanisme* de Pythagore ou de Chrysippe. Ces gens-là ont aujourd'hui peu de partisans; et s'ils ont été dangereux autrefois, ils ont cessé de l'être. Les *charlatans* modernes méritent une tout autre attention, parce qu'ils ont eu une tout autre influence; et si l'auteur veut conserver le plan de son ouvrage, et exposer les rêveries et les systèmes des anciens, il faut du moins qu'il étende et qu'il perfectionne la partie de son livre qui traite des modernes. Nous applaudissons à son zèle et à la justesse de plusieurs de ses réflexions; mais nous croyons qu'il eût pu rendre son travail plus précieux. Il étoit possible de présenter plus de faits, de réunir plus de preuves, de peindre avec plus de force, de mettre plus de vigueur dans la discussion, plus de chaleur dans le style, plus d'intérêt dans tout l'ensemble. Il y a des longueurs qu'il faudroit faire disparoître, des raisonnemens qu'il faudroit resserrer. Enfin, s'il faut le dire, l'auteur n'a point tiré de son sujet tout le parti qu'on en devoit attendre. Il n'a point justifié pleinement son titre; et si le plan est vaste, l'exécution en est foible. P... t.

XIV.

Sur les bienfaits de la Religion chrétienne; *ouvrage traduit de l'Anglais*, d'EDOUARD RYAN.

IL étoit impossible à un écrivain de choisir un sujet plus susceptible d'offrir des tableaux magni-

fiques, des récits intéressans, des idées grandes et utiles. L'histoire des bienfaits de la religion n'est autre chose que l'histoire du christianisme lui-même, soit qu'on l'envisage dans ces temps antiques, où, sous l'empire des ombres et des figures, on pouvoit entrevoir l'image auguste des biens et du bonheur qu'il devoit apporter au monde; soit que, nous rapprochant davantage des temps où nous avons vécu, nous voulions rappeler comment cette institution admirable a surpassé, pour des milliers de générations, l'excellence et la beauté de ses anciennes promesses, et réalisé, pour les génies les plus vastes, pour les ames les plus ardentes, le charme des plus douces et des plus pompeuses espérances. Si, au récit des bienfaits que la religion chrétienne a répandus sur la terre, on pouvoit joindre encore l'énumération de tous ceux que les hommes avoient le droit d'en attendre, et dont leurs passions, leurs préventions, leur injustice, leur ignorance les ont privés, quel vaste sujet se présenteroit aux méditations du sage, et à l'admiration des véritables amis de l'humanité?

On ne songe guères aujourd'hui aux avantages inappréciables que le christianisme assure aux hommes. L'un, livré journellement à des méditations profondes sur les moyens d'augmenter la prospérité des nations, est enfin parvenu à n'en oublier aucun, excepté celui qui l'emporte sur tous les autres, et dont l'efficacité est démontrée par l'expérience des âges et par le suffrage de tant de peuples. Un autre, voulant former son enfant à l'amour du travail et à la vertu, approfondit l'analyse de l'homme, étudie le caractère de son élève; il épie avec un soin vraiment louable, toutes les

belles circonstances qui peuvent faire impression sur son ame, toutes les institutions qu'il doit connoître et admirer, tous les beaux préceptes, tous les grands exemples qu'il doit suivre ; et il néglige précisément la source la plus féconde en maximes utiles, en traits admirables et héroïques, parce qu'il ne songe plus qu'il a existé et qu'il existe encore un christianisme dans le monde. Celui-là parle au peuple de vertu, et il cite Epictète et Marc-Aurèle, comme s'il n'avoit pas existé pour le peuple d'autres modèles plus instructifs et plus rapprochés de lui. Celui-ci propose des moyens d'encouragement, et il se garde bien de recourir à cette belle institution qui fournit les motifs les plus puissans et la sanction la plus parfaite. En un mot, la plupart des écrivains moralistes ressemblent, selon l'expression du grand Bossuet, à ces Egyptiens chez lesquels tout étoit Dieu, excepté Dieu lui-même.

La cause de cette indifférence est le préjugé généralement trop répandu, que le christianisme est contraire aux développemens de la raison, et à l'énergie de l'ame, sans laquelle on ne peut espérer de ces conceptions heureuses qui honorent le génie. Seroit-il nécessaire de combattre une opinion aussi absurde ? tant de savans, que nous ont conservé les monastères, tant d'admirables auteurs que la religion a inspirés, tant de grands hommes qui, dans des siècles barbares, se trouvoient, grâces au christianisme, placés à une si grande distance de leurs contemporains ; ce sont là des personnages dont la gloire et les succès font taire tous les préjugés, tous les mensonges, toutes les imputations fausses. *Ubi pietati, ibi musis locus*, disoit-on au-

trefois. La plupart des sauvages de l'Europe moderne ont été civilisés et instruits par leurs évêques, par leurs prêtres et leurs théologiens. Ulphilas, évêque goth, inventa les lettres pour ses compatriotes illettrés, et composa pour eux la Bible en langue vulgaire; Sunnia et Tretila, deux théologiens goths, correspondoient avec le savant saint Jérôme; Angarius, le principal apôtre des peuples du Nord, établit des écoles dans lesquelles la jeunesse devoit être formée à la religion et aux lettres; Cyrille et Methodius rendirent le même service aux Bulgares, aux Moraves et aux Bohémiens. En Russie, les missionnaires introduisirent la science des lois et des beaux arts : « Le dôme et les pein-» tures de la cathédrale de Sainte-Sophie, à Cons-» tantinople, furent copiés, dit Gibbon, dans les » églises russes; les écrits des pères furent traduits » en langue esclavonne, et trois cents nobles jeunes » gens furent invités ou contraints à assister aux » leçons qui se donnoient dans l'église de Jérislau.»

Non-seulement le christianisme a civilisé les peuples de l'Europe moderne, il leur a donné, en outre, cette stabilité, sans laquelle le bienfait de la civilisation eût été perdu pour eux. Les anciens empires d'Assyrie, de Perse et de Macédoine n'ont duré que peu de temps, et depuis Néron jusqu'à Constantin, c'est-à-dire, dans l'espace de moins de trois siècles, on compte dix-sept familles différentes qui ont régné dans Rome. Depuis César jusqu'à l'établissement du christianisme, environ quarante empereurs ont occupé le trône du monde, qu'il eût été si facile de défendre, si la religion s'y étoit assise à côté des monarques; tandis que l'Europe chrétienne offre, en Allemagne, trois familles al-

liées qui se succèdent paisiblement pendant trois siècles, sur le trône de l'Empire; en Angleterre, familles qui règnent pendant sept cents ans; en France, trois dynasties qui occupent un intervalle de plus de treize siècles. Les descendans de Borivorius, en Bohême, et ceux de Geysas, en Hongrie, régnèrent plus de trois cents ans. Celle de Miceslas fut maintenue pendant plus de quatre cents ans sur le trône de Pologne. Eric, le premier prince chrétien qui ait régné en Danemarck, laissa sur le trône une postérité qui étoit encore florissante cinq cents ans après lui. Avant le règne de Charlemagne, les Germains furent conquis plus de vingt fois par des nations étrangères; devenus chrétiens, ils conservèrent leur indépendance pendant plus de dix siècles; enfin la religion chrétienne avoit besoin, pour être appréciée par les princes, de leur offrir encore un bel exemple de la stabilité des empires qui sont placés sous sa protection, elle pourroit citer l'heureuse famille de Recharède qui régna en Espagne pendant onze cents ans.

De toutes les monarchies européennes, celle qui a offert dans la suite des siècles l'exemple le plus déplorable de l'effet des passions humaines sur le sort des empires, celle qui a été tant de fois agitée, et qui se trouve aujourd'hui encore environnée de troubles, de révoltes, de soldats indisciplinés, de gouverneurs indociles qui se font payer au poids de l'or l'apparence seule de la soumission; celle, en un mot, qui ne cesse de voir ses monarques détrônés, ses princes captifs ou égorgés, ses soldats réglant les destinées du monarque et de l'Empire; en un mot, la monarchie ottomane semble avoir été placée par la Providence auprès des monarchies

chrétiennes, pour apprendre à celles-ci que le bonheur et la durée des Etats ne peuvent être mieux assurés, que par la morale et la croyance du christianisme.....

Concluons, par le témoignage éclatant que rendit au christianisme le général Wasingthon qui, en 1796, lorsqu'il résignoit la place de président des Etats-Unis d'Amérique, s'exprimoit ainsi : « La » religion et la morale sont les bases nécessaires de » toutes les dispositions et habitudes qui procurent » le bonheur politique. Ce seroit en vain que les » éloges dus au patriotisme seroient réclamés par » celui qui essaieroit de renverser ces deux grands » appuis de la félicité humaine, ces guides de » l'homme et du citoyen. Celui qui n'est que po- » litique doit les respecter et les chérir, de même » que celui qui n'est que pieux. Un volume ne suf- » firoit pas pour retracer tous les liens par lesquels » la religion et la morale tiennent au bonheur public » et au bonheur privé. Demandons simplement » quelle seroit la sûreté pour la propriété, la ré- » putation, la vie, si le sentiment de l'obligation » religieuse n'étoit plus joint aux sermens qui sont » une des bases des décisions dans les tribunaux ? » N'admettons qu'avec restriction la supposition » qu'on peut conserver la morale sans religion. » Quelque confiance qu'on puisse accorder à l'in- » fluence d'une éducation soignée sur les esprits » d'une certaine trempe, la raison et l'expérience » nous défendent toutes deux de nous flatter que » la morale puisse avoir de la force en excluant » les principes religieux. »

Si l'auteur de cet ouvrage eût appartenu à la religion catholique, le tableau qu'il nous donne des bienfaits du christianisme, eût été encore plus riche de détails, et plus varié. C.....

HISTOIRE, VOYAGES, POLITIQUE, MŒURS, ÉDUCATION.

XV.

Détails sur les mœurs des Grecs, des Arabes et des Turcs, par M. DE CHATEAUBRIAND (1).

....JE m'embarquai à Trieste le 1.er août 1806. Nous sortîmes rapidement de la mer Adriatique. Le 8, nous découvrîmes Skérie (Corfou) et Buthrotum, qui rappellent deux des plus belles scènes de l'Odyssée et de l'Enéide. Nous reconnûmes le rocher d'Ithaque. J'aurois bien voulu y descendre, pour visiter le jardin de Laërte, la cabane d'Eumée, et même le lieu où le chien d'Ulysse mourut de joie en revoyant son maître.

Nous dépassâmes les îles de *Z*anthes et Céphalonie; et le 10 au matin, les montagnes de l'Elide se formèrent dans l'horison du Nord. Le 11, nous jetâmes l'ancre devant Modon, l'ancienne Mothone, près de Pylos. Je saluai les rivages de la Grèce; et la chaloupe du bâtiment me porta aux pieds des murs de Modon. J'entrai dans cette ville délâbrée. Lorsque j'apperçus les Turcs armés et assis sous des espèces de tentes au milieu des rues, je me rappelai la belle expression de mon noble ami M. de Bonald, *les Turcs sont campés en Europe*. Cette expression est vraie sous tous les rapports, et dans toutes les acceptions.

(1) On sait que M. de Châteaubriand, occupé d'un ouvrage qui doit servir comme de preuve au *génie du christianisme*, a voulu reconnoître par lui-même les lieux où il place ses personnages : tel a été l'objet du voyage auquel on doit les détails qu'on va lire.

Je continuai mon voyage par terre.

Je ne vis dans le Péloponèse qu'un pays en proie à ces Tartares débauchés qui se plaisent à détruire à la fois les monumens de la civilisation et des arts, les moissons même, les arbres et les générations entières. Pourroit-on croire qu'il y ait au monde des tyrans assez absurdes et assez sauvages pour s'opposer à toute amélioration dans les choses de première nécessité ? Un pont s'écroule, on ne le relève pas ; un homme répare sa maison, on lui fait une avanie. J'ai vu des capitaines grecs s'exposer au naufrage avec des voiles déchirées, plutôt que de racommoder ces voiles : tant ils craignoient de faire soupçonner leur aisance et leur industrie !

De Modon, je me rendis à Coron, sur le golfe de Messénie. Je traversai ce golfe ; je remontai le long du Pamissus. J'entrai dans l'Arcadie par un des Hermæum du mont Lycée, je passai à Mégalopolis, ouvrage d'Epaminondas, et patrie de Philopémen ; j'arrivai à Tripolizza, cité nouvelle dans le valon de Tégée, au pied du Ménale. Je revins sur mes pas pour visiter Sparte, le Taigète, et la vallée de la Laconie. De là, je pris le chemin d'Argos par les montagnes : je contemplai tout ce qui reste de la ville du roi des rois ; je m'arrêtai à Mycènes et à Corinthe. En passant l'isthme par les monts Géraniens, je vis un aga blesser un grec d'un coup de carabine, et lui faire donner cinquante coups de bâton pour le guérir (1).

(1) Nous rapporterons ici quelques traits semblables tirés d'un autre article du même écrivain, qui feront mieux connoître le despotisme turc, ou plutôt l'affreuse anarchie qui fait un despote de chaque musulman. En vain, dans le Péloponnèse, on veut se livrer aux illusions des Muses : la triste vérité vous poursuit. Des

Je descendis à Mégare et à Eleusis; je séjournai quelque temps à Athènes; et disant enfin un éter-

loges de boue desséchée, plus propres à servir de retraite à des animaux qu'à des hommes; des femmes et des enfans en haillons, fuyant à l'approche de l'étranger et du janissaire; les chèvres mêmes effrayées se dispersant dans la montagne, et les chiens restant seuls pour vous recevoir avec des hurlemens: voilà le spectacle qui vous arrache au charme des souvenirs. La Morée est déserte: depuis la guerre des Russes, le joug des Turcs s'est appésanti sur les Moraïtes; les Albanais ont massacré une partie de la population; on ne voit de toutes parts que des villages détruits par le fer et par le feu; dans les villes, comme à Mistra, des faubourgs entiers sont abandonnés; nous avons souvent fait quinze lieues dans les campagnes, sans rencontrer une seule habitation. De criantes avanies, des outrages de toutes les espèces, achèvent de détruire dans la patrie de Léonidas l'agriculture et la vie. Chasser un paysan grec de sa cabane, s'emparer de sa femme et de ses enfans, le tuer sur le plus léger prétexte, est un jeu pour le moindre aga du plus petit village. Le Moraïte, parvenu au dernier degré du malheur, s'arrache de son pays, et va chercher en Asie un sort moins rigoureux; mais il ne peut fuir sa destinée: il retrouve des cadis et des pachas jusque dans les sables du Jourdain et les déserts de Palmyre....

Les monumens n'ont pas moins à souffrir que les hommes de la barbarie ottomane. Un épais Tartare habite aujourd'hui la citadelle remplie des chef-d'œuvres d'Ictinus et de Phidias, sans daigner demander quel peuple a laissé ces débris, sans daigner sortir de la masure qu'il s'est bâtie sous les ruines des monumens de Périclès. Quelquefois seulement le tyran-automate se traîne à la porte de sa tanière: assis les jambes croisées sur un sale tapis, tandis que la fumée de sa pipe monte à travers les colonnes du temple de Minerve, il promène stupidement ses regards sur les rives de Salamine et la mer d'Epidaure. Nous ne pourrions peindre les divers sentimens dont nous fûmes agités, lorsqu'au milieu de la première nuit que nous passâmes à Athènes, nous fûmes réveillés en sursaut par le tambourin et la musette turque, dont les sons discordans partoient des combles de Propylées; en même temps un prêtre *musulman* chantoit en *arabe* l'heure passée à des Grecs *chrétiens* de la ville de *Minerve*. Ce derviche n'avoit pas besoin de nous marquer ainsi la fuite des ans, sa voix seule dans ces lieux annonçoit assez que les siècles s'étoient écoulés.

Cette mobilité des choses humaines est d'autant plus frappante

niel adieu au pays des Muses et des grands hommes, je m'embarquai au cap Sunium pour l'île de Zéa.

pour le voyageur, qu'elle est en contraste avec l'immobilité du reste de la nature : comme pour insulter à l'instabilité des peuples, les animaux même n'éprouvent ni révolution dans leurs empires, ni changemens dans leurs mœurs. Le lendemain de notre arrivée à Athènes, on nous fit remarquer des cigognes qui montoient dans les airs, se formoient en bataillon, et prenoient leur vol vers l'Afrique. Depuis le règne de Cécrops jusqu'à nos jours, ces oiseaux ont fait chaque année le même pélerinage, et sont revenus au même lieu. Mais combien de fois ont-ils retrouvé dans les larmes, l'hôte qu'ils avoient quitté dans la joie ! Combien de fois ont-ils cherché vainement cet hôte, et le toit même où ils avoient accoutumé de bâtir leurs nids !

Depuis Athènes jusqu'à Jérusalem, le tableau le plus affligeant s'offre aux regards du voyageur : tableau dont l'horreur toujours croissante est à son comble en Egypte. C'est là que nous avons vu cinq partis armés se disputer des déserts et des ruines (1). C'est là que nous avons vu l'Albanais coucher en joue de malheureux enfans qui couroient se cacher derrière les débris de leurs cabanes, comme accoutumé à ce terrible jeu. Sur cent cinquante villages que l'on comptoit au bord du Nil, en remontant de Rosette au Caire, il n'y en a pas un seul qui soit entier. Une partie du Delta est en friche : chose qui ne s'étoit peut-être jamais rencontrée depuis le siècle où Pharaon donna cette terre fertile à la postérité de Jacob ! La plupart des Fellahs ont été égorgés ; le reste a passé dans la Haute-Egypte. Les paysans qui n'ont pu se résoudre à quitter leurs champs, ont renoncé à élever une famille. L'homme qui naît dans la décadence des empires, et qui n'aperçoit dans les temps futurs que des révolutions probables, pourroit-il en effet trouver quelque joie à voir croître les héritiers d'un aussi triste avenir ? Il y a des époques où il faut dire avec le prophète : « Bienheureux sont les morts ! »

(1) Ibraïm-Bey dans la Haute-Egypte, deux petits beys indépendans, le pacha de la Porte au Caire, un parti d'Albanais insurgés, et El-fy-Bey dans la Basse-Egypte. Il y a un esprit de révolte dans l'Orient, qui rend les voyages difficiles et dangereux : les Arabes tuent aujourd'hui les voyageurs qu'ils se contentoient de dépouiller autrefois. Entre la mer Morte et Jérusalem, dans un espace de 14 lieues, nous avons été attaqués deux fois, et nous essuyâmes sur le Nil la fusillade de la ligne d'El-

Zéa est l'ancienne Ceos, célèbre chez les Grecs par des vieillards qui se donnoient la mort; par Aristée, dont Virgile a chanté les abeilles; par la naissance de Simonide et de Bacchylide. La gaze de Ceos devint célèbre chez les poètes romains, qui la comparoient à du *vent tissu*. Je passai de Zéa à Tinos, de Tinos à Chios: et de Chios à Smyrne. Je résolus d'aller par terre à la plaine de Troie. Je m'avançai jusqu'à Pergame: je parcourus les ruines des palais des Eumènes et des Attales, et je cherchai vainement le tombeau de Galien. Quand je voulus continuer ma route, mon guide refusa d'aller plus loin sous prétexte que les gorges de l'Ida étoient infestées de voleurs. Je fus obligé de prendre le chemin de Constantinople. Comme le principal but de mon voyage étoit la visite des lieux saints, je m'informai en arrivant à Perra, s'il n'y avoit point dans le port quelque bâtiment de la côte de Syrie. J'eus le bonheur d'en trouver un prêt à partir, et chargé de pélerins grecs pour Yaffa. Je m'arrangai avec le capitaine: et bientôt nous voguâmes vers Jérusalem, sous l'étendard de la Croix qui flottoit aux mâts de notre vaisseau. (1)

Nous étions sur ce vaisseau à-peu-près deux

fy-bey. Nous étions dans cette dernière affaire avec M. Caffe, négociant de Rosette, qui, déjà sur l'âge, et père de famille, n'en risqua pas moins sa vie pour nous, avec la générosité d'un Français. Nous le nommons avec d'autant plus de plaisir, qu'il a rendu beaucoup de services à tous nos compatriotes qui ont eu besoin de ses secours.

(1) Je serois trop ingrat d'oublier les soins que M. le général Sébastiani m'a prodigués à Constantinople. Quel plaisir j'aurois encore à remercier ici celle qui ajoutoit tant de prix, par sa grace, aux politesses de M. l'ambassadeur! Je n'aurois jamais cru que l'expression de ma reconnoissance pût arriver trop tard.

cents passagers, hommes, femmes, enfans et vieillards, on voyoit autant de nates rangées en ordre des deux côtés de l'entrepont. Une bande de papier, collée contre le bord du vaisseau, indiquoit le nom du propriétaire de la natte. Chaque pélerin avoit suspendu à son chevet son bourdon, son chapelet et une petite croix. La chambre du capitaine étoit occupée par des papas conducteurs de la troupe. A l'entrée de cette chambre on avoit ménagé deux espèces d'antichambres : j'avois l'honneur de loger dans un de ces trous noirs ; d'environs six pieds carrés, avec mes deux domestiques ; une famille occupoit vis-à-vis de moi l'autre appartement. Dans cette espèce de république, chacun faisait son ménage à volonté : les femmes soignoient leurs enfans, les hommes fumoient ou préparoient leur dîner, les papas causoient ensemble. On entendoit de tous côtés le son des mandolines, des violons et des lyres. On chantoit, on dansoit, on rioit, on prioit. Tout le monde étoit dans la joie. On me disoit : *Jérusalem !* en me montrant le Midi ; et je répondois, *Jérusalem !* Enfin, sans la peur, nous eussions été les plus heureuses gens du monde, mais, au moindre vent, les matelots plioient les voiles, les pélerins crioient : *Christos ! Kirie eleison !* L'orage passé, nous re prenions notre audace.

Au reste, je n'ai point remarqué le désordre dont parlent quelques voyageurs. Nous étions au contraire forts décens et forts réguliers. Dès le premier soir de notre départ, deux papas firent la prière, à laquelle tout le monde assista avec beaucoup de recueillement.. On bénit le vaisseau ; cérémonie qui se renouveloit à chaque orage. Les chants de l'Eglise grecque ont assez de douceur,

mais peu de gravité. J'observai une chose singulière : un enfant commençoit le verset d'un pseaume dans un ton aigu, et le soutenoit ainsi sur une seule note : tandis qu'un papa chantoit le même verset sur un air différent et en canon, c'est-à-dire, commençant la phrase lorsque l'enfant en avoit déjà passé le milieu. Ils ont aussi un admirable *kirie eleison* : ce n'est qu'une note tenue par différentes voix, les unes graves, les autres aigües, exécutant *andante* et *mezza voce*, l'octave, la quinte et la tierce. L'effet de ce *kirie* est surprenant pour la tristesse et la majesté. C'est sans doute un reste de l'ancien chant de la primitive Eglise. Je soupçonne l'autre psalmodie d'être ce chant moderne introduit dans le rit grec vers le quatrième siècle, et dont saint Augustin avoit bien raison de se plaindre.

Dès le lendemain de notre depart la fièvre me reprit avec assez de violence, je fus obligé de rester couché sur ma natte. Nous traversâmes rapidement la mer de Marmara et le détroit des Dardanelles, (la Proopntide et l'Hellespont). Nous passâmes devant la presqu'île de Cyzique, et à l'embouchure d'Œgos-Potamos. Nous rasâmes les promontoires de Sestos et d'Abydos : Alexandre et son armée, Xerxès et sa flotte, les Athéniens et les Spartiates, Héro et Léandre, ne purent me faire vaincre le mal de tête qui m'accabloit ; mais lorsque le 21 septembre, à six heures du matin, on vint me dire que nous allions doubler le château des Dardanelles, la fièvre ne put tenir contre le souvenir de Troïe. Je me traînai sur le pont ; mes premiers regards tombèrent sur un haut promontoire couronné par neuf moulins : c'étoit le cap Sigée. Au pied du cap je distinguois

deux *tumulus*, les tombeaux d'Achille et de Patrocle. L'embouchure du Simois étoit à gauche du château neuf d'Asie ; plus loin, derrière nous, en remontant vers l'Hellespont, paroissoit le cap Rhétée et le tombeau d'Ajax. Dans l'enfoncement s'élevoit la chaîne du mont Ida, dont les pentes, vues du point où j'étois, paraissoient douces et harmonieuses. *Tenedos* étoit devant la proue du vaisseau : *Est in conspectu Tenedos.* Il faut que la gloire soit quelque chose de réel, puisqu'elle fait ainsi battre le cœur de celui qui n'en est que le juge.

Le 22, nous nous engageâmes dans l'Archipel. Nous vîmes Lesbos, Chio, Samos, célèbre par sa fertilité et ses tyrans, et sur-tout par la naissance de Pythagore. Mais tout ce que les poètes nous ont appris de cette île est surpassé par le bel épisode du Télémaque. Nous côtoyâmes les rivages de l'Asie, où s'étendoient la Doride, et cette *molle* Ionie, qui donna des plaisirs et de grands hommes à la Grèce. Là, serpentoit le Méandre, là, s'élevoient Ephèse, Milet, Halicarnasse, Gnide. Je saluois la patrie d'Homère, d'Apelle, d'Hérodote, de Thalès, d'Anaxagore, d'Aspasie. Mais je n'appercevois ni le temple d'Ephèse, ni le tombeau de Mausole, ni la Vénus de Gnide. Tout étoit désert ; et sans les travaux de Pockoke, de Wood, de Spon, de Choiseul, je n'aurois pu, sous un nom moderne et sans gloire, reconnoître le promontoire de Mycale. Après avoir relâché à Rhodes, et relevé l'île de Chypre, nous découvrîmes enfin les côtes de la Palestine. Je ne sentis point cette espèce de trouble que j'éprouvois en appercevant les premières montagnes de la Grèce. Mais la vue du berceau des Israëlites et de la

patrie des Chrétiens, me remplit de crainte et de respect. J'allois descendre sur la terre des prodiges, aux sources de la plus étonnante poésie, aux lieux, même humainement parlant, où s'est passé le plus grand événement qui ait jamais changé la face du monde, je veux dire la venue du Messie. J'allois aborder à ces rives que visitèrent comme moi les Godefroi, les Richards, les Joinville, les Couci. Obscur pélerin, oserois-je fouler un sol consacré par tant de pélerins illustres ? Du moins il m'étoit resté la foi et l'honneur : et à ces titres j'aurois pu encore me faire connoître des antiques croisés.

Nous jetâmes l'ancre devant Yaffa, à une demi-lieu du rivage, la ville nous restant au sud-est, et le minaret de la mosquée à l'est un quart sud-est. Je marque ici les rhumbs du compas pour une raison assez importante. Les vaisseaux latins mouillent ordinairement plus au large, et alors ils sont sur un banc de rochers qui coupent les câbles, tandis que les bâtimens grecs, en se rapprochant de la terre, se trouvent sur un fonds moins dangereux, entre la darse de Yaffa et le banc des rochers.

Des caïques vinrent de toutes parts pour porter à terre les pélerins. Je reconnus sur-le-champ, dans les patrons de ces barques, un autre vêtement, un autre air de visage, un langage différent, enfin la race arabe et les habitans de la frontière du désert.

J'envoyai mon domestique grec prévenir les pères de Terre-Sainte de l'arrivée d'un pélerin latin. Je vis bientôt venir un bateau où je distinguois de loin trois religieux qui, m'ayant reconnu à mon habit franc, me faisoient des signes

de la main. Ces Pères arrivèrent à bord; quoiqu'ils fussent Espagnols, et qu'ils parlassent un italien difficile à entendre, nous nous serrâmes la main comme de véritables compatriotes. Je descendis avec eux dans la chaloupe; nous entrâmes dans le port par une ouverture pratiquée entre des rochers, et dangereuse même pour un caique. Les Arabes du rivage s'avancèrent dans l'eau jusqu'à la ceinture pour nous charger sur leurs épaules. Il se passa là une scène assez plaisante: mon domestique étoit vêtu d'une redingote blanchâtre; le blanc étant la couleur de distinction chez les Arabes, ils jugèrent que mon domestique étoit le *scheik*. Ils se saisirent de lui, et l'emportèrent en triomphe malgré ses protestations, tandis que, grace à mon habit bleu, je me sauvois obscurément sur le dos d'un mendiant déguenillé.

Nous nous rendimes à l'hospice des Pères, simple maison de bois bâtie sur le port, et jouissant d'une belle vue de la mer. Mes hôtes me conduisirent à la chapelle, que je trouvai illuminée, et où ils remercièrent Dieu de leur avoir envoyé un Frère: touchantes insitutions chrétiennes, par qui le voyageur trouve des amis et des secours dans les pays les plus barbares; institutions que j'ai vantées ailleurs, mais qui ne seront jamais assez admirées!

Les religieux m'installèrent ensuite dans une cellule, où je trouvai une table, un bon lit, de l'encre et du papier, de l'eau fraîche et du linge blanc. Il faut descendre d'un bâtiment grec chargé de deux cents pélerins, pour sentir le prix de tout cela. A huit heures du soir, nous passâmes au réfectoire. On dit en commun le *Bénédicite*,

précédé du *De Profondis* : souvenir de la mort que le Christianisme mêle à tous les actes de la vie pour les rendre plus graves, comme les anciens le mêloient à leurs banquets pour rendre leurs plaisir plus piquans. On me servit sur une petite table propre et isolée, de la volaille, du poisson, d'excellens fruits, tels que des grenades, des pastèques, des raisins, et des dattes dans leur primeur; j'avais à discrétion le vin de Chypre, le café du Levant. Tandis que j'étois comblé de biens, les Pères mangeoient gaiment un peu de poisson sans sel et sans huile : ils étoient gais avec modestie, familiers avec politesse. Point de questions inutiles, point de vaines curiosités. Tous les propos rouloient sur mon voyage, sur les mesures à prendre pour me le faire achever en sûreté : « Car, me disoient-ils, nous répondons » maintenant de vous à votre patrie. » Ils avoient déjà dépêché un exprès au scheik des Arabes de la montagne de Judée, et autre au Père procureur de « Rama: Nous vous recevons, me disoit le P. François » Munoz, avec un cœur *timpide e bianco*. » Il étoit inutile que ce religieux espagnol m'assurât de la sincérité de ses sentiments : je les aurois facilement devinés à la pieuse franchise de son front et de ses regards.

Cette réception si chrétienne et si charitable dans une terre où le Christianisme et la charité ont pris naissance; cette hospitalité apostolique dans un lieu où le premier des Apôtres prêcha l'Evangile, me touchoient jusqu'au cœur : je me rappellois que d'autres missionnaires m'avoient reçu avec la même cordialité dans les déserts de l'Amérique. Les religieux de Terre-Sainte ont d'autant plus de mérite, qu'en prodiguant aux pé-

lerins de Jérusalem la charité de Jésus-Christ, ils ont gardé pour eux la croix qui fut plantée sur ces mêmes bords. Ce Père au cœur *limpide e bianco* m'assuroit encore qu'il trouvoit la vie qu'il menoit depuis cinquante ans, un *vero Paradiso*. Veut-on savoir ce que c'est que ce Paradis? Tous les jours une avanie, la menace des coups de bâton, des fers et de la mort. Il y a quelque temps que ces religieux avoient lavé les linges de l'autel. L'eau, imprégnée d'amidon, en coulant au-dehors de l'hospice, blanchit une pierre. Un Turc passe, voit cette pierre, et va déclarer au *cadi* que les Pères ont réparé leur maison. Le cadi se transporte sur les lieux, décide que la pierre, qui étoit noire, est devenue blanche; et sans écouter les religieux, il les oblige à payer dix bourses. La veille même de mon arrivée à Yaffa, le Père procureur de l'hospice avoit été menacé de la corde par un domestique de l'aga en présence de l'aga même. Celui-ci se contenta de rouler paisiblement sa moustache, sans daigner dire un mot favorable au *chien*. Voilà le *véritable Paradis* de ces moines, qui, selon quelques voyageurs, sont de petits souverains en Terre-Sainte, et jouissent des plus grands honneurs.

Le lendemain de mon arrivée à Yaffa, je voulus parcourir la ville et rendre visite à l'aga, qui m'avoit envoyé complimenter. Le vice-procureur me détourna de ce dessein: « Vous ne connoissez pas » ces gens-ci, me dit-il: ce que vous prenez pour » une politesse est un espionnage. On n'est venu » vous saluer que pour savoir qui vous êtes, si vous » êtes riche, si on peut vous dépouiller. Voulez-vous » voir l'aga? Il faudra d'abord lui porter des pré- » sens: il ne manquera pas de vous donner mal-

» gré vous une escorte pour Jérusalem. L'aga de » Ramlé augmentera cette escorte. Les Arabes, » persuadés qu'un riche Franc va en pélerinage » au Saint-Sépulcre, augmenteront les droits du » passage, où vous attaqueront sur la route. A la » porte de Jérusalem vous trouverez le camp du » pacha de Damas, qui est venu, selon l'usage, » lever les contributions, avant de conduire la ca- » ravane à la Mecque. Votre appareil donnera de » l'ombrage à ce pacha, et vous exposera à des » avanies. Arrivé à Jérusalem, on vous deman- » dera trois ou quatres mille piastre pour l'escorte. » Le peuple, instruit de votre arrivée, vous as- » siégera de telle manière qu'eussiez-vous des » millions, vous ne pourriez satisfaire son avidité. » Les rues seront obstruées sur votre passage, et » vous ne pourrez entrer aux Saints-Lieux qu'en » courant les risques d'être déchiré. Croyez-moi, » demain nous nous déguiserons en pélerins, nous » irons ensemble à Ramlé: là, je recevrai la ré- » ponse de mes exprès. Si elle est favorable, » vous partirez dans la nuit, et vous arriverez » sain et sauf, et à peu de frais, à Jérusalem. »

Le père appuya son raisonnement de mille exemples, et, en particulier, de celui d'un évêque polonais, à qui un trop grand air de richesse pensa coûter la vie il y a deux ans. Je ne rapporte ceci que pour montrer à quel dégré la corruption, l'amour de l'or, l'anarchie et la barbarie, sont poussés dans ce malheureux pays. D'après ce que j'ai vu de mes yeux, je ne crains point de dire que, sans la vigilance et les soins paternels des religieux chrétiens, la moitié des pélerins périroît dans le voyage de Jérusalem.

Le 3 octobre à quatre heures de l'après-midi,

nous nous revêtîmes de robes de poil de chèvre, fabriquées dans la Haute-Egypte, et telles que les portent les Bédouins. Nous montâmes sur de méchantes mulles. Le vice-procureur marchoit à notre tête, prenant le titre d'un pauvre Frère; un Arabe presque nu nous montroit le chemin, et un autre nous suivoit, chassant devant lui un âne chargé de nos bagages. Nous sortîmes par les derrières de l'hospice, et nous gagnâmes la porte de la ville à travers les décombres des maisons détruites pendant le dernier siége.

De bonnes nouvelles m'attendoient à Ramlé: j'y trouvai un drogman du couvent de Jérusalem, que le supérieur avoit envoyé au devant de moi. Le chef Arabe qui devoit me conduire rôdoit à quelque distance dans la campagne; car l'aga de Ramlé ne permettoit pas aux Bedouins d'entrer dans la ville.

La tribu la plus puissante de la montagne de Judée fait sa résidence au village de Jérémie: elle peut à volonté ouvrir et fermer aux voyageurs les chemins de Jérusalem. Le scheik de cette tribu étoit mort depuis quelque temps; il avoit laissé son jeune fils Utman sous la tutelle de son oncle Abou-Gosh: celui-ci avoit deux frères, Dgiaber Ebraïm-Habd-el-Rouman, qui m'accompagnèrent à mon retour.

Nous quittâmes Ramlé le 4, à minuit. Nous achevâmes de traverser la plaine de Saron, et nous entrâmes dans les montagnes de Judée. Quand le jour fut venu, je me trouvai dans un labyrinthe de montagnes de forme conique, toutes semblables entr'elles, et enchaînées l'une à l'autre par la base. J'arrivai à la vallée de Jérémie; je descendis dans celle de Térébinthe, laissant le château des Maccha-

bées sur ma droite. Les rochers, qui jusque-là avoient conservé quelque verdure, se dépouillèrent. Peu à peu toute végétation cessa, et l'amphithéâtre tumultueux des monts prit une teinte rouge et ardente. Parvenu à un col élevé, je découvris tout-à-coup une ligne de murs gothiques. Au pied de ces murs paroissoit un camp de cavalerie turque dans toute la pompe orientale. Le chef Arabe s'écria: *El-Qods!* la Sainte! (Jérusalem) et s'enfuit au grand galop. (1)

Les cris du drogman qui me disoit de resserer notre troupe, parce que nous allions traverser le camp, me tirèrent de l'espèce de stupeur où la vue des lieux saints m'avoit plongé. Nous entrâmes dans Jérusalem par la porte appelée des Pélerins, et dont le véritable nom est la porte de Damas. Nous allâmes descendre au couvent de Saint-Sauveur. Il faut être dans la position des Pères de Terre-Sainte pour comprendre tout le plaisir que leur causa mon arrivée, ils se crurent sauvés par la seule présence d'un Français. Le gardien (le père Bonaventure de Nola) me dit: « C'est la Provi-» dence qui vous envoie! Vous nous empêcherez » d'être dépouillés, et peut-être assassinés par le » pacha. Vous avez sans doute des firmans de » route? Permettez-nous de les envoyer au pacha, » il saura qu'un Français est descendu au couvent: » il nous croira protégés par la France. L'année » dernière il nous contraignit de payer soixante » mille piastres; d'après l'usage nous ne lui en » devons que quatre mille, encore à titre de sim-» ple présent. Il veut cette année nous arracher

(1) Abou-Gosh, quoique sujet du grand-seigneur, avoit peur d'être bâtonné et *avanié* (selon le langage du pays) par le pacha.

» la même somme, et nous menace de se porter
» aux dernières extrêmités, si nous la refusons.
» Nous serons obligés de vendre les vases sacrés :
» car depuis quatre ans nous ne recevons plus au-
» cune aumône de l'Europe : si cela continue,
» nous nous verrons dans peu forcés d'abandonner
» la Terre-Sainte, et de livrer aux Mahométans
» le tombeau de J. C. »

Je me trouvois trop heureux de pouvoir faire ce que le Père gardien désiroit de moi. Je lui observai toutefois qu'il falloit me laisser aller au Jourdain, avant d'envoyer les firmans, pour ne pas augmenter les difficultés d'un voyage toujours dangereux.

On envoya sur-le-champ chercher un Turc, appelé Ali-Aga, pour me conduire à Bethléem. Cet Ali-Aga étoit fils d'un aga de Ramlé qui avoit eu la tête tranchée par ordre du fameux Djezzar. Ali-Aga étoit né à Jérico, aujourd'hui Rihha, dans la vallée du Jourdain, et il étoit gouverneur de ce village. C'étoit un homme de tête et de courage, dont j'eus beaucoup à me louer. Il commença d'abord par me faire quitter à moi et à mes deux domestiques le vêtement arabe pour reprendre l'habit français : cet habit, jadis si méprisé des Orientaux, inspire aujourd'hui le respect et la crainte. Au reste, la valeur française n'a fait que rentrer en possession de la renommée qu'elle a depuis long-temps dans ce pays. Ce furent des chevaliers de France qui rétablirent le royaume de Jérusalem, et qui cueillirent les palmes de l'Idumée : les Turcs vous montrent encore la fontaine des Chevaliers, la montagne des Chevaliers, la tour des Chevaliers, et l'on voit au calvaire l'épée de Godefroi de Bouillon, qui, dans son vieux

fouréau, semble encore garder le Saint-Sépulcre (1).

On nous amena à cinq heures du soir trois bons chevaux ; le drogman du couvent se joignit à nous ; Ali se mit à notre tête, et nous partîmes pour Bethléem, où nous devions coucher au couvent, et prendre une escorte de six Arabes bethléémites. Nous sortîmes de Jérusalem par la porte des Pélerins ; puis, tournant à gauche et traversant les ravins aux pieds du mont Sion, nous gravîmes une montagne sur le plateau de laquelle nous cheminâmes pendant une heure. Nous laissions Jérusalem au nord derrière nous ; nous avions au couchant les montagnes de Judée, et au levant, à une grande distance, les montagnes d'Arabie. Après avoir dépassé le couvent d'Elie, nous joignîmes le camp de Rama, où l'on montre le tombeau de Rachel. Il étoit nuit lorsque nous arrivâmes à Bethléem. Avec quel plaisir je visitai la crèche du Sauveur, le lieu de l'adoration des Mages, l'oratoire de Saint-Jérome ! Lorsque j'eus relevé les différentes inscriptions, et examiné tout ce qu'il y avoit de remarquable, je me remis en

(1) En descendant dans l'île de Rhodes, dit ailleurs le même écrivain, nous trouvâmes une petite France au milieu de la Grèce :

Procedo, et parvam Trojam, simulataque magnis
Pergama, etc.

Nous parcourons avec un respect mêlé d'attendrissement, une longue rue, appelée encore la rue des Chevaliers : elle est bordée de palais gothiques ; et les murs de ces palais sont parsemés des armoiries des grandes familles de France et de devises en gaulois. Plus loin, est une petite chapelle desservie par deux pauvres religieux : elle est dédiée à Saint Louis, dont on retrouve l'image dans tout l'Orient, et dont nous avons vu le lit de mort à Carthage. Les Turcs, qui ont mutilé partout les monumens de la Grèce, ont épargné ceux de la chevalerie : l'honneur chrétien a étonné la bravoure infidelle, et les Sarasins ont respecté les Croisés.

route pour la mer Morte (1). A peine sortis de Bethléem nous eûmes une légère escarmouche avec une tribu de Bédouins. Bientôt, en nous enfonçant dans le désert, nous découvrîmes de hautes tours qui

(1) L'illustre voyageur omet ici le trait suivant qu'il avoit rapporté dans un autre de ses articles, et qu'on sera bien aise de retrouver ici : « Nous étions à Béthléem, prêts à partir pour la mer Morte, lorsqu'on nous dit qu'il y avoit un Père français dans le couvent. Nous desirâmes le voir. On nous présenta un homme d'environ quarante-cinq ans, d'une figure tranquille et sérieuse. Ses premiers accens nous firent tressaillir; car nous n'avons jamais entendu chez l'étranger, le son d'une voix française, sans une vive émotion; nous sommes toujours prêts à nous écrier comme Philoctète :

Après un si long-temps. . . . . .
O que cette parole à mon oreille est chère !

Nous fîmes quelques questions à ce religieux. Il nous dit qu'il s'appeloit le Père Clément, qu'il étoit des environs de Mayenne; que se trouvant dans un monastère en Bretagne, il avoit été déporté en Espagne avec une centaine de prêtres comme lui; qu'ayant reçu d'abord l'hospitalité dans un couvent de son Ordre, ses supérieurs l'avoient ensuite envoyé missionnaire en Terre-Sainte. Nous lui demandâmes s'il n'avoit point d'envie de revoir sa patrie, et s'il vouloit écrire à sa famille; il nous répondit avec un sourire amer : « Qui est-ce qui se souvient en France d'un capucin? Sais-» je si j'ai encore des frères et des sœurs? Monsieur, voici ma » patrie. J'espère obtenir par le mérite de la Crêche de mon Sau-» veur, la force de mourir ici, sans importuner personne, et » sans songer à un pays où je suis depuis long-temps oublié. »

L'attendrissement du Père Clément devint si visible à ces mots, qu'il fut obligé de se retirer. Il courut s'enfermer dans sa cellule, et ne voulut jamais reparoître : notre présence avoit réveillé dans son cœur des sentimens qu'il cherchoit à étouffer. En quel lieu du monde nos tempêtes n'ont-elles point jeté les enfans de Saint-Louis? Quel désert ne les a point vus pleurant leur terre natale? Telles sont les destinées humaines : un Français gémit aujourd'hui sur la perte de son pays, aux mêmes bords dont les souvenirs inspirèrent autrefois le plus beau des cantiques sur l'amour de la Patrie :

Super flumina Babylonis !

Hélas ! ces fils d'Aaron qui suspendirent leur Cinnor aux

s'élevoient du fond d'une vallée : c'étoit le couvent de Saint-Saba.

Une autre troupe de Bédouins nous assaillit au pied même du monastère. Ali-Aga me sauva la vie en recevant dans la main un coup de poignard qu'un Arabe me portoit par derrière. On se rappelle que je ne veux rien décrire aujourd'hui des lieux que j'ai parcourus. Ainsi je ne parlerai point de cette fameuse retraite de Saint-Saba, bâtie dans le ravin du torrent de Cédron ; par la même raison je garderai le silence sur la mer Morte et sur le Jourdain ; mais telle est l'impression que ces lieux font sur l'ame, qu'au moment où j'écris ceci, je crois encore sentir l'étonnement et l'épouvante qu'inspire cette terre frappée de la main de Dieu. J'ai vu les grands fleuves de l'Amérique, avec ce plaisir que donnent la solitude et la nature ; j'ai visité le Tibre avec empressement, et recherché avec le même intérêt le Céphise, l'Eurotas et le Nil ; mais je ne puis dire ce que j'éprouvai à la vue du Jourdain. Non-seulement ce fleuve me rappeloit une antiquité fameuse, ses rives me présentoient encore le théâtre des miracles de la re-

saules de Babylone, ne rentrèrent pas tous dans la cité de David ; ces filles de Judée qui s'écrioient sur les bords de l'Euphrate :

O rives du Jourdain, & champs aimés des cieux !
Sacrés monts, fertiles vallées,
Du doux pays de nos aïeux,
Serons-nous toujours exilées ?

Ces compagnes d'Esther ne revirent pas toutes Emmaüs et Bethel. Plusieurs laissèrent leurs dépouilles aux champs de la captivité ; et c'est ainsi que nous rencontrâmes loin de la France le tombeau de deux nouvelles israélites :

Lyrnesis domus alta, solo Laurente sepulchrum !

Il nous étoit réservé de retrouver au fond de la mer Adriatique le tombeau de deux filles de rois, dont nous avions entendu prononcer l'oraison funèbre dans un grenier à Londres. Ah ! du

ligion. La Judée est le seul pays du monde qui offre aux voyageurs chrétiens le souvenir des affaires humaines et des choses du Ciel.

Nous couchâmes sur la grève de la mer Morte. J'y fis diverses expériences, et je l'examinai curieusement le lendemain au lever du jour (1). De là je me rendis au Jourdain. Notre habit français nous sauva d'une nouvelle attaque des Arabes, ils n'osèrent nous approcher. J'ai dit qu'Ali-Aga étoit né dans le village de Rihha, l'ancienne Jéricho, et qu'il en étoit gouverneur. Il me conduisit dans ses *États*, où je ne pouvois manquer d'être bien reçu de ses sujets; en effet, ils vinrent complimenter leur souverain. Il voulut me faire entrer dans une vieille masure qu'il appeloit son château; je refusai cet honneur, préférant dîner au bord de la source d'Elisée, nommée aujourd'hui source du Roi. En traversant le village, nous vîmes un jeune Arabe assis à l'écart, la tête ornée de plumes, et paré comme dans un jour de fête. Tous ceux qui passoient devant lui s'arrêtoient pour le baiser au front et aux joues. On me dit que c'étoit un nouveau marié. Nous nous arrêtâmes à la source d'Elisée. On égorgea un agneau, qu'on mit rôtir tout entier à un grand bûcher au bord de l'eau; un Arabe fit griller des gerbes de doura. Quand le festin fut préparé, nous nous assîmes en rond autour d'un plateau de bois, et chacun déchira avec ses mains une partie de la victime.

moins la tombe qui renferme ces nobles dames, aura vu une fois interrompre son silence; le bruit des pas d'un Français aura fait tressaillir deux Françaises dans leur cercueil. Les respects d'un pauvre gentilhomme, à Versailles, n'eussent été rien pour des princesses; la prière d'un chrétien, en terre étrangère, aura peut-être été agréable à des Saintes.

(1) J'ai apporté une bouteille d'eau de cette mer avec laquelle on pourra renouveler l'expérience de Pockoke.

On aime à distinguer dans ces usages quelques traces des mœurs des anciens jours, et à retrouver chez les descendans d'Ismaël des souvenirs d'Abraham et de Jacob.

Les Arabes, partout où je les ai vus, en Judée, en Egypte, et même en Barbarie, m'ont paru d'une taille plutôt grande que petite. Leur démarche est fière. Ils sont bien faits et légers. Ils ont la tête ovale, le front haut et arqué, le nez aquilain, les yeux grands et coupés en amandes, le regard humide et singulièrement doux. Rien n'annonceroit chez eux le sauvage, s'ils avoient toujours la bouche fermée; mais aussitôt qu'ils viennent à parler, on entend une langue bruyante et fortement aspirée; on aperçoit de longues dents éblouissantes de blancheur, comme celles des chacals et des onces: différens en cela du sauvage américain, dont la férocité est dans le regard, et l'expression humaine dans la bouche.

Les femmes arabes ont la taille plus haute en proportion que celle des hommes. Leur port est noble; et par la régularité de leurs traits, la beauté de leurs formes et la disposition de leurs voiles, elles rappellent un peu les statues des prêtresses et des Muses. Nous en rencontrâmes trois dans la montagne de Judée, qui portoient des vases pleins d'eau sur leur tête, et qui donnèrent à boire à nos chevaux. N'est-ce pas là les filles de Laban ou des Madianites? Ceci doit s'entendre avec restriction: ces belles statues sont souvent drapées avec des lambeaux; l'air de misère, de saleté et de souffrance, dégrade ces formes si pures; un teint cuivré cache la régularité des traits; en un mot, pour voir ces femmes telles que je viens de les peindre, il faut les contempler d'un peu loin, se contenter de l'ensemble, et ne pas entrer dans les détails.

La plupart des Arabes portent une tunique nouée autour des reins par une ceinture. Tantôt ils ôtent un bras de la manche de cette tunique, et ils sont alors drapés à la manière antique; tantôt ils s'enveloppent dans une couverture de laine blanche, qui leur sert de toge, de manteau ou de voile, selon qu'ils la roulent autour d'eux, la suspendent à leurs épaules, ou la jettent sur leurs têtes. Ils marchent pieds nus. Ils sont armés d'un poignard, d'une lance ou d'un long fusil. Les tribus voyagent en caravane; leurs chameaux cheminent à la file. Le chameau de tête est attaché par une longue corde de bourre de palmier, au cou d'un âne, qui est le guide de la troupe, et qui, comme chef, est exempt de tout fardeau, et jouit de divers honneurs : chez les tribus riches, les chameaux sont ornés de franges, de banderoles et de plumes.

Les jumens, selon la noblesse de leurs races, sont traitées avec plus ou moins d'honneurs, mais toujours avec une rigueur extrême. On ne met point les chevaux à l'ombre : on les laisse exposés à toute l'ardeur du soleil, attachés en terre à des piquets, par les quatre pieds, de manière à les rendre immobiles; on ne leur ôte jamais la selle, souvent ils ne boivent qu'une seule fois, et ne mangent qu'un peu d'orge en vingt-quatre heures. Un traitement si rude, loin de les faire dépérir leur donne la sobriété, la patience et la vîtesse. J'ai souvent admiré un cheval arabe, ainsi enchaîné dans le sable brûlant, les crins descendant épars, la tête baissée entre ses jambes pour trouver un peu d'ombre, et laissant tomber de son œil sauvage un regard oblique sur ses maîtres. Avez-vous dégagé ses pieds des entraves? Vous êtes-vous élancé sur son dos? *Il écume, il frémit, il dévore*

la terre ; la trompette sonne, il dit : Allons ! (1) Et vous reconnoissez le cheval de Job.

Tout ce qu'on dit de la passion des Arabes pour les contes est véritable, et j'en vais citer un exemple. Pendant la nuit que nous passâmes sur la grève de la mer Morte, nos Bethléémites étoient assis autour de leur bûcher, leurs fusils couchés à terre à leurs côtés ; les chevaux attachés à des piquets, formoient un second cercle en dehors. Après avoir bu le café et parlé beaucoup ensemble, ces Arabes tombèrent dans le silence, à l'exception du scheik. Je voyois à la lueur du feu, ses gestes expressifs, sa barbe noire, ses dents blanches, les diverses formes qu'il donnoit à son vêtement en continuant son récit. Ses compagnons l'écoutoient dans une attention profonde, tous penchés en avant, le visage sur la flamme, tantôt poussant un cri d'admiration, tantôt répétant avec emphase les gestes du conteur : quelques têtes de chevaux et de mulets qui s'avançoient au-dessus de la troupe, et qui se dessinoient dans l'ombre, achevoient de donner à ce tableau le caractère le plus pittoresque, surtout lorsqu'on y joignoit un coin du paysage de la mer Morte et des montagnes de Judée.

Si j'avois étudié avec tant d'intérêt au bord de leurs lacs les hordes américaines, quelle autre espèce de sauvages ne contemplois-je pas ici ! J'avois sous les yeux les descendans de la race primitive des hommes ; je les voyois avec les mêmes mœurs qu'ils ont conservées depuis les jours d'Agar et d'Ismaël ; je les voyois dans le même désert qui leur fut assigné par Dieu en héritage : *Moratus est in solitudine, habitavitque in deserto Pharan.*

(1) *Fervens et fremens sorbet terram ; ubi audierit tucinam, dicit vah !*

Je les rencontrois dans la vallée du Jourdain, aux pieds des montagnes de Samarie, sur les chemins d'Habron, dans les lieux où retentit la voix de Josué, dans les champs de Gomorrhe encore fumant de la colère de Jéhovah, et que consacrèrent ensuite les merveilles miséricordieuses de Jésus-Christ.

Ce qui distingue sur-tout les Arabes, des peuples du Nouveau-Monde, c'est qu'à travers la rudesse des premiers on sent pourtant quelque chose de délicat dans leurs mœurs; on sent qu'ils sont nés dans cet Orient d'où sont sortis tous les arts, toutes les sciences, toutes les religions. Caché aux extrémités de l'Occident, dans un canton détourné de l'univers, le Canadien habite des vallées ombragées par des forêts éternelles, et arrosées par des fleuves immenses; l'Arabe, pour ainsi dire, jeté sur le grand chemin du monde, entre l'Afrique et l'Asie, erre dans les brillantes régions de l'Aurore, sur un sol sans arbres et sans eau. Il faut parmi les tribus des descendans d'Ismaël, des maîtres, des serviteurs, des animaux domestiques, une liberté soumise à des lois. Chez les hordes américaines, l'homme est encore tout seul avec sa fière et cruelle indépendance. Au lieu de la couverture de laine, il a la peau d'ours; au lieu de la lance, la flèche; au lieu du poignard, la massue. Il ne connoit point, et il dédaigneroit la datte, la pastèque, le lait du chameau : il faut à ses festins de la chair et du sang. Il n'a point tissu le poil de chèvre pour se mettre à l'abri sous des tentes; l'orme, tombé de vétusté, fournit l'écorce à sa hutte; il n'a point dompté le cheval pour poursuivre la gazelle, il prend lui-même l'orignal à la course. Il ne tient point par son origine à de grandes

nations civilisées ; on ne rencontre point le nom de ses ancêtres dans les fastes des empires ; les contemporains de ses aïeux sont de vieux chênes encore debout. Monumens de la nature et non de l'histoire, les tombeaux de ses pères s'élèvent inconnus dans des forêts ignorées. En un mot, tout annonce chez l'Américain, le sauvage qui n'est point encore parvenu à l'état de civilisation ; tout indique chez l'Arabe l'homme civilisé retombé dans l'état sauvage.

De retour à Jérusalem, je trouvai le couvent dans l'alarme, le pacha s'étoit porté aux dernières extrémités. Il avoit mandé les Pères dans sa tente, et leur avoit déclaré qu'il les mèneroit enchaînés à Damas, et leur feroit couper la tête, s'ils refusoient de le satisfaire. En vain le gardien, comme Napolitain et comme autorisé par le consul français de Saint-Jean-d'Acre, s'étoit réclamé de la protection de la France ; le pacha avoit répondu qu'il lui falloit de l'argent. J'arrivai dans cette circonstance. Mes firmans, conçus dans les termes les plus forts, étoient motivés sur l'étroite alliance qui régnoit entre la France et la Turquie : on les envoya au pacha. Il craignit alors qu'on ne rendît compte de ses oppressions à l'ambassadeur de France, qui pourroit s'en plaindre à la Porte. Il parla d'accommodement, et finit par accepter un présent de 15,000 piastres, mais en menaçant les Pères de sa vengeance, lorsqu'ils n'auroient plus personne pour les protéger.

J'avoue que je ne connois point de martyre égal à celui de religieux de Terre-Sainte. On ne peut mieux comparer leur position qu'à celle où l'on étoit en France pendant la terreur. Jamais un moment de sûreté, toujours la crainte du pillage et

de la mort. Ceci se fera mieux comprendre quand j'aurai parlé du gouvernement de Jérusalem.

Jérusalem est attachée, on ne sait pourquoi, au pachalick de Damas, si ce n'est à cause de ce système destructeur que les Turcs suivent naturellement, et comme par instinct. Séparée de Damas par des montagnes, plus encore par les Arabes qui infestent les déserts, Jérusalem ne peut pas toujours porter ses plaintes au pacha lorsque ses gouverneurs l'oppriment. Il seroit plus simple qu'elle dépendit du pachalick d'Acre, qui se trouve dans le voisinage. Les Francs et les Pères latins se mettroient sous la protection des consuls qui résident dans les ports de Syrie; les Grecs et les Turcs pourroient faire entendre leur voix. Mais c'est précisément ce qu'on veut éviter : on veut un esclave muet, et non d'insolens opprimés qui oseroient dire quelquefois qu'on les écrase.

Jérusalem est donc livrée à un gouverneur presqu'indépendant. Il peut faire impunément le mal qui lui plaît, sauf à en compter ensuite avec le pacha. On sait que tout supérieur en Turquie a le droit de déléguer ses pouvoirs à un inférieur; et ses pouvoirs s'étendent toujours sur la propriété et la vie. Pour quelques bourses, un janissaire devient un petit aga; et cet aga, selon son bon plaisir, peut vous tuer ou vous permettre de racheter votre tête. Les bourreaux se multiplient ainsi dans tous les villages de la Judée. La seule chose qu'on entende dans le pays, la seule justice dont il soit question, c'est : *Il paiera dix, vingt, trente bourses; on lui donnera cinq cents coups de bâton; on lui coupera la tête.* Un acte d'injustice force à une injustice plus grande : si l'on dépouille un paysan, on se met dans la nécessité de dépouiller le voisin;

car, pour échapper à l'hypocrite intégrité du pacha, il faut avoir, par un second crime, de quoi payer l'impunité du premier.

On croit peut-être que le pacha, en parcourant son gouvernement, porte un remède à ces maux, et venge les peuples : le pacha est lui-même le plus grand fléau des habitans de Jérusalem. On redoute son arrivée comme celle d'un chef ennemi; on ferme les boutiques, on se cache dans des souterrains; on feint d'être mourant sur sa natte, ou l'on fuit dans la montagne.

Je puis attester la vérité de ces faits, puisque je me suis trouvé à Jérusalem au moment de l'arrivée du pacha. A.... est d'une avarice sordide, comme presque tous les musulmans; en sa qualité de chef de la caravane de la Mecque, et sous le prétexte d'avoir de l'argent pour mieux protéger les pélerins, il se croit en droit de multiplier les exactions; il n'y a point de moyens qu'il n'invente. Un des plus ordinaires, c'est de fixer tout-à-coup un maximum fort bas pour les comestibles. Le peuple crie à la merveille, mais les marchands ferment leurs boutiques. La disette commence; le pacha fait traiter secrètement avec les marchands; il leur donne, pour un certain nombre de bourses, la permission de vendre au taux qu'ils voudront. Les marchands cherchent à retrouver l'argent qu'ils ont donné au pacha, ils portent les denrées à un prix extraordinaire, et le peuple, mourant de faim une seconde fois, est obligé, pour vivre, de se dépouiller de son dernier vêtement.

J'ai vu ce même A..... commettre, à Jérusalem, une vexation plus ingénieuse encore : il envoya sa cavalerie piller des Arabes cultivateurs, de l'autre côté du Jourdain. Ces bonnes gens, qui

avoient payé le miri, et qui ne se croyoient point en guerre, furent surpris au milieu de leurs tentes et de leurs troupeaux. On leur vola 2200 chèvres et moutons, 94 veaux, 1000 ânes et 6 jumens de première race : les chameaux seuls échappèrent. Un scheik les appela de loin, et ils le suivirent. Ces fidèles enfans du désert allèrent porter leur lait à leurs infortunés maîtres dans la montagne, comme s'ils avoient deviné que ces maîtres n'avoient plus d'autre nourriture.

Un Européen ne pourroit guère imaginer ce que le pacha fit de ce butin. Il mit à chaque animal un prix excédant trois fois la valeur de l'animal. On envoya les bêtes ainsi taxées aux bouchers, aux différens particuliers de Jérusalem, aux chefs des villages voisins : il falloit les prendre, et les payer sous peine de mort. J'avoue que si je n'avois pas vu de mes yeux cette double iniquité, elle me paroîtroit tout-à-fait incroyable.

Après avoir épuisé Jérusalem, le pacha se retire. Mais afin de ne pas payer les gardes de la ville, et sous prétexte de la caravane de la Mecque, il enmène avec lui les soldats. Le gouverneur reste seul avec une douzaine de sbires qui ne peuvent suffire à la police intérieure, encore moins à celle du pays. L'année dernière il fut obligé de se cacher lui-même dans sa maison, pour échapper à des bandes de voleurs qui passoient par-dessus les murs de Jérusalem, et qui furent au moment de piller la ville.

A peine le pacha a-t-il disparu, qu'un autre mal, suite de son oppression, commence : les villages dévastés se soulèvent, ils s'attaquent les uns les autres pour exercer des vengeances héréditaires. Toutes communications sont interrompues. L'agri-

culture périt; le paysan va pendant la nuit ravager la vigne, et couper l'olivier de son ennemi. Le pacha revient l'année suivante; il exige le même tribut dans un pays où la population est diminuée. Il faut qu'il redouble d'oppression, et qu'il extermine des peuplades entières. Peu à peu le désert s'étend; on ne voit plus que de loin en loin des masures en ruines, et à la porte de ces masures des cimetières toujours croissant : chaque année voit périr une cabane et une famille, et bientôt il ne reste que le cimetière, pour indiquer le lieu où le village s'élevoit.

CH.

XVI.

Suite du même sujet. — Description de Jérusalem.

VUE de la montagne des Oliviers, de l'autre côté de la vallée de Josaphat, Jérusalem présente un plan incliné sur un sol qui descend du couchant au levant. Une muraille crénelée, fortifiée par des tours et par un château gothique, enferme la ville dans son entier, laissant toutefois au dehors une partie de la montagne de Sion, qu'elle embrassoit autrefois.

Dans la région du couchant et au centre de la ville, vers le Calvaire, les maisons se serrent d'assez près; mais au levant, le long de la vallée de Cédron, on aperçoit des espaces vides, entre autres l'enceinte qui règne autour de la mosquée bâtie sur les débris du Temple, et le terrein presqu'aban-

donné où s'élevoit le château Antonia et le second palais d'Hérode.

Les maisons de Jérusalem sont de lourdes masses carrées fort basses, sans cheminées et sans fenêtres; elles se terminent en terrasses aplaties ou en dômes, et elles ressemblent à des prisons ou à des sépulcres. Tout seroit à l'œil d'un niveau égal, si les clochers des églises, les minarets des mosquées, les cimes de quelques cyprès et les buissons des aloès et des nopals, ne rompoient l'uniformité du plan. A la vue de ces maisons de pierres renfermées dans un paysage de pierres, on se demande si ce ne sont pas là les monumens confus d'un cimetière au milieu d'un désert ?

Entrez dans la ville, rien ne vous consolera de la tristesse extérieure : vous vous égarez dans de petites rues non pavées qui montent et descendent sur un sol inégal, et vous marchez dans des flots de poussière ou parmi des cailloux roulans; des toiles jetées d'une maison à l'autre augmentent l'obscurité de ce labyrinthe; des bazars voûtés et infects achèvent d'ôter la lumière à la ville désolée; quelques chétives boutiques n'étalent aux yeux que la misère; et souvent ces boutiques même sont fermées dans la crainte du passage du Cadi; personne dans les rues, personne aux portes de la ville; quelquefois seulement un paysan se glisse dans l'ombre, cachant sous ses habits les fruits de son labeur, dans la crainte d'être dépouillé par le soldat. Dans un coin à l'écart, le boucher arabe égorge quelque bête suspendue par les pieds à un mur en ruines : à l'air hagard et féroce de cet homme, à ses bras ensanglantés, vous croiriez qu'il vient plutôt de tuer son semblable, que d'immoler un agneau. Pour tout bruit dans la cité déicide, on entend par inter-

valle le galop de la cavale du désert : c'est le janissaire qui apporte la tête du bédouin, ou qui va piller le Fellah.

Au milieu de cette désolation extraordinaire, il faut s'arrêter un moment pour contempler des choses plus extraordinaires encore. Parmi les ruines de Jérusalem, deux espèces de peuples indépendans trouvent dans leur foi de quoi surmonter tant d'horreurs et de misères. Là vivent les religieux chrétiens que rien ne peut forcer à abandonner le tombeau de Jésus-Christ, ni spoliations, ni mauvais traitemens, ni menaces de la mort. Leurs cantiques retentissent nuit et jour autour du saint sépulcre. Dépouillés le matin par un gouverneur turc, le soir les retrouve au pied du Calvaire, priant au lieu où Jésus-Christ souffrit pour le salut des hommes. Leur front est serein, leur bouche riante. Ils reçoivent l'étranger avec joie. Sans forces et sans soldats, ils protègent des villages entiers contre l'iniquité. Pressés par le bâton et par le sabre, les femmes, les enfans, les troupeaux des campagnes se réfugient dans les cloîtres des solitaires. Qui empêche le méchant armé de poursuivre sa proie, et de renverser d'aussi foibles remparts ? La charité des moines : ils se privent des dernières ressources de la vie pour racheter leurs supplians. Turcs, Arabes, Grecs, Chrétiens schismatiques, tous se jettent sous la protection de quelques pauvres religieux francs, qui ne peuvent se défendre eux-mêmes : c'est ici qu'il faut reconnoître avec Bossuet, « que des mains levées vers le ciel, enfoncent plus de bataillons, que des mains armées » de javelots.»

Tandis que la nouvelle Jérusalem sort ainsi *du désert, brillante de clarté*, jetez les yeux entre la

montagne de Sion et le temple; voyez cet autre petit peuple qui vit séparé du reste des habitans de la cité. Objet particulier de tous les mépris, il baisse la tête sans se plaindre; il souffre toutes les avanies sans demander justice; il se laisse accabler de coups sans soupirer; on lui demande sa tête, il la présente au cimetère. Si quelque membre de cette société proscrite vient à mourir, son compagnon ira, pendant la nuit, l'enterrer furtivement dans la vallée de Josaphat, à l'ombre du temple de Salomon. Pénétrez dans la demeure de ce peuple, vous le trouverez dans une affreuse misère, faisant lire un livre mystérieux à des enfans qui le feront lire à leur tour à leurs enfans. Ce qu'il faisoit il y a cinq mille ans, ce peuple le fait encore. Il a assisté six fois à la ruine de Jérusalem, et rien ne peut l'empêcher de tourner ses regards vers Sion. Quand on voit les Juifs dispersés sur la terre, selon la parole de Dieu, on est surpris sans doute; mais, pour être frappé d'un étonnement surnaturel, il faut les retrouver à Jérusalem; il faut voir ces légitimes maîtres de la Judée esclaves et étrangers dans leur propre pays; il faut les voir attendant, sous toutes les oppressions, un roi qui doit les délivrer. Ecrasés par la croix qui les condamne, et qui est plantée sur leurs têtes, près du temple, dont il ne reste pas pierre sur pierre, ils demeurent dans leur déplorable aveuglement. Les Perses, les Grecs, les Romains, ont disparu de la terre; et un petit peuple, dont l'origine précéda celle de ces grands peuples, existe encore sans mélange dans les décombres de sa patrie. Si quelque chose, parmi les nations, porte le caractère du miracle, nous pensons qu'on doit le trouver ici. Et qu'y a-t-il de plus merveilleux, même aux yeux du philosophe, que cette

rencontre de l'antique et de la nouvelle Jérusalem au pied du Calvaire; la première s'affligeant à l'aspect du sépulcre de Jésus-Christ ressuscité; la seconde se consolant auprès du seul tombeau qui n'aura rien à rendre à la fin des siècles?

CH.

XVII.

Sur un ouvrage intitulé : *Essai, sur l'esprit et l'influence de la Réformation de Luther;* par M. VILLERS.

L'OUVRAGE de M. Villers a reçu du public un accueil bien différent de celui dont l'Institut l'a honoré. Mais je ne sais s'il est plus mortifiant pour cet écrivain de voir mépriser un discours que ses juges ont couronné, qu'il n'est injurieux pour la nation de voir couronner un livre qui insulte à sa croyance, et qui attaque jusqu'aux fondemens de la société (1). Sont-ce les principes, est-ce le style de cet ouvrage que l'Institut revêt de son approbation? Il ne m'appartient point de le décider, et il suffira de faire voir quelle sorte de prix il méritoit sous ce double rapport. Plusieurs estiment qu'un tel livre est au-dessous de la critique, comme le seroient aujourd'hui les déclamations d'un Luther, et les sophismes d'un Calvin. Il se peut qu'ils aient raison de penser ainsi, et qu'on n'ait pas tort cependant de le critiquer. Il faut accorder quelque

(1) Il est juste de faire observer aux lecteurs que ce n'est qu'une classe de l'Institut qui a jugé l'ouvrage de M. Villers.

chose à la faiblesse de ceux que leurs passions retiennent encore dans la barbarie du seizième siècle. On ne doit pas toujours mépriser les erreurs, même les plus méprisables. Il est utile, à bien des égards, qu'il existe un livre où la philosophie moderne se reconnoît elle-même ouvertement pour la fille des *Hus*, des *Luther*, des *Zuingle*, et l'héritière des principes de ces moines séditieux. Il est bon qu'on sache avec quel sang froid et quelle méthode on professe encore aujourd'hui ces principes qui ont porté dans le monde la haine de toute autorité religieuse et politique. Il faut qu'on sache que ces philosophes appellent maintenant la révolution un *corollaire* de leur doctrine, en sorte que pour agiter toute l'Europe, et ôter la vie à plusieurs millions d'hommes, il n'a fallu que presser les conséquences de leurs principes, et mettre de la suite dans ses idées. Flatteuse perspective pour toute nation qui seroit tentée de confier le pouvoir à ces terribles logiciens! Mais maintenant que les chefs des états, mieux inspirés, travaillent à resserrer le lien de l'obéissance, et que les peuples, fatigués d'une servitude licencieuse, implorent la vraie liberté et le repos de l'ordre, osons demander compte de leurs systèmes à ces fanatiques de démocratie qui parlent encore de *faire des républiques* et de *morceler les états* pour le bonheur du genre humain. Si l'expérience qu'ils ont faite ne leur suffit pas, elle suffit à l'univers qui s'en souviendra éternellement. C'est aussi un outrage trop sanglant, et une dérision trop amère, d'oser vanter encore à notre nation la philosophie qu'ils lui ont apprise, et la liberté qu'ils lui ont donnée.

Je ne me persuaderai sûrement pas que la classe de l'Institut qui a couronné l'ouvrage de M. Villers,

si que M. Villers lui-même, approuvent les conséquences de cette philosophie. Mais l'homme le plus modéré pose tranquillement, dans la spéculation, un principe dont la pratique va bouleverser le monde entier. Il faut croire, pour l'honneur de l'humanité, que les premiers philosophes qui commentèrent les *Droits de l'Homme*, ne savoient pas qu'ils déchaînoient des tigres dans la société; mais, après que des torrens de sang en ont attesté les effets, avec quel jugement M. Villers vient-il s'extasier encore sur la théorie de ces *droits* ! Il est vrai que *les philosophes de* 1793 ayant donné dans ce qu'il appelle *une excentricité vraiment risible* (1), M. Villers ne veut pas qu'on prenne leurs principes tout-à-fait à la rigueur, et il parle d'un *milieu modéré* (comme s'il y avoit des milieux extrêmes), qu'il faut tenir *entre la démocratie spéculative et la démocratie pratique.* Etrange philosophie, qui donne aux hommes des principes qu'ils doivent craindre de pratiquer dans toute leur étendue, et qui prétend leur enseigner des vérités dont l'application seroit une erreur ! Voilà comme ces docteurs gouvernent les passions humaines. Ils s'applaudissent d'avoir rompu la digue, et ils disent au torrent : Vous êtes libre, mais n'allez pas nous inonder. N'est-ce pas se jouer manifestement de la société et de ses lois, et, sous l'apparence d'un discours mitigé, tendre au renversement de tout ordre ? Ainsi, M. Villers, qui est si ferme sur le

(1) M. Villers, qui est un écrivain prodigieusement sérieux, et à qui tout paroît effroyable dans la conduite des papes, trouve enfin quelque chose de *risible* dans les massacres de 93. Cela est heureux ! Le beau mot que *l'excentricité des Jacobins*, pour peindre leur règne de sang ! La barbarie du style est égale à celle des idées.

chapitre des *Droits de l'Homme*, veut bien que les derniers de l'état se croient égaux aux premiers, mais non pas qu'ils le soient en effet. Il leur accorde la spéculation, et il leur interdit la pratique. C'est là son *milieu modéré*. Mais qui ne voit que les peuples, prévenus d'un tel principe, ne s'arrêteront point à des distinctions si frivoles, et que, dégoûtés d'une vaine théorie qui ne flatte que l'orgueil philosophique, ils passeront à la pratique de cette égalité qui leur promettra des biens plus réels? N'est-ce pas là la marche que les passions ont déjà suivie? Et pourquoi ne la suivroient-elles pas encore? Et par quelle inconcevable démence les philosophes prétendroient-ils nous persuader qu'on peut aujourd'hui poser les mêmes principes, sans courir le risque d'en voir échapper les mêmes conséquences?

Mais pour mettre ces vérités dans un plus grand jour, il sera nécessaire de remonter à quelques idées premières que M. Villers n'a pas même entrevues. On ne trouve, dans son ouvrage, aucun de ces principes généraux qu'un auteur habile jette en avant, comme des fondations sur lesquelles s'appuient toutes ses preuves. Il a pris une méthode plus aisée et plus convenable à son talent: c'est de ramasser toutes les déclamations de son Ecole contre les papes, contre l'Eglise, contre les princes catholiques; et pourvu qu'il ait fait sonner bien haut les mots de *liberté* et de *philosophie*, qui sont les foudres de son éloquence, il est assuré d'avoir mis en poudre tout l'édifice de la religion romaine. Il se jette dans l'histoire, et dans un amas de compilations superflues, où il se noie faute de savoir quel art doit présider à l'emploi de l'érudition. Il ignore que l'histoire n'a de force que lorsqu'elle vient à

l'appui des vérités que le raisonnement a établies, mais que tout le monde se défie d'un charlatan qui commence par arranger les faits à sa convenance, qui atténue les uns, qui grossit les autres, et qui les dénature tous, pour leur faire prouver tout ce qu'il veut.

Arrêtons-nous un moment au chapitre où M. Villers prétend nous donner des instructions générales sur l'*essence des réformations*. Il a découvert, dans cette *essence*, et il veut bien nous l'apprendre, dans *l'effusion de son ame*, que les révolutions sont très-utiles et très-desirables (1), attendu que ce sont des moyens essentiels de *perfectibilité*, dont la seule vue *pour enflammer les belles ames*; mais que *les ames paisibles*, qui ne sont pas belles, et *les esprits modérés* qui ne sont pas philosophes, *qu'effraient une marche bondissante et les fureurs, des révoltes, ceux-là* font *de l'histoire une idylle, et de l'univers une Arcadie*. M. Villers, qui ne s'amuse point à la pastorale, mais qui aime les *marches bondissantes*, et à qui *les fureurs des révoltes* ne font pas peur, doit donc, en vertu de cette théorie des *belles ames*, admirer la révolution de la Réforme, qu'Erasme appelpit *la tragédie luthérienne*, et encore plus la révolution française, qui en est un *corollaire*, et qui, d'ailleurs, est bien plus tragique. Voilà le raisonnement sur lequel ce philosophe a bâti tout son ouvrage, et je défie d'y trouver

(1) Voyez pages 22 et 126, où M. Villers nous parle *des beaux effets* de ces révolutions, *qui, déplaçant toutes les propriétés, fruits des institutions sociales, ne laissent à leur place que la grandeur d'ame, les vertus et les talens, fruits de la seule nature*. C'est là le solide de la réforme et de la philosophie, c'est ce *déplacement des propriétés*. Il est bien juste qu'on gagne quelque chose à faire des révolutions et à les vanter.

une idée qui ne rentre point dans celle-là. M. Villers abuse ici d'une lueur de raison, qui ne lui apparoît que pour l'éblouir. Il a lu quelque part que les révolutions servent à l'instruction des hommes ; mais il n'a pas compris cette pensée. Elle ne signifie pas, comme il le suppose, que les révolutions soient l'explosion de quelque vérité qu'il faille acheter avec du sang, mais qu'au contraire, étant l'ouvrage des passions, soulevées par une fausse doctrine, elles tournent à l'instruction des peuples, en les corrigeant par les malheurs qu'elles entraînent à leur suite. C'est aussi de cette manière qu'il faut entendre cet état meilleur où la société arrive après les grandes secousses. Tout peuple qui sort de l'ordre, est forcé d'y retourner par son désordre même. Il est malheureux jusqu'à ce qu'il y rentre. C'est ainsi que notre nation, lassée des horreurs de l'indépendance, demande à se reposer dans ses anciennes lois, et qu'elle s'est corrigée de la philosophie par la philosophie elle-même. Les révolutions sont donc les châtimens de l'erreur, et non les progrès de la vérité. Bien loin d'être desirables, elles ne peuvent servir qu'à apprendre aux hommes à n'en plus faire.

Mais comment les hommes en tireront-ils cette instruction, si on leur laisse des maîtres tels que M. Villers, qui se font gloire de leur enseigner, avec *Zuingle*, que le peuple peut renverser l'autorité quand elle lui déplaît, et déposer ses magistrats quand il les juge *oppresseurs* (pag. 132) ; qui n'approuvent la doctrine de Luther que parce qu'ils y voient *le renversement de toute monarchie divine et humaine ?* Je demande à tout homme sensé si la société peut se maintenir avec de tels principes, et si ce n'est pas se moquer, de prétendre

qu'en prêchant une doctrine si favorable aux passions, on apprendra aux hommes à agir sans passion, et à tenir un *milieu modéré*?

Mais tâchons de porter notre vue plus haut, et considérons dans une plus grande lumière ces principes de la société que M. Villers attaque sans les connoître.

Il y a deux choses dans l'homme qui intéressent l'ordre social, sa volonté et ses actions : car l'homme peut vouloir le mal, et il le peut commettre; et pour prévenir ce mal dans sa source, il ne suffit pas de punir l'action qui le commet, si l'on ne redresse aussi la volonté qui le produit. Il faut donc tout à-la-fois à la société, et des lois qui éclairent la volonté des hommes, et un pouvoir qui règle leurs actions.

Voilà, M. Villers, un principe certain, et il en faut prouver la fausseté, ou convenir que votre philosophie, qui proclame l'indépendance des volontés, est une doctrine anti-sociale. Il n'est plus temps de vous envelopper dans vos subtiles distinctions, et de nous répondre que, si vous laissez les hommes libres de vouloir le mal, vous ne leur ordonnez pas de le commettre, et que vous ne défendez point aux lois de le punir. Car, qui ne voit qu'en dernier ressort c'est réduire tout votre système et toute la société à l'institution des gibets et des échafauds? Et s'il faut le rappeler, philosophes, pour votre instruction et pour la nôtre, par quels autres moyens nous avez-vous gouvernés? Quel autre système avez-vous mis en pratique? Ce n'est pas là une vaine théorie. Ici l'expérience vous presse, les faits parlent, le monde a les yeux ouverts sur ce débordement de crimes dont vos spéculations ont inondé la France, ses colonies, ses

voisins, toute l'Europe ; et lorsque le bras de la justice se lasse tous les jours à punir des forfaits inconnus avant vous, vous osez reproduire encore ce principe de toutes les révoltes, cette abominable doctrine de l'insurrection, et ces droits insensés qui ont effacé tous les devoirs! vous osez les reproduire, au mépris de la conscience publique de votre nation, qui embrasse ses autels à peine sortis de leurs ruines ; au mépris même de l'autorité politique, qui appelle au secours des mœurs et de la bonne-foi, prêtes à s'éteindre, ces lois religieuses que vous insultez, mais qui n'en sont pas moins les protectrices de votre liberté et de votre vie !

Car, s'il faut vous l'apprendre, M. Villers, il y a deux sortes de libertés ; l'une fausse, l'autre véritable. Il y a la liberté des passions et des sauvages qui rejette les lois divines comme un joug importun : *Projiciamus à nobis jugum ipsorum.* C'est celle que vous avez vu régner, les deux pieds dans le sang, au milieu de cet empire. Celle-là déclare toutes les volontés libres, et ne connoît d'autre obstacle que la force. Mais la liberté sociale qui lui est opposée, consiste en ce que les volontés et les actions des hommes étant réglées par des lois, aucun ne peut attenter au repos de son voisin, ni même *déplacer les propriétés*, M. Villers.

Ceci nous ramène à la suite de notre raisonnement. Si l'homme a besoin d'être réglé parce qu'il a des passions, il est évident qu'il ne peut être sa règle à lui-même. Car sa volonté réglera-t-elle sa volonté ? ce seroit un cercle vicieux. Mais il ne prendra pas non plus sa règle dans la volonté des autres hommes, sujets aux mêmes erreurs et aux mêmes passions que lui. Ce seroit une servitude : toute loi qui vient de l'homme est tyrannique, et

les philosophes qui s'y soumettent sont des esclaves. Il faut à l'homme vraiment libre une règle qui soit supérieure au genre humain, qui soit indépendante de lui, dont la rectitude inaltérable subsiste pour faire fléchir ses passions, ou pour les condamner; une règle enfin, à laquelle la société puisse en appeler sans cesse, pour n'être pas le jouet éternel des caprices et des disputes des hommes. Or, cette règle si nécessaire au monde moral, et sans laquelle la société n'existeroit pas, ne peut se trouver que dans les lois émanées de Dieu même. Donc Dieu a donné des lois à la société.

Ce principe posé, les conséquences s'enchaînent d'elles-mêmes, et l'application en sera facile à la question qui nous occupe. Mais, obligé de resserrer en peu de mots ce qui seroit la matière d'un long traité, qu'il me soit permis de renvoyer le lecteur à la source de l'instruction. L'illustre auteur de *la Législation primitive* a répandu sur la société des lumières dont l'influence se fait sentir en Europe sur tous les esprits justes, et qui ne laissent plus voir dans les préjugés de la philosophie moderne que la double barbarie de la corruption et de l'ignorance.

J'ose donc engager M. Villers à se hâter d'en sortir, et son livre même lui en fournit les moyens. Car en prenant les choses qu'il nous accorde, et dans ses propres termes, pour un fondement fixe et convenu, on peut lui faire voir, par la seule force des conséquences, qu'il ne peut raisonner avec ordre sans être obligé de rentrer dans nos principes.

En effet, il avoue d'abord (et je cite ses paroles) que *la réforme divine opérée par J. C. est essentiel-*

lement cosmopolite ou catholique, suivant la vraie étymologie de ce terme. (Page 31.)

Il ajoute, que *quand la société religieuse, fondée en son nom, s'étendit par toute la terre, il convint d'ajouter à sa forme.*

De là, dit-il, *le pouvoir qu'a pu transmettre sur ce point le législateur à la future Eglise* (Pag. 32.)

Or, ce qui résulte clairement de ces passages, c'est que M. Villers nous accorde deux choses : l'une, que J. C. a institué des lois divines, pour régler les volontés des hommes; et l'autre, qu'il a donné à son Eglise un pouvoir nécessaire pour la régir. C'est dire beaucoup ; mais allons plus loin, et voyons quelle est la raison de ce pouvoir. Je demande quelle force et quelle stabilité auroient ces *lois divines* dont parle M. Villers, si elles étoient abandonnées à la liberté des opinions, si chacun avoit le droit de les interpréter, de les entendre à sa manière, et de les tordre en tout sens, pour les accommoder à ses passions? Il est manifeste qu'en les établissant sur un fondement si ruineux, ce seroit les détruire ; ce seroit replonger la société dans le chaos d'où on la vouloit tirer, et finalement laisser l'homme sans règle et sans frein. Or, Dieu n'a pu, sans doute, exposer les lois religieuses, les lois sociales, à ce désordre. Il a donc dû établir une autorité pour les maintenir contre toute innovation. Voilà la raison philosophique de ce pouvoir que M. Villers reconnoît avoir été institué par le divin fondateur du Christianisme. Cette autorité est tellement fondée en droit, elle est tellement appropriée aux besoins des hommes qu'il faut conduire, que Leibnitz, le plus éclairé des protestans, ne fait pas difficulté de la reconnoître dans la

pape, *Puisque Dieu*, dit-il, *est le Dieu de l'ordre, il s'ensuit qu'il y a aussi, le droit divin, dans son Eglise, un souverain magistrat spirituel.* (Epist. ad Fabric.) Or, une autorité qui a ces caractères, une autorité que la raison humaine réclame comme le terme de toutes les disputes, et que la société implore comme le fondement de son ordre et de ses lois, est manifestement une autorité légitime; et si l'on considère par quel juste enchaînement les aveux de M. Villers ont amené cette conclusion, on sentira que ce point doit être désormais, entre nous, hors de contestation.

Mais, à présent, qui oseroit justifier Luther? Qui oseroit vanter l'esprit et l'influence de sa révolte, lorsqu'il suit clairement de tout ce qui vient d'être établi et reconnu, que ce chef de la Réforme, en soulevant les nations contre l'Eglise et son pouvoir, ne fit qu'enseigner aux hommes à mépriser une autorité légitime, une autorité nécessaire? Cette conséquence est inébranlable; et M. Villers peut maintenant s'emporter tout à son aise contre les papes, il peut en exagérer les abus, il peut ajouter vingt volumes de déclamations à celui qu'il a déjà mis en lumière. Le siècle dernier lui fournira une bibliothèque d'injures contre l'Eglise; il peut la copier. Misérable ressource des esprits foibles, de s'aigrir contre les défauts inséparables de l'exercice de l'autorité, pour attaquer l'autorité même! Quoi! parce qu'il aura existé un Alexandre VI qui donna l'exemple des mauvaises mœurs; parce qu'un Grégoire VII, et quelques autres, auront abusé du pouvoir, dans un siècle peu éclairé, j'en conclurai que ce pouvoir n'est plus légitime! Parce que des ministres de l'Evangile n'auront pas suivi ses lois, je détruirai l'Evangile!

Et parce que la société n'est pas parfaite, je dirai qu'il n'y a plus d'ordre ni de lois dans la société ! Voilà pourtant le pitoyable sophisme sur lequel toute cette philosophie roule depuis un siècle. Logique si perverse et si faible, parce qu'elle est si passionnée ! Raisonnement si faux, qu'il prouve tout le contraire de ce qu'on veut lui faire prouver ! Eh ! philosophes, c'est précisément parce que l'homme peut abuser un moment de l'autorité, qu'il faut maintenir cette autorité avec plus de force que jamais, de peur que les hommes sans raison ne la détruisent en voulant la corriger, et ne renversent la société, pour la redresser à leur manière. Car enfin, s'il faut se venger des abus de l'autorité par d'autres abus, s'il faut punir la tyrannie par la révolte, et, comme il arrive toujours, réprimer la révolte par la tyrannie, dans quel cercle effroyable de vengeances nous conduisez-vous, et où s'arrêteront les passions de l'homme, dans cette suite d'abymes qui s'appelleront l'un l'autre ? Vous attaquez l'autorité, parce que l'homme en abuse ! mais pouvez-vous éviter que l'autorité ne soit dans la main des hommes ? Vous ne la pourrez donc jamais souffrir. Ainsi, il n'y a point de milieu : il faut ou savoir pardonner des abus passagers et inévitables dans les institutions humaines, ou bien il faut détruire toute autorité sur la face de la terre. (1)

Voilà, M. Villers, la dernière conséquence de la Réforme, et de votre philosophie qui en est le triste

(1) Quand on dit qu'il faut pardonner les abus, on n'entend pas qu'il faille les laisser subsister ; mais c'est à la raison à les déraciner lentement. C'est ainsi que la France, sans prendre les principes de Luther, sut donner de justes bornes à l'autorité des papes, et on en voit des exemples dès le temps de Saint-Louis.

fruit. Et si, invoquant à notre tour les témoignages de l'histoire, nous y voulons chercher des preuves sensibles d'une vérité si redoutable pour vous, nous y verrons votre pratique suivre de point en point une si pernicieuse théorie. Car de même que, dans la spéculation, vous tendez tout à-la-fois à affranchir les volontés des hommes de l'autorité religieuse, et leurs actions de l'autorité politique, de même nous verrons les peuples, sous la double influence de cette doctrine, devenir tout ensemble incrédules et rebelles. Et, en effet, lorsque Luther eut renversé l'autorité établie, qui pouvoit fixer la croyance publique? qui pouvoit empêcher les peuples de se précipiter d'erreur en erreur, jusqu'aux derniers excès de l'athéisme? Luther fut-il une autorité pour Carlostad? empêcha-t-il Zuingle et Œcolampade de se moquer de sa doctrine? La confession d'Ausbourg arrêta-t-elle Calvin? Le monde vit ces rebelles se révolter les uns contre les autres, s'acharner dans leurs disputes sans y pouvoir trouver d'issue, et n'avoir de sentiment commun que la haine de l'autorité ancienne qui les condamnoit tous. Ainsi les mœurs n'avoient plus de règle, et chacun se pouvoit créer une foi à sa mode, qui ne lui imposoit qu'autant qu'il le vouloit, jusqu'à ce que la philosophie, qui se piquoit de raisonner plus conséquemment que ses maîtres, vînt leur apprendre que puisqu'ils s'étoient faits les juges de leur religion, le plus court étoit de n'en plus avoir.

Voilà donc quelle fut, sous ce rapport, *l'utile influence* de la Réforme. Mais le même principe, qui fait que les hommes se révoltent contre les lois religieuses, les porte également à secouer le joug de l'autorité politique. M. Villers ne nous cache

point qu'il est de l'avis de François Ier, qui pensoit que les nouveautés de Luther tendoient à détruire *toute monarchie divine et humaine*. Il avance hardiment qu'on peut prendre cela pour *une autorité*. Ainsi, les souverains peuvent se tenir pour avertis; et si les *corollaires* philosophiques les précipitent du trône, ils ne pourront prétexter cause d'ignorance. M. Villers les menace bravement. Je ne sais pourtant quelle mauvaise honte le fait ensuite revenir sur ses pas; et pour justifier la Réforme de ses tentatives d'insurrection, il observe que ni Gustave Wasa, ni Henri VIII, ne furent détrônés par elle. L'exemple de Gustave n'est pas heureux; car tout le monde sait ce que ce prince eut à souffrir du luthéranisme, qu'il avoit adopté dans la vue de s'emparer des biens de l'Eglise. Les deux confidens de Luther, qu'il éleva aux premiers honneurs de la Suède, travaillèrent sourdement à sa perte; ils décrièrent son administration avec un acharnement intéressé, et l'un d'eux s'engagea même dans un plan de haute trahison; en sorte que s'ils ne détrônèrent pas Gustave, ce ne fut ni la faute de leurs maximes, ni celle de leurs intrigues; c'est que ce prince habile sut se défendre. Ils n'eurent pas plus de pouvoir sur Henri VIII, quoiqu'ils aient eu tant de complaisance pour ses débauches. Mais n'est-ce donc pas assez de gloire pour ces réformateurs, d'avoir, cent ans plus tard, abattu la tête de Charles Ier, et d'avoir laissé de dignes héritiers de leur doctrine, qui, dans le siècle des lumières, conduisirent Louis XVI à l'échafaud?

Si ces événemens furent des *corollaires éloignés, mais nécessaires, de la réformation*, la révolte des paysans de la Souabe et de la Franconie en

fut assurément une conséquence très-prochaine et très-directe. Luther, qui voyoit ces troubles, « se » reprochoit souvent, dit M. Villers, d'y avoir » donné lieu, *bien qu'innocemment.* » On a vu ce qu'il faut penser de cette innocence, dans la spéculation, et les faits historiques l'éclaircissent encore mieux. « Il faut avouer que la réformation a » momentanément fait rétrograder le règne de la » lumière. (La lumière régnoit donc, M. Villers?) » Qu'on se figure les dévastations inouies dont la » malheureuse Allemagne devint la proie; la guerre » des paysans de la Souabe, celle des Anabaptistes » de Munster, celle de la ligue de Smalcade contre » Charles-Quint; *celle épouvantable*, enfin, qui » dura jusqu'au traité de Westphalie, et même » après ce traité. L'Empire fut changé par elle en » un vaste cimetière, où deux générations furent » englouties, où les villes n'étoient que des ruines » fumantes, des monceaux de cendre, les écoles » desertes et sans maîtres, l'agriculture détruite, » les manufactures incendiées, et sur-tout *les pro-* » *priétés déplacées.* » (Page 309.)

C'est avec cette force que M. Villers établit l'*utile influence de la Réforme et les beaux effets des révolutions.* On laisse à juger l'Europe si ce qui lui reste de la doctrine du moine Luther, c'est-à-dire, la philosophie moderne, suffit pour la dédommager *d'un siècle et demi de crise mortelle, de guerres sanglantes, de soulèvemens et de troubles.*

Le plus grand avantage politique que M. Villers aperçoive dans cette doctrine, c'est qu'elle tend à faire des *démocraties* et à *morceler les états.* Car il est bon de savoir que ce philosophe du dix-huitième siècle en est encore à regarder comme des chefs-d'œuvre les confédérations anarchiques de

la Grèce, et les cantons Suisses, et les Provinces-Unies, et la république de Genève, et tous ces gouvernemens que les passions populaires ont bâtis sur le sable, et dont le torrent de la révolution a démontré, en passant, la foiblesse et la folie (1). Aussi fait-il un grand mérite à la Réforme d'avoir soulevé une partie de l'Allemagne contre le chef de l'empire, afin de *morceler* et d'affoiblir la puissance autrichienne. Il ne voit pas que les réformateurs servoient, par un tel moyen, la cause des barbares, et menaçoient l'Europe d'une ruine totale. « Le luthéranisme, dit M. de Bonald, avoit commencé en Allemagne, au fort de la guerre des » Turcs, et dès sa naissance il s'étoit montré d'in» telligence avec les ennemis du nom chrétien.... » C'est à l'identité de *leurs* principes, autant peut» être qu'à l'envie de susciter des embarras à la » maison d'Autriche, qu'il faut attribuer l'avis de » Luther, qui ne vouloit pas qu'on *résistât à la volonté de Dieu, qui nous visitoit par les Turcs.* » Il n'y a peut-être au monde que M. Villers, qui puisse ne pas comprendre ce que la société avoit à craindre de cette *visite*, que les lutheriens appeloient par leurs vœux, et secondoient de leurs révoltes : et sûrement il ne concevra par davantage, que si l'Europe, au lieu de la vaste monarchie de

(1) *La foiblesse et la folie.* Il nous semble qu'un tel argument prouve bien moins la foiblesse et surtout la folie des gouvernemens qu'il attaque, que la force du torrent qui entraînoit pêle-mêle Républiques et Monarchies. Le sentiment exclusif de M. Delalot a d'ailleurs contre lui de graves autorités desquelles on peut conclure que le crime des novateurs politiques du 16.e et du 18.e siècle n'a pas été précisément d'être des républicains, mais de l'être dans les monarchies, c'est-à-dire d'être des révolutionnaires.

(Voyez la note suivante.)

l'Autriche, n'eût eu pour la défendre, que la ligue de Smalcalde, ou tout autre confédération de petits états, c'en étoit fait de la chrétienté.

Mais que peut-on attendre d'un homme qui n'étudie l'histoire que pour y trouver de quoi nourrir sa haine contre l'unité du pouvoir, cette grande pensée du christianisme (1); d'un homme que ses

(1) *L'unité du pouvoir, cette grande pensée du Christianisme.* Comme l'invention de la Monarchie ne sauroit être attribuée au Christianisme auquel elle est si antérieure, c'est sans doute de son perfectionnement que M. Delalot veut parler. Mais alors pour que l'éloge de la Religion ne soit pas, à cet égard, incomplet ou inexact, il est nécessaire de remarquer qu'elle n'a pas seulement perfectionné le gouvernement monarchique (en dressant *les trônes dans les consciences*, selon l'expression de Bossuet), mais encore étendu le même bienfait à tous les gouvernemens; qu'elle recommande l'obéissance envers tous, s'accommode à tous, les perfectionne tous également soit par la soumission qu'elle leur assure, soit par la douceur qu'elle leur inspire; et qu'en un mot, sa protection étendue à tous sans exclusion ni préférence d'aucun, est un trait de sa sagesse que ses apologistes n'ont pas oublié. C'est du moins un point de sa doctrine qu'on ne sauroit contester. Il est exposé en peu de mots par M. l'abbé Fleury, dans le passage suivant : « comme Jésus-» Christ, dit ce sage et savant écrivain, ne nous a rien révélé » touchant le gouvernement temporel, nous nous en rapportons » au droit naturel et aux anciennes loix de chaque Nation. » Nous croyons que la Religion s'accommode avec toutes les » formes légitimes de Gouvernement; que l'on peut être Chré-» tien à Venise et en Suisse, aussi bien qu'en Espagne et en » France; et chacun doit demeurer soumis et fidèle au gouverne-» ment sous lequel la Providence l'a fait naître. (*Discours sur les Libertés de l'Église Gallicane*, page 57 des *nouveaux Opuscules* de l'abbé Fleury.) A cette autorité, nous joindrons celle de Bossuet qui, en expliquant le texte *non est potestas nisi à deo*, etc. s'exprime de la manière suivante : « Il n'y a, » dit-il, aucune forme de gouvernement, aucun établissement » humain qui n'ait ses inconvéniens, de sorte qu'il faut demeu-» rer dans l'état auquel un longtems a accoutumé le peuple. » C'est pourquoi *Dieu prend en sa protection tous les gouver-*

raisonnemens et ses recherches ont aveuglé comme à l'envie ? On ne peut que lui conseiller de rejeter cet entassement de compilations indigestes, qui surchargent sa mémoire au détriment de sa raison,

» *nemens légitimes en quelque forme qu'ils soient établis :* qui » entreprend de les renverser n'est pas seulement ennemi pu- » blic, mais ennemi de Dieu »; (*Politique tirée de l'Écriture sainte*, Liv. 2, *in fine.*) A ces deux autorités on peut en joindre une troisième, celle de Fénélon, (Voy. son Histoire par M. de Bausset, tom. 2, page 400 ; ou par Ramsay, pag. 179 et suiv.)

Mais ce qui rend plus remarquable, et ce qui met à l'abri de toute critique le passage de Bossuet sur l'imperfection attachée à tous les gouvernemens, c'est celui qui le précède, où ce grand écrivain développe avec une profondeur qu'il n'appartient qu'à lui de réunir à tant de sagesse, les avantages de la monarchie, et en particulier des loix qui réglent en France l'ordre de la succession au trône ; et qui lui font dire que « la France peut se glo- » rifier d'avoir la meilleure constitution d'État qu'il soit possible et » la plus conforme à celle que Dieu même a établie, (*chez les* » *Israëlites*) ce qui montre tout ensemble et la sagesse de nos ancê- » tres et la sagesse particulière de Dieu sur ce Royaume.. » (*ibid.*) Double sagesse livrée à la dérision durant un demi siècle, sacrifiée à une funeste anglomanie et à tant de vains systêmes, enfin remise en honneur de nos jours où elle a trouvé d'éloquens défenseurs lesquels, à la vérité, peuvent y mêler quelquefois des opinions particulières, mais qui ne sauroient faire méconnoître leur mérite, et qu'on est bien libre de ne pas embrasser quand elles s'écartent de la politique de Bossuet.

Quoiqu'il en soit il nous paroit que d'après Bossuet et Fleury, (deux hommes qui ne furent pas seulement habiles dans la science de la religion, mais encore dans celle de la politique qu'ils enseignerent aux héritiers du trône) il nous paroit dis-je, ou plutôt il est évident que l'*unité du pouvoir* ou la monarchie n'est pas un gouvernement qui soit plus favorisé que tout autre par le christianisme ; on peut même ajouter qu'il n'est pas donné en exemple dans la constitution de l'Église (pas plus qu'il ne l'est en précepte dans sa doctrine), puisque l'autorité y réside dans le corps des premiers pasteurs unis à leur chef ; ce qui forme un gouvernement mêlé de monarchie et d'aristocratie. (Voyez le *discours*, cité plus haut, où cette doctrine se trouve très-disertement exposée.)

d'étudier, avec une logique plus saine, les premiers principes de la société, et de porter sur les faits de l'histoire des yeux plus tranquilles et moins troublés par la passion. . . . .

M. Villers est encore plus étonnant en littérature qu'en politique. Dans cette dernière science, il a été puissamment secondé par les grands génies qui ont ouvert la carrière depuis douze ans. Mais, dans l'autre, il est absolument neuf, soit pour les conceptions, soit pour le style.

Il a entrepris de prouver que, dans le pays où règne la croyance de Luther, les lettres ont fait infiniment plus de progrès que dans les pays catholiques. Il s'agissoit donc de trouver dans quelques cantons luthériens, des hommes plus renommés en littérature que ceux que la France et l'Italie ont produits. Or, croyez-vous que cela fût si aisé? Etait-ce une chose si facile, à votre avis, que de trouver des noms dignes d'être opposés à ceux des *Galilée*, des *le Tasse*, des *Descartes*, des *Pascal*, des *Fénélon*, des *Bossuet*, des *Corneille*, des *Racine*, etc., etc. Eh! bien, M. Villers a déterré, dans le fond de la basse Saxe, des gens qui s'appellent Hemsterhuys, Schüttz, Voss, Heeren, Schrœck, Morholf, Seckendorf, Sont-ce là des gens célèbres? Y a-t-il rien de plus connu et de plus répandu que leurs ouvrages? Ils traitent de l'exégèse, de l'archœologie, de la tecnologie, de la catéchistique, de l'herméneutique, et de la caméralistique. Savez-vous, vous autres Français, ce que c'est que la caméralistique? J'oserois bien assurer que Pascal et Bossuet ne le savoient pas. Il est donc évident que la basse Saxe est plus savante et plus lettrée que la France.

Je demande s'il ne faut pas être de bien mauvaise humeur pour chicaner un homme qui raisonne dans ce goût-là. Vouloir prouver que *Schrœck* est plus célèbre que Racine, opposer à des hommes connus dans tout l'univers un tas de noms grotesques et des bas-saxons obscurs, n'est-ce pas, dans le fond, une excellente plaisanterie ? Et l'Institut pouvoit-il résister au plaisir de couronner une originalité aussi piquante ? Je ne vois que M. Mercier, dans le monde, qui puisse s'en fâcher et se plaindre qu'on aille sur ses brisées, car il avait prouvé longtemps avant M. Villers, et avec bien plus d'esprit, que Racine est extrêmement ennuyeux, et que les drames monstrueux de l'Allemagne sont aussi amusans que la philosophie de *Kant*, qui traite du *génie transcendental et formateur, du moi cognitif, qui est un de l'unité de cohérence, de la certitude subjective*, et d'une foule d'autres questions de cet agrément.

M. Villers établit son système littéraire sur un raisonnement unique, dont il est aisé de sentir la force. Pourquoi, dit-il, les professeurs de Gottingue sont-ils plus profonds que les Mallebranche et les Pascal, et pourquoi les Allemands sont-ils plus spirituels que les Français ? C'est que les uns sont luthériens et les autres catholiques. Or, on est homme d'esprit par cela seul qu'on croit à Luther, et on n'est qu'un sot si l'on croit à l'Eglise Romaine. Voilà pourquoi Bossuet n'était qu'un sot.

Mais êtes-vous curieux de savoir comment un luthérien est nécessairement un homme de génie, tel que M. Villers; et comment un catholique est nécessairement un stupide, tel que Pascal? Le voici. Il n'y a rien de plus clair. C'est que les disciples de Luther ont le droit d'examiner, et de croire ou de

nier tout ce qui leur plaît, et vous jugez, dit M. Villers, quelle ouverture et quel esprit cela nous donne. Cela est prodigieux. Un homme qui peut nier tout, est incontestablement un aigle. Au lieu qu'un malheureux catholique est obligé de croire, en matière de religion, et il est évident que cela l'empêche de faire usage de sa raison dans toutes les autres matières qui n'y ont point de rapport.

Ce raisonnement est invincible, et pour prouver que la religion apostolique empêche la raison humaine de se développer, M. Villers nous expliquera ces passages de Saint-Paul : *Rationabile sit obsequium. . . . . Spiritum nolite extinguere. . . . . Omnia autem probate ; quod bonum est tenete.* « Que votre obéissance soit raisonnable. . . . . gardez-vous d'éteindre l'esprit, mais » éprouvez toutes les doctrines, et retenez celles » qui sont bonnes. » Rien ne prouve mieux, comme on voit, que cette religion condamne l'homme à être *un esclave-né, par la stupéfaction et l'apathie qui énerve ses facultés.*

Ce qui est le comble du malheur, c'est que l'expérience est ici en faveur de l'église romaine, et les critiques profitent malicieusement de cet avantage pour mettre M. Villers à la torture. Ils disent que Luther, en donnant à ses sectateurs le droit de sonder les questions de la théologie, les a, par cela même, engagés dans une philosophie scholastique qui n'a ni fond ni rive ; c'est ce qui fait qu'on ne sait plus à quel principe se tenir en Allemagne pour fixer la croyance, et que les universités disputent éternellement, sans pouvoir s'entendre, sur des objets qui passent la portée de leur raison. De là toutes ces sciences barbares,

et ce fatras d'érudition gothique, sous lequel M. Villers et les Allemands de son espèce paraissent si fiers de leur épaisseur. Tout cela est extrêmement méprisé aujourd'hui par tout ce qu'il y a de poli en Europe. C'est une chose désolante.

La religion romaine, au contraire, en fixant les principes de la croyance religieuse, ne fait qu'épargner à l'esprit humain des recherches stériles, et un égarement interminable dans les abîmes de l'infini. Elle l'oblige donc à tourner toute son activité et toute sa force vers les sciences vraiment utiles, et vers les lettres, qui sont l'ornement de la société. Voilà la raison de cette grande lumière qu'a jetée dans le monde la littérature française, dans un temps où tous les esprits, retenus par la foi dans de justes bornes, et respectant ces questions inaccessibles à la raison, ne connaissoient rien qu'ils ne pussent pénétrer dans les autres parties du savoir : mais, sans vouloir tirer avantage de la supériorité incontestable de notre nation, on peut avancer que, dans toute la liberté luthérienne, l'Allemagne n'a jamais produit d'esprit aussi vif et aussi entreprenant que ce *Galilée*, qui s'est pourtant élevé sous la servitude romaine, et qui n'eut d'autre tort que de vouloir mêler la physique à la religion. On peut aussi défier toute la basse Saxe de trouver dans ses lourds érudits un seul génie de la trempe de Michel Cervantes. Un tel homme pèse plus dans la balance que tous les commentateurs de l'Allemagne, et M. Villers par-dessus. Le seul génie vraiment supérieur qu'ait produit cette contrée, Leibnitz étoit si éloigné des principes de Luther, qu'il vouloit donner au pape une prépondérance en Europe, que les souverains catholiques ne lui auroient peut-être pas accordée. Aussi les

pasteurs luthériens étoient si persuadés que Leibnitz les méprisoit, qu'ils répétoient sans cesse, pour le décrier : *Leibnitz glaubt nichts* ; *Leibnitz ne croit rien.*

Cela prouve assez que ce ne peut être qu'en riant que cet honnête Allemand, je veux dire M. Villers, ait prétendu que la religion romaine avoit enveloppé les peuples dans *un système d'obscurantisme et d'étouffement.* Quoi ! ira-t-on prouver sérieusement que Pascal n'est pas un génie *étouffé*, et que le Tasse n'est pas un écrivain *obscur ?*

Ce qui achève de démontrer qu'on n'a pas entendu prendre cet ouvrage autrement que comme une plaisanterie, c'est qu'il est rempli des traits de l'ignorance la plus grossière et qu'il est écrit, s'il faut le dire, en style de cuisine. Les premiers principes de la langue n'y sont pas même observés. Depuis la première page jusqu'à la dernière vous trouverez à peine quelques participes qui s'accordent avec leurs noms relatifs. M. Villers écrit perpétuellement : *Les hellénistes que l'Europe protestante a* produit, *les peines qu'elle a* essuyée, *les faveurs qu'elle a* reçue, etc. Il seroit bien plaisant que cet écrivain voulût mettre sur le compte de l'imprimeur, des fautes si constantes et si multipliées, qui ne sont point notées dans l'errata où on en relève de moins importantes, et qui enfin sont la marque d'un homme sans éducation.

Mais ensuite, quel goût ! quelle éloquence ! quelle fraîcheur d'imagination ! Quel autre que M. Villers a jamais voulu *co-ordonner l'aggrégat informe des faits épars ?* Où a-t-il vu que *les lances et les écus furent mis de côté devant les armes à feu?* seroit-ce dans le temps que *la philosophie de la*

nature organisée alloit à l'encontre d'un système d'obscurantisme ? ou bien dans le temps qu'*une caste blasée vouloit mettre une enclouure à la destinée de la science ?* C'est une grande question qu'il n'appartient qu'à M. Villers de résoudre assurément. Mais croit-on, de bonne foi, que l'Institut ait fait autre chose que rire d'un style si étrange et si burlesque ? Certes, la plaisanterie n'est pas équivoque. Il est aussi trop risible de voir un homme qui écrit comme un laquais, prétendre qu'une religion qui a produit Bossuet est un système d'ignorance et d'*étouffement.* Z.

XVIII.

Sur *l'Histoire de la Rivalité de la France et de l'Espagne*, *par* M. Gaillard.

C'est une chose remarquable, que M. Gaillard, l'homme le plus ennemi de la guerre qui fut jamais, ait choisi pour sujet de ses travaux historiques les histoires les plus remplies de divisions, de querelles et de combats : l'histoire de Marie de Bourgogne, qui en portant l'héritage de Charles-le-Téméraire dans la maison d'Autriche, donna naissance à ces guerres interminables qui ont désolé si souvent les Pays-Bas, la France et l'Allemagne; l'histoire des rivalités de la France et de l'Angleterre, de la France et de l'Espagne, source plus féconde encore de guerres entre la France et l'Angleterre dans toutes les parties du Monde; entre la France et les maisons d'Aragon et d'Autriche, dans le royaume de Naples, l'Italie, et les autres contrées de l'Europe; enfin, l'histoire de Charlemagne, le prince

le plus guerrier de la monarchie française, et celle de François Ier, dont la vie fut aussi une suite de guerres et de combats. Ce contraste entre l'humeur pacifique de M. Gaillard et les sujets belliqueux qu'il traite, produit des bizarreries assez singulières; et l'on ne s'attend guère, par exemple, à voir l'historien d'un prince tel que Charlemagne, consacrer une bonne partie de son ouvrage à déclamer contre la guerre et les conquêtes.

Je ne sais si M. Gaillard a bien démontré l'inutilité de ses déclamations. Sans doute la guerre est un fléau, mais c'est un fléau dont on ne délivrera point l'humanité, parce qu'elle est la suite nécessaire des passions dont on ne guérira point les hommes, et que ces passions la rendent juste, du moins dans l'un des deux partis, et inévitable dans tous les deux. Cette triste nécessité produit du moins le plus grand intérêt de l'histoire; et c'est lorsqu'elle peint les malheurs, et les dissensions des peuples et des rois, ces luttes terribles, ces jeux cruels de la fortune, ces sanglantes catastrophes qui bouleversent les Etats, changent les destinées des peuples et élèvent quelquefois un Empire sur les débris d'un autre; c'est alors qu'elle présente de plus grands caractères, de plus grandes passions, de plus grands événemens, et que les récits sont plus importans, plus animés, plus dramatiques. On peut dire de toutes les guerres en général, ce que Cicéron disoit des discussions civiles et des révolutions, que si elles sont souvent funestes à ceux qui en sont les témoins et les auteurs, elles intéressent presque toujours ceux qui en lisent le récit: *Quæ etsi in experiendo optabiles non fuerunt, in legendo tamen sunt jucundæ;* d'où je suis cependant fort éloigné de conclure qu'on doive faire des

guerres ou des révolutions pour le plaisir des lecteurs.

Une bonne Histoire de la Rivalité de la France et de l'Espagne, seroit très-propre à exciter cette curiosité, cet intérêt; à faire naître ces alternatives de crainte, d'espérance, de pitié, de blâme, d'éloge et quelquefois d'admiration que produisent, dans la lutte de deux nations célèbres, les vicissitudes de la fortune, les talens des généraux, la bravoure des soldats, et la variété des événemens. Cette Histoire a même sur la plupart de celles qui s'offrent à un historien, un avantage très-réel; c'est que tandis que les autres sont obscures dans leur origine, et sans intérêt dans leurs foibles commencemens, celle-ci est aussi intéressante dans ses premières années, peut-être même plus que dans aucune des périodes de sa durée. Elle offre dès les premières pages des caractères élevés, des passions ardentes, des actions éclatantes, des infortunes dignes de pitié; c'est une véritable tragédie: Charles d'Anjou, frère de Saint-Louis, guerrier impétueux, fond avec une poignée de chevaliers français sur le royaume de Naples, dont le pape lui avoit donné l'investiture, sans y avoir aucun droit. Mainfroy, fils naturel de Frédéric II, et qui avoit hérité des grandes qualités de cet illustre empereur, régnoit alors à Naples, et son droit n'étoit guère mieux fondé que celui de Charles; mais il avoit pour lui la possession et le consentement, vraisemblablement forcé, du légitime héritier. Les deux compétiteurs, dignes l'un de l'autre par leurs talens et leur bravoure, se disputent avec acharnement une si belle proie. Mainfroy succombe; mais il perd glorieusement la vie avec le trône à la bataille de Bénévent. Alors Conradin, légitime roi

de Naples, fils légitime de Frédéric II, et digne d'un tel frère, puisqu'à 16 ans il osoit disputer un royaume, les armes à la main, contre un guerrier redoutable et un prince victorieux, vient attaquer Charles d'Anjou; mais la fortune trompe son courage. Vaincu et fugitif, la lâcheté d'un seigneur napolitain le livre au vainqueur, qui loin d'être généreux envers un ennemi illustre, malheureux et désarmé, le fait traîner indignement sur un échafaud: Crime odieux, qui souillera à jamais sa mémoire, car la postérité qui pardonne l'usurpation ne pardonne jamais un pareil abus de la force et de la victoire.

Le vif intérêt qu'excitent de pareils événemens se ralentit sans doute plus d'une fois dans le cours de cette Histoire; mais il se réveille à des époques également fécondes et en actions éclatantes et en personnages célèbres; telle est celle où régnoit à Naples cette fameuse Jeanne, femme intéressante par son esprit, ses graces, sa beauté, ses malheurs, et ses fautes même, qui ne furent que des foiblesses; reine malheureuse, qui à tous ces titres a beaucoup de traits de ressemblance avec l'infortunée Marie Stuart. Telle est encore l'époque où régnoit Robert-le-Sage, un des meilleurs rois qui soient montés sur le trône; et sur-tout ce *bon René*, qu'on ne peut nommer sans ajouter à son nom cette épithète: prince aimable, valeureux et spirituel; véritable chevalier français, affable et populaire, cultivant, dans un siècle peu éclairé, les arts et les sciences, aimant la poésie et la peinture, poète et peintre lui-même. Plusieurs villes de Provence conservent encore quelques-uns de ses tableaux; mais la Provence entière conserve sur tout la mémoire du *bon Réné*. «Il y a eu, dit M. Gaillard,

» des rois plus respectés, il n'y en a jamais eu de » plus aimés, ni de plus aimables : la bonté même » de notre Louis XII et de notre Henri IV fut plus » réfléchie, moins naïve et moins populaire. A » la mort de ce prince, les boutiques furent fermées, les temples retentirent de prières ferventes et de cris lamentables ; les artisans, les gens » du peuple couroient en foule au palais pour voir » encore ce prince ; et, tendrement familiers avec » lui après sa mort comme pendant sa vie, ils » pressoient de leurs mains ses mains glacées, ils » les couvroient de baisers et les arrosoient de lar» mes. » A cet excellent roi de la maison d'Anjou, la maison d'Arragon opposa pour compétiteur un très-grand prince, qui ne pouvoit pas être plus brave que René, mais qui fut plus heureux, et qui lui enleva le royaume de Naples. C'étoit Alphonse Ier, guerrier habile et heureux, prince ami des lettres qu'il cultivoit, et de tous les arts, excepté pourtant de la danse, dans laquelle il ne voyoit que les mouvemens accélérés et désordonnés de la folie. « Entre un vrai fou, et un homme qui danse, » il n'y avoit, disoit-il, d'autre différence, sinon » que la folie du dernier est volontaire, et dure » moins. »

Mais bientôt ce n'est plus une simple branche de la maison royale en France, c'est le roi lui-même qui succédant aux droits de la maison d'Anjou, succède aussi à ses prétentions, et en revendique tout l'héritage ou avoué ou contesté, comme un apanage de sa couronne ; alors les causes de division entre les deux puissances rivales prennent un plus haut degrés d'importance et d'intérêt. Ces causes se compliquent encore par des prétentions réciproques sur le Milanez, et l'ambition secrète

de dominer toute l'Italie qui anime également et la cour de France et la cour d'Espagne. Alors la guerre est plus vive et plus active, les actions plus éclatantes, les armées plus nombreuses, les généraux plus habiles. Parmi les Français se distinguent les d'Alègre, les Lautrec, les Chabanne, les La Tremoille, les Bayard, et ce fameux Gaston de Nemours, *le foudre de l'Italie, le plus beau gendarme de l'armée comme le plus brave*, disent les historiens du temps. Tué à la fleur de son âge, après des prodiges de bravoure, « il avoit, dit » Brantome, depuis le menton jusqu'au front, » quatorze ou quinze plaies, et par-là montroit » bien, le gentil prince, qu'il n'avoit pas tourné le » dos. » Il mourût, continue le même historien, « en » l'âge de vingt-trois ou vingt-quatre ans : dom- » mage pareil à celui qu'on fait de gâter ou fouler » une belle herbe verte, ou plaisante fleur au beau » mois de mai. »

A tant de héros, les Espagnols opposoient des généraux non moins habiles, parmi lesquels on vit briller Gonsalve de Cordoue, dit le Grand-Capitaine, et les deux Pescaires, père et fils. Mais lorsque la maison d'Autriche eut succédé à celle d'Arragon, ce n'est plus une contrée d'Italie qu'on se dispute, ce sont de vastes provinces au nord et au midi ; c'est sur-tout le premier rang dans l'Europe, la suprématie dans toutes les cours, l'ascendant dans la politique générale : l'Europe entière est le théâtre de la guerre ; on voit paroître sur la scène, des rois tels que François Ier et Charles-Quint, Henri IV et Philippe II ; des ministres tels que Richelieu, Olivarès, le duc de Lermes ; alors s'ouvre ce dix-septième siècle qui doit finir cette grande querelle, époque à jamais mémorable, il-

lustrée dans les fastes militaires par les exploits de Gustave-Adolphe, de Banier, de Tortenson, du duc de Saxe-Weimar, de Tilly, de Walstein; et du côté de la France, par ceux de Gassion, de Toiras, d'Harcourt, et enfin de deux illustres capitaines qui s'élèvent au-dessus de tous les généraux français et étrangers de la même époque, Turenne et Condé. Enfin cette sanglante rivalité, après avoir commencé sous un de nos plus grands rois (Louis IX), finit après une durée de plus de 400 ans, sous un roi non moins grand (Louis XIV), et eut l'issue la plus glorieuse à la France, dont la maison régnante occupa enfin non-seulement le royaume de Naples, premier objet de la contestation, mais presque toutes les couronnes de sa rivale.

Tel est en raccourci l'immense et intéressant tableau que présente l'Histoire de la Rivalité de la France et de l'Espagne. L'auteur, M. Gaillard, a plusieurs des qualités qui constituent le bon historien. Il est exact et véridique; laborieux, il n'épargne ni soins ni recherches pour trouver la vérité; bon critique, il la démêle autant qu'il est possible à travers les relations mensongères et contradictoires de l'esprit de parti; impartial, il rend justice aux princes, aux ministres, aux généraux de toutes les nations; en bon Français, il se plaît à raconter les succès et la gloire des Français; mais il ne dissimule ni leur fautes, ni leurs torts, ni leurs excès souvent criminels. Chose étrange? il est même impartial, quoique philosophe. Dans les questions qui intéressent son parti, s'il s'élève longuement et fréquemment contre l'abus que les papes et les évêques faisoient de leur autorité et de leur influence, ce n'est pas parce que ce sont

des papes et des évêques, c'est parce qu'il est de sa nature d'être long et d'aimer à se répéter : du reste il se montre toujours juste à leur égard. « Le » clergé, dit-il, abusoit beaucoup alors, parce » qu'il pouvoit beaucoup. Ce n'est point l'ecclésias- » tique qui abuse, c'est l'homme puissant : l'état » est indifférent ; mais le degré de pouvoir ne » peut l'être. » Et ailleurs : « Dans le même temps, » dit-il, le pape, dont les légats (il faut le dire » et le redire, car on ne l'a pas assez dit) étoient » toujours en mouvement pour entretenir ou pour » rétablir la paix, etc. » L'abus monstrueux qu'ont fait de leur puissance les ennemis des papes, des évêques, de la religion, des rois et de la société, le révolte bien davantage ; et quoique cela ne soit pas de son sujet, l'horreur que lui inspirent leurs monstrueux excès est un sentiment dominant qui se reproduit en vingt endroits de son ouvrage. C'est ainsi qu'après avoir parlé de quelques injustices du cardinal de Richelieu (le seul homme envers qui M. Gaillard ne me paroisse pas juste), il ajoute : « Mais ni ces injus- » tices, ni celles de Louis XI, ni celles de tous » les tyrans de toutes les nations, ne peuvent » entrer en parallèle, ni pour le nombre, ni » pour l'énormité, avec celles qu'apparemment » on ne reverra plus. » « Chacun de nous a pu » connoître, dit-il encore ailleurs, combien le » fanatisme impie est plus horrible que le fana- » tisme dévot. »

Telles sont les bonnes qualités de l'historien. Voici actuellement ses défauts : son style souvent lâche et diffus, n'a presque jamais la rapidité et l'élégance qu'on a droit d'exiger dans une bonne histoire. Le seul art de l'auteur, pour éviter les

amphibologies que produisent dans une longue phrase où l'on parle de plusieurs personnages, les pronoms *il*, *lui*, *elle*, etc., est de mettre entre deux parenthèses les noms que représentent ces pronoms. On trouve souvent des phrases trop familières, telles que celles-ci : *Les Espagnols n'étoient toujours pas contens ; un autre que Saint-Louis auroit eu guerre*, etc., etc. Mais le plus grand défaut de M. Gaillard, ce sont ses digressions éternelles, tandis que l'historien, comme le poète épique, devroit toujours se presser vers l'événement, *semper ad eventum festinat*, M. Gaillard n'est jamais pressé d'arriver ; il donne chemin faisant le plan d'une tragédie, disserte sur des étymologies, fait une apologie de la reine Brunehaut, etc., mais sur-tout il fait d'éternelles citations des passages de la Bible, des vers de Virgile, de Lucain, d'Ovide, de Sénèque, de Silius Italicus, des tragédies de Corneille, de Racine, de Voltaire, des Fables de La Fontaine, etc. M. Gaillard, qui renfermoit dans sa vaste mémoire les anciens et les modernes, devoit trouver un inconvénient dans cette prodigieuse érudition. Jamais il n'avoit le plaisir d'inventer une pensée ; il se trouvoit toujours qu'un ancien ou un moderne l'avoit employée avant lui : il se dédommageoit en citant l'ancien ou le moderne. Quelquefois ces citations sont agréables ; mais souvent aussi elles sont déplacées, parce qu'elles ne tiennent pas assez au sujet, n'y ont qu'un rapport très-éloigné, ou n'offrent que des lieux communs. Parle-t-il, par exemple, de bataillons fuyant en déroute, aussitôt des vers de Virgile : *Diffugiunt alii.....* ; et puis encore d'autres vers : *Pars vertere terga....* ; et puis des vers français : *Et déjà quel-*

ques-uns courent épouvantés, etc. Toutes ces dissertations, digressions ou citations alongent prodigieusement son ouvrage. Et puisque M. Gaillard me donne l'exemple de citer, je lui citerai un précepte d'Horace, dont il auroit dû faire son profit :

Est brevitate opus, ut currat sententia, neu se
Impediat verbis, lassas onerantibus aures.

A.

XIX.

Sur l'*Histoire de l'anarchie de Pologne*, par Cl. Rulhière.

Il a été long-temps à la mode en France de vanter tous les gouvernemens étrangers, et surtout ceux du Nord. C'est de cette partie de l'Europe que nos philosophes, plus ignorans encore que factieux, nous annonçoient *la lumière*. A les entendre, notre régénération tenoit à imiter les mœurs, la législation, la politique de ces peuples divers.

M. de Rulhière a eu long-temps la réputation d'être philosophe et d'être méchant, apparemment pour le distinguer de la grande confrairie des philosophes qui ne sont que niais. L'*Histoire de l'anarchie de Pologne* suffira pour le venger auprès de la postérité, de cette double accusation. Il est malheureux qu'il n'ait eu le temps ni de l'achever, ni de la revoir; mais telle qu'il l'a laissée, c'est l'ouvrage le plus curieux, le plus instructif, le plus intéressant qui ait paru depuis long-temps sur l'histoire. On ne le lit point sans profit; et comme les faits sont toujours exposés avec impartialité et clarté, les réflexions qu'ils font naître deviennent indépen-

dantes des opinions particulières de l'auteur, soit qu'on les partage ou qu'on les rejette; observation qui seule suffiroit pour prouver que M. de Rulhière n'a point écrit l'histoire en philosophe, c'est-à-dire, pour faire valoir tel ou tel système. Nul lecteur n'exigera qu'un auteur pense en toute occasion comme il auroit pensé lui-même s'il avoit traité le même sujet, mais c'est à condition que l'auteur n'annoncera pas la prétention de soumettre en tout le lecteur à ses opinions; c'est cette prétention hautaine, tyrannique, qui révolte les esprits sages, contre la plus grande partie des ouvrages du dix-huitième siècle. L'histoire particulièrement, étant faite pour instruire, doit plutôt diriger les réflexions que les contraindre.

Dans l'anarchie et le démembrement de la Pologne, on doit s'intéresser au courage exalté des républicains, gémir de leurs fautes quand elles tiennent à leur position, s'en indigner lorsqu'elles sont le résultat de l'intrigue ou de l'ambition; la conduite des oppresseurs doit inspirer l'horreur ou le mépris; mais il faut que tous ces sentimens, pour être profonds, naissent de la manière dont les faits sont présentés; et c'est ce que M. de Rulhière a parfaitement senti. Sous ce rapport, il obtiendra une place distinguée parmi les historiens, et son ouvrage restera instructif même lorsque le temps, par de nouvelles combinaisons politiques, aura ôté à ce livre l'intérêt qu'il reçoit naturellement de la position actuelle de l'Europe. La grande, l'utile moralité que tout peuple peut en tirer, c'est qu'il n'est pas de plus cruelle folie que celle de mettre plus de prix à assurer sa liberté interieure que son indépendance comme nation, et que l'indépendance nationale est devenue dans l'Europe con-

tinentale inséparable de la monarchie (1). Lorsque nous disons *monarchie*, il est d'autant plus aisé de nous entendre que nous examinons un ouvrage où la Pologne est toujours représentée, avec raison, comme une république ; tant il est vrai que le gouvernement d'un seul et de plusieurs est une chose incompatible ; que de ce mélange il résulte des combats intérieurs qui tournent tantôt au profit du pouvoir, tantôt au profit de la multitude, selon les hommes et les temps ; que ces combats sans cesse renaissans, parce que la cause est sans cesse active, finissent par l'affoiblissement général de la nation ; et qu'elle périt presque toujours au moment où les deux partis, également fatigués de la lutte, font les derniers efforts pour sortir, l'un de la monarchie par la république, l'autre de la république par la monarchie.

A cette époque terrible, une nation cesse d'être l'arbitre de son sort, elle est sous le joug de l'étranger dont les partis ont tour-à-tour imploré l'appui et mendié les secours. Tel étoit l'état de la Pologne au moment de l'élection de son dernier roi Poniatouski, bel esprit, toujours en émotion, toujours en larmes, trahissant ceux qu'il venoit d'embrasser, sans avoir assez de force dans le caractère même pour être faux ; cherchant dans chaque situation ce qu'il seroit possible de dire de mieux, et ne pensant jamais à ce qu'il faudroit faire ; se croyant roi tant qu'il n'étoit pas détrôné ; mais

(1) Pour que cette proposition fut à l'abri de toute critique, il faudroit, ce nous semble, que l'indépendance fut toujours assurée à la monarchie et jamais aux autres états ; or, combien d'exemples contraires ne peut-on pas alléguer ? Au surplus cette proposition paroît se rattacher à un système particulier dont l'examen excéderoit les bornes d'une note. (Voyez ci-devant les notes des pages 146 et 147.)

n'ayant pu deviner pendant toute sa vie qui lui conserveroit sa couronne, de la Russie, qui la lui avoit donnée malgré les Polonais, ou des Polonais, quelquefois disposés à lui pardonner d'être leur roi, s'il vouloit s'unir à eux pour secouer le joug de la Russie. Et il faut l'avouer, à moins d'avoir un grand courage, il étoit difficile de prendre un parti, parce que la Pologne, déjà subjuguée sans le croire, étoit dans cette situation violente où la république et la monarchie étoient devenues incompatibles. Depuis 40 ans, un parti puissant qui avoit plutôt reçu Poniatouski qu'il ne l'avoit accepté, mais qui l'auroit soutenu s'il avoit pu se laisser conduire, travailloit avec persévérance à rendre au pouvoir royal plus de latitude, plus d'énergie; et cette opération, habilement conduite, n'avoit pu s'accomplir sans violer les priviléges de la nation ou des grands, ce qui est la même chose en Pologne. Par cette nouvelle constitution, les Polonais croyoient avoir perdu leur liberté; car *la liberté n'est pour tous les peuples que le droit de vivre selon leurs habitudes*; et c'est pour cela qu'il est si dangereux de leur en laisser prendre qui soient incompatibles avec la forme de gouvernement nécessaire à leur conservation. Ils détestoient le roi appelé à consacrer cette constitution; ils le détestoient encore plus, parce que la Russie les avoit humiliés en le leur donnant.

Dans les momens de désespoir, ils auroient regardé comme un bonheur que ce roi s'unît à eux pour chasser les Russes; mais Poniatouski, qui avoit reçu trop de preuves directes du mépris et de la haine des Polonais, sentoit fort bien qu'en se brouillant avec la Russie, il tomboit au pouvoir de ses sujets; que ses sujets étoient républi-

vains; et que l'union entre le roi et la république ne pouvant pas durer plus long-temps que le danger qui l'auroit amenée, la perte de sa couronne seroit le résultat de cette belle réconciliation. D'un autre côté, il lui étoit impossible de répondre à toutes les volontés de Catherine II; car de complaisance en complaisance il auroit fallu céder jusqu'à son titre de roi, auquel il tenoit autant que si ce titre eût été un pouvoir. Dans cette position embarrassante, et dont il fut incapable de sortir, Poniatouski offrit le singulier spectacle d'un monarque neutre entre ses sujets et les étrangers qui les massacroient, neutre entre les partis qui divisoient les étrangers, neutre entre les partis qui divisoient ses sujets; mais comme on n'est jamais tout-à-fait impassible dans un débat qui touche de si près des intérêts personnels, ce roi passoit sa vie à négocier avec tous, à trahir tous ceux avec lesquels il négocioit, recevant de l'argent de la Russie pour corrompre ceux qui pouvoient le servir, et s'acquittant quelquefois avec adresse de la commission, ne fût-ce que pour avoir une occasion de plus d'écrire à Catherine II des lettres travaillées avec soin, mais qu'elle avoit depuis long-temps renoncé à lire.

Si l'on sent bien dans quel embarras inextricable le combat de la monarchie et de la république avoit placé la Pologne et son roi, on comprendra pourquoi nous avons dit que, dans l'Europe continentale, l'indépendance des nations est inséparable de la monarchie. Nous avons vu la Suède tenter aussi d'enchaîner le pouvoir royal, et aussitôt les factions de l'étranger se disputèrent l'influence dans le sénat; la Russie, suivant sa perfide politique, au profit provisoire des républicains;

n'ayant pu deviner pendant toute sa vie qui lui conserveroit sa couronne, de la Russie, qui la lui avoit donnée malgré les Polonais, ou des Polonais, quelquefois disposés à lui pardonner d'être leur roi, s'il vouloit s'unir à eux pour secouer le joug de la Russie. Et il faut l'avouer, à moins d'avoir un grand courage, il étoit difficile de prendre un parti, parce que la Pologne, déjà subjuguée sans le croire, étoit dans cette situation violente où la république et la monarchie étoient devenues incompatibles. Depuis 40 ans, un parti puissant qui avoit plutôt reçu Poniatouski qu'il ne l'avoit accepté, mais qui l'auroit soutenu s'il avoit pu se laisser conduire, travailloit avec persévérance à rendre au pouvoir royal plus de latitude, plus d'énergie; et cette opération, habilement conduite, n'avoit pu s'accomplir sans violer les priviléges de la nation ou des grands, ce qui est la même chose en Pologne. Par cette nouvelle constitution, les Polonais croyoient avoir perdu leur liberté; car *la liberté n'est pour tous les peuples que le droit de vivre selon leurs habitudes*; et c'est pour cela qu'il est si dangereux de leur en laisser prendre qui soient incompatibles avec la forme de gouvernement nécessaire à leur conservation. Ils détestoient le roi appelé à consacrer cette constitution; ils le détestoient encore plus, parce que la Russie les avoit humiliés en le leur donnant.

Dans les momens de désespoir, ils auroient regardé comme un bonheur que ce roi s'unît à eux pour chasser les Russes; mais Poniatouski, qui avoit reçu trop de preuves directes du mépris et de la haine des Polonais, sentoit fort bien qu'en se brouillant avec la Russie, il tomboit au pouvoir de ses sujets; que ses sujets étoient républi-

vains; et que l'union entre le roi et la république ne pouvant pas durer plus long-temps que le danger qui l'auroit amenée, la perte de sa couronne seroit le résultat de cette belle réconciliation. D'un autre côté, il lui étoit impossible de répondre à toutes les volontés de Catherine II; car de complaisance en complaisance il auroit fallu céder jusqu'à son titre de roi, auquel il tenoit autant que si ce titre eût été un pouvoir. Dans cette position embarrassante, et dont il fut incapable de sortir, Poniatouski offrit le singulier spectacle d'un monarque neutre entre ses sujets et les étrangers qui les massacroient, neutre entre les partis qui divisoient les étrangers, neutre entre les partis qui divisoient ses sujets; mais comme on n'est jamais tout-à-fait impassible dans un débat qui touche de si près des intérêts personnels, ce roi passoit sa vie à négocier avec tous, à trahir tous ceux avec lesquels il négocioit, recevant de l'argent de la Russie pour corrompre ceux qui pouvoient le servir, et s'acquittant quelquefois avec adresse de la commission, ne fût-ce que pour avoir une occasion de plus d'écrire à Catherine II des lettres travaillées avec soin, mais qu'elle avoit depuis long-temps renoncé à lire.

Si l'on sent bien dans quel embarras inextricable le combat de la monarchie et de la république avoit placé la Pologne et son roi, on comprendra pourquoi nous avons dit que, dans l'Europe continentale, l'indépendance des nations est inséparable de la monarchie. Nous avons vu la Suède tenter aussi d'enchaîner le pouvoir royal, et aussitôt les factions de l'étranger se disputèrent l'influence dans le sénat; la Russie, suivant sa perfide politique, au profit provisoire des républicains;

n'ayant pu deviner pendant toute sa vie qui lui conserveroit sa couronne, de la Russie, qui la lui avoit donnée malgré les Polonais, ou des Polonais, quelquefois disposés à lui pardonner d'être leur roi, s'il vouloit s'unir à eux pour secouer le joug de la Russie. Et il faut l'avouer, à moins d'avoir un grand courage, il étoit difficile de prendre un parti, parce que la Pologne, déjà subjuguée sans le croire, étoit dans cette situation violente où la république et la monarchie étoient devenues incompatibles. Depuis 40 ans, un parti puissant qui avoit plutôt reçu Poniatouski qu'il ne l'avoit accepté, mais qui l'auroit soutenu s'il avoit pu se laisser conduire, travailloit avec persévérance à rendre au pouvoir royal plus de latitude, plus d'énergie; et cette opération, habilement conduite, n'avoit pu s'accomplir sans violer les priviléges de la nation ou des grands, ce qui est la même chose en Pologne. Par cette nouvelle constitution, les Polonais croyoient avoir perdu leur liberté; car *la liberté n'est pour tous les peuples que le droit de vivre selon leurs habitudes*; et c'est pour cela qu'il est si dangereux de leur en laisser prendre qui soient incompatibles avec la forme de gouvernement nécessaire à leur conservation. Ils détestoient le roi appelé à consacrer cette constitution; ils le détestoient encore plus, parce que la Russie les avoit humiliés en le leur donnant.

Dans les momens de désespoir, ils auroient regardé comme un bonheur que ce roi s'unît à eux pour chasser les Russes; mais Poniatouski, qui avoit reçu trop de preuves directes du mépris et de la haine des Polonais, sentoit fort bien qu'en se brouillant avec la Russie, il tomboit au pouvoir de ses sujets; que ses sujets étoient républi-

cains; et que l'union entre le roi et la république ne pouvant pas durer plus long-temps que le danger qui l'auroit amenée, la perte de sa couronne seroit le résultat de cette belle réconciliation. D'un autre côté, il lui étoit impossible de répondre à toutes les volontés de Catherine II; car de complaisance en complaisance il auroit fallu céder jusqu'à son titre de roi, auquel il tenoit autant que si ce titre eût été un pouvoir. Dans cette position embarrassante, et dont il fut incapable de sortir, Poniatouski offrit le singulier spectacle d'un monarque neutre entre ses sujets et les étrangers qui les massacroient, neutre entre les partis qui divisoient les étrangers, neutre entre les partis qui divisoient ses sujets; mais comme on n'est jamais tout-à-fait impassible dans un débat qui touche de si près des intérêts personnels, ce roi passoit sa vie à négocier avec tous, à trahir tous ceux avec lesquels il négocioit, recevant de l'argent de la Russie pour corrompre ceux qui pouvoient le servir, et s'acquittant quelquefois avec adresse de la commission, ne fût-ce que pour avoir une occasion de plus d'écrire à Catherine II des lettres travaillées avec soin, mais qu'elle avoit depuis long-temps renoncé à lire.

Si l'on sent bien dans quel embarras inextricable le combat de la monarchie et de la république avoit placé la Pologne et son roi, on comprendra pourquoi nous avons dit que, dans l'Europe continentale, l'indépendance des nations est inséparable de la monarchie. Nous avons vu la Suède tenter aussi d'enchaîner le pouvoir royal, et aussitôt les factions de l'étranger se disputèrent l'influence dans le sénat; la Russie, suivant sa perfide politique, au profit provisoire des républicains;

n'ayant pu deviner pendant toute sa vie qui lui conserveroit sa couronne, de la Russie, qui la lui avoit donnée malgré les Polonais, ou des Polonais, quelquefois disposés à lui pardonner d'être leur roi, s'il vouloit s'unir à eux pour secouer le joug de la Russie. Et il faut l'avouer, à moins d'avoir un grand courage, il étoit difficile de prendre un parti, parce que la Pologne, déjà subjuguée sans le croire, étoit dans cette situation violente où la république et la monarchie étoient devenues incompatibles. Depuis 40 ans, un parti puissant qui avoit plutôt reçu Poniatouski qu'il ne l'avoit accepté, mais qui l'auroit soutenu s'il avoit pu se laisser conduire, travailloit avec persévérance à rendre au pouvoir royal plus de latitude, plus d'énergie; et cette opération, habilement conduite, n'avoit pu s'accomplir sans violer les priviléges de la nation ou des grands, ce qui est la même chose en Pologne. Par cette nouvelle constitution, les Polonais croyoient avoir perdu leur liberté; car *la liberté n'est pour tous les peuples que le droit de vivre selon leurs habitudes;* et c'est pour cela qu'il est si dangereux de leur en laisser prendre qui soient incompatibles avec la forme de gouvernement nécessaire à leur conservation. Ils détestoient le roi appelé à consacrer cette constitution; ils le détestoient encore plus, parce que la Russie les avoit humiliés en le leur donnant.

Dans les momens de désespoir, ils auroient regardé comme un bonheur que ce roi s'unît à eux pour chasser les Russes; mais Poniatouski, qui avoit reçu trop de preuves directes du mépris et de la haine des Polonais, sentoit fort bien qu'en se brouillant avec la Russie, il tomboit au pouvoir de ses sujets; que ses sujets étoient républi-

cains; et que l'union entre le roi et la république ne pouvant pas durer plus long-temps que le danger qui l'auroit amenée, la perte de sa couronne seroit le résultat de cette belle réconciliation. D'un autre côté, il lui étoit impossible de répondre à toutes les volontés de Catherine II; car de complaisance en complaisance il auroit fallu céder jusqu'à son titre de roi, auquel il tenoit autant que si ce titre eût été un pouvoir. Dans cette position embarrassante, et dont il fut incapable de sortir, Poniatouski offrit le singulier spectacle d'un monarque neutre entre ses sujets et les étrangers qui les massacroient, neutre entre les partis qui divisoient les étrangers, neutre entre les partis qui divisoient ses sujets; mais comme on n'est jamais tout-à-fait impassible dans un débat qui touche de si près des intérêts personnels, ce roi passoit sa vie à négocier avec tous, à trahir tous ceux avec lesquels il négocioit, recevant de l'argent de la Russie pour corrompre ceux qui pouvoient le servir, et s'acquittant quelquefois avec adresse de la commission, ne fût-ce que pour avoir une occasion de plus d'écrire à Catherine II des lettres travaillées avec soin, mais qu'elle avoit depuis long-temps renoncé à lire.

Si l'on sent bien dans quel embarras inextricable le combat de la monarchie et de la république avoit placé la Pologne et son roi, on comprendra pourquoi nous avons dit que, dans l'Europe continentale, l'indépendance des nations est inséparable de la monarchie. Nous avons vu la Suède tenter aussi d'enchainer le pouvoir royal, et aussitôt les factions de l'étranger se disputèrent l'influence dans le sénat; la Russie, suivant sa perfide politique, au profit provisoire des républicains;

la France, pour soutenir l'unité de pouvoir, qu'elle parvint en effet à rendre au monarque. Mais du moins le monarque n'étoit pas neutre, et les puissances fidelles à leurs alliances pouvoient le servir. En Pologne, à qui porter du secours? Tous les partis couroient l'Europe pour en réclamer, et tous s'accusoient auprès de ceux qui pouvoient les servir. Le parti qui vouloit chasser les Russes, vouloit aussi revenir aux anciennes coutumes qui avoient fini par livrer la Pologne aux étrangers; et ce qu'il y a de remarquable, c'est que Catherine II ne persécutoit Poniatouski que parce qu'il s'opposoit au retour de ces mêmes coutumes. Ainsi il y avoit unité d'intentions entre ceux qui se combattoient les armes à la main, et division entre ceux qui s'accordoient pour écraser les confédérés. Catherine non-seulement protégeoit toutes les anciennes causes d'anarchie, mais elle en créoit de nouvelles; et les confédérés, qui voyoient toujours la liberté dans la licence des diètes et dans le pouvoir des grands, opposé à celui du roi, se faisoient tuer par les soldats de Catherine, pour obtenir le fatal avantage qu'elle leur préparoit.

Dans cette confusion de volontés, de moyens, de partis, trop ordinaires à la fin des révolutions, les puissances voisines de la Pologne attendoient le dénouement de ce grand drame pour en profiter, sans prévoir quel contre-coup en recevroit l'Europe; et les puissances éloignées, qui avoient un intérêt si éminent à soutenir cet Etat, n'étoient pas fâchées de trouver dans l'extrême complication des événemens, une excuse pour ne pas se hâter de prendre un parti actif. Les philosophes français seuls se pressèrent de se déclarer en faveur de Catherine, de vanter à l'Europe entière sa justice,

ses vertus, son humanité, son amour pour la *tolérance;* il est vrai qu'elle s'adressoit avec une modeste complaisance ces éloges dans tous les écrits publiés en son nom; et les malheureux Polonais qu'elle livroit au désespoir, dupes eux-mêmes de cette basse dissimulation, furent long-temps persuadés qu'on ne les pilloit et les proscrivoit au nom de l'impératrice de Russie, qu'à son insu et contre le vœu de son cœur sensible.

M. de Rulhière, qui démêle et expose ces intérêts compliqués avec une rare sagacité, s'explique avec beaucoup de franchise sur la conduite ridicule que tinrent alors les philosophes français, sur le sens qu'ils ont fini par donner au mot *tolérance.* Une courte notice sur M. de Rulhière servira à expliquer comment cet homme, d'un esprit ferme et juste, qui ne se trompe jamais toutes les fois qu'il tire ses réflexions de son sujet, se met quelquefois en contradiction avec lui-même lorsqu'il cède au desir de faire des phrases, uniquement pour paroître penseur. Ce léger défaut tient à l'esprit du temps où cet ouvrage a été composé, et ne nuit point à l'effet qu'il doit produire. F.

XX.

Suite du même Sujet.

Il n'est pas toujours nécessoire de beançoup travailler pour obtenir à Paris, une grande réputation littéraire. Quelques heureux essais que les maîtres de l'art s'empressent d'encourager; des applaudissemens accordés par ces sociétés choisies, qui dans les capitales, décident à la fois du mérite d'un

homme et de ses ouvrages ; une certaine habileté à entretenir les espérances que l'on a fait naître, et l'art de se présenter comme également dominé par des goûts contraires, en laissant toujours douter auxquelles des affaires ou des lettres, on consacrera des talens qui ne sont plus contestés, voilà tout ce qu'il faut pour jouir pendant sa vie d'une renommée brillante ; mais ce rôle, tout facile qu'il paroisse en apparence, ne peut cependant être bien rempli que par un homme de beaucoup d'esprit. Dans le grand nombre des auteurs auquels l'opinion a fait presque toutes les avances, il en est peu qui se soient acquittés aussi loyalement que M. de Rulhière ; son ouvrage justifie et les éloges donnés par les littérateurs à ses premiers essais, et le zèle constant que déployèrent en sa faveur les sociétés qui l'avoient adopté. Les succès qu'il obtint comme homme du monde ayant été long-temps la plus ferme base de sa renommée littéraire, il n'est pas sans intérêt de rechercher l'influence que les liaisons qu'il contracta eurent sur son talent et sur ses opinions ; car malheureusement les opinions des littérateurs sont devenues d'une si haute importance depuis le règne de la philosophie, qu'un ouvrage est encore aujourd'hui jugé moins par ce qu'il vaut, que par la réputation présumée de l'auteur.

M. de Rulhière fut élevé au collége de Louis-le-Grand ; à seize ans il entra dans les gendarmes de la garde ; il devint aide-de-camp de M. le maréchal de Richelieu, alors gouverneur de Bordeaux, et quitta le service à l'âge de trente ans. L'intelligence qu'il avoit montrée dans ses études lui acquit l'amitié du P. Latour, jésuite et préfet du collége de Louis-le-Grand ; ce fut ce religieux qui le présenta à M. de Breteuil, nommé ministre plé-

nipotentiaire en Russie; M. de Rulhière l'accompagna à Pétersbourg, et fut témoin de la révolution qui avança les jours de Pierre III, et porta Catherine II sur le trône.

Les petites anecdotes que les philosophes ont inventées, conservées et commentées sur leurs amis et sur leurs ennemis, ont également dénaturé le caractère des uns et des autres; et c'est une chose remarquable, qu'au moment même où l'on publie un bon ouvrage de M. de Rulhière, ceux qui semblent desirer davantage le succès de ce livre, réveillent tout ce qui peut prévenir contre l'auteur. Il faut juger l'homme par les faits qui ne sont pas contestés; c'est l'unique manière de trouver la vérité à travers l'exagération des éloges et des satires.

Le maréchal de Richelieu et M. de Breteuil, premiers protecteurs de M. de Rulhière, devinrent et restèrent ses plus fidèles amis. Accueilli avec distinction par madame la comtesse d'Egmont, fille du maréchal de Richelieu, admis dans l'intimité de cette famille, il la cultiva avec assiduité jusqu'au moment où la révolution dispersa dans toute l'Europe les grands qui, par la légèreté de leurs principes, avoient eux-mêmes avancé les événemens devant lesquels ils fuyoient. M. de Rulhière vit avec effroi les premiers essais de cette grande commotion politique, dont les progrès lui causèrent une tristesse qui abrégea ses jours: il mourut le 30 janvier 1791, âgé de cinquante-six ans.

Il me semble que l'exposé rapide de ces faits suffit pour mettre tout lecteur de bonne foi à même de juger M. de Rulhière. Long-temps après être sorti du collège, ceux qui l'ont élevé s'occupent de sa fortune; ses protecteurs deviennent ses amis; l'ha-

bitude qu'il avoit prise d'observer la marche des révolutions, devoit lui donner des avantages dans celle qui s'ouvroit en France; il pouvoit, comme tant d'autres, décorer l'ingratitude du beau nom d'amour de la patrie, et se faire applaudir de la grandeur d'un sacrifice qui auroit tourné au profit de son ambition : des calculs aussi vils n'entrèrent jamais dans sa pensée; et soit qu'on veuille attribuer le parti qu'il prit dans la révolution, à la prévoyance d'un esprit accoutumé à calculer le danger des dissensions civiles, soit qu'on n'y voie que le sentiment d'un cœur blessé dans ses plus chères affections, la conduite de M. de Rulhière n'en reste pas moins honorable. Que l'on compare à cette fidélité en amitié, à cette conscience dans ses liaisons, à cet oubli de toute ambition personnelle, ou même de toute gloriole populaire, les faits et gestes de nos philosophes, et l'on verra si c'est à bon droit qu'ils veulent aujourd'hui mettre M. de Rulhière dans la grande confrairie. Et pour ne parler que de ceux qui ne sont plus, qu'on se rappele la conduite de ce lâche Champfort, qui trahit sans pitié ceux qui avoient à plaisir embelli la moitié de son existence; qui se déshonora également comme littérateur, en fournissant à un autre factieux le discours qui provoqua la clôture de l'Académie française; et qui, frappé lui-même de la terreur qu'il avoit contribué à répandre, n'eut point le courage d'attendre la mort, et manqua de la fermeté nécessaire pour se tuer tout-à-fait. Ce Champfort, comme le plus déhonté de la bande, fut chargé, en 1789, par les philosophes actifs, d'attaquer la réputation de M. de Rulhière; et c'est de là que sont partis les portraits et les anecdotes dont on réveille maintenant le souvénir.

Nous l'avons déjà dit, M. de Rulhière avoit l'esprit juste et ferme ; ses liaisons et les mœurs qui régnoient à cette époque, ont pu l'accoutumer à ne pas voir la prospérité de la France aussi garantie par les principes austères de la religion et de la morale, que par l'unité de pouvoir ; il crut (et c'étoit l'esprit de la société dans laquelle il vivoit) qu'on pouvoit affoiblir sans danger l'ascendant de la religion ; il fut léger à cet égard, mais sans se faire une affaire de parti d'une opinion. On sait que le maréchal de Richelieu pensoit de même, et que cependant il se moquoit des philosophes. Toutes les flatteries de Voltaire ne purent rien gagner sur lui ; il ne vit jamais en eux que des ignorans et des factieux, et les força toute sa vie à le respecter, sans se donner la peine de déguiser le mépris qu'ils lui inspiroient : conduite qui faisoit le désespoir de d'Alembert, et dont il se plaint amérement dans sa Correspondance avec l'hermite de Ferney. M. le maréchal de Richelieu étoit alors à peu près le seul grand seigneur qui osât traiter lestement les philosophes ; il est à peu près le seul aussi qui n'ait point eu à se plaindre d'eux.

M. de Rulhière, qui n'avoit ni l'autorité d'un grand nom, ni la fierté que donne l'habitude de commander, et qui desiroit obtenir une réputation littéraire, ne descendit cependant jamais jusqu'à s'unir aux philosophes, quoiqu'ils disposassent alors de toutes les trompettes de la renommée ; il vouloit conserver son indépendance, et ne point porter dans la société, où des manières parfaites et un esprit piquant lui donnoient tant d'avantages, cette intolérance inséparable de toute secte et de tout esprit de parti. Il se laissa toujours desirer par les philosophes, et mit quelques soins à entretenir par-

mi eux l'idée qu'ils avoient de sa méchanceté : méchanceté qui se bornoit à des épigrammes, et à l'art souvent utile dans le monde de frapper de ridicule les intrigues et les prétentions dangereuses. Il se fit craindre de ceux qu'il pouvoit redouter, et avec lesquels il ne vouloit contracter aucune liaison intime : talent que n'eut point M. de Voltaire, puisque, malgré l'ascendant que lui auroit donné son esprit, il fut toujours contraint à marcher avec un parti qui l'entraînoit bien au-delà de ses premières vues, n'ayant d'autre ressource pour en paroître sans cesse le chef, que d'adopter et de prendre pour son compte les sottises et les folies de tous. Il est singulier sans doute que M. de Rulhière, qui n'a manqué à aucun des devoirs que la probité impose aux hommes, qui n'a trahi aucun sentiment fondé sur la reconnoissance et l'amitié, ait été déclaré méchant par ceux mêmes qui ont sacrifié tous les devoirs, tous les sentimens généreux à l'ambition et à la cupidité ; mais cela doit être ainsi dans le système philosophique. Quiconque se moque des sectaires et méprise la doctrine, est un monstre : cette première règle de l'Ordre ne souffre point d'exception.

M. de Rulhière aimoit à raconter les anecdotes de la révolution dont il avoit été témoin en Russie ; il en écrivit l'histoire pour obéir aux desirs de madame la comtesse d'Egmont. Ce manuscrit fut beaucoup lu, et fit assez de bruit pour causer de l'effroi à Catherine II. L'ambassadeur que toutes les puissances du Nord entretenoient en commun auprès des philosophes de Paris, le fameux Grimm (1), fut chargé de séduire, puis d'intimider

(1) Grimm étoit véritablement un ambassadeur accrédité auprès des philosophes, parce que les philosophes étoient une puissance

M. de Rulhière pour obtenir le sacrifice de son ouvrage : ce fut en vain. On assure qu'en France

dont les cabinets étrangers avoient intérêt de ménager l'alliance; ils en furent servis avec zèle, ainsi qu'on peut le voir dans la correspondance imprimée des philosophes. (*Note de l'auteur.*)

* A cette note nous ajouterons la notice suivante : « Grimm (Frédéric-Melchior), est mort à Gotha, le 19 décembre 1807. Il étoit né à Ratisbonne, le 26 décembre 1723. Après avoir achevé ses études, il se chargea de diriger celles des fils de M. de Schomberg, ministre du roi de Pologne, et accompagna ces jeunes seigneurs à Paris. Il s'y lia bientôt avec Diderot, avec le baron d'Holbach, et devint un des plus chauds adeptes du parti philosophique. Il étoit fort assidu dans la maison de ce baron, qui étoit, comme on sait, le rendez-vous de tous les ennemis de la religion, et d'où partoient tous les jours tant d'écrits où l'impiété se montroit à découvert. On crut même que Grimm avoit travaillé à plusieurs de ces écrits, et qu'il aidoit d'Holbach dans la composition de tant de mauvaises brochures. Quoi qu'il en soit, cette société ne fut point inutile à notre allemand, et le parti se chargea de faire sa fortune. Après la mort de Thiriot, on mit Grimm sur les rangs pour être correspondant du roi de Prusse à Paris, et Voltaire vouloit lui procurer cette place; mais Frédéric, qui se dégoûtoit quelquefois des philosophes, ne voulut apparemment pas d'un agent qui auroit peut-être été moins le sien que le leur. On se retourna vers l'impératrice de Russie, auprès de laquelle il falloit bien aussi que le parti eût un affidé. Diderot, dans le voyage qu'il fit à Pétersbourg en 1773, amena Grimm avec lui; et lui obtint les bonnes graces de l'impératrice, à qui Voltaire l'avoit sûrement aussi recommandé. Avec de si hautes protections l'adepte devint le favori des princes, et entra en correspondance avec les têtes couronnées, qui s'imaginoient alors n'avoir rien de mieux à faire que de prodiguer leurs faveurs à des gens qui venoient pourtant de leur déclarer une guerre si implacable dans le *Système de la nature*. Il devint même, en 1776, ministre de Saxe-Gotha en France, et il occupa cette place jusqu'à la révolution. Le duc de Gotha le recueillit alors à sa cour, où Grimm dût trouver une société qui lui convint; car Weishaupt y étoit alors réfugié, et la conformité des principes put lier les deux philosophes. En 1766, Grimm devint ministre de Russie près le cercle de Basse-Saxe, poste qu'il occupa jusqu'à ses dernières années. Mais devenu vieux et infirme, il se retira de nouveau à Go ha.

l'autorité fit les mêmes tentatives; cela ne m'étonneroit pas. Il étoit dans l'esprit de ce siècle de permettre à tous les écrivains d'exalter les gouvernemens étrangers, de prôner les prétendues vertus des souverains qui avoient voué une haine mortelle à notre patrie, et en même-temps de menacer les écrivains véritablement français qui pouvoient faire rougir la nation de ses folles admirations, et les philosophes de leurs coupables éloges, en exposant la vérité sans nul ménagement. On obtenoit alors des pensions pour *libéraliser* la France; c'est-à-dire, pour soumettre sa gloire, ses mœurs, ses intérêts à l'ascendant des cabinets étrangers. M. de Rulhière ne céda ni aux promesses, ni à la crainte; on ne put obtenir que sa parole de ne point imprimer son manuscrit pendant la vie de Catherine II : parole qui fut scrupuleusement tenue. Les anecdotes sur la révolution de Russie en 1762, se trouvent réimprimées à la suite de l'*Histoire de l'Anarchie de la Pologne*, et ne sont pas la partie la moins curieuse de cet ouvrage, elles ont acquis un caractère d'authenticité par les vains efforts qu'on a fait pour les contredire dans quelques détails peu importans.

M. de Rulhière fut chargé, en 1768, d'écrire l'histoire des troubles de la Pologne, pour l'ins-

C'étoit alors M. le baron de Grimm, conseiller d'état de Russie, et grand-croix de l'ordre de Waladimir. Il est mort avec ces titres : ce qui prouve que la philosophie peut être bonne à quelque chose. Nous ne connoissons point les ouvrages de Grimm. La liste en est consignée, dit-on, dans le dictionnaire allemand de Mensel, intitulé : *Gelehrtes Deutschland*, ou l'Allemagne littéraire. Quant à ses titres à l'estime de la postérité, nous en faisons juges ceux qui ont su apprécier les Diderot, les d'Holbach, et tous les autres qui, comme Grimm, se sont constitués en guerre ouverte contre les principes conservateurs de la morale et de la société. P...t.

truction du dauphin qui mourut roi, sur un échafaud, avant que cette histoire fût achevée ; et M. de Rulhière lui-même est mort avant d'avoir entièrement terminé son ouvrage. Tout ce qu'on peut dire pour excuser cette négligence est inutile, et feroit peu d'honneur à celui qui trouveroit moyen de pallier un tort aussi grave. Quand même l'auteur n'auroit point été pensionné pour ce travail, il suffisoit qu'il l'eût accepté pour que rien ne pût le dispenser de s'y livrer exclusivement ; la postérité lui reprochera moins d'avoir reçu pendant vingt années une pension de 6000 f. comme historien des troubles de la Pologne, que de n'avoir point rempli les premières intentions qui avoient décidé la composition de cet ouvrage. Peut-être M. de Breteuil, qui eut beaucoup d'influence sur le choix du sujet et de l'auteur, ne vit-il dans tout cela qu'une occasion d'améliorer le sort de M. de Rulhière (1) ; les exemples fameux ne manquent pas à cet égard. Ces exemples ont fini par accoutumer les gouvernemens et les écrivains à ne voir qu'un titre dans la fonction d'historiographe, la plus noble que puisse envier l'homme de lettres digne de la remplir. Du moins ne peut-on repro-

(1) C'est du moins ainsi que l'entendoit M. de Rulhière ; et l'on n'en sauroit douter depuis la découverte récente du plagiat qui vient de lui être imputé : (Voy. le *Journal de l'Empire* des 21 et 26 février) suivant cette accusation, qui n'a pas trouvé de contradicteur, les premiers volumes de Rulhière sont *une copie à-peu-près littérale* d'une histoire de Pologne, composée en 1764, par Maubert (ex-capucin, mort protestant), et déposée au ministère des relations extérieures. Toute la différence entre les deux ouvrages se réduit au récit des faits arrivés depuis 1764 jusqu'à 1764 : faits ajoutés par l'académicien qui écrivoit à cette dernière époque, au travail de l'ex-capucin, qui avoit écrit son livre vingt ans plus tôt.

cher à M. de Rulhière d'avoir profité des bienfaits de la cour pour écrire dans des principes opposés à la cour, et des secours qu'on ne trouve qu'en France pour écrire contre la France; sous ce rapport, il devient encore impossible de le ranger parmi les philosophes. Jugeant toujours les peuples par l'état de leur civilisation, il voit le despotisme par-tout où il rencontre la barbarie, et la liberté dans tous les pays où la morale publique est bonne, où les beaux arts sont dirigés vers l'amélioration de la société; aussi parle-t-il toujours de la France comme d'un pays essentiellement libre. S'il avoit vécu assez pour voir le règne de la *raison*, les institutions, les lois, les mœurs, les écrits de ce temps, il auroit déclaré que nous étions tombés dans la barbarie, et par conséquent dans l'esclavage, et ne se seroit point trompé.

M. de Rulhière n'a emprunté de la philosophie du dix-huitième siècle qu'une grande facilité à abuser des mots *fanatisme* et *superstition*; ce qui est sans inconvénient dans son ouvrage, parce qu'il n'applique ces mots qu'à des circonstances particulières, et non aux grands intérêts des nations; et c'étoit bien là en effet l'esprit des sociétés dans lesquelles il passa sa vie. Mais doit-on en conclure qu'il étoit philosophe? et l'espoir de grossir le parti peut-il aller jusqu'à flétrir, pour quelques phrases légères, la réputation d'un homme dont la conduite, les principes politiques, l'attachement à sa patrie et l'impartialité comme historien, sont dignes de l'estime des honnêtes gens, sur-tout lorsqu'il est prouvé que cet écrivain, instruit par l'expérience, est mort sans avoir mis la dernière main à son ouvrage? Nous ne le croyons pas; mais, comme nous sommes entièrement désintéressés dans

cette cause, nous avons cru qu'il nous suffiroit d'exposer les faits, et de laisser prononcer les lecteurs. (1) F.

XXI.

Même Sujet.

L'HISTOIRE présente plus d'une fois le spectacle d'une nation livrée à des dissensions intestines

(1) Peut-être que cela ne seroit pas difficile, en distinguant les philosophes *actifs* d'avec les philosophes *passifs* ou *neutres*; ceux qui propageoient leur philosophie d'avec ceux qui la gardoient pour eux-mêmes, ou qui même en blâmoient la propagation; on reconnoît dans ces derniers (et ce n'est pas un petit mérite) des politiques attachés à l'état, amis de l'ordre, ennemis des révolutions, mais peut-être malheureusement assez aveugles pour ne pas sentir l'accord nécessaire du vrai et de l'utile. M. de Rhulière fut, ce nous semble, un de ces politiques si nombreux dans le 18e siècle : et c'est par là, je veux dire par son attachement à la monarchie, qu'il est très-différent des philosophes actifs; mais ce qui l'en rapproche, c'est une indifférence en matière de religion, qui se manifeste bien clairement dans son ouvrage. Sous ce rapport, il auroit même atteint, si la chose étoit possible, à ce degré d'*apathie sublime* que M. Gaillard prend pour de l'impartialité, et qui consiste, selon cet historien, à si bien cacher ses principes religieux et politiques, que le lecteur ne puisse les deviner : niaiserie philosophique, s'il en fut jamais; ou plutôt, vraie chimère, puisque les philosophes eux-mêmes n'ont pu la réaliser, et que, dans leurs histoires comme ailleurs, ils ne nous laissent pas ignorer leurs principes; et cela doit arriver ainsi, puisque dans tout ouvrage où la religion entre pour quelque chose, il est comme impossible que l'écrivain ne se montre, selon l'esprit qui l'anime, ou religieux ou irréligieux ou indifférent. Ainsi, après la lecture des histoires de Rollin, de Raynal, de Rhulière, on ne seroit pas en doute sur leurs principes, quand même ils ne les auroient manifestés d'aucune autre manière.

cher à M. de Rulhière d'avoir profité des bienfaits de la cour pour écrire dans des principes opposés à la cour, et des secours qu'on ne trouve qu'en France pour écrire contre la France ; sous ce rapport, il devient encore impossible de le ranger parmi les philosophes. Jugeant toujours les peuples par l'état de leur civilisation, il voit le despotisme par-tout où il rencontre la barbarie, et la liberté dans tous les pays où la morale publique est bonne, où les beaux arts sont dirigés vers l'amélioration de la société ; aussi parle-t-il toujours de la France comme d'un pays essentiellement libre. S'il avoit vécu assez pour voir le règne de la *raison*, les institutions, les lois, les mœurs, les écrits de ce temps, il auroit déclaré que nous étions tombés dans la barbarie, et par conséquent dans l'esclavage, et ne se seroit point trompé.

M. de Rulhière n'a emprunté de la philosophie du dix-huitième siècle qu'une grande facilité à abuser des mots *fanatisme* et *superstition* ; ce qui est sans inconvénient dans son ouvrage, parce qu'il n'applique ces mots qu'à des circonstances particulières, et non aux grands intérêts des nations ; et c'étoit bien là en effet l'esprit des sociétés dans lesquelles il passa sa vie. Mais doit-on en conclure qu'il étoit philosophe ? et l'espoir de grossir le parti peut-il aller jusqu'à flétrir, pour quelques phrases légères, la réputation d'un homme dont la conduite, les principes politiques, l'attachement à sa patrie et l'impartialité comme historien, sont dignes de l'estime des honnêtes gens, sur-tout lorsqu'il est prouvé que cet écrivain, instruit par l'expérience, est mort sans avoir mis la dernière main à son ouvrage ? Nous ne le croyons pas ; mais, comme nous sommes entièrement désintéressés dans

cette cause, nous avons cru qu'il nous suffiroit d'exposer les faits, et de laisser prononcer les lecteurs. (1) F.

XXI.

Même Sujet.

L'HISTOIRE présente plus d'une fois le spectacle d'une nation livrée à des dissensions intestines

(1) Peut-être que cela ne seroit pas difficile, en distinguant les philosophes *actifs* d'avec les philosophes *passifs* ou *neutres*; ceux qui propageoient leur philosophie d'avec ceux qui la gardoient pour eux-mêmes, ou qui même en blâmoient la propagation; on reconnoît dans ces derniers (et ce n'est pas un petit mérite) des politiques attachés à l'état, amis de l'ordre, ennemis des révolutions, mais peut-être malheureusement assez aveugles pour ne pas sentir l'accord nécessaire du vrai et de l'utile. M. de Rhulière fut, ce nous semble, un de ces politiques si nombreux dans le 18e siècle : et c'est par là, je veux dire par son attachement à la monarchie, qu'il est très-différent des philosophes actifs; mais ce qui l'en rapproche, c'est une indifférence en matière de religion, qui se manifeste bien clairement dans son ouvrage. Sous ce rapport, il auroit même atteint, si la chose étoit possible, à ce degré d'*apathie sublime* que M. Gaillard prend pour de l'impartialité, et qui consiste, selon cet historien, à si bien cacher ses principes religieux et politiques, que le lecteur ne puisse les deviner : niaiserie philosophique, s'il en fut jamais; ou plutôt, vraie chimère, puisque les philosophes eux-mêmes n'ont pu la réaliser, et que, dans leurs histoires comme ailleurs, ils ne nous laissent pas ignorer leurs principes; et cela doit arriver ainsi, puisque dans tout ouvrage où la religion entre pour quelque chose, il est comme impossible que l'écrivain ne se montre, selon l'esprit qui l'anime, ou religieux ou irréligieux ou indifférent. Ainsi, après la lecture des histoires de Rollin, de Raynal, de Rhulière, on ne seroit pas en doute sur leurs principes, quand même ils ne les auroient manifestés d'aucune autre manière.

cher à M. de Rulhière d'avoir profité des bienfaits de la cour pour écrire dans des principes opposés à la cour, et des secours qu'on ne trouve qu'en France pour écrire contre la France ; sous ce rapport, il devient encore impossible de le ranger parmi les philosophes. Jugeant toujours les peuples par l'état de leur civilisation, il voit le despotisme par-tout où il rencontre la barbarie, et la liberté dans tous les pays où la morale publique est bonne, où les beaux arts sont dirigés vers l'amélioration de la société ; aussi parle-t-il toujours de la France comme d'un pays essentiellement libre. S'il avoit vécu assez pour voir le règne de la *raison*, les institutions, les lois, les mœurs, les écrits de ce temps, il auroit déclaré que nous étions tombés dans la barbarie, et par conséquent dans l'esclavage, et ne se seroit point trompé.

M. de Rulhière n'a emprunté de la philosophie du dix-huitième siècle qu'une grande facilité à abuser des mots *fanatisme* et *superstition* ; ce qui est sans inconvénient dans son ouvrage, parce qu'il n'applique ces mots qu'à des circonstances particulières, et non aux grands intérêts des nations ; et c'étoit bien là en effet l'esprit des sociétés dans lesquelles il passa sa vie. Mais doit-on en conclure qu'il étoit philosophe ? et l'espoir de grossir le parti peut-il aller jusqu'à flétrir, pour quelques phrases légères, la réputation d'un homme dont la conduite, les principes politiques, l'attachement à sa patrie et l'impartialité comme historien, sont dignes de l'estime des honnêtes gens, sur-tout lorsqu'il est prouvé que cet écrivain, instruit par l'expérience, est mort sans avoir mis la dernière main à son ouvrage ? Nous ne le croyons pas ; mais, comme nous sommes entièrement désintéressés dans

cette cause, nous avons cru qu'il nous suffiroit d'exposer les faits, et de laisser prononcer les lecteurs. (1) F.

XXI.

Même Sujet.

L'HISTOIRE présente plus d'une fois le spectacle d'une nation livrée à des dissensions intestines

(1) Peut-être que cela ne seroit pas difficile, en distinguant les philosophes *actifs* d'avec les philosophes *passifs* ou *neutres*; ceux qui propageoient leur philosophie d'avec ceux qui la gardoient pour eux-mêmes, ou qui même en blâmoient la propagation; on reconnoît dans ces derniers (et ce n'est pas un petit mérite) des politiques attachés à l'état, amis de l'ordre, ennemis des révolutions, mais peut-être malheureusement assez aveugles pour ne pas sentir l'accord nécessaire du vrai et de l'utile. M. de Rhulière fut, ce nous semble, un de ces politiques si nombreux dans le 18e siècle : et c'est par là, je veux dire par son attachement à la monarchie, qu'il est très-différent des philosophes actifs; mais ce qui l'en rapproche, c'est une indifférence en matière de religion, qui se manifeste bien clairement dans son ouvrage. Sous ce rapport, il auroit même atteint, si la chose étoit possible, à ce degré d'*apathie sublime* que M. Gaillard prend pour de l'impartialité, et qui consiste, selon cet historien, à si bien cacher ses principes religieux et politiques, que le lecteur ne puisse les deviner : niaiserie philosophique, s'il en fut jamais; ou plutôt, vraie chimère, puisque les philosophes eux-mêmes n'ont pu la réaliser, et que, dans leurs histoires comme ailleurs, ils ne nous laissent pas ignorer leurs principes; et cela doit arriver ainsi, puisque dans tout ouvrage où la religion entre pour quelque chose, il est comme impossible que l'écrivain ne se montre, selon l'esprit qui l'anime, ou religieux ou irréligieux ou indifférent. Ainsi, après la lecture des histoires de Rollin, de Raynal, de Rhulière, on ne seroit pas en doute sur leurs principes, quand même ils ne les auroient manifestés d'aucune autre manière.

que des voisins politiques fomentent dans son sein, afin de lui faire consumer ses forces contre elle-même, et de la mettre hors d'état d'opposer aucune résistance à leurs desseins ambitieux; mais avant les troubles de la Pologne, on n'avoit peut-être jamais vu des troupes étrangères s'établir dans une république indépendante, sous le nom d'auxiliaires et d'amis, contraindre les citoyens à se rassembler, leur dicter insolemment les lois et les réformes qu'ils doivent adopter; les forcer de s'enchaîner au joug de leurs propres mains, et donner ainsi des formes légales à la violence et à la tyrannie. Cette situation singulière, développée par un écrivain habile, ne pouvoit manquer de rendre l'Histoire du Démembrement de la Pologne extrêmement attachante, parce qu'elle lui donne un caractère particulier qui la distingue de toutes les autres révolutions politiques.

Une autre singularité du sujet, dont l'auteur à également tiré un grand parti, c'est l'opposition qui existoit entre les mœurs des Russes et celles des Polonais : les uns, perfides, astucieux, marchant avec activité vers un but unique, mettant en œuvre tous les détours et toutes les ruses de la politique la plus raffinée, et cependant, trompés fréquemment dans leurs calculs, parce qu'ils ne soupçonnoient pas ce que le patriotisme et l'amour de l'indépendance peuvent donner de courage et de force dans les situations le plus désespérées; les autres, divisés entr'eux d'intérêt et de passions, aussi imprévoyans que braves, jamais assez soupçonneux, quoique toujours trompés, mais résistant encore sous le glaive de leurs

oppresseurs, et chargés de fers plutôt qu'asservis.

Ce sont les derniers défenseurs de la liberté polonaise; ce sont ces grands personnages, dont les défauts même ont quelque chose de noble, et ne présentent souvent que l'exagération de quelque vertu, qui ont le plus élevé l'imagination de l'historien, et lui ont inspiré ses plus beaux traits. En peignant dans tous le patriotisme et la fermeté, il a su habilement différencier ces traits généraux, suivant les divers caractères. Le grand général Branicki est à la fois ferme et prudent, courageux et modéré; Mokranouski, plus jeune et plus impétueux, va souvent défier le danger. L'évêque de Cracovie, dans sa noble résignation, ne sait pas même si le danger existe; et, sans craindre ni l'exil ni la mort, il reste immobile à la place que le devoir lui a assignée. Ces trois personnages, si différens entr'eux, le sont encore plus de l'évêque de Kaminieck, qui craint d'exposer inutilement sa vie, qui même ne peut se défendre d'une violente impression de terreur au seul bruit de l'artillerie, ou à la vue d'un glaive nu, mais dont l'infatigable activité sait créer de nombreuses ressources au moment où les plus illustres Polonais ne savent plus que mépriser la mort : citoyen vraiment grand, qui eût sauvé la Pologne, si elle eût pu l'être; et qui, en lui dévouant ses biens, son génie, son existence toute entière, fit preuve d'un véritable héroïsme, moins brillant sans doute que celui qui sait courir au-devant de la mort, mais plus utile, et sur-tout plus rare, puisque l'un peut n'être que le résultat d'une exaltation momentanée, dont tous les hommes sont plus ou moins susceptibles, tandis que l'autre suppose une persévé-

rance dans les résolutions, et une force de caractère dont la nature se montra toujours très-avare.

Mais si M. de Rulhière s'applique, avec une sorte de prédilection, à peindre ces généreux citoyens, il n'est point injuste à l'égard de ceux qui figurèrent à la tête du parti opposé. Ainsi il représente sous les plus brillantes couleurs le génie et les talens des deux Czartorinski. En effet, ces deux premiers auteurs des malheurs de la Pologne avoient su trouver le seul moyen qui pût la sauver de sa ruine, en l'arrachant aux désordres de l'anarchie. Ils ne commirent qu'une faute, mais sans excuse et sans remède; ce fut d'appeler des étrangers à l'appui de leurs desseins, et de ne pas prévoir que ceux-là même qui les aidoient avec tant de zèle à détruire, en mettroient bien plus encore à les empêcher de réédifier.

Mais où l'auteur fait sur-tout briller sa profonde connoissance des hommes, autant que l'esprit d'équité qui l'anime, c'est dans la peinture de ces grands personnages, dont la mémoire, environnée jusqu'aujourd'hui de flatteries ou de haines, n'a pas subi encore le jugement sans appel de la postérité. Telle est cette Catherine II, qui montée sur le trône par le meurtre de son époux, s'y rendit aussitôt l'objet des adulations de ceux qui se disoient philosophes : femme profondément perverse, qui crut que l'hypocrisie lui tiendroit lieu de vertus; qui se donnoit pour humaine, en exerçant le plus violent despotisme, et avoit sans cesse à la bouche les mots de modération et de justice, en se livrant sans réserve à son naturel ambitieux et tyrannique.

M. de Rulhière ne parle qu'incidemment de Pierre Ier; mais, dans une seule page, il donne

l'idée la plus juste des travaux politiques de ce prince, beaucoup trop vanté par ceux qu'a éblouis son enthousiasme pour les arts des nations civilisées.

« La plupart des nations, dit-il, ayant reçu dans leurs mœurs des influences étrangères, sont perpétuellement en contradiction avec elles-mêmes, et n'offrent aux observateurs qu'un tableau variable; mais la discordance actuelle des mœurs du peuple russe passe ce qu'il y a jamais eu de plus bizarre. Leur antique pauvreté et le faste asiatique, les superstitions judaïques et la licence la plus effrénée, la stupide ignorance et la manie des arts, l'insociabilité dans une cour galante, la fierté d'un peuple conquérant et la fourberie des esclaves; des académies chez un peuple ignorant; des ordres de chevalerie dans un pays où le nom même de l'honneur est inconnu; des arcs de triomphe, des trophées et des monumens de bois; l'image de tout, et rien en réalité; un sentiment secret de leur foiblesse et la persuasion qu'ils ont atteint dans tous les genres la gloire des peuples les plus fameux: voilà ce qui résulte après un demi-siècle de ces étonnans travaux de Pierre Ier, parce qu'il ne songea point à donner des lois, qu'il laissa subsister tous les vices, et qu'il se pressa d'appeler tous les arts avant que d'avoir réformé les mœurs. On croiroit voir les matériaux d'un superbe édifice épars, dégradés et noircis par le temps avant que d'avoir été employés, parce qu'un architecte imprudent les avoit préparés sur des fausses mesures, et que par cette faute, l'ouvrage à peine élevé au-dessus de ses premiers fondemens, et abandonné sans pouvoir être fini, n'offre déjà plus qu'un spectacle de ruines.

« Ce qui restoit de ce règne célèbre, ce n'étoit pas un empire policé, comme les panégyristes de Pierre ne cessoient de le répéter; c'étoit un peuple féroce armé de tous les arts de la guerre.... »

Le roi de Prusse, l'impératrice Marie-Thérèse, l'ambassadeur Keyserling, le feld-maréchal Munick, vingt autres personnages célèbres qui figurent successivement dans ses Tableaux, donnent occasion à M. de Rulhière de faire admirer l'énergie et l'éclat de son pinceau. Toutefois, en rendant justise à la force et à la variété de ses couleurs, on ne peut s'empêcher de convenir qu'il abuse quelquefois de ce rare talent pour dessiner des caractères. Les *portraits* sont très-propres sans doute à faire briller l'esprit et le style de l'historien; mais, comme c'est aussi l'un des ornemens que les auteurs médiocres mettent le plus souvent en œuvre, ce devroit être une raison pour le grand écrivain de ne se livrer à ces espèces d'épisodes, que lorsque l'importance des héros les rend en quelque sorte nécessaires. D'ailleurs, le lecteur n'aime pas toujours que l'on prévienne son jugement: quelquefois il voudroit avoir le temps de faire connoissance avec un personnage, afin de s'en tracer l'image dans son esprit, et de la comparer à celle que l'historien lui présenteroit ensuite; c'est une satisfaction que M. de Rulhière ne lui donne presque jamais. Un nouvel acteur paroît-il sur la scène, dût-il n'y rester qu'un moment, aussitôt il consacre trois ou quatre pages à l'étudier dans toutes les circonstances de sa vie. Cette manière de procéder, toujours uniforme, ralentit trop souvent la narration, sur-tout dans les deux premiers volumes. Ajoutons que ces digressions, si soigneusement travaillées, où un

auteur s'épuise en antithèses pour bien saisir toutes les nuances d'un caractère, ne prouvent souvent autre chose que la finesse et les ressources de son esprit. Un trait, un mot, une circonstance adroitement saisie, feront mieux connoître un personnage que le portrait le plus scrupuleusement détaillé. On sait que c'est là le mérite particulier de Plutarque, et qu'il a suffi pour le faire placer parmi les plus grands historiens de l'antiquité.

Les anciens sont peintres : non contens de bien raconter un fait, ils le mettent sous les yeux. Souvent ils suspendront un moment leur récit, pour observer les sentimens divers qui animent leurs personnages. Ils peindront à grands traits l'agitation inquiète de tout un peuple dans l'attente d'une grande nouvelle, ou bien sa consternation et son effroi au récit d'une défaite. Tout vit, tout se meut dans leurs tableaux, et c'est là qu'ils se livre à cette imagination presque poétique que les maîtres de l'art exigent dans un historien. Par ce moyen, ils savent ranimer à propos l'attention du lecteur, et le forcer à se reposer avec eux sur les événemens les plus importans. M. de Rulhière est un de nos écrivains qui, sous ce rapport, comme sous plusieurs autres, se rapproche le plus de ces grands modèles. On en voit une belle preuve dans le tableau de la ville de Varsovie : parmi beaucoup d'autres exemples également dignes d'être cités, je n'indiquerai ici que l'incendie de la flotte des Turcs, et sur-tout la description de leur armée, qui précède d'autant mieux le récit de leurs défaites, qu'elle en expose d'avance le principe.

Mais c'est peu d'un récit animé et pittoresque des faits, il faut encore en savoir démêler les cau-

ses. Parmi ces intrigues qui se croisent et qui se compliquent mutuellement ; parmi toutes ces passions différentes, souvent attentives à se masquer et à tromper tous les yeux, comment distinguer les vrais principes de tant de révolutions diverses et imprévues ? Souvent tel personnage qui prend la plus grande part dans un événement important, a été déterminé tout-à-coup par un hasard, par un caprice, et seroit étonné lui-même du motif qui l'a fait agir, s'il lui venoit dans l'idée de s'en rendre compte. Qui dévoilera tous ces mystères à l'historien ? Et faut-il s'étonner que les plus célèbres aient quelquefois échoué dans ces recherches? On a accusé Tacite d'avoir mis dans la bouche des Romains un discours peu vraisemblable, lorsqu'il leur fait dire qu'Auguste avoit choisi pour successeur un prince impérieux et cruel, afin de faire regretter la douceur de son règne. On pourroit peut-être faire à M. de Rulhière quelques reproches de ce genre. Par exemple, lorsque le roi de Prusse refuse aux Polonais son intervention entr'eux et la Czarine, voici l'explication que donne l'historien de cette conduite. «Il favorisoit, dit-il, les desseins de Catherine, de manière que ces malheureux républicains cédassent sans être opprimés. Toute sa conduite tendit évidemment à ce que les Polonais, déshonorés de plus en plus en recevant de gré ou de force Poniatowski pour roi, demeurassent toutefois séparés de la Russie, et que ni la servile complaisance d'un parti, ni l'impuissante opposition de l'autre, ne rendissent la Czarine maîtresse de la république.» Il est peut-être superflu de remarquer qu'il y a dans ces phrases un peu obscures une contradiction, et que, si Frédéric vouloit que les Polonais repoussent un

roi de gré ou *de force*, il consentoit donc qu'ils fussent *opprimés*. Mais d'ailleurs cette politique si subtile et si raffinée, n'est-elle pas en contradiction avec ce que l'historien a établi ailleurs, que ce prince ayant connu par expérience toute l'incertitude des calculs de la politique, avoit pris la résolution d'attendre les événemens pour se déclarer ? N'étoit-il pas suffisant de dire que, conformément à ce principe de conduite, il laissoit avec plaisir à Catherine le soin d'affoiblir les Polonais, en se réservant de profiter, tôt ou tard, de leur désunion ?

En général, on peut accuser M. de Rulhière de vouloir quelquefois lire trop avant dans l'ame de ses personnages; de trop subtiliser sur le cœur humain; de développer laborieusement de petites intrigues qui n'ont aucun résultat. Il est porté à accorder trop d'importance aux révélations que lui avoient faites des ambassadeurs et des ministres : ce qui peut devenir une source d'erreur, parce que les hommes d'Etat ne voient trop souvent dans un événement politique que la part qu'ils y ont eue. Sans doute un historien ne doit rien négliger pour approfondir les causes secrètes des révolutions; mais vouloir exposer toutes les manœuvres cachées, toutes les tentatives inutiles auxquelles chaque incident a donné lieu, ce seroit s'engager dans un labyrinthe inextricable. C'est bien assez de raconter en détail celles qui ont eu une influence marquée sur le cours général des événemens.

C'est sans doute à cette complication de tant de fils divers qu'il faut attribuer l'espèce d'obscurité qui se fait sentir dans quelques endroits de la narration, et qui, sans nuire à l'intérêt qu'elle

inspire, en rend quelquefois la lecture un peu laborieuse. Champfort, l'ennemi personnel de Rulhière, a dit de lui : *qu'il n'envisageoit les grandes choses que sous de petits rapports, n'aimoit que les tracasseries de la politique, n'étoit éclairé que par des bluettes, et ne voyoit dans l'histoire que ce qu'il avoit vu dans les petites intrigues de la société.* Cette critique est excessivement injuste : mais enfin il y a peu de satires, quelques calomnieuses qu'elles soient, qui n'aient quelque fondement réel. Les meilleurs mensonges sont, dit-on, ceux qui se rapprochent de la vérité, et sans doute Champfort se seroit bien gardé de manquer à ce principe.

Maintenant, si l'on porte les yeux sur l'ensemble de cette grande composition, en rendant justice à l'art qui a présidé à l'ordonnance générale, il faudra reconnoître que les différentes parties ne sont pas toutes dans de justes proportions (1). Cette critique doit s'appliquer sur-tout

(1) Cette critique nous paroît non-seulement fondée, mais même indulgente; il nous semble en effet que l'ouvrage de M. de Rhulière est bien moins une composition historique qu'une suite de petites compositions, ou d'histoires détachées; que ce n'est pas précisément et uniquement l'histoire de la Pologne, mais plutôt des fragmens intéressans de l'histoire du 18e siècle et quelquefois des siècles précédens : matière abondante, comme on voit, mais confuse, sans ordre et sans liaison, au point que les événemens qui appartiennent au sujet principal, sont ceux qu'on retient le moins de cette lecture; et certes ce n'est pas là un léger défaut; car, comme l'a dit Fénélon dans sa lettre à l'académie française : « la principale perfection d'une histoire consiste dans l'ordre » et l'arrangement. »

Mais si l'ouvrage de M. de Rhulière est dépourvu de cette qualité, il attache par le défaut opposé; je veux dire par la variété des digressions, des événemens et des personnages qui paroissent tour-à-tour sur la scène : personnages d'autant plus intéressans qu'ils

au premier volume, où le sujet principal est chargé d'un trop grand nombre de détails épisodiques sous lesquels il disparoît plus d'une fois. L'auteur auroit dû faire réflexion que le tableau d'une anarchie permanente, où le corps politique reste si long-temps sans mouvemens et sans vie, deviendroit nécessairement un peu monotone, et il devoit marcher plus directement au but. La guerre entre la Porte et la Russie n'a qu'un rapport indirect avec les affaires de Pologne : ainsi les règles de l'art exigeoient peut-être que l'auteur n'en montrât que les résultats généraux ; mais on seroit fâché qu'il eût songé à prévenir cette critique, puisqu'on y auroit perdu les récits les plus attachans, parmi lesquels on distinguera l'expédition du Péloponèse : cette narration, enrichie des souvenirs que réveille à chaque pas cette contrée, excite l'intérêt le plus entraînant dont un événement historique soit susceptible. C. M.

sont plus près de nous, et que leurs portraits sont presque toujours dessinés de main de maître.

Le style de M. de Rhulière est en effet ce qu'il a de plus remarquable : on lui a accordé avec raison de l'éclat, de la vigueur, de la rapidité, une élégante précision, quelquefois de la profondeur ; mais on auroit pu ajouter qu'il manque souvent des qualités qui, pour être moins brillantes, ne sont pas moins essentielles à l'historien, telles que la gravité, la correction, la netteté et une certaine douceur qui n'est point incompatible avec la force et la rapidité. C'est même par le mélange de ces qualités différentes qu'on prévient un vice dont le style de M. de Rhulière ne nous paroit pas exempt, c'est-à-dire la monotonie.

XXII.

Sur l'Esprit des Historiens Philosophes du 18e *siècle.* (1)

.....QUELLE que fût la méthode que l'on suivit en écrivant l'histoire, il falloit, dans le dernier siècle, qu'elle fût *philosophique*; et un histoire qui n'étoit pas philosophique, fût-elle exacte

(1) Les réflexions qu'on va lire, sont tirées d'un article plus étendu : *sur la manière d'écrire l'histoire.* M. de Bonald y traite d'abord des abrégés d'histoire dont il blâme l'usage dans l'éducation. A son avis, l'abrégé, est moins un moyen d'apprendre l'histoire qu'un secours pour en considérer l'esprit et l'ensemble; et, autant ce dernier travail est-il peu à la portée des jeunes gens, autant sont-ils capables et même avides des lectures détaillées. A cet âge, on a le loisir de lire, et la faculté de retenir est dans toute sa force. Sans doute le jeune homme ne retient pas tout d'une histoire détaillée, mais il ne retient presque rien d'une histoire abrégée, parce que les retranchemens qu'exige l'abrégé portent sur des circonstances accessoires qui sont comme autant de liens seuls capables de fixer le fait principal dans la mémoire. « D'ailleurs (continue M. de Bonald, dont on ne sauroit trop opposer le sentiment à cette légion d'abbréviateurs décharnés qui menaçent de réduire l'instruction à zéro, tant ils sont menés loin par le zèle d'abréger les études, et de soulager l'application de la jeunesse!) D'ailleurs l'histoire présente dans ses longues narrations des modèles de style et de disposition de faits et d'idées qu'il importe d'offrir aux jeunes gens, qui apprennent ainsi à exprimer leurs pensées, et à mettre de l'ordre dans leurs idées, en en mettant dans le discours. Au lieu que l'abrégé, avec ses réflexions concises, ses pensées plutôt indiquées que développées, ses faits plutôt notés que racontés, ne leur présentent que des formes raccourcies de style qu'il seroit, à leur âge, et dans le premier essor de leur imagination, dangereux d'imiter; et

dans le récit des faits, méthodique dans leur disposition, sage dans les réflexions, et écrite du style le mieux assorti au sujet, n'étoit, aux yeux de quelques écrivains, qu'une gazette sans intérêt et sans utilité. Comme la philosophie bien entendue est la recherche des causes et la connoissance de leurs rapports avec les effets, on pourroit croire que la méthode d'histoire regardée alors comme la plus philosophique, devoit être celle qui présente l'ensemble et le résumé des faits, dévoile leurs causes, indique leurs rapports, et puise dans cette connoissance des réflexions générales sur l'ordre religieux et politique de la société; mais on se tromperoit étrangement. Une histoire *philosophique*, telle qu'on en faisoit alors, consistoit en exceptions qu'on donnoit pour des règles, en faits particuliers, et presque toujours isolés, même en anecdotes; et plus d'un écrivain célèbre a été accusé d'en trouver dans son imagination, quand sa mémoire ne lui en fournissoit pas. Tout y étoit particulier, et même personnel; et il n'y avoit de général qu'un esprit de haine et de détraction de la politique et de la religion modernes. Ainsi il étoit indispensable, pour écrire l'histoire *philosophiquement*, de donner toujours aux gouvernemens anciens la préférence sur les gouvernemens modernes; et généralement, aux temps du paganisme sur les temps chrétiens. La liberté se trouvoit nécessairement dans les constitutions des anciens, toutes plus ou moins démocratiques, la perfection dans leurs

qui seroient comme des lisières avec lesquelles on voudroit retenir les pas d'un enfant qu'il faut laisser courir et sauter. » M. de Bonald passe des abrégés historiques aux *histoires*, appelées *philosophiques*, sujet de l'article qu'on va lire, et qui se lie avec les précédens.

mœurs; la vertu étoit le ressort unique de leurs gouvernemens; et si leur religion n'étoit pas très-raisonnable, elle étoit tout-à-fait politique. En un mot, il n'y avoit de raison, de génie, de courage, d'amour de la patrie, de respect pour les lois, d'élévation dans les ames, de dignité dans les caractères, de grandeur dans les évènémens, que chez les Grecs et les Romains. Les Chrétiens ont été le peuple le plus ignorant, le plus corrompu, le plus superstitieux, le plus foible, opprimé par ses gouvernemens monarchiques, dégradé par sa religion absurde, et plus d'un philosophe leur a préféré les Mahométans, et même les Iroquois. La religion chrétienne a été coupable de tous les malheurs du monde; ses ministres, de tous les crimes ou de toutes les fautes des gouvernemens, et il étoit tout-à-fait philosophique de l'accuser de toute l'ignorance des peuples, quoiqu'elle seule les ait éclairés; et de toute leur férocité, quoiqu'elle seule les ait adoucis.

Mais il étoit sur-tout nécessaire, si l'on aspiroit au titre d'historien philosophe, de s'élever avec amertume, et à tout propos, contre les prétentions surannées de quelques papes sur l'autorité temporelle; il falloit les représenter (lors même qu'ils étoient menés par la force des choses là où ils ne vouloient pas aller) comme des conquérans toujours armés, comme le Jupiter de la Fable, la foudre à la main, ébranlant l'univers d'un mouvement de ses sourcils. Il eût été peut-être plus philosophique, et même, je crois, vraiment philosophique, d'observer que, dans des temps où le caractère personnel des rois se ressentoit des mœurs féroces et grossières des peuples, où l'administration n'étoit pas plus éclairée que les constitu-

tions n'étoient définies, l'Europe, encore mal affermie dans les voies du christianisme, seroit retombée dans un chaos pire que celui dont elle étoit sortie avec tant d'efforts, s'il n'y avoit eu d'autre recours contre les fautes, ou plutôt contre les erreurs de rois emportés, que l'insurrection des peuples barbares; et qu'il étoit, je ne dis pas utile, mais nécessaire que les peuples vissent quelque pouvoir au-dessus de celui de leurs maîtres, de peur qu'ils ne fussent tentés d'y placer le leur. Ce sont ces rigueurs, quelquefois excessives et peu mesurées, qui ont accoutumé au joug des loix ces enfans indociles qu'il falloit châtier avec la verge, en attendant de pouvoir un jour les guider par une raison plus éclairée; et l'Europe aujourd'hui n'avoit pas plus à craindre le retour de ces mesures sévères, que l'homme fait ne peut redouter les corrections de l'enfance. La religion punissoit des rois enfans par l'excommunication; quand ils sont devenus grands, et qu'ils ont eu secoué le joug de leur mère, la philosophie les a punis par l'échafaud. Les rigueurs de la religion ne pouvoient produire aucune révolution populaire, parce que le même pouvoir qui réprimoit les rois eût réprimé les peuples, et même eût été plus fort contre les peuples que contre les rois. Mais la philosophie a été aussi impuissante contre les peuples qu'elle a été forte contre les rois: elle a reconnu, mais trop tard (pour me servir des paroles de M. de Condorcet), *que la force du peuple peut devenir dangereuse pour lui-même; et après lui avoir appris à en faire usage*, lorsqu'elle *a voulu lui enseigner à la soumettre à la loi*, elle a éprouvé *que ce second ouvrage*, qu'elle ne croyoit pas, *à beaucoup près, si long et si pénible que le premier*, étoit non-seulement moins aisé, mais tout-

à-fait impossible : et le monde a appris, par une mémorable expérience, la vérité de cette parole, que les rois ne règnent que par Dieu, et qu'il ne faut pas moins que le pouvoir divin pour contenir le pouvoir populaire.

Il étoit donc extrêmement philosophique de méconnoître tout ce que les papes ont fait pour la civilisation du monde; et si quelques-uns d'entr'eux ont trouvé grace aux yeux des philosophes du dix-huitième siècle, c'est pour avoir favorisé la culture, et récompensé les progrès des arts agréables, quoiqu'à vrai dire, et pour employer plus à propos le mot connu d'un bon évêque, *ce ne soit pas là ce qu'ils aient fait de mieux* : car les historiens philosophes faisoient consister toute la civilisation de l'Europe dans les arts et sur-tout dans le commerce. Une nation étoit à leurs yeux plus honorée par les talens de ses artistes, les découvertes de ses savans, l'industrie de ses commerçans, que par la science de son clergé, le dévouement de ses guerriers, l'intégrité de ses magistrats; et en même temps que la philosophie déclamoit contre le fanatisme de ces hommes qui alloient, au péril de leur vie, porter à des peuples barbares notre religion et nos lois, elle admiroit l'industrie qui leur portoit des couteaux, des grains de verre et de l'eau-de-vie.

Au reste, dans ces histoires philosophiques, la politique n'étoit pas mieux traitée que la religion, ni les rois plus ménagés que les papes; et lorsque la sévérité des jugemens philosophiques n'étoit pas désarmée par des pensions ou des louanges, ou contenue par la crainte, les rois n'étoient que des *mangeurs d'hommes*; leur négociations n'étoient que fausseté, leurs guerres que barbarie, leurs administrations qu'avidité, leurs acquisitions qu'am-

bition, et leurs fautes passoient pour des crimes. Cependant ces mêmes actions, si odieuses dans un prince chrétien, pouvoient être excusées *sur l'intention* dans un prince philosophe, ou même jugées dignes des plus grands éloges. Un roi qui auroit négocié auprès du grand-seigneur *la reconstruction du temple de Jérusalem*, ou mis le feu à l'Europe pour renverser la religion chrétienne et s'emparer des principautés ecclésiastiques, eût été déclaré *grand homme*, et bienfaiteur de l'humanité; et pourvu que la philosophie fût accueillie, et ses adeptes honorés, l'administration la plus despotique, les forfaits même les plus odieux, trouvoient grace aux yeux des philosophes : et nous en avons vu d'illustres exemples.

On doit remarquer encore que, dans ces histoires *philosophiques*, on parle beaucoup de *destin* et de *fatalité*; ces mots reviennent fréquemment, même dans l'Histoire récemment publiée de *l'Anarchie de la Pologne*, histoire où il y a un grand éclat de style, quoiqu'avec un peu trop de complaisance à rechercher des motifs et à tracer des portraits. Le destin est en politique ce que le *hasard* est en physique; et comme le hasard n'est, suivant Leibnitz, que l'ignorance des causes naturelles, le *destin* et la *fatalité* ne sont que l'ignorance des causes politiques : et, certes, il y a eu beaucoup de ce destin dans la conduite de tous les cabinets de l'Europe.

XXIII.

Mémoires d'un Voyageur qui se repose, par M. DUTENS.

M. Dutens a voyagé, puisqu'il a été plusieurs fois en Angleterre, plusieurs fois en Italie, souvent en France, et qu'il a failli aller en Espagne; il a été homme de lettres, puisqu'il a publié les ouvrages d'un autre, deux ouvrages à lui, sans compter ses Mémoires, et qu'il a été membre d'une Académie; il a été homme d'état, puisqu'il a rempli les fonctions de secrétaire d'ambassade dans une des plus petites cours de l'Europe. Voyageur, négociateur, littérateur, un de ces titres suffit pour persuader à un homme que ses Mémoires intéresseront le public; il les réunissoit tous les trois; nous ne pouvions donc manquer d'avoir les Mémoires de M. Dutens. C'est un droit que se sont arrogé, dans le dix-huitième siècle, les gens de lettres pleins de leur dignité et de leur importance, et qu'ont eu, dans tous les temps, les politiques et les voyageurs. Il n'est point de si mince diplomate qui ne pense avoir approfondi les plus curieux mystères, pénétré les secrets les plus cachés; il faut donc qu'il les dévoile à ses contemporains, à la postérité, à l'univers, qui pour l'ordinaire n'apprend rien dans ces Mémoires, si ce n'est le rôle important que s'attribue l'auteur dans les événemens connus qu'il raconte. Quant aux voyageurs,

Ils ressemblent tous au pigeon de la fable : ayant beaucoup vu, ils croient avoir beaucoup *à dire aussi*. Il n'en est point qui au moment de son départ ne se dise :

Je reviendrai dans peu, conter de point en point,
Mes aventures à mon frère.

C'est-à-dire, à tout homme qui voudra m'écouter ou me lire.

Je le désennuierai; mon voyage dépeint
Lui sera d'un plaisir extrême.

Voilà l'idée qui occupe et soutient le voyageur : s'il abandonne sa patrie, ses parens, ses amis; si dans ses courses pénibles il a souvent à regretter *bon souper, bon gîte, et le reste*, il trouve un dédommagement pour tant de sacrifices, de privations, de fatigues et de dangers, dans l'espérance flatteuse de les raconter un jour;

Je dirai : J'étois là; telle chose m'avint.

Mais ordinairement le voyageur n'ayant le droit de se regarder comme un homme important qu'au moment où il se met en route, ne commence ses Mémoires qu'au point du départ; le négociateur, l'homme d'état, ne parle de lui que lorsqu'il joue un rôle sur la scène du monde, et que ses actions sont liées avec les événemens publics : l'un et l'autre nous font grâce de leur naissance, de leur enfance, de leur éducation, de leurs espiégleries, de leurs grands succès dans leurs petites écoles, de l'admiration du père, de la mère, de la tante et des cousins. Quelques-uns, peut-être, se sont écartés de cette sage méthode; mais elle ne doit pas moins en être regardée comme une règle sévère de bienséance. Il faut à l'homme une raison, ou du moins un prétexte pour oser parler de lui au

public : le prétexte du voyageur est dans ses observations curieuses et dans les aventures singulières qui ont dû lui arriver, dans tant de climats divers, au milieu de tant de peuples différens, dont les mœurs, les usages, les préjugés sont si opposés, si extraordinaires, si bizarres : le prétexte de l'homme d'Etat, est la part qu'il a eue ou qu'il croit avoir eue à la paix, à la guerre, aux intrigues, aux révolutions, aux événemens, enfin, qui ont occupé les hommes, qui ont agité les Etats : ils ne nous racontent leurs aventures particulières que parce qu'ils croient, ou qu'ils feignent de croire qu'elles feront mieux connoître les pays, les peuples, les hommes, et les événemens publics, qui sont, ou l'objet réel, ou l'objet apparent et avoué de leurs ouvrages. Mais les gens de lettres qui nous ont donné leurs Mémoires, se sont tous écartés de cette règle que prescrivoient également la bienséance, la modestie et le goût ; ils les ont commencés *ab ovo*, et ont cru que tout devoit nous intéresser dans leur vie, et leurs enfantillages, et leurs puérilités, et leurs bonnes fortunes, et leurs maîtresses, et leurs intrigues, et leurs tracasseries, et leurs querelles.

C'est sans doute comme homme de lettres que M. Dutens a cru devoir nous parler aussi de sa naissance, de ses parens, de ses aïeux, et se montrer ainsi à ses lecteurs dans toutes les périodes de sa carrière, depuis son berceau jusqu'à une vieillesse assez avancée. Cette carrière a été longue ; M. Dutens s'y est assez agité pour se faire un nom et une fortune ; il a parcouru diverses contrées de l'Europe, y a exercé divers emplois, connu les principaux personnages ; il a recherché et obtenu la faveur des grands ; il a été accueilli par les

gens de lettres d'un parti, ménagé par ceux de l'autre; il a eu des relations avec tous; il aimoit les anecdotes, les historiettes, les contes; il en contoit, on lui en contoit; il les recueilloit, et de tout cela il a composé deux volumes de Mémoires, dont la plus grande partie peut être rangée parmi les lectures inutiles et frivoles, mais agréables et amusantes. Je ne parle pas du troisième volume, qu'il a intitulé *Dutensiana*, et dont les répétitions, le désordre et l'ennui qui en résultent, ne peuvent être rachetés par quelques mots heureux et quelques traits remarquables: l'esprit aime naturellement l'ordre, et il n'est point d'ouvrage qui ne soit susceptible d'un ordre quelconque. On est donc choqué avec raison lorsque, dans un livre même d'*Ana*, on voit passer d'une dissertation théologique sur les plus grands mystères de la religion, à un calembourg; du récit des cruelles infortunes qui précipitèrent un puissant monarque du trône sur l'échafaud, au sentiment de Chrysippe, qui pensoit que le *cochon avoit été mis en guise de sel, pour l'empêcher de pourrir*; d'une anecdote relative à l'auteur, aux victoires des Assyriens sur les Arabes; d'une discussion sur Melchisédech, à un voleur de grand chemin, etc. Il semble que M. Dutens ait mis tous ses matériaux dans un sac, et qu'après les avoir bien secoués, bien mêlés, il les ait tirés au hasard. Or, c'est une mauvaise méthode pour faire un livre.

Il y a sans doute plus d'ordre dans les Mémoires, et il étoit plus facile de leur en donner; l'auteur n'avoit qu'à suivre le cours des événemens de sa vie, et c'est ce qu'il a fait. C'est sans doute un inconvénient pour un auteur, de se constituer le héros de son ouvrage; mais cet inconvénient est inséparable

rable des Mémoires : c'en est un autre non moins grave et non moins inhérent au genre, de dévoiler une foule de faits domestiques et cachés qui ne sont point du domaine de l'histoire, sur lesquels l'historien ou le faiseur de Mémoires n'a réellement aucun droit, et qui regardent des personnes dont le désir juste et raisonnable seroit peut-être de rester obscures avec leurs vertus, leurs foiblesses et leurs vices. M. Dutens tâche du moins d'atténuer ce dernier défaut en disant du bien de presque tout le monde : presque tous les hommes qu'il connoît ont la taille bien prise, la jambe belle, le visage agréable, *de l'esprit et du génie*. Ces deux dernières qualités, sur-tout, se trouvent réunies dans un grand nombre de personnes de sa connoissance. La plupart des femmes dont il parle sont belles, aimables, vertueuses. M. Dutens paroît un fort bon homme, qui aime tout le monde, et qui est aimé de tout le monde ; cependant ces jugemens, si favorables aux individus qui en sont l'objet, font tomber l'auteur dans une singulière contradiction. En effet, parle-t-il d'un grand seigneur en particulier, c'est un homme loyal, généreux, et qui a *de l'esprit et du génie* ; parle-t-il des grands en général, ils sont tous égoïstes et injustes. Il regrette le temps qu'il a passé avec eux, les soins qu'il s'est donnés pour leur plaire ; il prend pour épigraphe de son ouvrage, un trait de satire contre eux :

Dulcis inexpertis cultura potentis amici,
Expertus metuit.

Il répète ce trait satirique dans le cours de son ouvrage : il rapporte dans les Mémoires une satire entière de Regnier-Desmarets contre les grands ;

il en cite encore plusieurs strophes dans *le Dutensiana*; et cependant il ne rencontre, ce me semble, que des grands pleins de générosité et de bienfaisance. L'un, l'ayant pris pour précepteur de son fils, et s'aperçevant qu'il étoit fort ignorant, lui dit avec bonté : « Que cela ne vous inquiète » point; je m'en vais vous apprendre le grec, le » latin, l'anglais et les mathématiques, et puis » vous apprendrez tout cela à mon fils. » Et c'est réellement ainsi que M. Dutens fit son éducation et celle de son élève. Un autre l'établit à Turin, sur le pied le plus brillant; un troisième lui fait donner un bénédifice considérable; un quatrième veut lui assurer douze mille livres de rente, à condition qu'il voudra bien habiter avec lui dans la plus belle terre, le plus beau château, et la maison la plus opulente de l'Angleterre. Enfin, chez les Anglais, M. Mackensie, lord Butle, lord Algernot-Percy et le duc de Northumberland, se le disputent avec une émulation au moins polie. En France, le duc de Choiseul n'est content que lorsque M. Dutens est à Chanteloup; madame la comtesse de Boufflers veut qu'il ait un appartement chez elle; deux autres dames de Boufflers, femmes très-aimables aussi, le traitent avec beaucoup de bonté : il a les mêmes succès auprès des seigneurs de Turin; les cardinaux, à Rome, l'accablent de politesses et de bons procédés. Il me semble que M. Dutens devoit être assez content des grands, à moins qu'il n'eût lui-même de fort grandes prétentions.

Il avoit celle, par exemple, de recevoir un présent du roi de Sardaigne, et il éprouva, à cette occasion, un petit mécompte assez plaisant. Admis à l'audience du roi, il le voit prendre et tenir quelque temps à la main une très-belle tabatière;

il ne douta pas qu'elle ne lui fût destinée, et il fut très-désagréablement surpris lorsque, après avoir pris une prise de tabac, on remit la boîte à la poche. Un quart d'heure après, le roi sort d'une autre poche une nouvelle tabatière plus belle encore que la première : M. Dutens, enchanté, préparoit déjà son remerciement, lorsque S. M. prend gravement une prise de tabac d'Espagne, serre sa boîte, et congédie poliment M. le secrétaire d'ambassade.

Si l'on passe à M. Dutens cette petite contradiction entre sa bonhomie accoutumée et cette humeur chagrine qui le prend par accès, on sera assez content de lui, de ses principes, de sa conduite, et on trouvera assez d'agrémens et d'intérêt dans ses Mémoires : le style n'en est, à la vérité, ni correct ni élégant; on s'aperçoit trop en lisant le français de M. Dutens, qu'il sait fort bien l'anglais; mais si cela explique les défauts de son style, cela ne les excuse pas, parce qu'il est très-possible de bien parler et de bien écrire les deux langues.... On peut aussi reprocher à l'auteur, des répétitions de choses qui valoient tout au plus la peine d'être dites une fois. C'est ainsi (et ce n'est pas le seul exemple que je pourrois en rapporter) qu'il répète dans deux volumes différens les circonstances d'une chasse où l'on tua dix-huit mille trois cent quarante-trois lièvres, dix-neuf mille cinq cent quarante-cinq perdrix, neuf mille quatre cent quatre-vingt-dix-neuf faisans. Je fais grâce des cailles, des alouettes, etc. et je me borne à dire qu'il fut tiré, en tout, cent seize mille deux cent neuf coups de fusil, dont neuf mille dix par la princesse Charlotte. M. Dutens aime ces énumérations : il nous apprend ailleurs que le comte Brulh avoit

500 paires de souliers, 600 paires de bottes, une chambre pleine de perruques, etc. etc. Ses Mémoires sont donc remplis de trop de minuties sans intérêt, d'anecdotes qu'on trouve par-tout, ou qu'on devroit ne trouver nulle part; tel est ce mot de Beaumarchais, qui, revenant d'Angleterre, disoit « qu'il avoit observé une petite différence entre » Paris et Londres, qui cependant avoit de grands » effets : c'étoit que là on avoit la liberté de la » presse, au lieu qu'à Paris la liberté étoit en » presse. » Quel misérable calembourg!

Heureusement il y a des mots plus heureux, des anecdotes plus intéressantes dans ces Mémoires. Les philosophes que M. Dutens paroît avoir bien connus, bien appréciés; leurs intrigues, leur orgueil, leur morgue, leur despotisme, lui fournissent quelques chapitres assez curieux (1). On y voit que Condorcet, aidé de son ami d'Alembert, avoit voulu s'approprier une bonne partie des revenus de l'Académie des Sciences; et je laisse cette petite manœuvre à commenter par ce grand philosophe, qui, dernièrement encore, nous assuroit que toutes les fois qu'on pouvoit citer un trait généreux et honorable, il appartenoit à un philosophe, et que

(1) M. Dutens voyoit souvent les philosophes chez madame Geoffrin, chez le baron d'Holbac et chez d'Alembert : « c'étoit là, » dit-il, que l'on tramoit sourdement la destruction de la religion, » du clergé, de la noblesse, du gouvernement. Dès l'année 1766, » je disois aux évêques liés avec eux : *il vous détestent ;* aux grands » seigneurs qui les protégeoient : *ils ne peuvent soutenir l'éclat* » *de votre rang qui les éblouit ;* aux financiers qui les prônoient : » *ils envient vos richesses ;* on continuoit à les admirer, à les flat- » ter, à les prôner. »

Le lecteur remarquera que ce témoignage est sorti de la bouche d'un protestant qui avoit fait sa fortune à la cour de Londres, et qui par conséquent, quoique français, ne sauroit sous aucun rapport, être soupçonné de partialité en faveur du gouvernement et du clergé de France, contre ceux qui en *tramoient la destruction.*

toutes les fois qu'on avoit à parler d'un procédé vil et odieux, c'étoit un de leurs adversaires, *un dévot* qui en étoit coupable. Les hommes de tous les états, de toutes les conditions, de toutes les nations, les Anglais sur-tout, fournissent aussi à M. Dutens des traits de caractère fort singuliers. Tel est celui-ci, par lequel je terminerai cet extrait déjà fort long. M. Pitt, père du dernier mort, et le duc de Newcastle étoient d'un avis opposé sur la sortie d'une flotte. « M. Pitt, dit M. Dutens, étant retenu au lit par la goutte, se trouvoit » obligé de recevoir ceux qui avoient à lui parler, dans une chambre à deux lits, où il ne pouvoit souffrir du feu. Le duc de Newcastle, qui » étoit fort frileux, vint le trouver..... A peine fut-il entré qu'il s'écria tout grelottant de froid : Comment vous n'avez point de feu ? Non, répondit » M. Pitt, je ne puis le souffrir quand j'ai la goutte. » Le duc de Newcastle, obligé d'en passer par là, » s'assit à côté du malade, enveloppé dans son » manteau, et commença à entrer en matière ; » mais ne pouvant résister long-temps à la rigueur » de la saison, permettez, dit-il, que je me mette à » l'abri du froid, dans le lit qui est à côté de vous ; » et sans quitter son manteau, il s'enfonce dans le » lit de lady Esther Pitt, et continue la conversation au sujet de cette flotte qu'il répugnoit d'envoyer en mer..... Tous deux s'agitoient avec » chaleur. Je veux absolument que la flotte parte, » disoit M. Pitt, en accompagnant ses paroles des » gesticulations les plus vives. Cela est impossible ; » elle périra, repliquoit le duc en faisant mille » contorsions. Le chevalier Charles-Frédéric, arrivant là-dessus, les trouva dans cette posture » ridicule ; et il eut toutes les peines du monde à

» garder son sérieux en voyant les deux ministres » d'état délibérer sur un objet aussi impor- » tant, dans une situation si nouvelle et si sin- » gulière. ». A.

XXIV.

Coup-dœil Historique sur le 18e siècle.

... En sortant des mains de Louis XIV, la France tomba dans celle d'un roi mineur et d'un régent corrompu. La forte constitution de la France n'avoit rien à craindre de la minorité de son chef; mais les mœurs, déjà affoiblies par les doctrines licencieuses qui commençoient à se répandre, ne purent résister à l'influence des vils exemples et des mesures désastreuses du prince qui gouvernoit sous le nom du roi, et qui commença son administration par rendre la France la fable de l'Europe, dont elle avoit été la gloire et quelquefois la terreur.

L'Europe vit avec mépris et pitié, le gouvernement français, méconnoissant les ressources que lui offroient le sol le plus fertile et le peuple le plus industrieux, hasarder à un jeu périlleux la fortune publique et particulière, et changer, sur la foi d'un aventurier étranger, en un signe fictif les signes réels de toutes les propriétés. La crédulité fut appelée au secours de l'extravagance: la nation la plus éclairée fut dupe du vain appât des trésors mensongers du Mississipi; et chez le peuple le plus désintéressé s'alluma tout-à-coup la cupidité la plus effrénée, par le dangereux spectacle des fortunes subites, de chances de gain inespérées et d'une circulation désordonnée de toutes les valeurs. « Si la » régence, dit Duclos, est une des époques de la

» dépravation des mœurs, le *Système* en est encore » une plus marquée de la dépravation des ames. » Le succès du *Système* de Law eût été un crime : sa chûte fut une calamité; et toutes les idées que fit naître cette opération fatale, et tous les désordres qu'elle entraina, firent aux mœurs publiques une plaie que la conduite personnelle du régent n'étoit pas propre à guérir. Les mœurs de Louis XIV n'avoient pas été pures; mais telle étoit, jusque dans ses foiblesses, la dignité de son caractère, que ses favorites, toutes d'un grand nom, la plupart distinguées par leur esprit autant que par leur beauté, quelques-unes même célèbres par leur repentir, paroissoient moins servir aux passions de l'homme qu'au faste du monarque, et qu'on s'étoit accoutumé à les regarder, ou peu s'en faut, comme *un officier de la maison*. Les maîtresses du régent furent de viles prostituées, sans honneur et sans décence : funeste exemple que son royal pupille imita depuis, et même surpassa ! Le régent, avili dans l'opinion, s'arma de l'effronterie contre le mépris. Il érigea le libertinage en système; et bientôt, à son exemple, on raisonna la corruption, on philosopha sur la débauche, l'esprit se joua de tout, et même de l'infâmie; et comme il faut de nouveaux mots pour exprimer de nouvelles idées, et des mots honteux pour exprimer des idées infâmes, le nom de *roués* désigna des hommes que le prince initioit à ses plaisirs, et que leur naissance et leur rang offroient à la nation comme ses modèles. La nation, jusque là si grande et si grave, tomboit dans le petit esprit : symptôme le plus assuré de décadence. Elle y tomboit, et par la légèreté avec laquelle elle traitoit les choses les plus sérieuses, et par l'importance et l'engouement qu'elle mettoit aux choses frivoles et

même puériles, à commencer par les *pantins*. Ce double caractère qui a reparu à toutes les époques de désordre, n'a pas, depuis la régence, quitté la nation française, même à ses derniers momens.

Mais ce qui contribua le plus efficacement à avilir insensiblement la nation aux yeux de l'Europe, ce fut la philosophie sophistique de ce siècle : cette philosophie qu'une secte d'écrivains, ou plutôt une compagnie de spéculateurs tiroit de l'étranger comme une *matière première*, et qu'elle colportoit dans toute l'Europe, manufacturée en France avec un si déplorable succès, et mise dans des ouvrages de tous les genres, à la portée de tous les esprits.

Il ne faut pas croire sur la foi de quelques étrangers, russes, polonais, anglais, italiens, avec qui Voltaire étoit en commerce réglé de célébrité, et dont il a eu soin de nous transmettre les lettres de félicitation et d'éloges, pas même sur la foi de quelques souverains du Nord, dont les *vertus*, aujourd'hui mieux connues, ne recommandent pas les opinions philosophiques ; il ne faut pas croire que notre philosophie fit l'admiration des peuples étrangers. Si des jeunes gens, avec des connoissances de collége, et les passions de leur âge, si de beaux esprits aussi frivoles que leurs études, véritables prolétaires dans l'état littéraire, se rangeoient de toutes parts sous les drapeaux de ces nouveaux chefs, dans l'espoir d'obtenir, à la faveur du désordre, quelque part de renommée ; par-tout les vrais savans qui sont les grands propriétaires de l'empire des lettres, les hommes judicieux en grand nombre chez les peuples chrétiens, les chefs de famille qui par-tout sont la nation, dépositaires de ses principes et de ses mœurs, et qui sans écrire ni vers ni prose, éclairés, dès leurs enfance,

de toutes les lumières de la morale chrétienne, n'en forment pas moins, à la longue, l'opinion publique et l'esprit général, ne voyoient qu'avec horreur les progrès d'une doctrine dont la conséquence immédiate étoit de dissoudre tous les liens de famille et d'Etat; de justifier toutes les passions, et d'ébranler tous les fondemens de la paix domestique et de l'ordre public. Voltaire lui-même, le coryphée de la secte, connoissoit si bien le foible du parti, qu'il écrivoit à d'Alembert: « Telle est notre situa-» tion, que nous sommes l'exécration du genre hu-» main, si nous n'avons pour nous les honnêtes gens. » Sans doute; la France faisoit du bruit dans le monde avec sa littérature et sa philosophie; mais l'espèce de sentiment qu'elle inspiroit étoit celui qu'obtient dans un cercle l'homme brillant et corrompu qui se fait écouter et craindre, mais dont personne ne voudroit faire son conseil ou son ami.

Les nouveaux docteurs traitoient la politique comme la morale. On voyoit avec étonnement des écrivains, nés la plupart dans les rangs inférieurs de la société, étrangers à toutes les idées qu'inspire la propriété, à tous les sentimens que donne l'habitude de la supériorité et de la considération, et qui avoient dépouillé tout principe de cette religion qui apprend à obéir, lorsqu'on n'est pas appelé à commander; on les voyoit s'ériger en directeurs des peuples et en tuteurs des rois. Assez instruits de tout ce qui s'apprend dans les livres, mais sans aucune de ces connoissances bien autrement positives que donne la pratique des hommes et des affaires, *possédés*, comme dit Leibnitz, *de la manie de l'antique*, ils cherchoient perpétuellement dans une nature imaginaire dont ils exagéroient les vertus, des leçons inapplicables à nos sociétés modernes dont ils

exagéroient les vices; et croyoient les anciens des maîtres en politique, parce qu'ils ont été nos maîtres en littérature. Dans leur fureur de régenter les gouvernemens, ils ne parloient aux peuples que pour flatter leurs passions; ils ne parloient des rois que pour calomnier leurs intentions, grossir leurs défauts, avilir leur dignité; et, portant dans leurs systèmes d'administration, et les petites jalousies de la médiocrité, et les petites vanités du bel esprit, ils décrioient les fonctions de la vie publique pour exalter la vie domestique, l'agriculture, les arts, le commerce qu'ils n'entendoient pas; conseillant à tort et à travers dans l'agriculture, les défrichemens et le partage des communaux; dans les finances, les emprunts; dans l'économie publique, le luxe; élevant le commerce au-dessus de tout; inspirant aux hommes publics la manie des arts, et aux peuples la fureur du pouvoir; et faisant ainsi des grands, des serviteurs inutiles, et des petits, des sujets mécontens en attendant d'en faire des maîtres féroces.

Le gouvernement les laissoit faire : il payoit même des écrivains qui avoient l'extrême complaisance de lui révéler des abus ignorés jusqu'à eux; incertain s'il n'étoit pas lui-même le premier et le plus grand des abus; intimidé par je ne sais quelle magie de mots qui retentissoient d'un bout de l'Europe à l'autre, il souffroit tout au nom de la *tolérance*, permettoit tout au nom de *la liberté*, conspiroit contre lui-même au nom de l'*égalité*, et contre la religion au nom de la philosophie; accordoit tout au bel esprit: et bientôt le titre d'académicien seroit devenu une fonction publique.

Les institutions fortes, puissant moyen d'administration entre les mains d'un gouvernement éclairé, n'offroient plus qu'un secours importun à

un gouvernement affoibli, qui ne vouloit pas des moyens plus forts qu'ils ne l'étoit lui-même; et, comme un soldat énervé, il jetoit des armes dont il n'avoit plus la force de se servir. Violent par foiblesse, il détruisoit, poussé par la philosophie du jour, ces institutions religieuses à qui, depuis plusieurs siècles, avoit été confié l'enseignement public, et qui avoient élevé tous nos grands hommes; et il ne les remplaçoit pas. Il détruisoit ces institutions politiques, placées entre le roi et les peuples pour donner l'exemple de l'obéissance, après avoir montré les bornes de l'autorité : premier corps de magistrature de l'Europe, même avec les défauts qui tenoient presque tous à l'esprit général du siècle; il détruisoit même ces institutions militaires qui entouroient le trône, pour le défendre bien moins par leurs armes que par leur incorruptible fidélité. Nos philosophes s'applaudissoient de toutes les fautes de l'autorité, des malheurs même du temps; et c'est au milieu des querelles de religion et d'état, qui consternoient les honnêtes gens, que Voltaire écrivoit ces cruelles paroles : « De quelque manière que » les choses tournent, je suis assuré d'y trouver de » quoi rire. »

La politique extérieure n'alloit pas mieux que l'administration : les nouveaux publicistes avoient pris à tâche de déprimer la France, et d'exalter l'Angleterre, ses lois, ses mœurs, son administration, sa littérature; et de là cette *anglomanie*, si ridicule dans l'individu qui en étoit atteint, mais si dangereuse pour l'Etat, où des affections étrangères prenoient la place de l'amour du pays : et, même en France, il étoit presque honteux d'être Français. Une nation qui ne s'estime plus elle-même, ne peut plus rien faire de grand. La France portoit

ses passions dans les querelles de l'Europe, où elle auroit autrefois interposé son autorité; et, pour en citer le trait le plus remarquable, ce que Louis XIV n'auroit pas tenté au fort de ses prospérités, Louis XV l'essaya dans sa foiblesse : et il voulut ôter l'empire d'Allemagne à la maison d'Autriche, pour en revêtir une famille qui auroit plié sous ce fardeau, et qu'il auroit fallu y soutenir malgré elle-même; et telle fut la différence des temps, ou plutôt des hommes, que les brillantes campagnes qui marquèrent le milieu du règne de Louis XV, ne purent sauver à la France l'humiliation de voir un commissaire anglais assister en personne à la démolition de nos ports, et que les revers qui avoient affligé les dernières années de Louis XIV, n'avoient pu l'empêcher de disposer de la couronne d'Espagne en faveur de son petit-fils. La France s'effaçoit insensiblement du nombre des puissances indépendantes : toutes se mettoient en *équilibre* avec elle ; et le roi de Prusse, son allié, autrefois son client, osa faire à main armée, chez un peuple voisin et ami, une révolution qu'il falloit faire nous-mêmes, si elle étoit utile, ou empêcher, si elle ne l'étoit pas. La France, conseillée par la philosophie, alloit au-delà des mers appuyer la révolte et fonder une démocratie de marchands : funeste exemple pour tous les peuples, voisinage plus dangereux pour nos colonies même que celui de la puissance anglaise ! Et elle laissoit détruire à ses portes une vieille monarchie, noble enfant de la chrétienté, barrière nécessaire contre les grandes invasions, le premier de tous les Etats appelés par la nature à l'indépendance (1)

(1) La position de la Navarre et de l'Ecosse, plus encore que leur foiblesse, leur défendoit d'aspirer à l'indépendance. La Hongrie, pressée par un voisin redoutable, ne pouvoit conserver son

qui, depuis Charlemagne, eût disparu de la grande famille; mais depuis que l'aîné avoit perdu tout pouvoir, le désordre étoit dans la maison : les plus jeunes se battoient entr'eux, et, à défaut d'un centre commun d'autorité, ils cherchoient leur sûreté dans des *équilibres* de puissances(1). La Pologne fut la victime de ce système. Trois puissances, à diverses reprises, s'arrangèrent paisiblement pour la partager en trois lots, qui furent pesés dans la balance de l'ambition et de la force. Cet événement honteux, préparé depuis long-temps par la *philosophie* de Frédéric et de Catherine, mais que nos philosophes, et pour cause, n'ont reproché qu'à Marie-Thérèse, termina le règne de Louis XV, ou plutôt son siècle, puisqu'il ne fut consommé que sous son successeur.

La philosophie du dix-huitième siècle avoit (elle l'avoue elle-même)(2), *ébranlé toutes les idées positives*; elle avoit affoibli la religion, égaré la politique, corrompu la morale, intimidé les rois, exaspéré les peuples, avili le clergé, porté atteinte à la

indépendance, et assurer celle de l'Europe, qu'en s'appuyant à l'Autriche, et cependant, les titres de ces monarchies ont été conservés, au lieu que tout a péri de la Pologne, jusqu'à son nom. (*Note de l'Auteur.*)

(1) Le lecteur s'aperçoit peu-être que ce morceau d'histoire appartient à un article plus étendu sur l'*équilibre de l'Europe*, où l'auteur a eu pour but d'établir, contre cet équilibre, un *droit d'aînesse* ou une *supériorité héréditaire* de la France sur le reste de l'Europe : système contre lequel on a fait beaucoup d'objections, inutiles à rappeler; il faut mieux remarquer, qu'on est d'autant moins obligé d'admettre ce système, qu'en le rejetant, on n'ôte rien à la force des argumens de l'auteur contre la philosophie moderne; c'est cette philosophie que M. de Bonald a toujours en vue, et qu'il importe de dévoiler toute entière, afin de remettre en honneur le sens commun, à la place duquel elle avoit mis tant de choses qui lui ressemblent si peu.

(2) Voyez le feuilleton du *Publiciste* du premier mai 1807.

juste considération de la magistrature, et même à l'honneur de la profession militaire, par ses éternelles et indiscrètes déclamations contre la guerre; et pour nous consoler de tant de pertes, elle nous avoit donné *la Pucelle*, *le Contrat Social*, *le Système de la Nature*, le livre de *l'Esprit*, l'*Encyclopédie*, quelques académies de plus, et des théâtres par-tout.

A tant de succès, il manquoit le triomphe, et le chef du parti, vieilli dans une guerre de soixante ans contre le Christianisme, vint le recevoir dans la capitale, sous les yeux de l'autorité qui avoit flétri ses ouvrages! Il y fut accueilli avec des honneurs presque divins : fêtes impies que *Sully* n'auroit pas plus permises que *Richelieu*. Je remarque cet événement, parce que ceux qui le répétèrent sur l'image de Voltaire, aux premiers jours de nos malheurs, nous révélèrent l'importance qu'ils y attachoient, qu'ils en firent comme l'inauguration de la révolution, dont Voltaire, suivant l'historien de sa vie, *a été le premier auteur* (1); et que l'ado-

(1) L'historien dont parle M. de Bonald est Condorcet, qui s'exprime ainsi : « Il me semble qu'il étoit impossible de développer davantage les obligations éternelles que le genre humain » doit avoir à Voltaire. Les circonstances actuelles (la révolution) » en fournissoient une belle occasion. Il n'a point vu tout ce qu'il » a fait, *mais il a fait tout ce que nous voyons*. Les observateurs » éclairés, ceux qui sauront écrire l'histoire, prouveront à ceux » qui savent réfléchir, que le *premier auteur* de cette grande » révolution qui étonne l'Europe, et répand de tous côtés l'espérance chez les peuples, et l'inquiétude dans les cours, *c'est sans* » *contredit Voltaire*. C'est lui qui a fait tomber la première et la » plus formidable barrière du despotisme, le pouvoir religieux et » sacerdotal. S'il n'eût pas brisé le joug des prêtres, jamais on » n'eût brisé celui des tyrans. L'un et l'autre pesoient ensemble » sur nos têtes, et se tenoient si étroitement que, le premier une » fois secoué, le second devoit l'être bientôt après. L'esprit hu-

qui, depuis Charlemagne, eût disparu de la grande famille; mais depuis que l'aîné avoit perdu tout pouvoir, le désordre étoit dans la maison : les plus jeunes se battoient entr'eux, et, à défaut d'un centre commun d'autorité, ils cherchoient leur sûreté dans des *équilibres* de puissances(1). La Pologne fut la victime de ce système. Trois puissances, à diverses reprises, s'arrangèrent paisiblement pour la partager en trois lots, qui furent pesés dans la balance de l'ambition et de la force. Cet événement honteux, préparé depuis long-temps par la *philosophie* de Frédéric et de Catherine, mais que nos philosophes, et pour cause, n'ont reproché qu'à Marie-Thérèse, termina le règne de Louis XV, ou plutôt son siècle, puisqu'il ne fut consommé que sous son successeur.

La philosophie du dix-huitième siècle avoit (elle l'avoue elle-même)(2), *ébranlé toutes les idées positives*; elle avoit affoibli la religion, égaré la politique, corrompu la morale, intimidé les rois, exaspéré les peuples, avili le clergé, porté atteinte à la

indépendance, et assurer celle de l'Europe, qu'en s'appuyant à l'Autriche, et cependant, les titres de ces monarchies ont été conservés, au lieu que tout a péri de la Pologne, jusqu'à son nom. (*Note de l'Auteur.*)

(1) Le lecteur s'aperçoit peu-être que ce morceau d'histoire appartient à un article plus étendu sur l'*équilibre de l'Europe*, où l'auteur a eu pour but d'établir, contre cet équilibre, un *droit d'ainesse* ou une *supériorité héréditaire* de la France sur le reste de l'Europe : système contre lequel on a fait beaucoup d'objections, inutiles à rappeler; il faut mieux remarquer, qu'on est d'autant moins obligé d'admettre ce système, qu'en le rejetant, on n'ôte rien à la force des argumens de l'auteur contre la philosophie moderne; c'est cette philosophie que M. de Bonald a toujours en vue, et qu'il importe de dévoiler toute entière, afin de remettre en honneur le sens commun, à la place duquel elle avoit mis tant de choses qui lui ressemblent si peu.

(2) Voyez le feuilleton du *Publiciste* du premier mai 1807.

juste considération de la magistrature, et même à l'honneur de la profession militaire, par ses éternelles et indiscrètes déclamations contre la guerre; et pour nous consoler de tant de pertes, elle nous avoit donné *la Pucelle*, *le Contrat Social*, *le Système de la Nature*, le livre de l'*Esprit*, l'*Encyclopédie*, quelques académies de plus, et des théâtres par-tout.

A tant de succès, il manquoit le triomphe, et le chef du parti, vieilli dans une guerre de soixante ans contre le Christianisme, vint le recevoir dans la capitale, sous les yeux de l'autorité qui avoit flétri ses ouvrages! Il y fut accueilli avec des honneurs presque divins : fêtes impies que *Sully* n'auroit pas plus permises que *Richelieu*. Je remarque cet événement, parce que ceux qui le répétèrent sur l'image de Voltaire, aux premiers jours de nos malheurs, nous révélèrent l'importance qu'ils y attachoient, qu'ils en firent comme l'inauguration de la révolution, dont Voltaire, suivant l'historien de sa vie, *a été le premier auteur* (1); et que l'ado-

(1) L'historien dont parle M. de Bonald est Condorcet, qui s'exprime ainsi : « Il me semble qu'il étoit impossible de développer davantage les obligations éternelles que le genre humain » doit avoir à Voltaire. Les circonstances actuelles (la révolution) » en fournissoient une belle occasion. Il n'a point vu tout ce qu'il » a fait, *mais il a fait tout ce que nous voyons*. Les observateurs » éclairés, ceux qui sauront écrire l'histoire, prouveront à ceux » qui savent réfléchir, que le *premier auteur* de cette grande » révolution qui étonne l'Europe, et répand de tous côtés l'espérance chez les peuples, et l'inquiétude dans les cours, *c'est sans* » *contredit Voltaire*. C'est lui qui a fait tomber la première et la » plus formidable barrière du despotisme, le pouvoir religieux et » sacerdotal. S'il n'eût pas brisé le joug des prêtres, jamais on » n'eût brisé celui des tyrans. L'un et l'autre pesoient ensemble » sur nos têtes, et se tenoient si étroitement que, le premier une » fois secoué, le second devoit l'être bientôt après. L'esprit hu-

qui, depuis Charlemagne, eût disparu de la grande famille; mais depuis que l'aîné avoit perdu tout pouvoir, le désordre étoit dans la maison : les plus jeunes se battoient entr'eux, et, à défaut d'un centre commun d'autorité, ils cherchoient leur sûreté dans des *équilibres* de puissances(1). La Pologne fut la victime de ce système. Trois puissances, à diverses reprises, s'arrangèrent paisiblement pour la partager en trois lots, qui furent pesés dans la balance de l'ambition et de la force. Cet événement honteux, préparé depuis long-temps par la *philosophie* de Frédéric et de Catherine, mais que nos philosophes, et pour cause, n'ont reproché qu'à Marie-Thérèse, termina le règne de Louis XV, ou plutôt son siècle, puisqu'il ne fut consommé que sous son successeur.

La philosophie du dix-huitième siècle avoit (elle l'avoue elle-même)(2), *ébranlé toutes les idées positives*; elle avoit affoibli la religion, égaré la politique, corrompu la morale, intimidé les rois, exaspéré les peuples, avili le clergé, porté atteinte à la

indépendance, et assurer celle de l'Europe, qu'en s'appuyant à l'Autriche, et cependant, les titres de ces monarchies ont été conservés, au lieu que tout a péri de la Pologne, jusqu'à son nom. (*Note de l'Auteur.*)

(1) Le lecteur s'aperçoit peu-être que ce morceau d'histoire appartient à un article plus étendu sur l'*équilibre de l'Europe*, où l'auteur a eu pour but d'établir, contre cet équilibre, un *droit d'aînesse* ou une *supériorité héréditaire* de la France sur le reste de l'Europe : système contre lequel on a fait beaucoup d'objections, inutiles à rappeler; il faut mieux remarquer, qu'on est d'autant moins obligé d'admettre ce système, qu'en le rejetant on n'ôte rien à la force des argumens de l'auteur contre la philosophie moderne; c'est cette philosophie que M. de Bonald a toujours en vue, et qu'il importe de dévoiler toute entière, afin de remettre en honneur le sens commun, à la place duquel elle avoit mis tant de choses qui lui ressemblent si peu.

(2) Voyez le feuilleton du *Publiciste* du premier mai 1807.

juste considération de la magistrature, et même à l'honneur de la profession militaire, par ses éternelles et indiscrètes déclamations contre la guerre; et pour nous consoler de tant de pertes, elle nous avoit donné *la Pucelle*, *le Contrat Social*, *le Système de la Nature*, le livre de l'*Esprit*, l'*Encyclopédie*, quelques académies de plus, et des théâtres par-tout.

A tant de succès, il manquoit le triomphe, et le chef du parti, vieilli dans une guerre de soixante ans contre le Christianisme, vint le recevoir dans la capitale, sous les yeux de l'autorité qui avoit flétri ses ouvrages! Il y fut accueilli avec des honneurs presque divins : fêtes impies que *Sully* n'auroit pas plus permises que *Richelieu*. Je remarque cet événement, parce que ceux qui le répétèrent sur l'image de Voltaire, aux premiers jours de nos malheurs, nous révélèrent l'importance qu'ils y attachoient, qu'ils en firent comme l'inauguration de la révolution, dont Voltaire, suivant l'historien de sa vie, *a été le premier auteur* (1); et que l'ado-

(1) L'historien dont parle M. de Bonald est Condorcet, qui s'exprime ainsi : « Il me semble qu'il étoit impossible de développer davantage les obligations éternelles que le genre humain » doit avoir à Voltaire. Les circonstances actuelles (la révolution) » en fournissoient une belle occasion. Il n'a point vu tout ce qu'il » a fait, *mais il a fait tout ce que nous voyons*. Les observateurs » éclairés, ceux qui sauront écrire l'histoire, prouveront à ceux » qui savent réfléchir, que le *premier auteur* de cette grande » révolution qui étonne l'Europe, et répand de tous côtés l'espérance chez les peuples, et l'inquiétude dans les cours, *c'est sans* » *contredit Voltaire*. C'est lui qui a fait tomber la première et la » plus formidable barrière du despotisme, le pouvoir religieux et » sacerdotal. S'il n'eût pas brisé le joug des prêtres, jamais on » n'eût brisé celui des tyrans. L'un et l'autre pesoient ensemble » sur nos têtes, et se tenoient si étroitement que, le premier une » fois secoué, le second devoit l'être bientôt après. L'esprit hu-

qui, depuis Charlemagne, eût disparu de la grande famille; mais depuis que l'aîné avoit perdu tout pouvoir, le désordre étoit dans la maison : les plus jeunes se battoient entr'eux, et, à défaut d'un centre commun d'autorité, ils cherchoient leur sûreté dans des *équilibres* de puissances(1). La Pologne fut la victime de ce système. Trois puissances, à diverses reprises, s'arrangèrent paisiblement pour la partager en trois lots, qui furent pesés dans la balance de l'ambition et de la force. Cet événement honteux, préparé depuis long-temps par la *philosophie* de Frédéric et de Catherine, mais que nos philosophes, et pour cause, n'ont reproché qu'à Marie-Thérèse, termina le règne de Louis XV, ou plutôt son siècle, puisqu'il ne fut consommé que sous son successeur.

La philosophie du dix-huitième siècle avoit (elle l'avoue elle-même)(2), *ébranlé toutes les idées positives*; elle avoit affoibli la religion, égaré la politique, corrompu la morale, intimidé les rois, exaspéré les peuples, avili le clergé, porté atteinte à la

indépendance, et assurer celle de l'Europe, qu'en s'appuyant à l'Autriche, et cependant, les titres de ces monarchies ont été conservés, au lieu que tout a péri de la Pologne, jusqu'à son nom. (*Note de l'Auteur.*)

(1) Le lecteur s'aperçoit peu-être que ce morceau d'histoire appartient à un article plus étendu sur l'*équilibre de l'Europe*, où l'auteur a eu pour but d'établir, contre cet équilibre, un *droit d'aînesse* ou une *supériorité héréditaire* de la France sur le reste de l'Europe : système contre lequel on a fait beaucoup d'objections, inutiles à rappeler; il faut mieux remarquer, qu'on est d'autant moins obligé d'admettre ce système, qu'en le rejetant on n'ôte rien à la force des argumens de l'auteur contre la philosophie moderne; c'est cette philosophie que M. de Bonald a toujours en vue, et qu'il importe de dévoiler toute entière, afin de remettre en honneur le sens commun, à la place duquel elle avoit mis tant de choses qui lui ressemblent si peu.

(2) Voyez le feuilleton du *Publiciste* du premier mai 1807.

juste considération de la magistrature, et même à l'honneur de la profession militaire, par ses éternelles et indiscrètes déclamations contre la guerre; et pour nous consoler de tant de pertes, elle nous avoit donné *la Pucelle*, *le Contrat Social*, *le Système de la Nature*, le livre de l'*Esprit*, l'*Encyclopédie*, quelques académies de plus, et des théâtres par-tout.

A tant de succès, il manquoit le triomphe, et le chef du parti, vieilli dans une guerre de soixante ans contre le Christianisme, vint le recevoir dans la capitale, sous les yeux de l'autorité qui avoit flétri ses ouvrages! Il y fut accueilli avec des honneurs presque divins : fêtes impies que *Sully* n'auroit pas plus permises que *Richelieu*. Je remarque cet événement, parce que ceux qui le répétèrent sur l'image de Voltaire, aux premiers jours de nos malheurs, nous révélèrent l'importance qu'ils y attachoient, qu'ils en firent comme l'inauguration de la révolution, dont Voltaire, suivant l'historien de sa vie, *a été le premier auteur* (1); et que l'ado-

(1) L'historien dont parle M. de Bonald est Condorcet, qui s'exprime ainsi : « Il me semble qu'il étoit impossible de développer davantage les obligations éternelles que le genre humain » doit avoir à Voltaire. Les circonstances actuelles (la révolution) » en fournissoient une belle occasion. Il n'a point vu tout ce qu'il » a fait, *mais il a fait tout ce que nous voyons*. Les observateurs » éclairés, ceux qui sauront écrire l'histoire, prouveront à ceux » qui savent réfléchir, que le *premier auteur* de cette grande » révolution qui étonne l'Europe, et répand de tous côtés l'espérance chez les peuples, et l'inquiétude dans les cours, *c'est sans* » *contredit Voltaire*. C'est lui qui a fait tomber la première et la » plus formidable barrière du despotisme, le pouvoir religieux et » sacerdotal. S'il n'eût pas brisé le joug des prêtres, jamais on » n'eût brisé celui des tyrans. L'un et l'autre pesoient ensemble » sur nos têtes, et se tenoient si étroitement que, le premier une » fois secoué, le second devoit l'être bientôt après. L'esprit hu-

ration du dieu du bel esprit se trouva ainsi liée au culte de la *déesse de la Raison.*

Si jamais un poète entreprend de retracer l'histoire de nos calamités, et qu'usant du privilége de l'épopée, d'assister aux conseils de la Divinité, il représente, comme Homère, l'Eternel pesant dans des balances d'or les destinées de la France, il assignera à ce jour funeste le moment où un jugement sévère fut porté sur la France et sur ses maîtres, et où, au milieu de nos joies insensées, une main invisible écrivit sur les murs de la demeure royale ces terribles paroles, qui disent à une nation que ses jours ont été *comptés*, ses crimes *pesés*, et que son pouvoir va être *divisé.*

Il n'y avoit plus de pouvoir en France, puisque la religion y étoit impunément outragée par ses ennemis. Il n'y avoit plus de pouvoir en Europe, puisque la chrétienté y étoit impunément mutilée par ses propres enfans. Dès ce moment la France et l'Europe furent en *équilibre* entre la monarchie et la démocratie, entre l'ordre et le désordre, entre la vie et la mort : et tout annonça aux esprits attentifs que ces royaumes *divisés eux-mêmes*, suivant l'oracle de la divine sagesse, *alloient être désolés.*

Les jours de la désolation arrivèrent : hâtés par les uns, prévus par les autres, au point que l'annonce du bouleversement dont ces funestes doctrines menaçoient la société, étoit devenu, depuis quarante ans, un lieu *commun* des discours de la

» main ne s'arrête pas plus dans son indépendance que dans sa » servitude; et c'est Voltaire qui l'a affranchi, en l'accoutumant » à juger, sous tous les rapports, ceux qui l'asservissoient. C'est » lui qui a rendu la raison populaire; *et si le peuple n'eût pas* » *appris à penser, jamais il ne se seroit servi de sa force. C'est* » *la pensée des sages qui prépare les révolutions politiques; mais* » *c'est toujours le bras du peuple qui les exécute.*

chaire, et même des *réquisitoires* du ministère public. Alors commença pour la France, pour l'Europe, peut-être pour le Monde, cette révolution que les rois et les peuples ne sauroient assez méditer; cette révolution qui a laissé, dans les esprits et dans les mœurs, des traces de désordres bien plus profondes que dans les fortunes; mais qui cependant, grace à notre caractère, et même à nos vertus, sera bientôt oubliée, lorsque ceux qui l'ont faite l'auront pardonnée à ceux qui l'ont supportée.

B... d.

XXV.

Sur le duc de Choiseul.

M. de Choiseul a occupé dans le monde un poste trop éclatant pour n'avoir pas eu beaucoup d'ennemis. On lui a, comme de coutume, fait une multitude de reproches injustes ou exagérés. On a rendu assez de justice à son esprit, à ses talens, à ses qualités brillantes. Mais il avoit de plus de l'élévation dans l'ame, ce qui suppose de la probité, de la droiture, de la franchise, qualités si nécessaires à un particulier, et toujours recommandables dans un homme d'état. Il s'est peint d'une manière assez vraie dans ses Mémoires. On lui a reproché d'excessives dépenses, comme si des réformes immenses et de grandes améliorations n'exigeoient pas des sacrifices extraordinaires. Il n'y a qu'un homme médiocre qui économise dans une place éminente. Un administrateur du premier ordre fait de grandes avances et crée de grandes ressources. Il ne paroît pas cependant que l'économie, quand elle étoit

nécessaire, fût inconnue à M. de Choiseul. Il l'a prouvé par ses réformes dans le département des affaires étrangères. Ses opérations dans le ministères de la guerre ont été vues moins favorablement. Après les honteuses campagnes de la guerre de sept ans, une réforme paroissoit indispensable. Mais falloit-il, pour cela, forcer à la retraite un nombre prodigieux de vieux militaires qui perdirent par là toute espérance d'augmenter leur fortune et leur gloire ? L'attachement aux anciennes institutions, le véritable esprit monarchique n'en fut-il pas altéré d'une manière fatale au gouvernement ? Cette foule de jeunes officiers, avides de nouveautés, ne produisit-elle pas ensuite cette secte de *faiseurs, d'instructionnaires*, qui en vinrent ensuite à joindre à *l'instruction tudesque la discipline des coups*, si avilissante pour le soldat français ? Toutes ces questions seront examinées lorsqu'on s'occupera à rechercher toutes les causes de la révolution. Elle n'étoit certainement point dans les desseins de M. de Choiseul. S'il fit alors une faute, il ne faut l'imputer qu'à son imprévoyance (1). Il vaut mieux parler de la considération, de la prépondérance politique qu'il rétablit chez l'étranger en faveur du cabinet de Versailles. Il vaut mieux rappeler l'influence qu'il s'étoit acquise sur le ministère de la marine, et la manière dont il en profita pour élever les colonies des Antilles, et Saint-Domingue sur-tout, à ce haut point de splendeur et de richesses qui en firent, depuis, un sujet d'envie pour nos implacables rivaux.

M. de Choiseul a certainement des titres à la re-

(1) Il faut, sans doute, en dire autant de la faveur qu'il accordoit aux philosophes, et notamment à Voltaire. (Voy. la note de la page 222.)

connoissance de la postérité. Il en eût obtenu davantage, s'il eût su mépriser ces petits dégoûts, ces honteuses cabales auxquels il crut devoir faire le sacrifice de son existence politique. Il est incontestable que Louis XV ne se fût jamais déterminé à l'éloigner. La confiance que lui inspiroient ses lumières administratives; l'agrément d'un travail facile et léger, même dans les choses les plus sérieuses; l'habitude, qui a tant d'empire sur les ames indolentes; l'espèce d'attrait qui attache de plus en plus à ceux qu'on a comblés de graces, tout enchaînoit le monarque d'un lien presque indissoluble. Mais M. de Choiseul voulut provoquer une rupture éclatante, et il y parvint. La faveur naissante de Mme Dubarry, au lieu d'exciter en lui un dédain généreux, provoqua tous ses ressentimens. Il voulut irriter son maître, insulter un vieillard épris dans ses affections les plus blâmables, à la vérité, mais les plus impérieuses. M. de Choiseul avoit cependant d'autres exemples à suivre. Il n'avoit qu'à choisir ou celui de Sully qui, par l'ascendant de sa vertu, avoit conservé toute l'amitié d'Henri IV, malgré les intrigues de ses dangereuses maîtresses, ou celui de Richelieu qui, par des moyens plus violens, avoit triomphé de toutes les cabales sans cesse renaissantes des princes du sang, des grands et des favoris. M. de Choiseul est d'autant plus inexcusable, qu'il n'avoit affaire ici qu'à une courtisane qui avoit peu d'esprit, peu de méchanceté, point de manége, et qui se seroit trouvée flattée de la moindre démande, de la politesse la plus insignifiante. Cette conduite lui étoit déjà indiquée par un homme d'un beau nom et d'une honnêteté reconnue. Cet homme étoit le marquis d'Escars. Il fut un des premiers courtisans que le roi mena avec

lui, ou plutôt traîna chez Mme Dubarry. Le lendemain, M. d'Escars s'aperçut qu'on le traitoit assez froidement dans *l'Œil-de-Bœuf*. « Messieurs, dit-il » en élevant la voix, il y a vingt ans que je suis » comblé des bontés du roi; j'ai cru ne pas devoir » lui refuser un témoignage de respect et de sou- » mission. J'ai fait hier, par complaisance et par » attachement, ce que, dans huit jours, mille » autres feront par bassesse. »

C'étoit là une belle leçon. M. de Choiseul n'en profita point. Il prit un parti contraire. Il céda à l'humeur, peut-être à l'importunité de ses flatteurs ou de sa propre famille; il afficha l'opposition; il voulut se faire gloire d'une arrogante résistance, il en fut la victime. Cependant, nul n'avoit été comblé de plus de faveurs. Duc et pair, gouverneur de province, décoré de tous les ordres, sur-intendant des postes, ministre de la guerre, ministre des affaires étrangères, ministre de la marine sous le nom de son foible parent, le duc de Praslin, colonel-général des Suisses et Grisons, il avoit absorbé toutes les graces; il réunissoit les titres les plus éminens, les postes les plus lucratifs. Que ne devoit-il pas au roi! Que de motifs n'avoit-il pas pour dissimuler les écarts, pour couvrir les foiblesses de son bienfaiteur! Il se devoit encore plus à l'état qui avoit toujours besoin de ses services. Ces considérations ne l'arrêtèrent pas. Il crut que le monarque n'oseroit jamais le remplacer. Ses manières hautaines et dédaigneuses surmontèrent enfin l'attachement qu'on avoit pour lui. L'irritation, l'impatience suppléèrent à l'énergie, et l'idole fut brisée.

L'exil de M. de Choiseul fut d'abord une espèce de triomphe. Toute la cour, toute la France cou-

rut à *Chanteloup*. On y fit bâtir un pavillon où furent inscrits tous les noms de ceux qui venoient faire cortége à l'illustre proscrit. On voyoit à la tête de cette liste fastueuse, le premier prince du sang. On ne refusoit de permission à qui que ce soit. Versailles fut un moment presque désert; mais bientôt on reprit ses anciennes habitudes. On étoit allé se faire écrire à Chanteloup. C'étoit une mode qui passa comme tant d'autres. La foule des adorateurs diminua peu à peu. Ces restes d'une ancienne faveur, ces fumées de gloire, se dissipèrent. L'isolement produisit les regrets. La dissipation d'une immense fortune, la privation d'émolumens considérables, forcèrent à des démarches presque honteuses. On voit dans les Mémoires de M. de Choiseul, les amis de celui-ci réduits à solliciter en vain, auprès de cette favorite tant méprisée, une audience que le monarque aigri s'obstine à refuser, et le sort de M. de Choiseul remis à l'arbitrage du duc d'Aiguillon, son plus cruel ennemi. Il est peu d'exemples d'un revers aussi complet, aussi humiliant. La cour de *Chanteloup* en est consternée. La fureur, le dépit, la vengeance s'emparent de tous les esprits, de tous les cœurs. On fait des satires, on joue des comédies allégoriques, on aiguise des épigrammes sanglantes. Mais des épigrammes ne consolent point. Elles décèlent l'ennui, accusent l'impuissance, aigrissent les ressentimens, et prolongent l'infortune.

Un chêne orgueilleux s'élève au-dessus de tous les autres, et semble défier les atteintes de la foudre et les outrages du temps. Il ne faut pas cependant beaucoup d'efforts pour l'humilier et le détruire. Un souffle malfaisant s'attache à lui, et le voilà frappé de mort. Il paroît sain encore à l'extérieur:

mais, au-dedans, s'est glissé un principe de corruption. Un ver meurtrier l'a piqué au cœur; il empoisonne la sève, il ronge les fibres : peu à peu, l'arbre se flétrit, se dépouille, se dessèche, et tombe en débris. Naguère, c'étoit une idole révérée, maintenant ce n'est plus qu'un tronc aride, sans honneur, sans ornement, presque sans vie. C'est l'*inutile lignum* du poëte de Tivoli. Bien loin de songer à en faire un dieu, on n'en voudroit pas même pour un escabeau. Telle est l'image d'un ambitieux disgracié. Telle fut la destinée de M. de Choiseul.

Quelques temps avant sa mort, on assure que Louis XV, apprenant le premier partage de la Pologne s'étoit écrié : *Si Choiseul étoit ici les choses se seroient passées autrement.* Souvenir honorable pour le ministre, inutile regret pour le favori! La disgrace de M. de *Choiseul* n'en reçut pas le moindre adoucissement. Il essaya de se présenter à la nouvelle cour. On rendit quelque justice à ses services passés; mais on ne l'employa point. Malgré toute la faveur de la reine, Louis XVI ne put oublier la scène très-vive qui s'étoit passée entre le dauphin, son père, et l'exministre. Celui-ci en rend compte dans ses Mémoires. Quelque raison qu'eut M. de *Choiseul*, il oublia dans ce moment les premières convenances. Il pouvoit se justifier sans menacer l'héritier présomptif de la couronne, de son peu d'attachement. M. le dauphin étoit un prince très-vertueux et très-attaché à tous ses devoirs. Il y avoit peut-être un peu de superstition dans ses idées religieuses (1); ce n'étoit pas un motif

(1) Le lecteur instruit n'aura garde, sans doute, d'adopter cette opinion de M. D. qui à la vérité l'accompagne d'un *peut-être* bien nécessaire; il seroit aisé en effet d'appuyer l'opinion contraire

pour lui manquer de respect. Malgré toute l'estime que l'on conserva pour M. de *Choiseul*, on ne put lui pardonner ses anciens torts; on en craignoit de nouveaux.

M. de *Choiseul* recouvra donc sa liberté entière; mais il ne put reconquérir sa faveur passée, ni réparer le délabrement de sa fortune. Déchu de son crédit à la cour, déchu de sa splendeur à *Chanteloup*, il couroit sans cesse de l'une à l'autre, et trouvoit par-tout des regrets et des dégoûts. Rebuté des vaines espérances, fatigué d'inutiles agitations, M. de *Choiseul* est mort, oublié des trois quarts de la France, indifférent au reste, à peine environné de quelques amis.

M. de *Choiseul* a conservé, jusqu'au dernier moment, cette grace, cet enjouement, ce tour fin, délicat, spirituel qui caractérise un Français parfaitement aimable et du rang le plus distingué. Homme d'état du premier ordre, imposant au-dehors, absolu au-dedans; ardent au plaisir comme aux affaires; infatigable au travail, et supérieur à toutes les difficultés; grand dans ses conceptions, hardi dans ses projets; toujours maître de l'ensemble, et jamais étranger à aucun détail; ami zélé et fidèle, ennemi généreux, brave, fier, audacieux; aucun de ces traits ne sauroit être déplacé dans son éloge, ni désavoué par la postérité qui le jugera. On regrette amèrement que tant de brillantes qualités aient été obscurcies ou plutôt dominées par un caractère violent, impétueux, qui le mit hors de mesure dans des circonstances importantes et décisives. M. de *Choiseul* a manqué à sa destinée.

des plus graves autorités, et même sans recourir à celle de Voltaire, qui pourtant ne seroit pas suspect à cet égard, et qui a dit du Dauphin :

Il vécut en sage, et mourut en héros.

Il n'a pas rempli la carrière que la fortune lui avoit ouverte. Quinze années de sa vie ont été perdues pour l'Etat et pour lui-même. Sa place dans l'histoire ne sera pas obscure. Il n'eût tenu qu'à lui qu'elle fût plus éclatante, et il semble qu'on lui reprochera toujours, avec raison, d'avoir sacrifié une grande partie de sa gloire à sa vanité (1)

(1) Ce portrait nous paroit flatté : au reproche de la vanité l'histoire en joindra peut-être de beaucoup plus graves. Comment pourra-t-elle dissimuler, par exemple, l'accueil et la protection qu'accordoit M. de Choiseul aux ennemis connus de la monarchie et aux *premiers auteurs de la révolution*, car c'est aux philosophes que M. de Condorcet en fait honneur ? On sait combien ils triomphèrent de l'expulsion des jésuites, l'acte le plus remarquable du ministère de M. de Choiseul, et qui nous paroît bien apprécié dans le passage suivant de M. de Lalli-Tollendal : « Nous » croyons, dit cet éloquent écrivain, pouvoir avouer, dès ce » moment, que dans notre opinion, la destruction des jésuites fut » une affaire de parti et non de justice ; que ce fut un triomphe » orgueilleux et vindicatif de l'autorité judiciaire sur l'autorité » ecclésiastique, nous dirions même sur l'autorité royale, si nous » avions le temps de nous expliquer ; que les motifs étoient futiles ; que la persécution devint barbare ; que l'expulsion de plusieurs milliers de sujets hors de leurs maisons et de leur patrie » pour des métaphores communes à tous les instituts monastiques, » pour des bouquins ensévelis dans la poussière, et composés dans » un siècle où tous les casuistes avoient professé la même doctrine, étoit l'acte le plus arbitraire et le plus tyrannique qu'on put » exercer ; qu'il en résulta généralement le désordre qu'entraîne » une grande iniquité ; et qu'en particulier une plaie jusqu'ici incurable, fut faite à l'éducation publique, et notamment à l'éducation monarchique. M. Séguier, obligé par son corps de prendre une part active dans cette guerre acharnée contre des religieux, y mit au moins tout ce qu'il put de modération et de » douceur. C'étoit en quelque sorte solliciter l'indulgence pour » eux que de rappeler, comme il le fit, les services qu'ils avoient » rendus à la religion, aux sciences et aux lettres. Elevé par eux, il » pouvoit juger combien on les calomnioit ; il savoit que pour » un Lavalette et pour un Lavaur cette société comptoit dans son » sein trente Bourdaloue et autant de Porée, de la Rue, de » Tournemine, d'Orléans, de Vanière, etc. »

(*Mercure* du 25 janvier 1806.)

Rien n'est plus digne peut-être de l'attention de l'observateur que ces hommes puissans réduits tout-à-coup à la condition de la vie privée, après avoir joué un grand rôle sur la scène politique. On aime à voir de quel air ils soutiennent leur chûte ; et la contenance qu'ils gardent dans le changement de leur fortune révèle leur foiblesse ou leur mérite véritable. Leur exemple est une grande leçon dans l'étude du cœur humain. Si la malignité se réjouit de leur humiliation, on éprouve au contraire une espèce de mouvement de fierté, un sentiment consolateur, lorsque leur courage ne se dément point au sein de l'infortune ou de la défaveur. Deux hommes de cette dernière trempe honorent nos annales, *Lhopital* et *Sully*. L'antiquité n'offre pas, en ce genre, de plus parfaits modèles.

Lhopital ne quitte point la cour à l'aspect d'une courtisane. De plus grands motifs déterminent sa résolution. Après avoir lutté de toute sa probité, de toute son éloquence, de tout son courage contre l'ambition des *Guise*, l'obstination des protestans, les fureurs des catholiques, les foiblesses honteuses d'une cour corrompue, il cède à l'orage qu'il a su prévoir et qu'il n'a pu conjurer. Il connoit l'acharnement des partis, les coupables des-

Quant à l'enjouement et à l'ardeur pour le plaisir, toutes choses qu'on n'a pas remarquées dans les Richelieu, les Mazarin, les Sully, nous n'oserions y voir un trait d'éloge pour M. de Choiseul ; et ce n'est pas en effet, ce qu'il y a de plus nécessaire dans un premier ministre. Nous doutons même qu'on soit véritablement digne d'un tel poste, ni qu'on prenne le chemin pour y arriver (excepté sous des princes, tels que le régent qui prépara le régne de Louis XV), quand on est réellement *aussi ardent au plaisir qu'aux affaires.*

Nous observerons, en finissant, que M. de Bezenval qui, dans ses mémoires, défend M. de Choiseul son ancien protecteur, avoue néanmoins, entr'autres griefs, qu'il *en étoit venu à braver roi et à élever autel contre autel.*

seins des chefs, la perfidie des conseils, la bassesse des moyens; au milieu du tumulte des passions, sa voix n'est plus entendue, sa modération est suspecte, sa vertu est méprisée; il juge que le moment est arrivé où l'homme de bien lutteroit inutilement contre la ligue redoutable des méchans. Il se replie sur lui-même, renferme son indignation, se couvre de sa robe, comme *César* frappé au sénat, et s'éloigne sans retour. Les affreuses destinées de la France s'accomplissent. Les malheurs prédits par *Lhopital* éclatent et la couvrent de sang et de deuil dans cette nuit fatale de la *St. Barthelemi.* Le vénérable magistrat l'apprend dans sa retraite, il lève au ciel ses yeux baignés de larmes, et s'écrie : *Excidat illa dies, périsse à jamais cet horrible souvenir!* Ce dernier coup épuise le peu de forces qui lui restent. Tant de vertu ne peut plus habiter cette terre coupable et désolée, elle doit se hâter de retourner à sa céleste origine. *Lhopital* meurt, et le dernier souffle de cette belle ame, avant de s'élancer vers le ciel, est un vœu pour sa patrie.

La retraite de M. de *Sully* offre un spectacle plus sublime encore et non moins touchant.

Henri IV est assasiné au milieu de Paris. Le cri de la douleur publique retentit aussitôt à l'Arsenal, et vient frapper les oreilles du grand-maitre. Il n'y a point d'expression qui puisse rendre la consternation, le désespoir dont son cœur est navré et déchiré tour-à-tour, en apprenant cette affreuse nouvelle. Cependant, après avoir mêlé ses larmes à celles de la régente et du jeune enfant destiné à porter une couronne sanglante, il réprime avec force les mouvemens d'une affli-

tion immodérée. La sienne est vive et profonde, mais calme, mais auguste, telle qu'elle convient à la fermeté de son caractère, telle que l'exige la perte d'un héros. M. de *Sully* rappelle tout son courage pour se livrer, quelque temps encore, aux fonctions indispensables de son ministère; et, libre enfin de tous ses devoirs, il se hâte de quitter des lieux teints du sang de son royal bienfaiteur, de son immortel ami. Il emporte avec lui l'image révérée de ce maître si chéri, si digne de l'être. Elle est sans cesse attachée sur sa poitrine; ses yeux ne la quittent point; souvent il la porte à ses lèvres, et l'inonde de pleurs.

Sully ne traîne point avec lui à *Villebon* un essaim d'adorateurs qui doivent lui payer les hommages d'un jour, et l'oublier tout le reste de leur vie; il a une autre espèce de magnificence qui n'en est pas moins imposante. Réuni à sa famille qui le vénère, à ses vassaux auxquels il tient lieu de père, il est encore le représentant du plus grand monarque de son siècle, et l'un des premiers hommes de l'état. L'opulence qui l'environne, le cérémonial qui règle sa maison, les honneurs qu'on lui rend, annoncent assez qu'il n'a perdu de son ancienne splendeur que ce qu'il a bien voulu en abandonner lui-même. Ce qu'il en conserve encore, n'est pas de la vanité ou de l'ostentation, c'est de la grandeur, c'est de la dignité. M. de *Sully* n'a pas besoin d'aller à *St.-Germain* épier le hasard d'un coup d'œil, ou mendier la faveur d'un sourire. C'est le nouveau gouvernement lui-même qui s'honore de le consulter sur les affaires publiques. L'histoire nous a conservé le souvenir de ce jour de triomphe où *Sully*, appelé au conseil, se vit d'abord exposé aux insipides railleries d'une

jeunesse inepte et frivole ; le monarque jette un regard sévère sur ses courtisans, et les écarte loin du sage vieillard dont il invoque en ce moment l'expérience et le génie. L'exemple du maître a produit tout son effet. En sortant du conseil, M. de *Sully* reçoit un autre accueil. Cette foule d'étourdis, quelques momens auparavant si bruyante, si inconsidérée, maintenant attentive et pleine de déférence, s'ouvre devant lui, et n'ose le presser. Une ombre royale marche à ses côtés. C'est Henri lui-même qui le protège encore de toute sa puissance, l'environne de toute son affection, et commande autour de lui le silence et le respect. On croit encore entendre sortir de sa bouche ces paroles sacrées : *Messieurs, je veux bien vous dire à tous que j'aime Rosny plus que jamais, et qu'entre lui et moi, c'est à la mort et à la vie.* (Voy. Mém. de *Sully*, t. V, pag. 485.) Ces grands et touchans souvenirs revivent en ce moment dans toutes les pensées, et pénètrent tous les cœurs. Ce grand homme, objet de la faveur du jour, insensible aux hommages comme à l'insulte, couvert d'honorables blessures, chargé d'années si utilement employées au service de l'état, s'avance tranquillement à travers ces flots de courtisans, muets d'étonnement et d'admiration, avec ce front grave et austère qui, plus d'une fois, a fait pâlir ses détracteurs jusqu'aux pieds du trône, avec cet air calme qui convient à la vertu, et retourne dans son asile favori, achever une vie *pleine*, des jours paisibles, dans les loisirs d'un doux repos, et dans le sein d'une Providence dont les immortels bienfaits élèvent l'homme de bien au-dessus de l'ingratitude de ses contemporains et de la reconnoissance de la postérité. D.

XXVI.

Sur une Vie de Rollin, mise à la tête d'une édition de ses œuvres.

C'EST une vieille coutume de mettre la vie des auteurs en tête des éditions qu'on fait de leurs ouvrages. Cependant ces sortes de notices biographiques sont quelquefois fort peu intéressantes : la vie des gens de lettres n'est pas en général très-variée; elle n'offre pas une grande diversité d'événemens : elle est d'ordinaire uniforme, calme et tranquille. C'est dans la retraite et le silence du cabinet qu'ils font leurs plus grandes actions : les livres qu'ils composent sont les traits les plus marquans de leur destinée. Je parle des vrais gens de lettres, et non de ces aventuriers et de ces intrigans qui, ne voyant dans la littérature qu'un moyen de fortune, s'agitent plus qu'ils ne travaillent, et songent plus à se faire une réputation lucrative qu'à composer de bons ouvrages. D'ailleurs, ces notices sont généralement plutôt des éloges que des histoires : on loue les ouvrages; on loue l'auteur; on ne présente que les beaux côtés; on laisse les défauts dans l'ombre. Ces portraits flattés, en perdant le mérite de la ressemblance, doivent perdre tout intérêt. On diroit que quelques écrivains du dix-huitième siècle ont craint cet inconvénient, et redouté le pinceau trop indulgent des biographes; ils ont pris soin de se peindre eux-mêmes; et l'on ne sauroit les accuser d'avoir choisi leurs couleurs avec trop d'amour-propre.....

On desire peu de connoître les auteurs dont les ouvrages n'intéressent pas les passions; mais on est assez curieux d'apprendre comment ont vécu ceux qui ont su parler à l'imagination et au cœur: on cherche des rapports entre leurs écrits et leur caractère; on veut voir si leurs mœurs répondent aux sentimens qu'ils ont exprimés; on se figure toujours qu'un homme dont les ouvrages sont très-passionnés a dû l'être beaucoup lui-même, et en cela on se trompe souvent: il en est ordinairement de la sensibilité que les écrivains portent dans leurs ouvrages, comme de celle que les acteurs mettent dans leur jeu; c'est une sensibilité toute d'artifice: c'est un ébranlement de l'imagination, et non un mouvement de l'ame: tel exprime les passions avec feu, qui toujours est resté glacé; tel brûle le papier, dont le cœur est toujours demeuré froid.

Ce n'est sûrement pas comme écrivain à grandes passions que M. Rollin doit exciter la curiosité; mais il a des droits d'un autre genre à notre intérêt; ses douces leçons furent, pour ainsi dire, la première nourriture de notre enfance; ses ouvrages sont les premiers que nous ayons lus; c'est dans ses écrits qu'on a puisé les premières notions de l'antiquité; il a soutenu et dirigé nos pas encore chancelans dans la carrière des lettres; le souvenir d'un tel maître se mêle agréablement aux souvenirs les plus touchans de notre premier âge. Il est impossible d'ailleurs de lire ses ouvrages, sans aimer l'auteur: ils sont empreints d'un tel caractère de candeur, de droiture, de simplicité, de bonhommie, la vertu la plus vraie et la plus aimable s'y fait si bien sentir, qu'ils gagnent insensiblement le cœur, et qu'ils font chérir l'écri-

vain qui paroît s'intéresser si vivement à son lecteur, et qui lui parle un si doux langage.

Rollin, en effet, s'est peint dans ses écrits : ses mœurs avoient la même simplicité et la même naïveté que son style, et toute sa conduite respiroit la même vertu que ses ouvrages. Il eut le sort de presque tous les grands talens, de naître dans l'obscurité d'une condition très-médiocre (1) : son père étoit maître coutelier à Paris ; on destina le jeune Rollin au même état ; mais un bénédictin des Blancs-Manteaux, dont il alloit quelquefois servir la messe, reconnut en lui des dispositions, et lui obtint une bourse au collége qu'on appeloit les Dix-huit. Il commença ses études avec une grande distinction, et se lia particulièrement avec les deux fils de M. Lepellètier, alors ministre, lesquels étoient ses rivaux dans la classe. Quand le jeune boursier étoit le premier, M. Lepelletier lui

(1) On peut observer ici que parmi les grands écrivains du siècle de Louis XIV, quelques-uns appartenoient aux plus hauts rangs de la société, et d'autres aux dernières classes. Fénélon, La Rochefoucault, le cardinal de Retz, étoient illustres par leurs aïeux avant de le devenir par leurs écrits ; Rollin, J. B. Rousseau, Molière, ont tiré de leur génie seul une illustration qui forme avec l'obscurité de leur origine un contraste propre à les faire remarquer davantage. Mais si l'on prend la peine de faire un calcul plus curieux qu'utile c'est dans les classes intermédiaires qu'on trouve, en plus grand nombre, nos orateurs, poètes, historiens, philosophes, etc. ; il faut sans doute conclure de là, qu'une heureuse médiocrité est plus favorable au talent (aussi bien qu'à la vertu), et que, si la pauvreté oppose souvent des obstacles au développement du génie, l'opulence est encore plus souvent l'ennemie du travail et la compagne de la mollesse.

Nous ajouterons néanmoins, que suivant M. l'abbé Dubos, il n'est point d'obstacles pour les génies du premier ordre, toujours sûrs de sortir de la foule et de remplir leur destinée, en quelque condition qu'ils aient pu naître. (Voy. les *réflexions sur la poésie et sur la peinture*, par l'abbé Dubos, tom. II, pag. 24, et suivantes).

envoyoit la gratification qu'il avoit coutume d'envoyer à ses fils. Rollin conserva toujours de la reconnoissance pour le protecteur de sa jeunesse; il fut l'ami constant de ses fils, et surveilla l'éducation des enfans de ses compagnons d'études. Le célèbre M. Hersan, sous lequel il étudioit en rhétorique, et qui, pour entretenir l'émulation de ses élèves, avoit coutume de leur donner des épithètes honorables, ne cessoit de répéter qu'on ne distinguoit pas assez le jeune Rollin, et que pour lui, il étoit tenté de l'appeler *divin*. Il avoit encore coutume de dire, lorsqu'on lui demandoit quelque pièce de vers ou de prose: *Adressez-vous à Rollin; il fera encore mieux que moi.* Rollin n'avoit que vingt-deux à vingt-trois ans, lorsque l'Université le jugea digne de succéder à M. Hersan, appelé à l'éducation de l'abbé de Louvois. Il eut aussi la survivance de la chaire d'éloquence au collége royal dont le même M. Hersan s'étoit démis en sa faveur. Après avoir professé huit ou dix ans de suite au collége du Plessis, il le quitta pour se livrer entièrement à l'étude de l'histoire ancienne, ne retenant que la chaire d'éloquence au collége royal, qu'il ne remplissoit qu'à titre de survivance et sans aucun émolument: il avoit environ sept cents liv. de rente, et il étoit riche. L'université ne tarda pas à le rappeler dans son sein, en le nommant Recteur en 1694; elle le continua même dans cette dignité pendant deux ans de suite, ce qui étoit une fort grande distinction. Il montra dans cette place beaucoup de zèle pour la défense des priviléges du corps dont il étoit le chef, et ne fut pas moins jaloux de remplir toutes les obligations qu'elle lui imposoit. Il fit la visite des colléges, pratique salutaire qui avoit été trop négligée; il

maintint la discipline, rappela les usages anciens, fit quelques réformes. La fin de son rectorat ne lui rendit pas toute sa liberté; il fut nommé coadjuteur de la principalité du collége de Beauvais. Il développa dans cet emploi toutes les vertus qui lui étoient propres, et tout ce qu'il avoit de talent pour l'éducation de la jeunesse. Il y avoit environ quinze ans qu'il gouvernoit ce collége, lorsqu'il fut accusé de jansénisme, et reçut l'ordre de quitter sa place.

C'est ici une des grandes époques de la vie de Rollin, et en même temps un des endroits les plus remarquables de la notice que les éditeurs ont mise en tête de l'ouvrage. Voilà donc le sage et modeste Rollin exposé à l'animadversion de l'autorité, comme fauteur d'opinions réputées dangereuses. Ce qu'on peut dire de mieux en sa faveur, c'est que ces opinions avoient en quelque sorte fait partie de son éducation, et qu'elles étoient presque généralement adoptées dans le corps auquel il étoit attaché. Je ne veux point entrer dans la discussion d'une doctrine que je n'ai point assez approfondie, et il me semble que pour la réprouver, il doit suffire à ceux qui veulent être conséquens qu'elle ait été condamnée par l'autorité compétente. Du reste, quand on veut se rendre raison de la conduite des hommes, même en matière de religion, il n'est pas toujours nécessaire de leur supposer des vues aussi sublimes que l'objet qui les occupe, et des pensées pures de tout intérêt humain : le jeu des passions est quelquefois le meilleur commentaire : il explique tout, parce qu'il produit tout. Si donc on me demande pourquoi une compagnie aussi éclairée que l'université de Paris a suivi de certaines opinions, et comment il se fait qu'un corps regardé comme le dépositaire

de la vraie doctrine, et toujours consulté par les rois et par les papes, dans les temps de discordes, comme l'oracle de la religion, a pu se laisser entraîner à de certaines erreurs, j'en trouverai une raison toute naturelle dans la rivalité qui l'animoit contre les jésuites : cette rivalité devoit nécessairement jeter les universitaires dans des opinions opposées à celles que professoient ces religieux. Elle étoit telle que peu s'en fallut qu'elle ne dégénérât en haine déclarée et en guere ouverte; et, pour ne point sortir du sujet qui nous occupe en ce moment qu'on lise les discours latins prononcés par M. Rollin dans différentes circonstances : on y trouve souvent des satires amères contre les jésuites, et l'on s'étonnera que cette ame si douce n'ait pas manqué de quelque fiel, lorsqu'il s'agissoit des rivaux de l'université. J'indiquerai particulièrement un discours qu'il prononça, si je ne me trompe, à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés : en y faisant l'éloge des bénédictins, il établit entr'eux et les jésuites, qu'il ne nomme pas, mais qu'il est facile de reconnoître, une comparaison très-injurieuse pour ces derniers ; et quoique l'allusion soit voilée avec tout l'art d'un rhéteur habile, on peut regarder ce parallèle comme une véritable diatribe, où Rollin a passé la mesure qu'il sait ordinairement si bien garder. Son beau discours sur l'instruction gratuite n'est pas exempt de traits pareils. On dit que Voltaire, composant le roman de *Candide*, se livroit à des rires immodérés, et que, comme on lui en demanda la cause, il répondit : *Mes amis, je mange du jésuite.* M. Rollin n'auroit pas dit ce mot ; mais il se plaisoit aussi très-souvent à *manger du jésuite.*

Au surplus, les disciples de S. Ignace savoient

bien prendre leur revanche ; le feu de la rivalité n'étoit pas moins ardent de leur côté ; leurs orateurs repoussoient très-bien les traits des orateurs universitaires ; la société, toujours vigilante épioit les démarches de l'armée ennemie, pour ne lui laisser prendre aucun avantage. Quand le bruit se répandit que M. Rollin travailloit à un ouvrage où il se proposoit d'exposer le plan des études de l'université, la société lança aussitôt dans l'arène le P. Jouvency, un de ses plus vigoureux athlètes : cet habile professeur composa, de son côté, un livre pour exposer la méthode des jésuites ; c'est celui qui a pour titre : *De Ratione docendi et discendi*, et dont nous avons depuis peu une excellente traduction (1). Il parut quelque temps avant les deux premiers volumes du Traité des Etudes. Le P. Jouvency l'avoit fait un peu court, pour gagner de vitesse son redoutable concurrent. M. Rollin, qui parle de cet ouvrage dans le Traité des Etudes, en fait une de ces critiques discrètes, où la louange se mêle à la censure, et où la malice se déguise sous le voile de la politesse. Il commence par admirer la latinité de l'ouvrage qui auroit pu, dit-il, le détourner de composer le sien ; puis il insinue qu'il est un peu court et que les matières n'y sont pas approfondies ; enfin il expose les raisons qui l'ont engagé à composer le sien en français ; et l'on en infère fort naturellement que le P. Jouvency a eu tort d'écrire son Traité en latin. Que conclure de tout ceci ? Qu'il est tout simple que Rollin, qui étoit si bon universitaire, ait été, malgré la douceur de ses mœurs, un janséniste très-ardent, et que

(1) Par M. Fortier, professeur à l'Ecole militaire à Fontainebleau.

Dans tous les cœurs il est toujours de l'homme,

comme le dit le poète philosophe Molière.

Deux traits de la conduite de M. Rollin, considéré comme janséniste, me paroissent sur-tout blâmables : d'abord lors qu'on lui donna l'ordre de quitter le collége de Beauvais, comme le temps de vacances n'étoit pas éloigné, on lui permit de rester jusqu'à cette époque où il auroit pu se retirer sans bruit. M. Rollin ne voulut pas profiter de cette permission ; il se retira sur-le-champ, et les accessoires mêmes de sa retraite prouvent qu'il n'étoit point fâché qu'elle fît de l'éclat. Je ne reconnois pas là le caractère de M. Rollin, mais bien la conduite ordinaire des hommes de parti. Ensuite, ayant été nommé recteur quelques années après, il prononça chez les Mathurins un discours si violemment chargé de jansénisme, que l'autorité lui enjoignit de quitter le rectorat sur l'heure. Je pose en principe que, dans une telle circonstance, l'autorité n'a jamais tort, parce qu'on est toujours coupable, quand on se révolte contr'elle, et je laisse tirer les conséquences qu'il me seroit trop pénible de développer.

En effet, voudrois-je faire le procès à M. Rollin ? Aurois-je dessein de flétrir sa mémoire, après avoir reconnu en lui tant de qualités et de vertus ? Non, sans doute ; je montre seulement quelques taches dans une vie d'ailleurs si pure ; et je ne me suis pas cru engagé à dissimuler les foiblesses et les erreurs d'un homme respectable et d'un écrivain utile, comme il étoit convenable que M. de Bose le fît dans l'éloge historique qu'il prononça à l'Académie des Inscriptions, et comme les éditeurs qui me paroissent avoir pris cet éloge pour base de leur travail ont pu s'y croire obligés ; au reste leur

zèle me paroit beaucoup trop vif: peuvent-ils ignorer qu'il y a aujourd'hui beaucoup d'imprudence et quelque ridicule à se permettre d'afficher des opinions qui ont trop long-temps agité la société, et à vouloir ranimer cet esprit de secte qui dure encore, à ce qu'on prétend, et qu'on devroit laisser s'éteindre dans le silence et dans l'oubli?

Rollin, forcé de renoncer aux différens emplois de son état, se livra dans la retraite à la composition des excellens ouvrages qui ont mis le sceau à sa réputation, et le reste de sa vie y fut entièrement consacré. Il avoit donné en 1715 une édition abrégée de Quintilien; il fit dans la suite le Traité des Etudes, l'Histoire ancienne, et l'Histoire Romaine, qu'il ne put conduire que jusqu'au huitième volume, la mort l'ayant arrêté au milieu de son travail.

Ces différens ouvrages sont parfaitement appréciés dans la notice; et en général ce morceau est remarquable par l'étendue et la finesse des vues, et par la solidité des principes, soit de morale, soit de littérature. Il est terminé par une espèce de péroraison (1) dans le goût de celle que Tacite a mise à la fin de la Vie d'*Agricola*. Si ce n'est pas tout-à-fait la même éloquence, c'est le même ton de douleur noble, et de mélancolie sublime. L'auteur, l'œil fixé sur les ruines de ces établissemens utiles que la révolution a renversés, déplore la destinée des générations naissantes, qui, pendant dix années de trouble et d'anarchie, sont restées sans culture et sans éducation. Y.

(1) Voyez dans l'article suivant cette péroraison, qui nous a paru très-propre à orner ce recueil.

XXVII.

Péroraison d'une vie de Rollin.

En racontant les travaux et les simples événemens qui remplirent la vie de Rollin, nous nous sommes quelquefois reportés à une époque qui s'éloigne de nous tous les jours, et une réflexion douloureuse s'est mêlée à nos récits. Nous avons parlé des études françaises, et il n'y a pas long-temps qu'elles étoient interrompues. Nous avons retracé le gouvernement et la discipline des colléges, où s'élevoit une jeunesse heureuse, loin des séductions de la société, et la plupart sont encore déserts. Nous avons rappelé les services de cette université célèbre et vénérable par ses souvenirs, ses antiques honneurs, et cet esprit de corps, qui perpétuoit la tradition des bonnes études, et les maîtres qui devoient la répandre; et elle n'est plus, elle a péri comme tout ce qui étoit grand et utile. Les quartiers même où fleurissoit l'université de Paris témoignent le deuil de cette destruction; leur célébrité n'y attire plus sans cesse de nouveaux habitans, et la population s'est écoulée vers d'autres lieux, pour y donner le spectacle d'autres mœurs. Où sont les éducations sévères qui préparoient des ames fortes et tendres? Où sont les jeunes gens modestes et savans, qui unissoient l'ingénuité de l'enfance aux qualités solides qui annoncent l'homme? Où est la jeunesse de la France? Une génération nouvelle lui a succédé. Eh! qui ne

jetteroit un cri de douleur en la voyant ainsi dépouillée de graces, de vertus, et même de ces nobles traits de la physionomie qui sembloient héréditaires! Les enfans de cette génération nouvelle (1) portent sur le front la dureté des temps où ils sont nés. Leur démarche est hardie, leur langage superbe et dédaigneux. La vieillesse est déconcertée à leur aspect.....

Qui pourroit redire les plaintes et les reproches qui s'élèvent tous les jours contre ces nouveaux venus? Hélas! ils croissoient presqu'à l'insu des pères, au milieu des discordes civiles, et ils sont absous par les malheurs publics, car tout leur a manqué: l'instruction, les remontrances, les bons exemples, et ces douceurs de la maison paternelle, qui disposent l'enfant aux sentimens vertueux, et lui mettent sur les lèvres un sourire qui ne s'efface plus. Cependant il n'en témoignent aucun regret; ils ne rejettent point en arrière un regard de tristesse. On les voit errer dans les places publiques, et remplir les théâtres, comme s'ils n'avoient qu'à se reposer des travaux d'une longue vie. Les ruines les environnent, et ils passent devant elles sans éprouver seulement la curiosité ordinaire à un voyageur: ils ont déjà oublié ces temps d'une éternelle mémoire.

Génération vraiment nouvelle! et qui sera toujours distincte et marquée d'un caractère singulier qui la sépare des temps anciens et des temps à venir! Elle ne transmettra point ces traditions, qui

(1) Il n'est pas nécessaire d'observer que ce tableau d'une génération entière privée d'éducation, et en proie aux malheurs de l'ignorance, admet beaucoup d'exceptions. Elles sont même plus nombreuses dans la capitale, devenue le centre de toutes les études, et le rendez-vous de l'élite de la jeunesse française.

(*Note de l'auteur.*)

sont l'honneur des familles, ni ces bienséances qui défendent les mœurs publiques, ni ces usages qui sont le lien de la société; elle marche vers un terme inconnu, entraînant avec elle nos souvenirs, nos bienséances, nos mœurs, nos usages : et les vieillards ont gémi de se trouver plus étrangers à mesure que leurs enfans se multiplioient sur la terre.

Ah ! sans doute, il faut pleurer les vertus exilées du toit paternel, les traditions qui s'effacent, les talens qui ne rempliront pas leur destinée; mais il faut plaindre encore ces victimes de la plus terrible expérience qui ait été faite sur des hommes. Déjà ils nous révèlent, malgré eux, toute la tristesse de cette indépendance que l'orgueil avoit proclamée au nom de leur bonheur, et rendent témoignage à la sagesse d'une éducation si bien assortie aux besoins de l'homme, qui préparoit à l'accomplissement des devoirs par de bonnes habitudes, hâtoit le développement de l'intelligence sans le devancer, et retenoit chaque âge dans les goûts qui lui sont propres. Ces apparences austères gardoient au fond des cœurs la joie, la simplicité et une sorte d'énergie heureuse qui doit animer la suite de la vie. Ces résistances opposées au premier essor des passions étoient en même-temps l'appui de la raison et devenoient la force des vertus. Maintenant le jeune homme, jeté comme par un naufrage à l'entrée de sa carrière, en contemple vainement l'étendue. Il n'enfante que des desirs mourans, et des projets sans consistance. Il est privé de souvenirs, et il n'a plus le courage de former des espérances. Il se croit désabusé, et il n'a point d'expérience. Son cœur est flétri, et il n'a point eu de passions. Comme il n'a pas rempli les différentes époques de sa vie, il ressent toujours au-dedans

de lui-même quelque chose d'imparfait qui ne s'achèvera pas. Ses goûts et ses pensées, par un contraste affligeant, appartiennent à-la-fois à tous les âges, mais sans rappeler le charme de la jeunesse ni la gravité de l'âge mûr. Sa vie entière se présente comme une de ces années orageuses et frappées de stérilité, où l'on diroit que le cours des saisons et l'ordre de la nature sont intervertis; et, dans cette confusion, les facultés les plus heureuses se sont tournées contre elles-mêmes. La jeunesse a été en proie à des tristesses extraordinaires, aux fausses douceurs d'une imagination bizarre et emportée, au mépris superbe de la vie, à l'indifférence qui nait du désespoir: une grande maladie s'est manifestée sous mille formes diverses. Ceux même qui ont été assez heureux pour échapper à cette contagion des esprits, ont attesté toute la violence qu'ils ont soufferte. Ils ont franchi brusquement toutes les époques du premier âge, et se sont assis parmi les anciens, qu'ils ont étonnés par une maturité précoce, mais sans y trouver ce qui avoit manqué à leur jeunesse.

Peut-être en est-il de ces derniers qui visitent quelquefois ces asiles de la science dont ils ont été exilés. Alors, revoyant ces vastes enceintes qui retentissent de nouveau du bruit des jeux et des triomphes classiques, ces hautes murailles où on lit toujours les noms à demi effacés de quelques grands hommes de la France, ils sentent revivre en eux des regrets amers, et des desirs plus douloureux que les regrets. Ils demandent encore cette éducation qui porte des fruits pour toute la vie, et qui ne se remplace point. Ils demandent tant de plaisirs innocens qu'ils n'ont pas connus; ils demandent jusqu'à ces peines et à ces chagrins de

l'enfance qui laissent des souvenirs si tendres et si sensibles. Mais c'est inutilement : voilà qu'après avoir consumé bientôt quinze années, cette grande portion de la vie humaine, dans le silence et pourtant au milieu des révolutions des empires, ils n'ont survécu aux compagnons de leur âge et pour ainsi dire à eux-mêmes, que pour toucher à ce terme où l'on ne fait plus que des pertes sans retour (1). Ainsi donc ils seront toujours livrés à un gémissement secret et inconsolable. Et désormais ils resteront exposés aux regards d'une autre génération qui les presse, comme des sentinelles qui lui crieront de se détourner des routes funestes où ils se sont égarés.

Leur voix sera entendue ; des jours meilleurs se préparent. Nous recueillons dans les restes de l'orage des signes d'espérance. Les études interrompues avec la société recommencent avec elle. Nous avons assez parlé d'éducation, de bonheur, de perfection et de vertu. Déjà même il semble que tous nos systèmes soient relégués parmi ces erreurs célèbres de l'antiquité, qui sont l'objet de l'érudition. Sans doute nous ne perdrons pas cette leçon accablante pour l'orgueil et la curiosité des esprits : Que sur les intérêts de la morale et de la société, il n'est point d'erreur innocente et purement spéculative, puisqu'il n'en est point dont l'ignorance et les passions ne viennent à tirer les conséquen-

(1) Quid si, per quindecim annos, grande mortalis ævi spatium, multi fortuitis casibus, promptissimus quisque sævitiâ principis interciderunt? Pauci, et ut ità dixerim, non modò aliorum, sed etiam nostri superstites sumus, exemptis è mediâ vitâ tot annis, quibus juvenes ad senectutem, senes propè ad ipsos exactæ ætatis terminos per silentium venimus.

(*Tacite Agricola.*)

ces, et qu'à côté d'un faux système on peut toujours compter un grand malheur. P. M.

XXVIII.

Sur le *Traité des Etudes* de ROLLIN.

PERSONNE n'a écrit sur l'éducation et pour la jeunesse avec des vues plus éclairées et plus justes que Rollin. Ce n'est point un sophiste orgueilleux qui cherche à mettre ses systèmes à la place de l'expérience, qui veut substituer à la lumière de la vérité les fausses lueurs d'une imagination ardente, et montrer la subtilité de son esprit, sans s'embarrasser de la justesse des idées; c'est un homme simple et droit, qui n'a pour but que d'être utile. Instruit par sa propre expérience, et plein des maximes, des anciens, il n'a pas la prétention d'innover; il recueille religieusement les oracles de la sagesse antique : Cicéron, Quintilien, les meilleurs écrivains de la Grèce et de Rome, sont les guides qu'il suit dans les voies où lui-même il conduit son lecteur; il étoit digne de marcher sur leurs traces; un jugement sûr, un goût exquis se font toujours sentir dans ce qu'il mêle à leurs maximes et à leurs réflexions. Le Traité des Etudes, qu'on a droit peut-être de regarder comme son chef-d'œuvre, est un ouvrage excellent : s'il ne frappe pas d'abord par l'éclat du style et par l'originalité des vues, il attache par l'attrait d'une diction toujours naturelle et toujours aimable : et satisfait par la plénitude des idées et la justesse des principes : tout dans ce livre est pur et sain; tout y est solide; tout y est fondé

sur le bon sens ; on n'y trouve rien qui puisse être désavoué par la raison et l'expérience. Ce qui ajoute encore à son prix ; c'est qu'il n'y a pas une trace de pédanterie dans tout l'ouvrage ; le ton en est toujours simple, doux et naif ; l'Auteur a su répandre de l'agrément sur des objets qui n'en paroissent guère susceptibles ; il a su semer des roses sur les détails les plus épineux et les plus arides de la discipline scolastique. C'est ce qui a fait dire à Voltaire dans le Temple du Goût, où il place Rollin à côté des plus grands hommes :

Non loin de là Robin dictoit
Quelques leçons à la jeunesse,
Et quoiqu'en robe on l'écoutoit.

Quand son livre parut, en 1726, il fut parfaitement accueilli du public. Cependant à cette époque les esprits commençoient à fermenter ; la licence des mœurs, dont la cour du régent avoit donné l'exemple, produisoit insensiblement la licence des opinions ; mais la philosophie naissante étoit encore humble et discrete ; c'étoit dans l'ombre et avec une sorte de timidité qu'elle s'essayoit à cette audace dont les progrès sont devenus si rapides et si funestes : la masse du public n'étoit point encore infectée du poison des nouvelles doctrines ; elle étoit saine, et conservoit encore le respect des maximes antiques. Trente ans plus tard, le Traité des Etudes n'eût été regardé que comme un recueil de lieux communs, d'idées triviales, de principes surannés, comme une misérable compilation, très-digne de rester ensevelie dans la poussière des classes où elle étoit née. La manie des opinions extraordinaires, des pensées hardies, des aperçus singuliers, des vues neuves, des systèmes en tout genre, étoit de-

venue presqu'épidémique, et cette maladie a duré jusqu'à nos jours, en prenant sans cesse de nouvelles forces. Les leçons de l'expérience étoient méprisées, ou du moins comptées pour rien ; il falloit à tout prix tenter de nouveaux essais : un philosophe auroit rougi de rien emprunter à la sagesse de nos pères ; il vouloit devoir tout à son génie : un philosophe se seroit cru dégradé si, même aux dépens de la justesse et du sens commun, il n'eût pensé, écrit, parlé d'une manière extraordinaire ; il auroit cru manquer à sa vocation sublime, s'il eût eu quelqu'égard pour les traditions. De-là ces écrits où le talent et l'éloquence sont quelquefois prostitués aux absurdités les plus révoltantes ; de-là ces *Traités* ces *Cours d'études* dont les théories, plus ou moins séduisantes, furent toujours démenties par la pratique, et méprisées par les vrais sages. Nous avons vu, pendant dix ans de révolution, l'esprit philosophique se tourmenter, s'agiter pour enfanter un plan d'instruction, et ses efforts ont été aussi malheureux que ses vues étoient fausses et bizarres. Ce n'est qu'en se rapprochant des idées consacrées par l'expérience, qu'un génie plus ferme et plus sage est parvenu à restaurer parmi nous l'éducation ; c'est dans le respect des anciennes traditions qu'il a puisé cette énergie toujours efficace qui semble commander au succès, c'est sous ses auspices que les livres dépositaires de la sagesse des siècles reparoissent aujourd'hui avec honneur, en dépit de l'orgueil philosophique, que tant de funestes expériences n'ont pu encore ni désabuser ni corriger, et qui sûrement ne sauroit voir qu'avec mépris et dérision le soin qu'on prend de reproduire les ouvrages d'un écrivain aussi peu philosophe que Rollin.

Le Traité des Etudes est la censure la plus éloquente et la condamnation la plus formelle de ces nouvelles méthodes dont l'éclat trompeur a ébloui le public dans ces derniers temps. Qu'on se demande, après avoir lu et médité ce livre, ce que le sage et judicieux Rollin penseroit de ces ouvrages où l'on prétend abréger la route des sciences, en arracher les épines, et en aplanir les difficultés : il se plaint dans un endroit de son traité que l'éducation s'étoit déjà amollie de son temps; que diroit-il de ce qui se passe aujourd'hui ? Il répète sans cesse que le but de l'éducation n'est pas de faire des savans, mais de préparer et de polir les esprits, et ces idées si justes étoient le fruit du temps et de l'expérience. Lors du renouvellement des sciences et des lettres, les esprits, avides de connoissances, voulurent tout embrasser à la fois, théologie, métaphysiqne, mathématiques, histoire, langues anciennes, éloquence, poésie, etc.; la manie encyclopédique, que nous voyons se renouveler de nos jours, s'opposa long-temps au retour du bon sens et du bon goût; on vit des écoliers qui se piquoient de ne rien ignorer. En Italie, Pic de la Mirandole, à l'âge de quinze ans, soutint une thèse *de omni re scibili.* Ce ne fut que lorsque le flambeau du goût commença à éclairer les esprits que l'on reconnut le vide de ce faux savoir, et que l'on vit le ridicule de ces fastueuses prétentions; les études se réglèrent sur des principes plus sages; il devint évident, comme l'observe M. Rollin, qu'on ne devoit point s'attendre à voir sortir des écoles ni des érudits tout formés, ni des poètes, ni des orateurs parfaits. N'est-il donc pas étrange que le progrés insensible des choses nous ait ramenés au mauvais goût, et

j'oserois presque dire à la barbarie du 15e siècle? Quand M. Rollin composa le *Traité des Etudes*, le meilleur goût régnoit dans la littérature et dans l'Université. Le siècle de Louis XIV avoit achevé de dissiper les dernières ténèbres des âges précédens, et répandu sur toutes les parties des arts et des sciences une lumière que notre prétendue philosophie n'a fait qu'obscurcir : les limites en tout genre étoient nettement tracées; les principes définis avec justesse et fixés avec précision; M. Rollin étoit lui-même un des esprits les plus éclairés et les mieux faits de l'époque où il écrivoit : l'âge, l'expérience et les circonstances avoient encore ajouté au grand sens dont la nature l'avoit doué. Il avoit été lié avec les plus grands hommes du siècle de Louis XIV, dont la conversation n'avoit pas dû être pour lui une source d'instruction moins abondante que les ouvrages des grands écrivains du siècle d'Auguste. C'étoit à soixante ans, après avoir long-temps appris à connoître l'esprit des jeunes gens qu'il écrivoit sur l'éducation. Peut-on raisonnablement se flatter d'être aujourd'hui plus éclairé que lui sur cette matière, de savoir mieux comment il faut enseigner la grammaire, la rhétorique, l'histoire? Et n'est-il pas évident que toutes ces méthodes par lesquelles on tourmente l'éducation bien plus assurément qu'on ne la perfectionne, et qui sont contraires à ce qu'il enseigne, ne sauroient être que des piéges tendus à la sottise par la mauvaise foi et le charlatanisme?

On doit considérer le *Traité des Etudes* comme un des monumens de notre littérature : ce n'est point un de ces livres qui ne sont faits que pour une certaine époque et de certaines circonstances; fondé sur l'expérience des siècles passés, il doit

instruire les siècles à venir; il doit partager le privilège de la vérité, qui est de ne point avoir de vieillesse. Et de quel droit le reléguerroit-on parmi les livres surannés, et qu'on ne doit plus lire ? Qu'on nous dise si depuis on a composé quelqu'ouvrage meilleur en ce genre : que les maîtres qui croient aujourd'hui avoir plus de jugement, plus d'expérience, plus d'instruction et plus de talent que M. Rollin, se montrent; qu'ils développent les titres qui les mettent en droit de le mépriser. Y.

XXIX.

Distributions solennelles des Prix.

Je parle chaque année de ces cérémonies publiques, parce qu'elles arrivent précisément à l'époque de la plus grande stérilité des théâtres dont je m'occupe habituellement. Ce n'est pas qu'il y ait en effet quelque rapport entre l'éducation et le théâtre : je suis bien éloigné de croire que les spectacles puissent sans danger faire partie de l'instruction publique, parce que c'est dans le calme des passions qu'on peut s'instruire, et que l'esprit du théâtre est diamétralement opposé à cette vérité, qui est la base de toute instruction; mais les distributions de prix rentrent dans mon domaine, parce qu'on en a fait des spectacles, parce qu'on y cherche, comme dans les pièces de théâtre, l'illusion et l'apparence plus que la réalité : ce sont même des spectacles presque aussi fréquentés que les concerts de madame Catalani, parce que tous les spectateurs y entrent avec

des billets donnés. C'est une chose incroyable que ce débordement d'oisifs et de désœuvrés dont Paris regorge, et qui sont toujours prêts à inonder les lieux où l'on entre sans payer.

Mon intention n'est pas assurément de calomnier une institution très-propre à exciter l'émulation, et universellement approuvée des maîtres les plus sages. Je dois même convenir qu'on l'a rappelée à ses premiers principes depuis quelques années, en la dégageant des bals, des concerts, des comédies, et autres agrémens profanes qui en faisoient une fête de treteaux et de baladins; mais, je ne puis m'empêcher d'observer que cette grande multitude de prix qu'on distribue à la ronde, pour des motifs assez frivoles, détruit cette même émulation qu'on se propose d'exciter. Ce ne sont pas les prix que je blâme, c'est l'abus des prix, c'est l'indiscrète profusion avec laquelle on jette à la tête de tout le monde les récompenses du travail et du talent. Les prix ont cessé d'être honorables quand ils ont cessé d'être rares : c'est une honte de n'en avoir pas; mais ce n'est plus un honneur d'en avoir.

Qu'arrive-t-il ? Au lieu de la noble émulation qu'avoient coutume d'inspirer ces distributions solennelles, elles ne font plus que flatter et tromper les parens qui ne sont déjà que trop dupes; elles ne servent qu'à remplir les enfans d'une vaine présomption, à humilier le talent en le confondant avec la médiocrité.

On ne peut qu'applaudir sans doute aux soins paternels du gouvernement qui n'a rien négligé pour ranimer les bonnes études. Déjà les Lycées et les écoles secondaires en ont recueilli le fruit. On y est revenu aux vrais principes de l'enseignement : l'instruction a beaucoup gagné, mais

l'éducation n'est pas au niveau de l'instruction; et cependant on ne peut les séparer. C'est de l'union de ces deux parties que résulte ce qu'on appelle, en général, une bonne éducation. Le gouvernement lutte contre les mœurs sans succès, et les parens détruisent l'ouvrage des magistrats.

Les lois ne peuvent atteindre l'intérieur des familles, espèce de lycées domestiques, où la première et la plus importante éducation, celle de l'enfance, non-seulement est manquée; mais ce qui est bien pis, dirigée d'après les plus mauvais principes. C'est là, c'est dans la maison paternelle que les enfans puisent, comme dans une source empoisonnée, tous les vices qui feront dans la suite le malheur de leur vie. Pères et mères, vous voulez que vos enfans soient heureux, soyez donc sévères envers vos enfans; ne bouleversez pas l'ordre de la nature; ne faites pas vos idoles de vos créatures; que ceux qui doivent vous obéir ne deviennent pas vos maîtres et vos tyrans. Commencez de bonne heure à les endurcir contre les maux qui les attendent dans la vie; apprenez-leur à supporter la contrainte et les contrariétés; formez leur caractère; n'en faites pas de petits despotes asiatiques; car, en sortant de votre maison pour entrer dans le vaste champ des peines, des contradictions, leur despotisme les rendra aussi ridicules que malheureux; l'éducation est le noviciat de la société.

C'est un spectacle révoltant que celui de cette idolâtrie pour des êtres foibles et dépendans de leur nature: on n'est occupé que d'eux; ils sont le centre de tout ce qui les environne; on les rassasie des plaisirs qui ne sont point de leur âge; on les mène dormir à la comédie, et leurs cris

interrompt souvent la pièce. On oublie que des enfans qui ne sont point encore membres de la société, doivent avoir leurs jeux à part; on encense tous leur caprices; on adore leur babil; et ce qu'ils retiennent le mieux de leur première éducation, c'est de parler sans savoir ce qu'ils disent. Cependant J. J. Rousseau, l'oracle des mères trop indulgentes, veut qu'on n'ait pas l'air de s'occuper des enfans; qu'on ne les laisse manquer de rien, et qu'on leur parle peu; qu'on leur fasse sentir le joug de la nécessité : mais en ce point seul sa doctrine est négligée; on ne suit ses préceptes que lorsqu'il recommande de leur épargner toute contrainte, et de ne point les fatiguer par l'étude.

Que deviennent ces enfans gâtés, lorsque l'usage commande enfin de les appliquer à quelque chose? Lorsqu'on est forcé de les mettre dans une maison d'éducation, les parens qui ne s'en éloignent qu'à regret, les rappellent si souvent auprès d'eux, ils contrarient si bien les instructions des maîtres, que les enfans ne font que réunir les vices de l'éducation publique et ceux de l'éducation particulière, sans tirer aucun profit de l'une ni de l'autre. Du temps de Quintilien, et dans un siècle où l'Empire Romain étoit encore très-florissant, ce culte de l'enfance, cette *paidolâtrie*, pour suivre ici la mode des étymologies grecques, corrompoit déjà l'éducation, et laissoit entrevoir les premières nuances de la barbarie; car il ne faut point s'imaginer que la barbarie soit toujours le fruit de l'ignorance et du défaut d'instruction. Les Romains, du temps de saint Augustin, avoient sous les yeux tous les chefs-d'œuvres des beaux siècles de la Grèce et de l'Italie, ils avoient de brillantes écoles,

et ils étoient barbares, parce qu'ils avoient les mœurs corrompues, l'esprit faux, l'ame énervée par le luxe; parce qu'une éducation foible et molle étouffoit tous les talens dans leur germe. Saint Augustin eût été aussi éloquent que Cicéron, s'il eût vécu vers la fin de la république : au troisième siècle, il n'a été qu'un mauvais écrivain et un bel-esprit (1).

Une autre plaie de l'éducation, c'est la multitude des objets qu'on fait passer en revue sous les yeux des jeunes gens, et qu'ils effleurent à peine. C'est la danse, le violon, la musique, le dessin, qui font du temps destiné aux études solides, une dissipation continuelle : cette manie des maîtres d'agrément ne rend pas de jeunes gens plus agréables; elle n'en fait que des ignorans. Savoir danser pour un jeune homme, n'est trop souvent qu'une occasion de libertinage; lui apprendre à jouer du violon, c'est en faire, pour le reste de sa vie, un impitoyable racleur dont l'amusement sera le supplice de ceux qui seront condamnés à l'entendre. La perfection même à laquelle tous ces arts sont arrivés, devroit avertir les parens qu'il faut laisser cette étude à ceux qui veulent en faire leur profession. C'est une folie d'appliquer indistinctement tous les enfans à des arts qu'ils ne pourront jamais

(1) Nous observerons que cette critique ne sauroit tomber que sur le style de St.-Augustin, (où l'on trouve effectivement le mauvais goût de son siècle), et nullement sur la sublimité de ses pensées qui ont fait l'admiration de tous les siècles. Le critique rend, en effet, le plus bel hommage au génie d'un des plus illustres pères de l'église, puisqu'il le compare au père de l'éloquence latine; et l'on sent que les épithètes de *mauvais écrivain* et de *bel-esprit*, qu'il donne à l'évêque d'Hippone, ne sont que l'expressiond'un goût aussi pur que sévère, et n'ont rien de choquant dès qu'on fait la distinction que nous venons d'établir.

savoir assez bien pour s'amuser eux-mêmes, ou amuser les autres. Dès qu'il faut danser comme Henri et Duport, jouer du violon comme Kreutzer et Rode, dessiner comme David et Regnaud, chanter comme Elleviou et Martin pour avoir et donner quelque plaisir, ce n'est pas la peine de dépenser tant d'argent pour se rendre ridicule : il vaut bien mieux orner son esprit, et former son cœur, que d'exercer ses pieds, ses mains et son gosier. G.

XXX.

*Distribution générale des prix à la maison d'éducation dirigée par mademoiselle L****

On a beaucoup disserté sur l'éducation des filles ; Fénélon a traité ce sujet intéressant dans un ouvrage qu'on estime beaucoup, et qu'on ne lit guère, sort commun à tous les écrits où il ne règne qu'une morale austère, et où la vérité n'est pas cachée sous les fleurs brillantes de l'imagination. Fénélon avoit la bonhomie de croire que l'émulation, si nécessaire dans l'instruction des hommes, devient fatale quand il s'agit de celle des femmes; il regardoit les mères comme les institutrices naturelles de leurs filles, et l'éducation domestique lui paroissoit la seule convenable à cette précieuse moitié de la société. Mais les progrès de lumières, et les résultats de la civilisation, nous ont fait renoncer à ces vieux préjugés, l'ouvrage du vertueux archevêque de Cambrai est resté dans les bibliothèques,

et la capitale s'est couverte d'établissemens fastueux, vulgairement nommés *Pensionnats des jeunes demoiselles.*

Il n'est presque point de faubourg, de rue, de boulevard, qui n'ait vu s'élever un de ces temples à la danse, la musique, et à tous les arts frivoles. De brillans succès ont couronné *ces entreprises.* Il en est sorti, depuis dix ans, une foule de musiciennes et de danseuses qui pourroient le disputer en *grace* et en *vigueur* aux plus célèbres virtuoses de l'Opéra. Mais ces pensionnats nous ont-ils donné de bonnes épouses, de bonnes mères de familles? Voilà ce que demandent des censeurs chagrins, partisans de tout ce qui est ancien, et frondeurs de tout ce qui est nouveau. Une cadence *perlée*, une entrechat exécuté avec grace, une gavotte *bien phrasée*, ne sont pas, disent-ils, une dot bien précieuse pour un mari. La complaisance, la douceur, l'économie, les soins du ménage, voilà les trésors qu'ils estiment, qu'ils desirent le plus: et ces choses-là ne sont pas de la compétence du maître de piano et du professeur de danse.

Que les censeurs se rassurent: cette éducation frivole et légère n'existe plus; elle a fait place à une instruction plus grave, à des études plus sérieuses. La danse, le chant, la comédie, ne sont aujourd'hui que des arts d'agrément qui embellissent les loisirs des jeunes élèves; grace à un système nouveau, elles acquièrent des connoissances plus approfondies; elles partagent leur temps entre l'éloquence, l'histoire, la grammaire et l'étude des langues. Ce ne sont plus ces Nymphes légères voa nt sur la trace des Ris et des Jeux, ce n'est plus cette troupe folâtre qui ne moissonnoit que des fleurs; ce sont de graves étudians en robe de gaze;

c'est une pépinière d'historiens, de savans et d'orateurs, qui apprennent dans leurs dortoirs à composer un discours, et qui jettent pêle-mêle sur une toilette les chiffons de la marchande de modes et les œuvres de Rollin et de Cicéron.

Si quelqu'incrédule doute de l'amélioration de cette branche de l'instruction publique, qu'il se procure le programme de la distribution des prix, faite chez Mlle. L**, à la fin de l'année scolastique, comme cela se pratiquoit jadis à l'Université de Paris, et comme cela se fait aujourd'hui dans tous les lycées de l'Empire. A l'aspect de ce programme, on est d'abord frappé de l'énorme quantité de prix qui ont été décernés. Jamais on ne fit une plus ample moisson de lauriers : il y a eu, dans ce jour solennel, deux cents trente-huit têtes couronnées. Mais toutes les élèves, dira-t-on, ont donc obtenu des prix? Pourquoi pas? Cela prouve l'excellence de l'institution. Tous les parens sont satisfaits; cela prouve l'esprit de l'institutrice.

Dix prix ont été décernés pour l'histoire de France, quinze pour l'histoire romaine, huit pour l'histoire grecque, dix-huit pour l'histoire sacrée, neuf pour la rhétorique, neuf pour le *discours*, et douze pour la *narration*. Quelques ennemis de la science pourroient dire que l'art du discours et de la narration ne doit point s'apprendre aux femmes; qu'il est inutile et peut-être dangereux d'ajouter à leurs dispositions; qu'il faut tout au plus, à cet égard, laisser agir la nature.

A la suite des *arts utiles* viennent le piano, le solfége, la langue anglaise et le *dessin d'après nature*. J'ignore ce qu'on veut dire par cette dernière expression; il est probable que ces demoiselles ne

dessinent que des fleurs; mais on auroit dû le dire dans le programme : car beaucoup de parens, qui n'aiment le *dessin d'après nature*, pourroient, par une délicatesse mal entendue, être scandalisés d'un mot fort innocent. Cela prouve qu'il est certains cas où il ne faut pas généraliser les choses.

Mais il me semble entendre encore les maudits censeurs dont j'ai parlé, éclater en murmures; les sciences et l'histoire n'ont pas à leurs yeux plus de prix que la musique et la danse. Une femme légère les effraie moins encore qu'une femme savante. Ils pensent qu'on ne rend point un époux heureux avec des figures de rhétorique, et qu'on peut fort bien connoître tous les peuples anciens et modernes, et ignorer les détails les plus simples du ménage et de la vie domestique. Eh quoi! disent-ils, n'existe-t-il donc pas un milieu entre une éducation si grave et une instruction si frivole? Est-il impossible de substituer à ces études trop profondes ou trop superficielles des connoissances vraiment utiles? Ne pouvons-nous avoir que des pédantes ou des coquettes, et ne formera-t-on jamais de bonnes mères de famille?

Nous nous hâtons de repousser une accusation si peu méritée; qu'on prenne la peine de consulter le programme, on y verra un prix de *broderie* entre quatorze prix de dessin et quarante-neuf de musique : il est vrai que ce prix est tout seul, qu'il n'a pas le moindre petit *accessit*, et qu'il semble s'être glissé là un peu honteusement; mais une remarque vraiment curieuse, c'est que le nom de l'infortunée qui l'a obtenu ne figure pas une seule fois dans la liste des soixante-sept qui ont été couronnées, soit pour l'histoire grecque ou romaine, soit pour la rhétorique, le discours et la narration : tant il est

vrai que les mains profanes qui manient l'aiguille ne sont pas faites pour cueillir les nobles lauriers de l'éloquence ! Et on pense bien qu'on n'a pas fait la moindre mention de la couture et du tricot. Ce sont de petits talens bourgeois trop indignes des palmes réservées à la science et au génie.

Au reste, il est vrai de dire que dans cette immense distribution de couronnes, la faveur n'en a pas décerné une seule. Des comités d'hommes de lettres célèbres ont prononcé avec la plus grande impartialité, sur les productions de ces demoiselles ; il y avoit des comités pour l'histoire, pour les langues, pour la rhétorique, pour le dessin; mais nous n'avons point remarqué de comité de broderie.

La distribution a été précédée d'un petit drame, composé par le professeur de *littérature*, et que l'on regrette de ne pas trouver dans le programme. La comédie française, dit-on, donnera incessamment une représentation à laquelle assisteront toutes les jeunes personnes couronnées. On assure qu'on doit jouer les *Femmes Savantes* ; Molière pourroit encore fournir la petite pièce. E... e

XXXI.

Défense de l'article précédent contre un écrit de M. G.... avocat.

.... M. G. trouve que l'immense distribution de prix faite dernièrement dans un pensionat célèbre, est la plus belle chose du monde. Je n'ai point été de son avis, et il s'élève avec chaleur

contre mon audace sacrilége. J'ai ri, je l'avoue, de l'importance ridicule et funeste qu'on attache à ces sortes de cérémonies ; je me suis moqué de ces écoles où l'on apprend tout, excepté ce qu'on a besoin de savoir. Je me suis peut-être même un peu amusé aux dépens de certains hommes de lettres, qui, dans un examen public, demandent gravement à de jeunes filles : « Mademoiselle, » quoique de toutes les figures de réthorique la » vôtre soit la plus jolie, et qu'elle ôte tout de- » sir de connoître les autres, faites-moi le plaisir » de me dire ce que c'est que la cathachrèse ? »

La réthorique, le discours et la narration m'ont paru des choses superflues dans l'éducation des femmes, et j'ai proposé d'y substituer le tricot, la couture et la connoissance de tous les détails du ménage. A ce mot de ménage, M. G. s'anime d'une sainte indignation ; il ne conçoit pas qu'une femme qui a de la fortune, un rang, *des dignités* (ce sont ses expressions), puisse s'avilir jusqu'à coudre, lorsqu'elle est entourée d'un cercle d'hommes graves ou frivoles, de littérateurs, de savans, de militaires, de médecins, etc. etc.

Son système est bien autrement libéral ; il veut qu'elle ne soit étrangère à aucune discussion, qu'elle puisse tenir tête à tout le monde. Ainsi, il est clair que l'éducation nouvelle est encore trop bornée dans les pensionnats à la mode. Allons vîte, vîte, qu'on établisse des chaires de physiques d'anatomie, de mathématiques ; qu'on apprenne aux jeunes filles les Pandectes de Justinien, l'escrime, l'art de défendre les places assiégées ; que chaque pen- sionnat de demoiselles soit en grand ce que le collége de France est en petit ; en un mot, que ce soit là le dépôt de toutes les sciences, les archives de

toutes les connoissances humaines, car M. G. veut qu'une femme ne soit pas étrangère à ce que saura son mari : or, comme elle ne peut pas deviner qui l'épousera, il en résulte qu'elle doit tout apprendre. Je ne connois point M. l'avocat G. ; mais je gagerois qu'il est célibataire, et je conçois en effet qu'il desire ardemment trouver une femme versée dans la législation. Nous ne sommes plus, s'écrie-t-il, au temps où la princesse Nausicaé alloit elle-même laver son linge (1). Sans doute il seroit aujourd'hui fort ridicule que la fille d'un roi lavât son linge ; mais personne ne trouveroit mauvais que la fille d'un avocat sût raccommoder la robe de son père. Car enfin il faut traiter la chose sérieusement ; et puisque des institutions évidemment funestes aux mœurs et à la société trouvent des défenseurs, un écrivain, qui n'a d'autre passion que le bien public, doit les combattre, et renverser d'un souffle ces brillans édifices, qui ne furent élevés que par l'intérêt, et qui ne sont soutenus que par l'orgueil.

Certes, s'il n'existoit dans ces pensionnats que des filles de rois, la nouvelle éducation seroit parfaite, et il n'y auroit pas un mot à dire. Mais qui ne sait que par suite de cette funeste manie de briller, qui a saisi toutes les classes de la société, d'honnêtes négocians, de bons marchands tenant boutique, veulent aussi, pour 1800 fr. par an, avoir des filles qui dansent, qui jouent la comédie,

(1) Cela pourroit néanmoins arriver, de l'aveu de M. G., aux pensionnaires élevées suivant la méthode Mlle L., mais alors, dit-il, « si le malheur extrême réduit ces demoiselles à » laver leurs robes, elles iront avec la même grace, et peut-être » le même contentement, que la fille d'Alcinoüs, où la princesse » Nausicaé, vers le ruisseau qui arrosera le jardin. »

et qui, au lieu d'apprendre la différence du mètre à l'aune de Paris, s'appliquent à dessiner un buste antique, ou à étudier toutes les règles de la prosopopée. Aussi quelles sont les suites de cet aveuglement funeste ? Lorsqu'elles rentrent dans la maison paternelle, la vanité des élèves souffre plus encore que l'orgueil des parens n'est flatté. Les goûts peut-être un peu trop simples d'une mère qui passe ses jours dans un comptoir ; son langage qui n'est pas toujours conforme aux règles de la syntaxe ; enfin, ses habitudes un peu trop bourgeoises, blessent d'une étrange manière une fille élevée dans le dernier genre. Il y a peu de temps encore que dans un grand dîné;, j'en entendis une reprendre sa mère qui mettoit un singulier à la place d'un pluriel, et lui dire très-haut : ... *Mais tais-toi donc, on parle mieux que cela ; ... en vérité, tu me fais rougir.* .... Car un des principes de la nouvelle éducation est aussi de tutoyer ses parens.

Qu'elles sont à plaindre ces jeunes victimes de l'orgueil et de la vanité ! Etrangères par des goûts nouveaux à la maison où elles ont reçu le jour, elles voient avec douleur le luxe et l'éclat de leurs anciennes compagnes, et finissent par s'exposer à leur mépris, si elles osent rappeler qu'elles ont eu l'honneur d'étudier avec elles. Combien de parens se sont ruinés pour satisfaire la folle ambition de leurs filles ; combien de maris se sont précipités dans l'abîme pour obéir aux caprices de femmes à qui on avoit appris qu'elles ne parviendroient à la considération que par la célébrité ! Qu'on jette un coup-d'œil sur l'intérieur des familles, on apercevra par-tout, même dans les maisons les plus opulentes, de la gêne, de

l'embarras, du désordre. C'est que l'économie domestique, les soins de la maison appartiennent aux femmes, et que par malheur elles préfèrent à ces détails, trop ennuyeux quand on sait la rhétorique, les bals, les spectacles, les cercles, les concerts et les athénées.

Je pourrois ici m'appuyer sur des considérations bien plus graves; je pourrois démontrer jusqu'à l'évidence, que le relâchement général des mœurs, que le mépris de la foi conjugale, l'oubli des devoirs les plus saints, proviennent, en grande partie, de la mauvaise éducation des femmes. Quel bien peut-on attendre en effet d'institutions où de jeunes filles, au lieu d'apprendre à être douces, modestes et soumises, s'enivrent de toutes les fumées de la vanité, paroissent sur un théâtre, et viennent recevoir des couronnes aux applaudissemens d'une foule d'oisifs et de parens aveugles? Comment ne proscrit-on pas dans les maisons de femmes toute espèce de représentations théâtrales? De pareils jeux peuvent convenir à des jeunes gens qui sont appelés à parler en public, ou sortent des Lycées pour entrer dans des régimens; mais le simple bon sens ne dit-il pas que la jeune fille la plus applaudie sur un théâtre, est toujours la moins modeste; que pour y briller, il faut qu'elle renonce d'abord à la timidité, qui est la compagne inséparable de la pudeur, et le charme le plus doux de l'innocence? Oh, combien elle est plus intéressante cette jeune fille, qui d'une voix émue, récite, le jour de la fête de son père, un petit compliment que son trouble lui permet à peine d'articuler! Ce tremblement, dont elle ne peut se défendre, n'est-il pas un spectacle bien plus doux que celui d'une troupe d'écolières qui dissertent avec assurance sur l'histoire des Grecs et

des Romains ? Mais en voilà trop sans doute sur ce sujet. Tous les hommes de bons sens sont convaincus, et ce seroit une peine fort inutile que de vouloir persuader les esprits faux. E... e

XXXII.

Réplique d'une jeune Orpheline contre l'article précédent, adressée aux Rédacteurs du Journal de l'Empire.

POURQUOI donc, Messieurs, blâmez-vous si amèrement les principes actuels d'éducation du beau sexe ? Peut-être sera-t-il permis à une de celles qui a ressenti les plus heureux effets de cette éducation, de vous adresser de vives réclamations en faveur des pensionnats de jeunes demoiselles, si justement célèbres à Paris.

A l'abri du nom le plus respectable, celui de Fénélon, on commence par condamner ces institutions; on les déclare non-seulement inutiles, mais vicieuses. « Les mères, disent ces Aristar-« ques, doivent être les seules institutrices de leurs » filles. » Mais celles qui ont le malheur de perdre leurs parens, qui donc prendra soin de leur éducation ? Voilà, j'espère, un argument sans réplique. Eh ! ne faut-il pas, Messieurs, que vous éprouviez un grand besoin de critiquer, puisque, non contens des auteurs sifflés, des livres sans débit, des acteurs sans talent, il faut que vous attaquiez des personnes charitables et généreuses

qui, pour le prix modique de 12 et 1800 fr. par tête, font abstraction de toute espèce de calcul, de passion et de plaisirs, pour se livrer tout entières aux soins qu'exigent l'éducation de trente, quarante et jusqu'à soixante jeunes orphelines.

C'est peu : non contens de saper les fondemens de l'institution, messieurs les censeurs jaloux osent en condamner tous les détails. Il y a quatre ou cinq ans qu'ils blâmoient nos institutrices de ne nous apprendre que la musique et la danse ; à présent, ils leur reprochent de nous initier aux sciences et aux belles-lettres. Pourquoi, disent-ils, ne pas se contenter d'enseigner à ces petites filles la cuisine, la couture et le tricot ! On voit bien ici percer le bout de l'oreille. Ces messieurs desireroient n'avoir pour femmes que des ignorantes, qu'ils mèneroient selon leur caprice, à qui ils feroient tout accroire. Ils voudroient fonder leur double empire sur leur force et sur notre bêtise. Alte-là, Messieurs ! les pensionnats modernes mettent des bornes à votre ambition, à votre tyrannie. Voilà le vrai secret de votre haine :

Inde iræ.

Oui, Messieurs, je sais le latin, j'ai tout appris : le grec, en cas que le sort me destine à un savant, que je relèverai en cas d'anachronisme ; les mathématiques, si un géomètre m'est réservé en mariage, et pour le faire marcher en droite ligne ; la législation, en cas d'alliance avec un avocat, et pour lui couper, quand il faudra, la parole : je défie enfin tous les hommes, et les attends tous pour maris.

Au reste, Messieurs, vous l'avez voulu ; ne vous plaignez pas. Il y a cinq ans, comme je vous l'ai

dit, que toujours chantant et dansant, nous savions à peine lire; nous ressemblons à nos professeurs, qui, piqués par vos reproches, ont fait leurs cours en même temps que nous, et en savent maintenant un peu plus que leurs écolières.

Des professeurs! Vous en chercheriez vainement ailleurs de semblables aux nôtres. Ceux de collége sont pédans et lourds. Les nôtres, aimables et légers, savent unir les fleurs de la rhétorique aux fleurs de la galanterie, et nous instruisent en nous amusant.

Celui-ci, en nous apprenant l'histoire romaine, ne passe jamais au règne de Titus sans faire l'éloge de nos cheveux. Belle Aglaé, disoit-il l'autre jour à mon amie, arrangez toujours votre coiffure comme l'empereur romain; ayez toujours et votre tournure et sa bonté, tout le monde vous aimera; vous ferez plus de conquêtes que Titus, et, plus heureuse que lui, vous ne perdrez pas de journée.

Cet autre, à propos de mythologie, voulant figurer le Parnasse, fait prendre à chacune de ses écolières un des attributs des Muses: Agatha saisit sa harpe, Malvina son luth, Cécilia déclame, Rosa danse; il arme celle dont les traits sont les plus prononcés, d'un couteau de table en forme de poignard; il donne un masque à la moins jolie: quelle délicatesse! «Ainsi, Mesdemoiselles, vous verriez » le Parnasse entier, s'écrie-t-il, s'il ne nous man» quoit pas un Apollon.» Et aussitôt, sensibles à sa galanterie pleine de grace, nous le drapons d'un léger schall, nous lui mettons une perruque blonde, et le proclamons *Phébus*. (C'est ce qu'on appelle une leçon de mythologie en action.)

Allez, censeurs chagrins, de pareils procédés ne

auroient s'effacer par des critiques; vous blâmez nos exercices, nos prix, nos programmes; hé bien, apprenez que le programme n'a pas tout dit : un bal a suivi la distribution; et là, mères et filles se sont tour-à-tour applaudies, encouragées, succédées. La meilleure danseuse a exécuté une gavotte qui a enlevé tous les suffrages; et mille applaudissemens répétés, vingt couronnes réservées et mises sur sa tête, l'ont bien vengée du silence honteux du programme, et du babil indiscret des journaux. J'ai l'honneur d'être, Messieurs.

UNE ORPHELINE
U.

XXXIII.

Sur un Livre intitulé : *De la Nécessité de l'Instruction des Femmes* ; par madame GACON-DUFOUR, *de plusieurs sociétés littéraires*, *auteur du* Traité pratique d'Economie rurale et domestique, *et autres ouvrages.*

UNE académie avoit proposé pour sujet de prix l'utilité des maisons incombustibles. Un anonyme avertit l'académie qu'elle avoit elle-même remporté le prix, puisque proposer une question semblable, c'étoit la résoudre. La question que madame Gacon présente, est du même genre. Personne, en effet, ne doute qu'il n'y ait une instruction nécessaire pour les femmes. Personne n'a pensé qu'elles dussent ignorer leurs devoirs de religion et de morale : personne n'a cru qu'il leur fût permis de négliger le soin de leur ménage, qu'elles ne dussent veiller sur leurs enfans, et soigner le bonheur domestique

de leur époux. Mais ce qui sera toujours un objet de dispute, c'est le degré d'instruction qu'il convient de donner aux femmes. Hors la religion et la morale, tout le reste est arbitraire : la fortune, le rang et les dispositions naturelles exigent ou permettent des occupations et des études différentes; un système général et uniforme d'éducation n'est qu'une absurdité.

Madame Gacon reproche avec sévérité aux pères de famille la préférence qu'ils ont donnée aux talens de la danse et de la musique. « Ce n'est pas, dit-elle, que je veuille bannir de l'éducation les talens agréables; mais je voudrois que l'on commençât par les talens utiles; à moins qu'on ne destinât ses filles à être artistes. Mais si on les destine à être mères de famille, il faut qu'elles apprennent tout ce qui est utile pour leur ménage, tout ce qui peut procurer une vie douce et paisible; il faut surtout qu'elles conçoivent le desir de faire partager leurs goûts à leurs époux. » Cette dernière nécessité ne me paraît pas aussi bien établie que les autres : un ménage n'en seroit pas moins heureux, quoique le mari n'eût pas comme sa femme, le goût des occupations domestiques. Mais ce qui me paroît vraiment d'un succès infaillible, c'est le plan d'instruction tracé par madame Gacon : « Je voudrois, ajoute-t-elle, qu'on fît alternativement lire à une jeune personne *Montaigne* et la *Maison rustique*; *Mably* et *l'Art d'apprendre à filer les laines, coton, lin*, etc., *Parmentier, pour la culture des pommes de terre*; *Fénélon* et la *Cuisinière économe*; *Plutarque* et *l'Art de la manipulation des pains*; *Buffon* et *l'Education des bêtes à laine*; la *Philosophie de Newton* et la *Science d'une bonne fermière.* »

Ce système d'éducation, extrêmement neuf, est

développé dans un roman ; c'est un usage consacré ; et depuis que Lucrèce a conseillé de frotter avec du miel les bords des vases où les enfans doivent *boire leur guérison* (1), c'est par des romans qu'on est convenu de les instruire.

J'ai malheureusement passé l'âge où l'on goûte encore le miel ; et j'avouerai que je n'ai pas lu le nouveau roman que j'annonce. Je n'en conçois pas moins une opinion très-avantageuse de son mérite. J'en ai pour garant la liste des ouvrages que son auteur a déjà publiés. Cette liste est imprimée à la tête de son nouveau livre, et l'on nous saura gré de la transcrire ici : *L'Homme errant fixé par la raison ; les Dangers de la coquetterie ; Georgiana ; Mélicarte et Zirphile ; Voyage de plusieurs émigrés ; la Femme grenadier ; le Contre-Projet de loi portant défense d'apprendre à lire aux femmes ; Recueil pratique d'économie rurale ;* plusieurs mémoires insérés dans ceux de la Société d'agriculture. (2)

(1) Vers de Lucrèce.

(2) La liste des ouvrages de madame G. s'est considérablement grossie depuis cet extrait ; et les critiques en admirant cette fécondité, n'ont pas donné moins d'éloges « aux secrets admirables » par lesquels madame G. fait du vin sans raisin, des confitures » sans sucre, des livres sans jugement, sans esprit, sans style, » sans raison ; » de tout cela, et après avoir prouvé tout cela, l'un de ces critiques, M. A., a tiré la conclusion suivante : « Si » madame G. veut absolument travailler pour nous, elle doit » se contenter de nous donner ces petites recettes économiques » qu'elle nous indique de temps en temps pour faire des confitures » et des liqueurs, car, drogues pour drogues, j'aime encore » mieux *ses ratafia* que *ses* livres. »

Tel est le goût de M. A. : il étoit bien le maître de l'avoir et de le manifester d'une manière polie ; mais madame G. se plaignit (dans une belle Épître de 17 pages in-8°., qu'elle lui fit l'honneur de lui adresser), qu'il avoit été *trop doux*, et qu'il auroit mieux fait de la traiter comme la *belle* Hypacie, c'est-à-dire, la *dé-*

Horace disoit qu'en littérature,

Faire bien, est beaucoup : faire beaucoup n'est rien.

Mais il faut avouer que faire beaucoup et bien, est le comble du talent. C'est un avantage qui paroît exclusivement appartenir à nos dames auteurs. Il en est parmi elles de qui les ouvrages forment seuls une bibliothèque. Voltaire, en parlant des dames qui ont écrit dans le siècle de Louis XIV, regardoit leur nombre comme une grande preuve du progrès de l'esprit humain. Il faut alors convenir que ces progrès sont aujourd'hui plus considérables encore ; et nous pouvons appliquer à notre siècle la prédiction de l'Arioste :

Le donne son venute in excellenza,
Di chascun' arte ove hanno posto cura, etc.
Chant XX.

Et quel est l'art cultivé par les belles,
Où le succès n'ait couronné leurs soins.

pouiller de tous ses vêtemens, et la tuer à coups de pots cassés

« Tel fut, en effet, (dit M. A., dans sa réponse à madame G.), » le sort de cette femme célèbre, professeur de mathématiques à » Alexandrie, comme nous l'apprend madame G., qui a trouvé » cette histoire tragique dans Hesychius, dans Photius et dans » Philostorge ; car elle m'accable avec son latin, son français et » son érudition, et puis elle me touche par sa sensibilité : *Mes » yeux sont gonflés de larmes*, s'écrie-t-elle. Je n'en suis point » étonné :

Loin de blâmer ces pleurs, je suis près de pleurer ;

» car je n'aime pas plus qu'un autre, qu'on tue à *coups de pots » cassés* les belles personnes et même celles qui ne le sont pas.

» Mais si je ne l'ai pas traitée comme Hypacie, madame G. » prétend que j'ai voulu la traiter comme Socrate, et lui faire » boire la cigüe. Ah ! non Madame, je ne voudrois pas même » vous condamner à boire vos *ratafia*. Vous m'accusez d'avoir » *adopté le rôle infâme* d'Anitus, et vous le prouvez en disant » qu'Anitus commence par un A, la preuve est bonne et le rap- » prochement est joli, etc., etc. »

La gloire est femme, et j'en ai pour témoins
Des anciens temps les chroniques fidelles.
Bien est-il vrai, depuis un siècle ou deux,
Qu'on a cité peu de femmes célèbres.
Eh quoi ! le ciel n'a-t-il pas ses ténèbres !
Et puis, l'envie au teint pâle, à l'œil creux,
A pu couvrir de son voile funèbre
Plus d'un grand nom qui dût être fameux.
Mais dans ce siècle à jamais mémorable,
Que de talens où formés ou naissans,
Et quel mérite ornent le sexe aimable !
Oui, je le jure, il aura mon encens.
De ses vertus je tracerai l'histoire :
Vous la lirez, infâmes médisans ;
Et je vous veux submerger dans sa gloire.
Belles, vos noms par la main d'Apollon
Seront gravés au temple de Mémoire :
Et de Marphise éclipseront le nom.

(*Traduction inédite de l'*ARIOSTE.)

Par quelle fatalité Voltaire, après avoir lui-même loué les écrits des femmes, dit-il ensuite, en parlant du genre de composition auquel elles se sont le plus adonnées : « Au reste, on est bien éloigné de vouloir donner ici quelque prix à tous ces romans, dont la France a été et est inondée. Ils ont presque tous été, excepté Zaïde, des productions d'esprits foibles qui écrivent avec facilité des choses indignes d'être lues par les esprits solides. Elles sont même, pour la plupart, dénuées d'imagination, et il y en a plus dans quatre pages de l'Arioste que dans tous ces insipides écrits qui gâtent le goût des jeunes gens. »

Il est évident que cet anathème de Voltaire ne s'étend point jusqu'aux romans publiés par les dames qui vivent encore : ceux-là sont égaux ou supérieurs à *Zaïde*. Mais je n'excepterai point de

cette condamnation *les Mystères d'Udolphe*, *les Pénitens noirs*, *les Tours ténébreuses*, en un mot, tous les romans sortis de l'école anglaise. Que nos voisins admirent à leur gré mesdames Rackdiffe Annah Moore, Regina Roche, Burney, Barbaud, etc. Toutes ensemble ne seroient pas la monnoie de madame de Sévigné.

Il est assez singulier que la littérature anglaise soit, pour ainsi dire, tombée en quenouille. Ce sont les femmes qui composent à Londres les odes, les tragédies et même les poèmes épiques : ce sont elles qui publient chaque jour de nouveaux traités d'éducation. Nous nous sommes empressés de traduire ceux de miss Maria Edgewort, de madame Hamilton, et de miss Charlotte Smith. En voyant avec quel zèle tant de femmes distinguées veulent bien entreprendre de former les hommes si mal élevés jusqu'ici, je crois voir Minerve qui se cache sous la figure de Mentor pour instruire Télémaque.

Ainsi le sceptre de la littérature est de l'autre côté de la mer entre les mains des femmes ; mais leur empire n'est pas tellement affermi que des insurgens ne cherchent à l'ébranler. Quelques partisans des anciennes mœurs affectent de répéter que les occupations littéraires leur font négliger les devoirs domestiques, que celle qui écrit le mieux sur l'éducation ne peut guère vaquer à l'éducation de ses enfans, et que la véritable gloire d'une femme est de vivre ignorée : c'est ce que M. Maty a voulu faire entendre dans des vers que nous allons traduire sans en adopter les idées.

LE SECRET DE FAMILLE.

Tendre Héloïse, avec toi je soupire ;
Georgina (1) plaît à mon œil enchanté,

(1) La belle duchesse Devonshire.

Et vous, Burney, je consens à relire
Votre roman, que le goût a dicté.
Le sentiment, l'esprit et la beauté,
Dans une femme ont droit à mon hommage;
Mais rarement l'un ou l'autre est cité,
Quand la vertu seule en règle l'usage.
Où l'éclair brille, il existe un nuage.
Moins de brillant, plus de solidité;
Tel est le mieux, et tel est ton partage,
Toi qu'on estime et qu'on ne cite pas.
Un doux regard, doux parler, doux sourire
Et la pudeur, le premier des appas,
Et le secret de causer sans médire,
Et le talent d'obliger sans le dire,
Et l'art de plaire et de n'y penser pas;
Ame sensible, esprit droit, raison sûre,
Voilà les dons que te fit la nature;
Et, tels qu'ils sont, elle fit encor plus
En te laissant ignorer tes vertus.
Heureux l'enfant qui t'appelle sa mère!
Heureux l'époux qui possède ton cœur;
Qui près de toi s'applaudit d'être père,
Et chaque jour goûte mieux son bonheur!
A ce portrait où la vérité brille,
Qui te connoît ajoutera ton nom;
A mes lecteurs dois-je le dire? Non;
Il faut garder le secret de famille.

DE B...

XXXIV.

Sur les avis d'une mère à sa fille, par madame de LAMBERT.

CEUX qui, n'ayant jamais lu cet ouvrage, voudront en juger par le titre, ceux-là, dis-je, se

tromperont bien ; ils croiront que c'est un livre de morale ou d'éducation, bon tout au plus à être lu par les filles qui aiment la morale, ou par les mères qui s'occupent de l'éducation de leurs enfans ; et c'est au contraire un livre plein d'esprit, de goût et de sentiment. Pour le faire lire, il falloit peut-être en abréger le titre, et se borner à celui-ci : *Réflexions nouvelles sur les femmes* ; toujours nouvelles assurément, car on n'a pas dit autre chose dans les ouvrages les plus nouveaux. On pourroit dire aussi que c'est un extrait de tout ce qui a jamais été dit et écrit de plus solide et de plus fin, de plus profond et de plus naturel, de plus vrai et de plus ingénieux sur les femmes. Mad. de Lambert cite Plutarque, Tacite, Anne de Bretagne, etc. ; si elle ne cite pas nos derniers auteurs, ce n'est pas que son ouvrage ne contienne encore la substance des leurs, c'est qu'elle est morte depuis près d'un siècle, et qu'elle n'en avoit jamais entendu parler. D'ailleurs, ils ont dit en plusieurs pages, ce qu'elle a dit en quelques mots : ils ont fait des livres ; elle recueilloit quelques vérités pour son usage et celui de sa fille. Voilà, je pense, entre elle et eux des différences assez remarquables pour n'accuser personne de plagiat.

Si Mad. de Lambert avoit écrit un siècle plus tard, elle auroit fait comme les autres, et nous aurions, au lieu d'un petit in-douze, plusieurs volumes in-octavo ; mais sur-tout elle auroit changé quelque chose à ses réflexions. Par exemple, elle ne diroit plus qu'on ne s'occupe pas assez de l'éducation des femmes : il est certain qu'aujourd'hui (1)

(1) Cet article est antérieur de plusieurs années au pensionnat de Mlle L., dont il est parlé dans les articles précédens.

encore il se trouve un peu moins de femmes qui apprennent le latin, et un peu plus d'hommes qui apprennent à monter à cheval ; mais dans les parties essentielles, telles que la danse, la musique, le dessin, etc. rien ne ressemble plus à l'éducation d'une femme, que celle d'un homme ; et réciproquement, rien n'approche plus de celle d'un homme que celle d'une femme. Mad. de Lambert ne diroit plus : « Si vous avez une imagination vaste, vive » et agissante, et une curiosité que rien ne puisse » arrêter, il vaut mieux occuper ces dispositions » aux sciences que de hasarder qu'elles se tournent » au profit des passions : mais songez que les filles » doivent avoir sur les sciences une pudeur presque aussi tendre que sur les vices ; soyez donc » en garde contre le goût du bel esprit, etc. » ; car on se moqueroit d'elle. Madame, lui diroit-on, on voit bien que vous avez cent ans, nous avons toujours une imagination vaste et vive, et une curiosité que rien ne peut arrêter ; mais nous en redoutons peu les effets ; nous avons, pour calmer les passions, bien autre chose que les sciences ; nous avons les spectacles et les romans.

Thomas et Mad. de Lambert ont blâmé Molière d'avoir jeté du ridicule sur *les Femmes savantes* : ni l'un ni l'autre ne l'ont accusé d'avoir voulu étouffer les lumières et faire rétrograder la nation ; ces expressions n'étoient pas créées ; mais Tomas s'appuie sur des raisons qui ne sont pas celles de Mad. de Lambert. « Un auteur espagnol, dit-elle, » assuroit que le Livre de Dom Quichotte avoit » perdu la monarchie d'Espagne, parce que le ridicule qu'il a répandu sur la valeur que cette » nation possédoit autrefois dans un degré si éminent, en a amoli et énervé le courage. Molière,

» en France, a causé le même désordre par la co-
» médie des *Femmes savantes*..... Lorsque les
» femmes se sont vues attaquées sur des amuse-
» mens innocens, elles ont compris que, honte
» pour honte, il falloit choisir celle qui leur ren-
» doit davantage, et elles se sont livrées au plai-
» sir. » Jamais un homme n'oseroit dire ces choses-
là, et je ne puis m'empêcher de croire que Mad.
de Lambert, toute femme qu'elle étoit, ne le di-
roit plus.

Souvent aussi elle fait des réflexions qui paroi-
tront bonnes dans tous les temps. « Soyez humble,
» dit-elle, sans être honteuse; la honte est un or-
» gueil secret.-- Les défauts comme les odeurs,
» n'incommodent point ceux qui les portent.--
» Voulez-vous qu'on dise du bien de vous, ne dites
» du mal de personne.-- Que chacun s'examine à
» la rigueur, il trouvera qu'il n'a jamais eu de dou-
» leur, qu'il n'y ait donné lieu par quelque dé-
» faut, ou par le manque de quelque vertu.--
» Un ancien disoit qu'il s'enveloppoit du manteau
» de sa vertu : enveloppez-vous de celui de votre
» religion.— Quand nous avons le cœur sain, nous
» tirons parti de tout, et tout se tourne en plai-
» sir, Nous approchons des plaisirs avec un goût
» de malade ; souvent nous croyons être délicats,
» et nous ne sommes que dégoûtés.-- Ce seroit un
» heureux traité à faire avec l'imagination, que
» de lui rendre ses plaisirs, à condition qu'elle ne
» nous feroit point ressentir ses peines.-- On dit
» que Jupiter, en formant les passions (*et les ver-
» tus sans doute*), leur donna à chacune sa de-
» meure ; la pudeur fut oubliée, et quand elle se
» présenta, on ne savoit point où la placer : on
» lui permit de se mêler avec toutes les autres.

» Nous comptons trop sur les hommes ; c'est aussi » la source de nos injustices. Nous leur faisons des » querelles, non sur ce qu'ils nous doivent, ni » sur ce qu'ils nous ont promis ; mais sur ce que » nous avons espéré d'eux ; nous nous faisons un » droit de nos espérances, qui nous fournissent » bien des mécomptes. » Il me semble que toutes ces réflexions conviennent aux hommes autant qu'aux femmes, et que la dernière sur-tout pourroit recevoir de bien fréquentes applications dans ce siècle. S.

XXXV.

Réflexions diverses sur l'éducation des filles à l'occasion de l'ouvrage de Fénélon sur ce Sujet.

En lisant le livre de Fénélon sur l'éducation des filles, on est surpris de n'y trouver qu'un seul passage qui soit goûté et mis en pratique de nos jours ; c'est celui-ci :

« Je voudrois, dit l'auteur, faire voir aux jeunes » filles la noble simplicité qui paroît dans les » statues et dans les autres figures qui nous restent » des femmes grecques et romaines. Elles y ver- » roient combien des cheveux noués négligem- » ment par derrière, et des draperies pleines et » flottantes à longs plis, sont agréables et majes- » tueuses. Il seroit bon même qu'elles entendissent » parler les peintres et les autres gens qui ont ce » goût exquis de l'antiquité. Si peu que leur esprit » s'élevât au-dessus de la préoccupation des modes, » elles auroient bientôt un grand mépris pour » leurs frisures, si éloignées du naturel, et pour les » habits d'une figure trop façonnée. »

Il est aisé de voir, par ce passage, quel étoit le but de Fénélon. Il cherchoit à faire la guerre à cette ridicule toilette qui ne finissoit pas, et qui faisoit perdre aux femmes un temps qu'il croyoit pouvoir être plus utilement employé. Mais si on lui avoit dit qu'elles ne renonceroient à l'échafaudage énorme de leur chevelure, à leurs quatre jupons et à leurs paniers, que pour adopter des vêtemens presque tout à fait transparens qui, non-seulement, ne préserveroient pas leur personne des injures de l'air, mais laisseroient leurs formes exposées aux regards les moins pénétrans; si on lui avoit dit qu'elles n'emploieroient le temps qu'il vouloit leur ménager, qu'à apprendre à chanter et à danser comme des filles de théâtre, il est probable qu'il se seroit bien gardé de rien dire des modes de son temps. Horace, toutefois, l'avoit averti qu'il y a des gens qui ne sauroient éviter un excès sans tomber dans l'excès contraire.

Dum vitant stulti vitia in contraria currunt.

— Fénélon prouve fort bien que les enfans qu'on admet trop souvent à partager les dissipations de la vie et les plaisirs de la société, prennent facilement en dégoût et leurs devoirs et leurs occupations ordinaires, et qu'ils deviennent incapables d'aucune application sérieuse. Si on s'arrête ici à cette remarque plutôt qu'à toute autre, c'est que, dans l'éducation actuelle, on ne paroît pas faire grande attention aux conséquences du même abus et de la même faute. Dans la plupart des Lycées et des pensions particulières, les études des jeunes gens de l'un et l'autre sexe, sont continuellement interrompues par des distractions et une dissipation dont on ne calcule pas assez les effets. L'in-

térieur de ces maisons ressemble beaucoup plus à une école du monde qu'à une école de mœurs et d'éducation. On y connoît avec le plus grand détail tout ce qui se passe à la comédie, au bal, à la cour et à la ville. On y discute, avec autant d'intérêt que d'ardeur, sur les pièces de théâtre, sur le talent des acteurs, sur le mérite des déesses de l'Opéra. Tel n'est là, en apparence, que pour apprendre la grammaire ou expliquer Cicéron, et qui seroit en état de rédiger une chronique scandaleuse. Les anecdotes des coulisses, les rapports journaliers de ce qui concerne les spectacles, y sont lus avec plus d'attention encore que dans les boudoirs et dans les cafés. Toutes les frivolités qui occupent ailleurs l'oisiveté, s'entassent là, pêle-mêle, avec l'histoire ancienne et la géographie, avec les leçons de morale et de littérature, dans de jeunes têtes ardentes, beaucoup plus disposées à recevoir les impressions qui les dissipent agréablement, que celles qui les occuperoient utilement. Ce qu'il y a de plus malheureux, c'est qu'on ne voit pas quels moyens il faudroit employer pour faire cesser ce genre d'inconvénient, car il vient, en grande partie, de ce que ceux qui sont aujourd'hui chargés de l'éducation, hommes comme femmes, sont presque tous des gens du monde, qui passent leur vie dans le tourbillon du monde, et dont les goûts ne sont pas moins que ceux de leurs élèves, tournés vers tous les genres de frivolité qu'offre le monde. Ici, c'est un petit maître qui entre dans sa classe sur la pointe du pied, et dont la tête grecque n'est souvent meublée que des remarques qu'il a lues sur les spectacles et les modes. Là, c'est une maîtresse de pension qui passe tous son temps à faire et à recevoir des

visites, à lire des rapsodies et des romans, à suivre les spectacles et les bals avec quelques-unes de ses pensionnaires qu'elle y conduit tour à tour. Par-tout ce sont des chefs de maison qui ne voient dans l'instruction qu'ils vendent, qu'un objet de spéculation et de commerce, et des professeurs impatiens de voir finir les corvées qui les font vivre, pour aller reprendre une partie de plaisir qu'ils ont quittée à regret, ou chercher à la comédie, un sujet de conversation pour le lendemain.

Le livre de Fénélon a été réimprimé d'autant plus à propos, que l'étude de la morale et de la religion est plus négligée que jamais, depuis quelques années, et qu'il s'est formé, par conséquent, dans l'éducation, un vide immense qu'on ne sauroit trop se hâter de remplir, autant que la chose est possible, par tous les autres moyens qui peuvent s'offrir. C'est sur-tout dans l'éducation des filles de la moyenne bourgeoisie et du peuple, que ce vide est sensible et paroît difficile à combler; car les autres du moins ramassant, tant bien que mal, dans leurs pensions et au sein de leurs familles, quelques-uns de ces principes qui aident au maintien de l'ordre, et au moyen desquels on parvient à distinguer ce qui est juste de ce qui est injuste; ce qui est décent de ce qui est scandaleux; ce qui est conforme aux idées coutantes, de ce que l'usage et le respect humain n'autorisent pas encore; mais ces pauvres filles que leur situation jette, dès leur enfance, au milieu des périls et de la corruption, sans guides, sans surveillance, sans conseils et sans principes, que deviennent-elles depuis qu'on les a dispensées de la seule étude qui se prêtât à leur position et à

leurs facultés; depuis que l'église n'est plus pour elles une école d'éducation; depuis que la religion ne leur dicte plus leurs devoirs avec ses préceptes, et ne vient plus au secours de leurs mœurs?

Les philosophes d'un certain ordre, qui affectent de n'avoir pas besoin de religion, donnent du moins une raison de la confiance qu'ils mettent dans la force de leur esprit; ils disent que les principes d'une éducation solide équivalent, en eux, aux préceptes de la religion, et que celle-ci ne leur dicte pas mieux leurs devoirs que ne le fait leur propre raison. Comme la morale de la religion est fondée sur la pratique du bien; comme elle est parfaitement d'accord avec la raison, pour ne prescrire que des actions louables et honnêtes, des sentimens vertueux, en un mot, des choses conformes à l'idée que la conscience nous donne du bien et du mal, il s'ensuit que cette classe d'hommes, si elle dit vrai, pratique presque la religion comme *le bourgeois gentilhomme* fait de la prose. En vérité, quand on se conduit aussi bien qu'ils prétendent se conduire; quand on a, comme eux, une idée nette de ses devoirs, et qu'on les remplit, ce n'est plus guère la peine d'afficher l'irréligion; l'on n'a plus guère d'intérêt à se déclarer l'ennemi des principes qui sont la garantie des mœurs du peuple et du repos des sociétés; car la religion n'est pas beaucoup plus exigeante que la raison des philosophes; mais, du reste, ce n'est point ici le cas de disputer avec eux: ce seroit précisément en admettant que leur raison les sert si bien, et qu'une éducation solide les dispense d'avoir recours à la religion, qu'on seroit le plus fondé à leur demander ce qui en

tiendra lieu à cette portion si nombreuse d'individus qui n'a ni le temps de cultiver sa raison, ni les moyens de recevoir une éducation solide.

Aussi le déréglement de mœurs, l'oubli de toute décence, tous les désordres qui peuvent naître d'une espèce d'émancipation générale, et d'une licence absolue, n'ont-ils jamais été portés plus loin qu'aujourd'hui, parmi les filles du peuple. Non-seulement elles ne sont plus contenues par le frein d'une morale fixe, mais elle ont encore secoué le joug de l'autorité paternelle et des préjugés qui, autrefois en imposoient à leur sexe. Il s'est répandu dans la génération actuelle, je ne sais quelle idée, qui porte la jeunesse à croire qu'elle est beaucoup plus éclairée, plus habile et plus sûre de son fait qu'on ne l'étoit anciennement. De là, cette licence, cette insubordination, ce mépris, et cette espèce d'aversion qu'elle montre pour les conseils et les leçons qui lui viennent de la part de ceux que la nature, leur âge, ou leur expérience semblent lui donner pour supérieurs et pour guides : elle ne voit, en eux, que des radoteurs importuns, des pédans ridicules, entêtés de leurs vieilles routines, et qu'elle plaint de n'être pas nés dans un temps où la raison est si précoce et où la jeunesse se gouverne toute seule, comme par inspiration et par enchantement.

Il faut avouer cependant que, chez un grand nombre de filles, les effets de cette raison précoce et de ces inspirations, deviennent tout-à-fait inquiétans. Parmi celles dont nous parlons ici, la licence des mœurs est à son comble. Dans les provinces, comme dans la capitale, les tribunaux retentissent fréquemment du récit de leurs vices.

Ces crimes, autrefois rares et presque inconnus à leur sexe, sont devenus communs. Le goût de la dissipation et des divertissemens dangereux s'est emparé d'elles à un tel point, que, ni l'autorité des parens, ni la considération des suites qu'il entraine, n'y peuvent mettre obstacle. Le luxe est un autre fléau qui, parmi les filles de la classe commune, ravage le peu de mœurs qui échappe aux autres périls : ce n'est plus, chez elles, un simple goût, un penchant ordinaire ; c'est un besoin impérieux, une fureur à laquelle tout est sacrifié. Il y en a bien peu qui ne puissent dire comme Bias : *Je porte tout avec moi.*

Parmi les filles de la bonne bourgeoisie, comme parmi celles du menu peuple, on remarque un esprit d'émancipation qui tend visiblement à les affranchir de toute autorité. Quand il ne résulte pas de cette espèce de révolte, de cette liberté conquise, pour ainsi dire à force ouverte, une inconduite prononcée et des désordres très-graves, il en résulte souvent, du moins, des mariages qui font le scandale du public et le désespoir des familles.

Chaque lecteur ajoute, de lui-même, à ce tableau, des traits particuliers qui lui sont connus ; et comme nous, il ne voit de remède à ce débordement de la licence que dans les institutions qui peuvent tendre à raffermir l'autorité paternelle et dans le retour du peuple (1), vers cette même morale et cette même religion qu'il a prise en dégoût, sans faire attention qu'il n'avoit pas d'autres moyens d'éducation à offrir à ses enfans, et particulièrement à ses filles. B. . . e.

(1) *Du peuple*, et par conséquent de ceux qui sont au-dessus du peuple, et dont les exemples deviennent la règle vivante, ou plutôt l'unique règle du peuple.

XXXVI.

Sur un Livre intitulé : *L'Homme de bonne compagnie*, ou *l'Art de plaire dans la société*; ouvrage utile aux jeunes gens de l'un et de l'autre sexe, et convenable aussi aux pères et aux mères; par l'auteur du *Manuel de la bonne compagnie.*

VOILA un auteur qui s'occupe beaucoup de la *bonne compagnie :* tantôt il en compose le *Manuel*, tantôt il forme *l'homme* qui doit y plaire; il donne pour y réussir, des avis aux *jeunes gens de l'un et l'autre sexe*, et même aux *pères* et aux *mères* qui ne sont pas assez formés, et qui ne connoissent pas encore toutes les délicatesses du bon ton et du beau monde. Je l'avouerai cependant, tant d'ouvrages sur ce seul objet, quelqu'important qu'il soit, loin de m'inspirer de la confiance, forment au contraire, dans mon esprit, un préjugé assez défavorable contre l'auteur. Voici en effet un petit dilemme que je lui propose, et dont je ne vois pas trop la solution : Si le *Manuel de la bonne compagnie* est un bon livre, s'il remplit son but, ne doit-il pas former *l'homme de bonne compagnie*, ne doit-il pas enseigner *l'art de plaire dans la société*, et rendre par conséquent inutile un second ouvrage sur le même objet? car, enfin, les préceptes généraux, les seuls qu'on puisse donner sur ce grand art, ne sont pas inépuisables, et peuvent très-bien être renfermés dans un volume. Si, au contraire

le Manuel de la bonne compagnie est un mauvais ouvrage, n'est-ce pas une forte présomption que *l'Homme de bonne compagnie* ne vaut pas mieux?

Mais du moins, dira-t-on, cette surabondance de préceptes sur un sujet assez borné n'annonce-t-elle pas une grande fécondité d'observations et d'idées? L'auteur du *Manuel* et de *l'Homme de bonne compagnie* auroit peut-être joui de cette apparence de mérite, si d'incommodes critiques, gens qui n'ont point *l'art de plaire* aux auteurs, et qui doivent être regardés par eux comme de très-*mauvaise compagnie*, n'avoient été, en furetant partout, découvrir un vieil ouvrage de l'abbé de Bellegarde, intitulé : *Réflexions sur ce qui peut plaire ou déplaire dans le monde.* Cet ouvrage, très-médiocre lorsqu'il sortit des mains de l'abbé de Bellegarde, est devenu bien mauvais depuis qu'il a été copié et retouché en quelques endroits par l'auteur du *Manuel de la bonne compagnie*, et qu'il a reparu sous le titre de *l'Homme de bonne compagnie.* Il en est résulté, en effet, le plus ennuyeux et le plus ridicule code de politesse qu'il soit possible d'imaginer, et dans lequel, à des conseils minutieux, à des observations plus minutieuses encore, se trouve réunie l'étrange bigarrure que doit produire le mélange des préceptes anciens et nouveaux, de critiques nouvelles et anciennes, de portraits antiques et modernes, et la différence qu'a dû amener dans les mœurs, dans les usages, dans le ton, dans les qualités et les défauts des gens du monde, un siècle entier, et un siècle tel que celui qui vient de s'écouler.

Veut-on voir un exemple de cette bigarrure? L'abbé de Bellegarde s'élève contre les parleurs insupportables qui étourdissent toujours la société de

leur vain babil. Le nouvel auteur a voulu ajouter une phrase de sa façon, et, sortant du sujet sans s'en apercevoir, il ajoute : « Si vous leur disputez » la moindre chose, ils se défendent avec autant » de chaleur et plus de bruit qu'un club de jaco- » bins les plus déterminés. » Puis continuant, sans autre transition, le texte de l'abbé de Bellegarde : « C'est principalement le défaut des dames, que » nous prions de ne pas nous en vouloir, si nous » prenons la liberté de remarquer celui-ci : elles » parlent toutes à-la-fois, et ne veulent point du » tout s'écouter l'une l'autre. C'est toujours celle » qui fait le plus de bruit qui l'emporte sur ses con- » currentes. Qu'elles nous pardonnent cette très- » courte digression en faveur de la pureté de nos » intentions. » On connoit bien le bon abbé de Bellegarde à toutes ces précautions oratoires, à la *pureté* de ces intentions, et même à cette observation qu'il ne seroit ni du bon ton ni de la vérité de faire aujourd'hui aux femmes (1). Mais est-il possible de faire une addition plus mal-adroite que celle de la phrase des jacobins, et de les accoler aussi poliment aux femmes ?

C'est aussi sûrement l'abbé de Bellegarde qui recommande aux gens qui veulent plaire dans la bonne compagnie, de ne point réciter des chants entiers de Stace, de Lucain et de Lucrèce : ce seroit une recommandation bien inutile aujourd'hui. Mais ce pourroit bien être le nouvel auteur qui conseille de ne pas parler de triangles, de carrés et de *tout l'attirail de la géométrie*. Je le soupçonnerois sur-tout

(1) Elle étoit bonne tout au plus lorsque Corneille disoit :

Monsieur, lorsqu'une femme a le don de se taire,
Elle a des qualités au-dessus du vulgaire.

à cette parenthèse, (*science d'ailleurs infiniment respectable*); elle est d'un homme *infiniment* poli avec la géométrie, et qui ne veut pas se compromettre avec les géomètres.

S'il faut en croire *l'Art de plaire dans la société*, il y a *dans toutes les sociétés*, sans exception, trois hommes, « dont un seul domine, un seul fait rire, » un seul est le plastron de toutes les railleries. Le » premier révolte, le second peut fatiguer, le troi- » sième ne rend ridicules que les autres : *lequel* » *choisiroit-on ?* » On voit bien que l'auteur choisiroit d'être le *plastron de toutes les railleries*, et qu'il aimeroit mieux être plaisanté que de plaisanter. Ce n'est pas qu'il ne permette quelquefois la plaisanterie; mais il est difficile, et il la veut excellente : il ne trouve pas bon, par exemple, qu'on plaisante sur la lune; il n'approuve pas davantage le compliment d'un homme qui, allant chez un fermier acheter des porcs, le trouva sur sa porte avec sa fille, qui étoit très-jolie, et les saluant tous deux, dit au père : « En vérité, si vos » cochons ressemblent à votre fille, ce doivent être » de superbes cochons. » Il est certain que cela n'est pas de trop bonne compagnie.

Un des chapitres les plus importans de l'ouvrage, c'est celui où l'auteur donne des méthodes pour se défaire des *importuns* et des *ennuyeux* qui trop souvent vont obséder les gens de *bonne compagnie*; il veut qu'on employe d'abord *les voies civiles, sans leur laisser apercevoir le moins du monde qu'on est las d'eux.* « Ainsi, dit-il, on peut s'excuser aujour- » d'hui sur des affaires pressantes qui nous appel- » lent; demain, sur une partie de jeu et de prome- » nade; un autre jour, sur une incommodité qui » nous tourmente, et dont la nature exige que

» nous soyons seuls. » Certainement Géronte avoit lu ce morceau, lorsqu'il se tire si adroitement d'affaire dans une circonstance embarrassante :

Je n'y puis résister davantage ;
Ha ! ha ! madame, il faut que je vous dise adieu ;
Certain devoir pressant m'appelle en certain lieu.

Quoi qu'il en soit, l'auteur affirme « qu'ainsi d'in-» ventions en inventions toutes *simples et naturelles*, » cette espèce toujours pullulante disparoîtra in-» sensiblement. » Il avoue cependant que quelquefois il faut prendre des moyens qui *se fassent mieux sentir*, sans quoi ces gens-là vous feroient *faire du mauvais sang*, et il prévient qu'il va en user ainsi envers un petit-maître qui l'excède. « Je ne crois » pas, dit-il, qu'il existe sous le ciel un insecte » bourdonnant aussi cruellement importun ; j'ai » eu jusqu'ici pour lui je ne sais quels sots ména-» gemens ; mais j'en suis las, et, à quelque prix » que ce soit, je veux m'en débarrasser. » J'ai cru devoir copier ce morceau, afin que *l'insecte bourdonnant* qui, sans doute, ne lit pas *l'Art de plaire*, parce qu'il croit le posséder assez, mais qui peut-être lit la gazette, se tienne pour averti.

Si l'on veut imiter le style de *l'homme de bonne compagnie*, quand on parlera d'une femme qui a de l'embonpoint, on dira la *graisse de cette femme*. On n'aura point la sotte complaisance de louer des *marauds* ; car toutes ces expressions sont de fort bonne compagnie, et quand on louera des gens qui ne sont pas des *marauds*, il faudra bien prendre garde à ce qu'on dit. L'auteur en effet, trouve très-mauvais ce vers de Boileau :

Grand roi, cesse de vaincre, ou je cesse d'écrire.

« Quand on voit, dit-il, Louis XIV, surnommé » le Grand, laisser complaisamment Boileau se

» mettre sur la même ligne que lui, dans ce vers » *si ridicule* et si connu, on ne sait vraiment si » l'on doit s'étonner le plus, ou de l'excessive » bonté de ce prince *pour lui-même* ou pour les » louangeurs, ou de la *haute impertinence* de ce » fils de greffier qui cessera d'écrire si Louis XIV » cesse de vaincre. » C'est certainement une des réflexions les plus curieuses que j'aie guère vues.

On conviendra qu'une des choses les plus difficiles dans le monde, c'est d'*apprécier le juste prix des hommes*; mais, dit judicieusement l'*homme de bonne compagnie*, « la manière dont s'y prit » un jour Mahomet II, pour évaluer le mérite » d'un soldat et le récompenser des grand services » qu'il en avoit reçus, *peut servir de règle à cet* » *égard.* Il fit mettre ce soldat dans le bassin d'une » balance, et dans l'autre autant d'or qu'il en » pesoit; puis il lui donna cette somme. » Je crois cette règle fort bonne pour apprécier les gens, et je suis persuadé que l'auteur de cet ouvrage est fort lourd. A.

XXXVII.

Du Docteur Gall et de sa doctrine.

J'AUROIS une belle occasion (1) de dire aussi un petit mot sur le grand docteur du jour; mais on en a tant dit, on a dit de si jolie choses, on a

(1) En parlant de M. *Tête*, ou *la Crânomanie*, petite pièce donnée au théâtre de l'Impératrice.

fait de si beaux raisonnemens ! Je trouve qu'on a beaucoup trop dit et trop fait (1) ; on ne peut pas jouer de plus mauvais tour à ceux qui prétendent à la vogue, que de ne point parler d'eux : c'est toujours leur rendre service que de les rendre ridicules.

Un docteur grec, qui ne tâtoit point les crânes, mais qui inspectoit les physionomies, ayant un jour considéré attentivement la figure de Socrate, décida, d'après l'ensemble de ses traits, qu'il devroit être impudent, ivrogne et débauché. Il ne falloit pas être grand physionomiste pour porter un pareil pronostic ; car Socrate avoit l'air d'un satire. On assure que Socrate avoua lui-même que le docteur avoit deviné juste : qu'il étoit réellement enclin à ces vices, mais qu'il avoit corrigé ce penchant par l'étude de la philosophie. Jamais homme, en effet, ne fut plus tempérant, plus sage, plus modeste que Socrate.

De tout temps on a vu des jongleurs qui se piquoient de connoître les caractères et les inclinations par l'inspection du visage et de quelques parties du corps : je crois qu'aucun ne s'étoit encore avisé de choisir le crâne pour base de sa doctrine. Les diseurs de bonne aventure me paroissent bien préférables aux métoscopes (2), aux crânologues : les premiers se vantent de vous apprendre ce que vous ne savez pas ; les seconds ne peuvent vous apprendre que ce que vous savez beaucoup mieux qu'eux. Je ne suis point surpris

(1) Voyez ci-après, page 303, un note relative à la crânologie ; nous l'avons placée, à cause de sa longueur, à la fin de cette deuxième partie.

(2) Inspecteurs du front.

qu'une femme se fasse tirer les cartes : l'imagination s'élance naturellement dans l'avenir ; mais je ne conçois pas qu'une femme se fasse tâter le crâne, pour savoir si elle est sensuelle, spirituelle, infidelle, volage, etc. car tous les charlatans de l'univers ne sauroit jamais cela aussi bien qu'elle.

Horace parle de deux enfans, dont l'un avoit soin de cacher et d'enfouir les objets de ses amusemens puérils ; l'autre, au contraire, les jetoit çà et là, et les donnoit au premier venu : le père, sans avoir besoin de tâter leurs crânes, jugea très-bien que l'un seroit avare, et l'autre dissipateur. L'histoire nous parle d'un autre enfant, qui prenoit plaisir à crever les yeux des oiseaux avec une aiguille : il fut dénoncé à l'aréopage, qui le condamna à mort : sentence beaucoup trop sévère pour un tribunal aussi sage. Cet instinct de la cruauté pouvoit être étouffé par une bonne éducation. Presque tous les enfans, n'ayant point encore le sentiment développé, sont cruels envers les animaux, et même les uns à l'égard des autres : *cet âge est sans pitié*, a dit La Fontaine. En général, ce sont les actions des enfans et celles des hommes, qui décèlent leur caractère ; on ne le connoît point à leurs discours, et bien moins encore à leur crânes. Cette inspection est donc un moyen illusoire, chimérique ; et toutes ces prétendues bosses des vertus et des vices ne sont faites que pour ceux qui veulent bien *donner dans la bosse*.

J'entends dire qu'une infinité de gens y ont donné : l'axiome du roi Salomon se confirme tous les jours : *stultorum infinitus est numerus*, le nombre de sots est infini. Ce n'est pas au docteur allemand qu'il faut s'en prendre ; il entend son

métier et sait bien son affaire. Il a lu dans *le Méchant*, de Gresset :

Les sots sont ici bas pour nos menus plaisirs ;

et, ajoutant au texte, il s'est dit à lui-même : Il sont aussi dans le monde pour notre profit ; les sots sont le patrimoine des gens d'esprit. L'anatomiste du crâne a fait le Thomas Diafoirus ; il a proposé aux belles dames une dissection, comme les amans proposent à leurs maîtresses le bal ou la comédie : les belles dames n'ont point rejeté cette burlesque invitation. Les femmes savantes d'autrefois se bornoient à la physique, à la métaphysique, à la morale (1) ; les anciennes précieuses se contentoient de

(1) On peut faire observer ici combien est grande la mauvaise foi de ceux qui nient la perfection progressive de l'esprit humain.

Dans le 17e siècle des femmes, dont plusieurs n'étoient pas confinées dans des couvens, passoient les heures entières à considérer des crânes ; elle n'y voyoient que des annonces de mort prochaine, des preuves de la fragilité de la vie, et tout le fruit qu'elles retiroient de cette étude, se réduisoit à régler leur cœur, à préférer les devoirs au plaisir, et même, dans les cas difficiles, la vertu au bonheur.

Mais dans le 19e siècle, cette ignorante contemplation des crânes, qui n'avoit produit aucune découverte a été abandonnée ; les crânes ont passé des cloîtres dans les boudoirs, et c'est alors que la crânologie est devenue vraiment philosophique. Les dames y ont appris qu'il est des vertus impossibles, des passions irrésistibles, des penchans invincibles, comme le leur répétoient depuis des siècles les poètes érotiques. Les crânes ont donc cessé d'être dégoûtans, ils n'ont plus fait naître ces réflexions surannées qui, aujourd'hui, pourroient paroître inquiétantes, et on a laissé dire ces hommes à vues étroites qui s'obstinent à répéter en parlant de la doctrine du docteur Gall : « ce sont de singuliers cours » que ceux où de jolies femmes n'ont sous les yeux que des crânes. » Encore s'ils leur servoient, comme à des Carmélites, à méditer sur la mort, elles en tireroient du fruit ; mais ils ne » servent qu'à leur inculquer le matérialisme, et c'est apprendre bien tristement une bien triste doctrine. »

faire l'anatomie du cœur, du sentiment et des passions : les nôtres ont montré beaucoup de goût pour l'anatomie du cerveau ; ce n'est pas le moyen de nous faire perdre la tête.

Cette science, qui va chercher dans les cadavres des morts les moyens de soulager les corps vivans, est la dernière qui convienne aux femmes, pour peu qu'il leur reste de délicatesse. L'anatomie est fort utile ; elle est encore plus dégoûtante : les femmes doivent la laisser aux élèves de Saint-Côme et aux suppôts de la Faculté.

Quel est donc le fruit du perfectionnement des sciences ? A quoi aboutissent ces grands progrès de l'esprit humain ? Est-ce à augmenter le nombre des dupes ; est-ce à multiplier la famille des badauds ? Mesmer, avant la révolution, avoit entraîné toute la bonne compagnie à ses baquets magnétiques : l'aimant, qui n'attire que le fer, avoit, entre ses mains savantes, attiré notre or. Cagliostro nous avoit initiés aux mystères égyptiens : il avoit fait souper les jolies femmes avec Antoine et César, et les petits-maîtres avec Cléopâtre. L'œil du paysan Bleton avoit percé les entrailles de la terre ; il avoit découvert des sources d'eau vive dans les pays les plus arides, et dans la crédulité publique, une source bien plus intarisable. Le somnabulisme avoit fait dormir, les yeux ouverts, les gens les plus éveillés. Il n'y avoit sorte de jonglerie, de superstition, de fourberie, qui n'eût épuisé la niaiserie des bons habitans de Paris, même au sein des lumières. Les charlatans politiques étoient ensuite venus, et, peu contens de la confiance des sots, ils l'avoient commandée d'une manière terrible aux gens d'esprit. Il semble que ce devoit être là le *non plus ultrà* de la badauderie ; et voilà qu'un

docteur arrive d'Allemagne pour nous mystifier encore, et nous renverser la tête avec son jargon sur les crânes !

N'avons-nous donc pas assez souffert de la fausse application de la métaphysique et de la géométrie à la politique et à la morale ? Ne devions-nous pas être suffisamment prémunis par notre expérience contre ces abus du raisonnement, contre ces alliances bizarres de sciences qui se repoussent et se nuisent ? Et cependant un étranger vient encore de Berlin nous narguer et nous consulter, en mêlant la métaphysique et la morale à l'anatomie, en faisant d'une science spirituelle, et d'une science purement physique et matérielle, une mixtion détestable et nuisible !

Distinguons donc dans ce docteur l'anatomiste d'avec le métaphysicien et le moraliste ; laissons juger à nos médecins l'anatomiste : c'est à eux à décider si l'Allemand a découvert dans le cerveau humain ce que Portal et autres n'y avoient pas encore vu. Je serois affligé, je l'avoue, pour l'honneur de la classe des sciences physiques, qu'un étranger se trouvât plus habile anatomiste que tous nos docteurs, et fût venu leur faire la leçon (1).

(1) Ce qui doit rassurer le critique à cet égard, c'est le silence même des savans, soit français, soit étrangers, qui auroient proclamé, depuis long-temps, les découvertes du docteur, s'il en avoit fait dans le cerveau ; mais si ce docteur n'éclipse pas nos anatomistes par ses connoissances, on doit convenir avec un de ses critiques (M. H.) qui les surpasse en habileté, qu'il a de l'esprit par-dessus la tête, et qu'il en a donné des preuves non-équivoques « en mettant dans son système assez de science pour occuper » les gens instruits, assez d'audace pour plaire aux esprits forts, » et assez de sottises, pour que la multitude crût y voir du mer» veilleux, et fût enchantée d'y entendre quelque chose. »

Au surplus, on peut reconnoître ou contester les connoissances médicales du docteur, sans que cela tire à conséquence pour l'art qu'il

Quant au moraliste et au métaphysicien du crâne, c'est la risée publique qui doit en faire justice : cela nous regarde tous. Puisque les savans ne veulent ou n'osent pas élever la voix contre une absurdité qui avilit et déshonore la science, le devoir de tous les gens sensés est de se lever en masse pour protester contre une mystification honteuse, indigne d'un siècle éclairé, indigne de la capitale de l'univers : ne souffrons pas qu'un homme dont le cerveau ne paroit pas bien sain (1), quoi qu'on en dise, triomphe des meilleurs têtes de Paris, attache à son char les premières classes de la société et sa portion la plus aimable, et s'en aille étaler chez les étrangers les trophées remportés sur la crédulité et sur la sottise des Français ! G.

XXXVIII.

Réflexions sur le matérialisme à l'occasion de la crânologie.

... Au milieu des merveilles mystérieuses dont l'auteur de la nature s'est plu à nous environner, et dont il nous découvre cependant assez pour exercer : on sait en effet, qu'il se donne pour le médecin des esprits et non des corps ; qu'il n'est pas professeur d'anatomie, mais de crânologie ; qu'il n'a jamais songé à faire de révolution dans les sciences physiques, mais dans les sciences morales ; et qu'en un mot, ce n'est ni Portal ni Pinel qui ont à craindre de recevoir la leçon de ce docteur, mais Nicole et Pascal, qui ne seront bientôt plus que de petits écoliers auprès du nouveau moraliste ; car il est bien évident que les anciens traités de morale doivent fair place à une méthode par le secours de laquelle l'étude la plus longue et la plus difficile, celle de soi-même et des autres, devient tout-à-coup la plus courte et la plus aisée.

(1) Ce seroit bien pis pour le docteur si l'on regardoit sa doctrine, non comme une rêverie, mais comme une spéculation.

nous faire admirer sa sagesse et sa puissance, il n'est point sans doute pour nous de mystère plus impénétrable et plus merveilleux que nous-mêmes. La substance matérielle qui compose notre corps, et l'être spirituel que nous appelons notre ame, sont pour nous, dans leur essence, aussi incompréhensibles l'un que l'autre ; et cette union intime qui existe entre leurs deux natures l'est encore davantage. Plus il nous est démontré, par l'effet des opérations de l'ame, qu'elle n'est point la même chose que notre corps, plus cette ame elle-même, qui ne peut se concevoir, s'étonne de sa liaison, de ses rapports intimes et continuels avec une substance dont la nature et les propriétés semblent si incompatibles avec les siennes. Par une corruption naturelle qui a été remarquée long-temps avant que l'on pût l'expliquer, et que la révélation seule à dévoilée, une vaine curiosité et de honteuses passions poussant sans cesse cette créature spirituelle et intelligente vers une recherche ambitieuse de ce qu'il ne lui a pas été donné de comprendre, il en résulte que, plus sa propre nature est impénétrable à ses yeux, plus elle fait d'efforts pour la connoître, plus elle abuse du véritable but de ses facultés (qui lui ont été accordées, non pour deviner ce qu'elle est, mais pour faire un noble usage de son être), jusqu'à ce que, parvenue au dernier degré d'avilissement dans cette inutile et folle occupation, elle finisse par chercher dans la matière seule, qu'elle croit mieux comprendre, l'explication d'un mystère qui confond sa foiblesse et révolte son orgueil.

Il est possible que M. Gall et ses disciples appellent ces réflexions des *capucinades ;* nous savons que ce mot est maintenant fort à la mode parmi

certaines gens, et qu'il sert souvent à lui seul de réfutation complète à tous les raisonnemens que font tous ceux qui sont persuadés que, sans la religion, on ne peut expliquer l'homme; qu'il doit exister pour lui un rapport entre la fin et les moyens, et que tout ce qui contrarie cet ordre moral est nécessairement mauvais. Mais il n'en est pas moins vrai que le dernier degré de la dégradation de l'ame est le matérialisme, et que l'étude des secrets de la nature, mal dirigée et entreprise par des esprits étroits et orgueilleux, conduit, par une pente rapide et inévitable, à toutes les bassesses et à toutes les horreurs de ce déplorable système.

Quand on considère les innombrables absurdités, disons mieux, les révoltantes bêtises imaginées par les matérialistes, depuis les atomes d'Epicure jusqu'au dieu-matière de Spinosa; lorsque l'on voit ces misérables fous consumer leur vie, non-seulement à chercher des argumens pour se persuader à eux-mêmes que leur triste doctrine est au moins probable, mais par une folie plus insigne encore, à se tourmenter pour faire des prosélites, quoiqu'ils ne puissent se dissimuler que les superstitions, même les plus grossières, valent cependant mille fois mieux encore pour le repos et le bonheur des hommes, que le désespoir féroce dans lequel ils cherchent à les plonger, lorsque, disons-nous, on réfléchit sur cette fureur qui les possède, sur cette imprudence qui les dirige, n'est-on pas tenté de s'écrier : qu'ont donc fait ces gens-là ? Quel intérêt ont-ils à ce que la barrière qui sépare le bien d'avec le mal soit renversée ? Ont-ils commis quelque grand crime dont ils n'espèrent point l'expiation ? Sont-ils livrés à quelque passion abominable dont ils ne veulent point se détacher ? Ou plutôt, n'ont-

ils donc ni conscience ni volonté ; et seroit-il possible qu'il existât, avec toutes les apparences de l'humanité, une race d'êtres réellement inférieurs à l'homme, et à qui ces nobles facultés qui nous ont été données pour reconnoître la puissance qui nous a créés, auroient été refusées ?

Ce que nous venons de dire pourra sembler à plusieurs une exagération ; mais il est difficile que la patience n'échappe pas, lorsque l'on voit une créature raisonnable passer sa vie à essayer de découvrir si toutes les actions bonnes ou mauvaises de l'homme ne seroit point le résultat de certaines bosses qu'ils auroient sur le crâne ; n'épargner, ni soins, ni peines, ni travaux, pour arriver à une démonstration bien évidente que son intelligence ne diffère point de l'instinct de la brute ; chercher à établir, au milieu des peuples policés, un *fatalisme* plus absurde et plus grossier que celui des peuplades les plus barbares ; et dans cette désastreuse occupation, se montrer incapable de cette réflexion si simple, qui seule auroit suffi pour l'en détourner : « Qu'il est impossible qu'il existe une vérité *dangereuse pour tous les hommes sans exception*, et qu'un système est nécessairement faux par cela seul qu'il a ce caractère affreux de n'offrir que des maux et des crimes à l'humanité, et de saper les fondemens de toute société, lorsqu'il est démontré que la nature de l'homme exige absolument qu'il vive en société (1).

Nous avons dit que la doctrine de M. Gall conduisoit invinciblement au *fatalisme*, et nous allons le prouver par ses propres aveux. Cependant, avant de lui arracher cette confession si pénible, nous ne

(1) Voyez un article de ce recueil, tome III, page 50 sur *l'accord du vrai et de l'utile*.

pouvons nous empêcher de faire observer que lui-même a mesuré l'abyme dans lequel il alloit se plonger, et que, frémissant sur les conséquences funestes d'un semblable système, il a cherché d'abord à le masquer sous certaines restrictions, sans s'apercevoir que ces restrictions étoient de nature à le détruire de fond en comble.

En supposant des dispositions *innées*, produit nécessaire de certains accidens d'un organe, et en soutenant d'abord qu'elles étoient *irrésistibles*, M. Gall a bien senti qu'il révolteroit tous les esprits, parce que tous ont le sentiment intime du contraire, et que l'indignation seroit d'autant plus grande que parmi ces dispositions, il ne craint pas d'en mettre pour le vol, pour le meurtre, etc. Il a donc cru adoucir une assertion aussi odieuse, en admettant que l'éducation pouvoit modérer, anéantir même ces dispositions. Il ne s'arrête point là, et ne peut s'empêcher de convenir que cette même éducation, qui détruit certains penchans lorsqu'elle a pris une certaine direction, peut également les faire naître si on la dirige dans un sens contraire. A-t-il bien réfléchi à ce qu'il accordoit, en convenant à ce point du pouvoir des préceptes et de l'habitude; et n'a-t-il pas senti que dès-lors rien n'est plus vain, plus incertain, plus faux que son système? Tel homme est né avec l'organe du vol: une éducation sévère et religieuse en a fait un honnête homme. Tel autre autre avoit l'organe de la bonté, de la douceur, de la probité: il a reçu le jour dans une caverne, et devient un brigand. N'ai-je pas le droit de me moquer de ces prétendus organes, qui présentent des résultats absolument contraires à ce qui avoit été établi en principe? Et pour qu'on puisse reconnoître en eux cer-

taine propriété, ne faut-il pas qu'ils aient des effets constans, invariables ? Enfin, n'est-il pas d'une nécessité absolue qu'ils se lient à la doctrine du *fatalisme ?*

Tout cela n'a point échappé à M. Gall ; et c'est une chose assez curieuse que l'embarras dans lequel il se trouve entre le libre arbitre qui détruit son système, et le fatalisme qui le rend odieux. Dans cette perplexité fâcheuse, il se jette, sans s'en apercevoir, ou peut-être en s'en apercevant, dans les plus grossières contradictions : car, si d'un côté il établit que l'éducation atténue et détruit même l'effet de ses protubérances, de l'autre la nécessité où il est de donner des exemples positifs, le force d'admettre l'effet irrésistible de ces mêmes protubérances ; et c'est alors que, devenu par degré plus hardi, il ne craint pas d'offrir à nos regards des individus qu'un penchant *nécessaire* entraine au meurtre, au vol, à l'infanticide, c'est-à-dire à ce qu'il y a de plus horrible dans les désordres attachés à la nature humaine. C'est alors que la grandeur d'ame, l'amitié, la bonté, la tendresse maternelle, deviennent également des effets invincibles d'un instinct stupide, d'une nature aveugle ; et que, par un effroyable mélange, les vices et les vertus, produits mécaniques d'une même cause, deviennent nécessairement indifférens dans leur résultat.

Ce n'est pas la première fois que ces dangereuses doctrines, fruits naturels du matérialisme, ont été présentées ; et si les formes changent, le fond reste toujours le même. Mais un nouvel embarras se présente : c'est de savoir si, d'après ces grands principes, il est réellement juste de faire plus de cas d'un honnête homme que d'un fripon, et de

traiter l'un différemment que l'autre. Il y auroit quelque scandale, et peut-être quelque danger à soutenir la négative : aussi les matérialistes veulent-ils bien nous accorder que les juges ont, à la rigueur, le droit de faire pendre les voleurs : mail il ne leur est pas aussi facile de le prouver ; il leur est même impossible de tirer une telle conséquence de leurs principes. Tous, en essayant de le faire, ont prouvé qu'ils étoient, jusqu'au bout, de mauvais raisonneurs : mais nous pouvons assurer qu'aucun d'eux, sous ce rapport, n'a poussé la déraison aussi loin que le docteur Gall : car on n'a pas manqué de lui demander ce qu'il faudroit faire d'un homme dont la *protubérance* qui détermine au meurtre et au vol seroit d'une telle dimension, qu'il se trouveroit absolument dans l'impossibilité de résister à la passion de voler et d'assassiner.

A cela le crânalogue répond qu'un pareil homme n'ayant plus, en aucune manière, l'usage de sa volonté, seroit dans une espèce de délire ; ce que nous lui accordons sans aucune difficulté. Mais ce qu'on auroit peine à imaginer, c'est qu'il prétend que la société auroit le droit d'infliger une peine plus forte à ce fou, qu'à celui qui, en commettant de semblables crimes, y seroit conduit *sans protubérance* et par un pur acte de sa volonté, par la raison, dit-il, qu'il y a quelque espérance de corriger l'un, et que l'autre, *de sa nature*, est incorrigible. Il résulteroit d'un tel raisonnement, que s'il y a à Charenton quelques fous furieux, il faut les en tirer pour leur faire leur procès, et se dépêcher de préparer une maison d'éducation, dans laquelle les juges enverront les voleurs de grand chemin qui n'ont point de bosses sur le crâne à certain endroit de l'occiput, entre l'organe de la prudence et celui de la dispute, pour en faire,

avec le temps, de braves et honnêtes gens qu'on renverroit ensuite avec grand plaisir dans la société.

C'est bien dommage que cet habile homme se soit encore trouvé forcé, pour résoudre cette question, d'admettre la volonté de l'homme, qu'il n'ose pas nier, et de ne pas s'en tenir au seul fatalisme, qui est la véritable base de sa doctrine; sans cela la solution eût été bien plus facile, et même plus raisonnable: il eût prouvé que les voleurs étoient invinciblement déterminés à voler, les gendarmes à les arrêter, les juges à les condamner, les bourreaux à les pendre; qu'au fond personne n'avoit tort, et qu'au bout du compte tout est au mieux dans le meilleur des mondes possibles. La chose présentée de cette manière seroit, à quelque restriction près, fort goûtée dans les gorges des Pyrénées et dans les cavernes du mont Pausilype.

M. Gall est venu trop tard en France: vingt ans plus tôt, il y eût fait fortune avec les Mesmer, les Cagliostro, et tous les novateurs politiques et financiers qui accouroient dans la grande ville des quatre coins du monde; mais, quant à présent, nous pensons qu'il n'a rien de mieux à faire que d'aller rejoindre M. Fenaigle, lequel est déjà retourné, ce nous semble, de l'autre côté du Rhin, où il nous paroît que, sous bien des rapports, on est justement au point où nous étions il y a vingt ans.

N.

XXXIX.

Instruction pour les hommes sans Dieu, tirée du portefeuille d'un grand philosophe.

D. Peut-on se passer de Dieu?

R. Rien de si facile et de plus commode.

D. Comment faut-il faire pour se passer de Dieu?

R. Il faut que les philosophes se chargent d'organiser et d'arranger le monde.

D. Quels sont ceux qui, les premiers, ont tiré le monde du cahos?

R. Thalès de Milet, Héraclite, le *pleureur*, le rieur Démocrite, Epicure, Protagore et deux ou trois cents philosophes grecs.

D. Avec quoi ces messieurs ont-ils fait le monde?

R. Les uns avec de l'eau, les autres avec du feu; quelques-uns avec de la terre.

D. Les philosophes modernes ont-ils été contens du monde tel qu'il a été créé par les anciens?

R. Ils l'ont trouvé indigne d'un siècle de lumières, et ils l'ont refait d'après les principes nouveaux.

D. Avec quoi les philosophes modernes ont-ils fait le monde?

R. Avec de *l'azote*, de *l'oxigène*, de *l'acide carbonique* et de la *potasse*; qui sont les vrais élémens d'un monde bien constitué.

D. Comment les philosophes ont-ils fait l'homme?

R. L'homme, entre leurs mains, a d'abord été une plante, puis un ver, puis une huître, puis un mollusque, puis un serpent, puis un loup, puis un oiseau; comme on peut le voir dans le nouveau Dictionnaire d'Histoire Naturelle.

D. Les philosophes ont-ils créé l'homme à leur image.

R. Pour la plus grande gloire de la philosophie, ils ont créé l'homme à leur image.

D. Qu'est-ce que l'homme?

R. C'est une bête brute qui est sortie de la terre comme les champignons; qui a long-temps rampé

dans la boue, qui a vécu dans l'eau, qui a volé dans l'air; c'est une plante, c'est une huître, c'est un serpent, c'est un ours, c'est un vautour, qui est susceptible de devenir philosophe.

D. Quelle est la qualité qui met l'homme au-dessus des autres animaux ?

R. L'homme n'est distingué des autres animaux, que par l'*angle facial*, selon les nouveaux philosophes, et *par la forme des mains*, selon Helvétius.

D. Dans quelle partie du corps humain les philosophes ont-ils placé la faculté de penser ?

R. Dans *l'abdomen* ou le *bas-ventre*, qui est le véritable siége de la raison et de la sensibilité.

D. Il ne faut donc plus parler du cerveau ?

R. Le cerveau est un mot de vieille école. Au lieu de dire : *on m'a troublé le cerveau*, un vrai philosophe doit dire : *on m'a troublé l'abdomen.* Au lieu de dire d'un homme qu'*il a mille projets dans la tête*, on doit dire qu'*il a mille projets dans le bas-ventre.*

D. Que faut-il faire pour former la raison et l'esprit de l'homme ?

R. Il faut lire *Mégalantropogénésie*, ou l'Art de faire des enfans d'esprit, par M. Robert, du département des Basses-Alpes.

D. Quel sont les moyens que la *Mégalantropogénésie* enseigne pour créer de grands hommes ?

R. Elle en conseille plusieurs; le plus efficace, celui qui est à la portée de toutes les mères, *c'est de manger du miel de Narbonne* et de *boire du vin blanc de Chably.*

D. Quels moyens avons-nous de former la mémoire ?

R. On peut acheter de la mémoire comme on

achète une pièce de drap. On n'a qu'à s'adresser à M. de Fenaigle, qui en vend à *juste prix*, et qui apprend à retenir les noms des empereurs romains et des rois de France, pour la somme de soixante-neuf francs, dix sous, soixante centimes ?

D. Comment peut-on retenir les noms des rois de France et des empereurs romains.

R. Si vous voulez vous ressouvenir de Néron et de Caligula, songez à un *râteau* ou à tout autre instrument de jardinage. Si vous voulez vous ressouvenir de Clovis, songez au fauteuil de Dagobert.

L. Quelle est la destinée de l'homme?

R. C'est de devenir philosophe, s'il le peut.

D. Comment peut-il y parvenir ?

R. En diminuant les degrés de son *angle facial*, et en exerçant ses mains dans toutes les occasions.

D. Après avoir vécu en philosophe, que doit-il devenir à sa mort ?

R. Il doit retourner à sa première origine, et être rendu aux matières chimiques dont il est formé ; il doit se changer en *azot*, en *acide carbonique*, en *potasse* ; il doit redevenir un arbrissau, un mollusque, et s'estimer heureux, s'il parvient à l'état de *quadrupède*. Un empereur romain disoit en mourant : *Je sens que je deviens Dieu.* Un vrai philosophe doit dire : *Je sens que je deviens bête.*

D. Croyez-vous à la résurrection des corps ?

R. Je crois à la résurrection des corps par le moyen du galvanisme.

D. Quelle preuve en avez-vous ?

R. J'en ai pour preuve un dialogue que j'ai lu dans la *Bibliothèque Britannique*, entre un philosophe allemand et la tête d'un pendu, ressuscité à l'aide de la pile de Volta.

D. La philosophie peut-elle remplacer la providence ?

R. Les philosophes sont la providence elle-même : le froid a-t-il gelé vos vignes ? ils vous feront du vin sans raisin ; vos champs sont-ils privés de leur moissons ? ils vous feront d'excellent pain sans seigle et sans froment ; si l'Amérique ne produit plus de sucre, les mêmes philosophes en trouveront dans l'écorce de l'érâble, et dans la betterave. La philosophie, en un mot, est une providence qui veille sans cesse sur tous vos besoins, qui est toujours sous vos yeux, et qui communique tous les jours avec le public par la voie des journaux.

D. Quelles sont les consolations qu'offre la philosophie à ceux qui souffrent ?

R. Elle leur recommande de se révolter contre l'oppression, de briser tous les liens qui les fatiguent, d'exhaler leur humeur contre les institutions sociales, de chercher leur bonheur par tous les moyens qu'indique la sage nature ; et quand la nature ne peut rien pour eux, la philosophie leur conseille de faire la restitution de leur être aux élémens.

D. Comment l'homme peut-il faire la restitution de son être aux élémens ?

R. En se tirant un coup de pistolet dans l'*angle facial*, ou en se plongeant une épée dans le siége de la pensée, autrement dit l'*abdomen* ou *le bas-ventre* ; il peut aussi se jeter dans la Seine, du haut du pont des Arts, ou se précipiter du sommet de l'Observatoire : ces moyens sont indiqués par la saine philosophie.

D. Si les philosophes ont fait tant de choses, s'ils ont créé le monde, s'ils ont formé l'homme à leur image, s'ils ont si bien remplacé la providence, qu'est-il donc besoin de croire en Dieu ?

R. Je n'en ai jamais moins senti la nécessité.

D. Peut-on avoir des vertus sans croire en Dieu ?

R. Les vertus ne sont pas absolument nécessaires dans le monde créé et ordonné par la philosophie. Rien n'empêche, cependant, qu'un philosophe écrive dans les journaux qu'il est le plus vertueux de tous les philosophes.

D. La tolérance est-elle bonne à prêcher dans le monde ?

R. Elle doit être notre point de ralliement ; nous devons sans cesse la prêcher : ce qui ne nous empêchera pas d'*écraser l'infâme* quand l'occasion s'en présentera, et d'immoler tous ceux qui ne seront pas de notre avis, à la cause sacrée de la tolérance. M.

Note qui se rapporte aux articles sur la crânologie, p. 285 et 291.

On a publié une foule d'écrits sur la crânologie ; entre ces écrits on a distingué ceux de M. H. (Hoffmann) ; ne pouvant les insérer dans ce recueil, à cause de leur étendue, nous voudrions, du moins diminuer les regrets du lecteur par un précis de cette discussion, ou plutôt de ses résultats : précis qui d'ailleurs fera mieux entendre les articles sur la crânologie.

Le docteur pressé vivement par les argumens de son adversaire, poursuivi dans tous les postes où il se retranchoit, forcé enfin, d'opter entre l'odieux et le ridicule, deux lignes qu'il avoit suivies alternativement, sans trouver un milieu qui pût lui servir d'issue, le docteur, dis-je, reduit à un tel choix, a pris bravement son parti, et fait l'option la plus convenable. On sait, en effet, que dans la séance du 27 février, tout l'Athénée a entendu de la bouche de l'illustre crânologue une belle confession de la spiritualité de l'ame et une abjuration, plus belle encore, de la doctrine (si célèbre en Allemagne) des penchans irrésistibles : double triomphe pour M. H., qui n'a pas dissimulé le plaisir que lui causoit la conversion d'un docteur, auquel il n'avoit épargné ni les instructions solides ni les exhortations, tantôt douces, tantôt fortes et pressantes. Mais ce succès étoit trop inespéré, pour qu'il ne fût pas suivi de quelques retours de crainte propres à modérer la joie de M. H.

En effet, les fameux penchans sont bien rejetés de la théorie; mais dans la pratique, c'est autre chose, et le docteur n'a abandonné ni les voleurs, ni les meurtriers, ni les autres personnages cités par lui en exemple et à l'appui de la crânologie, dont ils sont l'honneur et la gloire (et *vice versa*). Et certes ce seroit trop exiger du docteur, que de le condamner à faire le sacrifice de pareils accessoires, où se trouve la partie agréable de son cours, et qui seuls firent ou le succès de la fameuse séance du meurtre, de cette séance si *belle*, si *philosophique*, et qui emporta tous les suffrages. Le docteur sera même d'autant plus ferme sur ces histoires qu'elles sont entièrement de son invention, du moins s'il faut en croire un comité de jurisconsultes qui, en dernier ressort, s'est occupé du crânologue et l'a déclaré convaincu d'imposture sur cet article.

Quoi qu'il en soit, la crânologie ainsi purgée des penchans irrésistibles se réduit à 26 *dispositions innées*. Ces dispositions sont marquées sur la boite osseuse du crâne par autant de bosses ou protubérances qui en sont le signe *nécessaire*. On distingue entre ces bosses celles du *meurtre*, *du vol*, de la *propagation*, de *l'éducabilité*, de *l'amour maternel*, du *courage*, de la *réflexion*, de la *faculté d'induction*, de la *pénétration comparative*, de *l'esprit*, etc.; par où l'on voit que dans cette théorie les facultés de l'entendement et les passions de l'ame agissent également sur notre crâne. Toutefois on a observé au docteur que les choses se passent autrement dans la réalité, et que, si un géomètre, par exemple, après s'être fort appliqué à la solution d'un problême, sent de la fatigue à son cerveau, c'est néanmoins à une autre partie que répondent les mouvemens de l'amour maternel, les élans du courage, etc.

M. H. a opposé aussi à la bosse de l'amour maternel les mères qui ont pour un de leurs enfans une grande tendresse, et pour l'autre un sentiment tout contraire: objection qui est demeurée sans réponse, comme la précédente.

Tel est le dernier état des choses; telle est cette crânologie fameuse, avec laquelle le docteur fait du bruit en Europe; qu'il a produite jusques dans les cours en Allemagne; qui a été accueillie avec transport par l'Athénée de Paris; qui a excité une sorte de fanatisme chez nos dames; et qui va sans doute renouveler des effets plus merveilleux encore sur les têtes anglaises. Le docteur se dispose, dit-on, à les aller tâter. On assure, en effet, qu'il regarde sa mission comme terminée en France depuis qu'il se voit abandonné des critiques, des moralistes, et même des rieurs.

SCIENCES. — LITTERATURE. — BEAUX-ARTS.

XL.

Nosographie de M. Richerand.

Le mot de *Nosographie* signifie littéralement *Description des maladies*; mais on lui a donné dans ces derniers temps une acception plus étendue, on en a fait le sinonyme de *classification*, ou distribution systématique des maladies. C'est donc une classification nouvelle des maladies chirurgicales que M. Richerand prétend nous donner. Jusqu'ici les auteurs de chirurgie, après avoir traité des maladies générales ou communes à toutes les parties du corps, étudioient ensuite les maladies locales selon l'ordre de leur siége respectif, et les divisoient tout simplement en maladies de la tête, de la poitrine, de l'abdomen et des membres. Cette division, comme toutes les divisions arbitraires et qui ne se tirent point de la nature même des objets, présentoit de grands inconvéniens. D'une part, elle rassembloit dans un même cadre une foule d'actions qui n'avoient rien de commun entre elles que le siége, ou plutôt qui se repoussoient mutuellement par l'opposition de leur marche, de leurs symptômes et de leur traitement; de l'autre, en faisant succéder à la description des maladies communes à tout le corps, la description des maladies de chaque partie du corps, elle reproduisoit

nécessairement dans la seconde classe la plupart des objets déjà traités dans la première, et condamnoit par conséquent le lecteur à des répétitions non moins inutiles que fastidieuses. C'est donc avec raison que M. Richerand s'élève contre une méthode aussi défectueuse, et il n'a point de peine à démontrer la nécessité de lui en substituer une meilleure, qui soit conforme aux règles de l'analyse, et dans laquelle toutes les maladies se trouvent rangées suivant l'ordre de leurs analogies réciproques. La question est de savoir si la nouvelle classification qu'il propose, réunit ces conditions. M. Richerand et ses amis le prétendent; nous allons voir jusqu'à quel point cette prétention est fondée.

Suivant lui, toutes les maladies chirurgicales doivent se diviser en huit classes. Une première classe renferme celles qui peuvent affecter tous les systèmes organiques, c'est-à-dire, toutes les parties du corps; dans les sept autres, sont réparties les maladies qui affectent spécialement certaines parties ou certaines organes. Ainsi la seconde classe comprend les affections de l'appareil sensitif; la troisième, celles de l'appareil locomoteur; la quatrième, celles de l'appareil digestif; la cinquième, celles de l'appareil circulatoire; la sixième, celles de l'appareil respiratoire; la septième, celles du tissu cellulaire; et la huitième enfin, celles de l'appareil reproducteur.

Observons en premier lieu que dans cette division, comme dans l'ancienne, c'est la considération du siége des maladies qui sert de base à leur distribution; base essentiellement vicieuse, puisqu'elle a pour effet nécessaire de réunir des objets disparates, et de séparer des objets analogues. Je conviens cependant que M. Richerand a singulière-

ment perfectionné l'ancienne méthode, en ne suivant plus, comme les auteurs qui l'ont précédé, l'ordre de position des parties, c'est-à-dire, en ne commençant pas par la tête pour descendre ensuite successivement à la poitrine, à l'abomen, et aux membres; mais en classant les différens organes du corps suivant la nature des fonctions auxquelles ils appartiennent. C'est-là une véritable amélioration, et j'aime à en faire ici l'aveu. Mais ce nouveau plan, quelque préférable qu'il soit à l'ancien, n'en conserve pas moins une grande partie de ses inconvéniens. En effet, quoique les organes qui composent un appareil aient tous pour but commun l'accomplissement d'une même fonction, il n'en est pas moins vrai que ces organes, formés de tissus divers et exécutant des actions diverses, peuvent également être attaqués d'un grand nombre d'affections différentes par leur nature ou même opposées entre elles; telles que des plaies, des inflammations, des ulcères, des fractures, etc.; affections qui se trouvent néanmoins rapprochées dans une même classe et rangées sous un même titre. D'un autre côté, en traçant d'abord le tableau des maladies communes à tout le corps, et en parcourant ensuite les divers appareils organiques pour y observer les maladies dont ils sont susceptibles, on s'expose inévitablement à des répétitions nombreuses, ainsi que je l'ai déjà remarqué; et c'est aussi ce qui est arrivé à M. Richerand. Je ne m'arrêterai point à lui prouver les vices d'un pareil plan; je lui opposerai seulement la phrase suivante, qu'à coup sûr il ne désavouera pas, puisqu'elle est tirée littéralement de son livre: « On pourroit, dit-il, comparer les auteurs qui » tombent dans ce défaut à des géographes qui, se

» proposant de lever la carte d'un pays, ne se » contenteroient pas d'y inscrire une seule fois les » villes, les montagnes et les objets les plus fran- » pans, mais les y rapporteroient autant de fois » qu'il y auroit de points de vue d'où ils pourroient » les apercevoir. » Pourquoi M. Richerand ne s'est-il pas dit cela à lui-même ?

Observons en second lieu qu'il ne lui a pas même été possible de suivre en tout l'ordre qu'il avoit adopté, et que dans plusieurs circonstances l'indocile nature des choses l'a forcé de s'en écarter; preuve évidente qu'il n'est point fondé sur cette nature de choses, mais bien plutôt sur des rapprochemens arbitraires. C'est ainsi qu'il a détaché des lésions du système osseux (auxquelles elles appartenoient naturellement) et les fractures du crâne et celles de la machoire inférieure, pour reporter les unes dans les lésions du centre sensitif, et les autres dans les lésions de l'appareil masticatoire. C'est ainsi que pour ne point séparer les ulcères teigneux et les ulcères psoriques des autres espèces d'ulcères, il les place les uns et les autres parmi les affections communes à tous les systèmes organiques, quoique les premiers ne soient propres qu'au cuir chevelu, et les seconds, qu'à quelques parties de l'organe cutané. Enfin, c'est ainsi qu'après avoir annoncé que la distinction des appareils organiques étoit l'unique base de sa classification, il a composé sa septième classe des maladies du tissu cellulaire, tissu qui forme bien un des principaux systèmes de l'économie, mais qui n'exécutant à lui seul aucune fonction, ne peut être mis au nombre des appareils organiques. Il ne seroit pas difficile de prouver que ces aberrations, dans lesquelles M. Richerand s'est laissé entraîner, détrui-

sent en grande partie la supériorité de sa méthode de division sur l'ancienne.

Si l'espace me le permettoit, ou si des discussions trop scientifiques n'étoient pas déplacées ici, je pourrois relever encore bien d'autres défauts de cet ouvrage, et y joindre la critique de plusieurs opinions au moins hasardées qui s'y trouvent; mais le peu de détails dans lesquels je suis entré suffira pour convaincre le lecteur que la nouvelle classification de M. Richerand n'a point atteint le but qu'il se proposoit, et que tout en déclamant contre les vices de l'ancienne division, il n'a pas su les éviter dans la sienne. Sous le rapport nosographique, son ouvrage est et sera toujours un ouvrage médiocre.

Mais si on le considère comme un traité de chirurgie, on en portera un jugement bien différent. C'est le tableau le plus fidelle et le plus complet de la science qu'on ait encore tracé; la marche et les symptômes des maladies y sont exposés avec exactitude, les meilleures méthodes de traitement indiquées, les procédés opératoires les plus sûrs sévèrement décrits; ont un mot, l'auteur s'y montre par-tout et constamment au niveau des connoissances actuelles. Le style, un peu diffus, ne manque ni de clarté, ni de précision; et à l'exception de quelques mots empruntés au Dictionnaire de la Révolution, tels qu'*utiliser*, *activer*, etc. il est en général beaucoup plus pur que celui de la plupart des ouvrages de science.

M. Richerand s'est trop hâté d'écrire: une nosographie chirurgicale exige de longues méditations; et s'il eût laissé au temps le soin de mûrir ses opinions et son talent, il eût obtenu un succès

d'autant plus flatteur, qu'il eût été plus solide et plus durable. P. P.

XLI.

NOUVEAU DICTIONNAIRE D'HISTOIRE NATURELLE. — Système d'une prétendue transition graduée des êtres, qui y est professé aux mots NATURE, LENTICULAIRE (*ou* NUMISMALE), BELEMNITE (1).

L'AUTEUR de l'article (*lenticulaire*) le résume en ces termes : « Les *pierres lenticulaires* sont-» elles bien certainement des restes de corps marins » proprement dits ? C'est ce que je n'oserois affir-» mer. On n'en trouve jamais à l'état de coquille, » elles sont toujours à l'état pierreux. » L'auteur présente ici des objections qui portent sur un état des choses qu'il n'a pas compris, quoique très-évident; après quoi il ajoute : « La propriété qu'a » ce fossile de se fendre parallèlement à ses gran-» des faces, cette espèce de clivage est une cir-» constance de plus, qui paroit le rapprocher des » substances pierreuses purement minérales. Enfin,

(1) On peut consulter sur ces deux fossilles plusieurs dissertations, dans lesquelles M. Deluc a prouvé qu'ils sont originaires de la mer. Ces dissertations ont paru dans le *Journal de Physique* des mois de mars 1799 et 1802, et mai 1803; c'est-à-dire, assez long-temps avant le *nouveau Dictionnaire d'Histoire Naturelle*, où pourtant l'on n'en a pas fait usage : soit que les auteurs des articles dont il s'agit, aient ignoré ceux de M. Deluc (ce qui ne feroit pas honneur à leur érudition), soit que les connoissant ils aient mieux aimé, se tenir au niveau de la philosophie que mettre leur travail au niveau de la science. (Voy. ci-devant *l'art. II.*)

» on le voit souvent avoir des formes tellement » irrégulières et indécises qu'il paroît n'être qu'une » concrétion fortuite. Ces différentes considéra- » tions ont tellement frappé la plupart des natu- » ralistes, qu'ils ont été fort embarrassés de savoir » quelle place assigner à ce fossile, que sa struc- » ture éloigne manifestement de toutes les autres » productions animales connues ....

« Ceux des naturalistes qui suivent la nature » pas à pas, reconnoissent fort bien qu'elle passe » par nuances insensibles de la *cristallisation* à » *l'organisation* : on pourroit, ce me semble, » regarder la *lenticulaire* comme une des nuances » de ce passage d'une modification à l'autre.

Telles sont les conséquences auxquelles on est entraîné, lorsque, adoptant des idées qui n'ont de fondement que sur une vue superficielle, on ne fait aucune attention à celles d'autres naturalistes qui les ont fondées sur des observations exactes et sur des analogies évidentes.

« La plupart des naturalistes, dit l'auteur, ont » été fort embarrassés de savoir quelle place assi- » gner à ce fossile, que sa structure éloigne ma- » nifestement de toutes les autres productions » animales connues. »

Tous les naturalistes qui ont traité de ce fossile (Scheuchzer, Bourguet, Linnée, de Saussure, etc., etc.), ont pensé au contraire que la lenticulaire numismale a appartenu à un animal ; ils ont varié seulement sur l'espèce de l'animal, et l'ont méconnu. Il n'est pas étonnant qu'on ne le trouve pas à l'*état de coquille*, puisque ce n'est pas une coquille.

La propriété qu'a ce fossile de se fendre plus aisément dans le sens de ses grandes faces, est une

simple particularité et rien de plus. Toutes les parties d'un échinite, coque et piquans, se fendent constamment dans un sens oblique, et on ne lui contestera pas, sans doute, d'être un corps organisé. La cause de cette propriété vient de ce que la coque et les piquans d'un oursin sont d'une contexture spongieuse extrêmement fine. Les particules spathiques qui ont circulé dans les couches qui les renferment, ont pénétré si intimement cette spongiosité, qu'elles lui ont communiqué la propriété du spath calcaire rhomboïdal, de se rompre obliquement dans le sens des faces du rhombe : c'est pourquoi les fractures d'un échinite et de ses piquans, qui, dans l'oursin vivant, sont irrégulières et ternes, ont leurs faces aussi lisses et polies que les fractures du spath même.

Cette conclusion *que les numismales ne paroissent être qu'une concrétion fortuite*, (conclusion que l'on tire des formes irrégulières de quelques numismales), a sa source dans une observation bien superficielle. Ce n'est pas ainsi qu'on étudie la nature quand on veut la connoître. L'arbre rabougri n'en est pas moins un arbre. Les os difformes de l'individu rachitique n'en sont pas moins des os. Il en est de même de la numismale *irrégulière* : c'est un défaut dans l'individu ; son organisation intérieure est la même que celles des numismales dont la forme est parfaite. On connoîtroit ces exceptions, les exemples de cas semblables se présenteroient à l'esprit, si l'on étoit impartial dans les recherches.

Les dernières expressions des passages que j'ai transcrits méritent sur-tout l'attention ; car elles dérivent de systèmes qui ne sont pas ceux de la nature bien étudiée : « Les naturalistes qui suivent

» la nature pas à pas, est-il dit, reconnoissent » fort bien qu'elle passe par des nuances insensi- » bles de la *cristallisation* à *l'organisation* : » d'où l'on tire la conséquence «que les lenticulaires pour- » roient bien être regardées comme une des nuan- » ces de ce passage d'une modification à l'autre. » Quelle doctrine, et quelle instruction pour les jeunes gens qui desirent étudier la nature!

Il n'y a point de passage de la *cristallisation* à *l'organisation*. La cristallisation terminée reste la même, elle ne change plus. Les cristaux, sans doute, sont un production minérale très-intéressante; ils font le plus bel ornement des collection de minéralogie, mais c'est là tout. Ils n'ont ni fibres, ni glandes, ni vaisseaux, aucun fluide n'y circule, et leur origine est dans les roches et les couches minérales.

Les végétaux, ceux des corps organisés qui se rapprocheroient le plus de la cristallisation, (s'il existoit aucun rapprochement) quoique fixés sur le lieu où leur semence s'est développée, se parent, chaque saison, de fleurs, de feuilles et de fruits; chaque saison ils embellissent la nature, et nourrissent l'homme et les animaux; chaque saison ils produisent de nouvelles semences qui perpétuent leur espèce et les bienfaits de la Providence. L'animal, qui est fixé sur le lieu qui l'a vu naître, donne des signes très-prompts de sensibilité et de vie, et ses émanations produisent d'autres animaux semblables à lui. La ligne qui sépare la *cristallisation* de *l'organisation* est donc tranchée; il n'y a point de passage d'une *substance minérale* à un *corps organisé*.

Cependant on revient sous une autre forme à cette étrange doctrine, et l'on dit : « On voit des

» substances purement minérales qui présentent » des rapports marqués avec des corps organisés. » Le *flos ferri*, par exemple, et les stalagmites » fungiformes, ont un mode d'accroissement tout » semblable à celui des végétaux d'un ordre in- » férieur. » Qu'est-ce que ces végétaux *d'un ordre inférieur?* Si ce sont des végétaux, ils sont organisés, et ne s'accroissent point à la manière des substances minérales. Si ce ne sont pas des végétaux, ils restent dans la classe des substances inorganisées, qui, semblables aux deux exemples cités du *flos ferri* et de la stalagmite, s'augmentent à l'extérieur par une superposition de particules minérales émanées successivement par l'infiltration des eaux, dans les cavités des roches où ces substances se forment.

Ce système est répété dans l'article *Nature* du même Dictionnaire : « La pierre brute, dit l'au- » teur de cet article, passe par des nuances à la » pierre cristallisée ; celle-ci remonte aux pierres » fibreuses comme l'amiante ; plus loin, nous » trouvons les végétations minérales, telles que » le *flos ferri*, ou les *ludus helmontii*, les stalac- » tites, ou même les dendrites, etc. Tout auprès, » on peut placer les productions marines, telles » que les madrépores, les coraux, les éponges ; » ou les végétaux, tels que les champignons, les » algues, etc. La nuance est donc bien prononcée, » et montre un augmentation dans les facultés » vitales. » Et voilà comment, par des assertions qui ne sont fondées sur rien de bien vu, ni rien rien de réel, on forme des systèmes absolument imaginaires.

Pour établir ces *passage d'une substance minérale à un corps organisé*, on appelle, et non sans dessein, les pierres filamenteuses, telles que

l'amiante, *pierres fibreuses*, parce que le mot *fibres* s'applique uniquement aux corps organisés: ainsi l'on dit, *fibres nerveuses*, *fibres des végétaux*. Les fils de l'amiante et des autres substances minérales filamenteuses n'ont point d'organisation. Le *flos ferri*, stalactite blanche, s'augmente à l'extérieur par couches successives, comme toutes les autres stalactites et stalagmites; ses fractures présentent une surface rayonnée comme plusieurs autres substances minérales, telles que la mine de fer hématite, et quelques espèce de pyrites. Les *ludus helmontii* ne sont autre chose que les gersures d'une argile durcie, remplies d'un spath jaune calcaire. Les *dendrites* sont des dissolutions d'une matière minérale colorée, qui pénètrent dans des fissures de roches, et tracent à leur face ces formes arborisées. Elles n'ont pas plus de rapport avec les végétaux, que ces ramifications produites par un liquide sur les faces polies de deux plateaux de marbre lorsqu'on les sépare. Les madrépores, les coraux, les éponges, les champignons, les algues, amenés sur la scène pour établir ce *passage*, sont les uns des loges construites par des petits animaux qui les habitent, dont la charmante variété de structure fait l'un des plus intéressans ornemens des cabinets d'histoire naturelle. Les autres corps sont des végétaux terrestres et des végétaux marins. Ainsi, loin que ces exemples établissent ce *passage* prétendu des substances minérales aux corps organisés, ils en sont au contraire la réfutation la plus complète.

Présenter la numismale comme paroissant n'être qu'une *concrétion fortuite*, c'est faire rétrograder la science au temps où l'on regardoit les fossiles

marins comme des jeux de la nature formés par une sorte de cristallisation. . . . .

Le système du *passage* de la *cristallisation* à l'*organisation* n'est qu'une branche appartenant à des racines plus profondes, dont les émanations dangereuses se manifestent particulièrement dans l'article *Nature* du même Dictionnaire. . . . .

L'auteur de cet article donne avec le ton de la certitude, les assertions les plus contraires à tout ce qui existe. Quand on est entraîné par une imagination égarée, on tombe facilement dans des contradictions. L'auteur dit par exemple, que *la nature aspire toujours à la perfection de ses œuvres*, et il venoit d'affirmer que *la terre s'avance vers la foiblesse et la décrépitude*; et plus haut, *que nous la voyons épuisée de productions*. Dans cet état supposé d'épuisement et de décrépitude de la terre, comment la *nature* pourroit-elle tendre à la perfection de ses œuvres, puisque, suivant lui, *nous tirons notre vie et nos forces de la terre?* . . . . . .

Le minéral, reste minéral et ne tend point à se rapprocher du végétal; celui-ci reste à sa place, et n'aspire point à l'animalité; chaque espèce d'animal reste ce qu'elle est, et propage son semblable; chaque espèce, en un mot, dans les règnes minéral, végétal et animal, jusqu'à l'homme, ne tendent à aucun changement : ils restent tels qu'ils furent au premier moment de leur existence. C'est ainsi qu'on en impose aux hommes inattentifs qui n'observent rien par eux-mêmes, et qu'on réussit trop souvent à faire naître le doute sur les vérités les plus évidentes.

(1) En parcourant quelques articles voisins de

(1) Le fragment suivant est tiré d'un autre article du même auteur.

l'article *Belemnite*, le début de l'article *Baryte*, ou *terre pesante*, a attiré mon attention. L'auteur annonce qu'il regarde cette *terre pesante* comme voisine de la *métallëité ;* qu'il doity avoir une transition graduée des substances terreuses aux substances métalliques : « Car, dit-il, la nature ne fait » jamais des sauts dans sa marche ; c'estun prin» cipe qu'on ne doit jamais perdre devue. »

Cette hypothèse de *transition graduée* dans la nature, donné avec ce ton affirmatif comme un *principe*, tient au système qui rejette toute révélation d'une création ; qui regarde la nature entière comme produite par elle-même *à l'aide d'une vie interne de la matière*, d'une *sorte de gravitation vitale*, et qui fait exister une transition non interrompue par nuances insensibles, depuis la substance la plus brute jusqu'à l'homme. Suivant les partisans de ce système, « la nature produisit » d'abord des *ébauches informes*, *des êtres imparfaits*, qu'elle perfectionne lentement, en les » imprégnant d'une plus grande quantité de vie. » Tous les animaux, ajoutent-ils encore, ne sont » que des modifications d'un animal, d'un végétal » originaires (2). »

A entendre ces écrivains, le livre de la nature leur est ouvert ; ils sont initiés dans ses secrets, ils ont pénétré jusques dans la substance intime des êtres. Cependant, tout ce qu'ils annoncent avec ce ton affirmatif, n'est autre chose qu'une suite de mots, de phrases et d'assertions, dont voici le résumé : « La nature doit être telle qu'ils la » conçoivent ; donc elle l'est. » Ainsi, tous les

(1) Article *Nature* du Nouveau Dictionnaire d'Histoire Naturelle.

animaux, tous les végétaux étant, suivant eux, des modifications d'un animal et d'un végétal originaires, il résulte de cette étrange conception que la *baleine* et le *rat*, le *chêne* et le *roseau*, proviendroient d'un même animal, d'un même végétal. Ces rapprochemens suffisent seuls pour montrer tout l'égarement de tels systèmes.

Mais ces scrutateurs de la nature qui, à leur dire, l'ont suivie dans sa marche dès son origine, ne pourroient pas faire seulement un brin de paille, ni reproduire la moindre des substances que l'homme détruit, dénature ou décompose.

Le chimiste, qui nous donne dans le plus grand détail la liste des ingrédiens qui entrent dans la composition d'une substance qu'il analyse, en nous apprenant qu'il y a tant de *silice*, d'*alumine*, de *magnesie*, etc., fait si bien la balance de ces ingrédiens avec le poids du fragment analysé, qu'il n'y manque presque rien. Cependant, s'il méloit ensemble chacun de ces ingrédiens dans la dose qu'il a déterminée, et qu'il fît subir à ce mélange toutes les épreuves de ses fourneaux, de ses dissolvans, de ses triturations, pour reproduire la substance qu'il a décomposée, il auroit, hélas, un résultat très-différent. Les substances impondérables, qui font la liaison et peut-être le caractère de la substance analysée, n'y sont plus; elles sont dissipées; le chimiste ne peut pas les rappeler; elles lui sont inconnues.

Cette impuissance absolue où nous sommes de rien reproduire, qui prouve qu'on est bien éloigné de connoître le vrai composé de chaque substance, devroit, ce semble, rendre plus modeste, et conduire à s'humilier, dans le sentiment de son igno-

rance, devant l'Auteur de la nature, devant le Créateur de tous les êtres.

C'est d'après ce système de *transitions graduées*, résultat d'une imagination qui veut tout soumettre à ses propres conceptions, qu'elles soient ou non conformes à ce que dictent les phénomènes, qu'on a prétendu établir un passage de la *cristallisation* à l'*organisation*, étayé sur plusieurs substances minérales citées, dont on a totalement méconnu la nature.

La *terre pesante*, dont il est question, n'ayant rien de métallique, est distincte des métaux, et ne fait point un passage à la métallisation.

Les observateurs attentifs qui sont impartiaux dans leurs recherches pour parvenir à connoître la vérité, ne voient nulle part cette transition prétendue. Le *saut* est absolu, par exemple, entre la *cristallisation* et l'*organisation*, entre les substances minérales et les corps organisés....

En un mot, chaque substance, chaque espèce d'être est *soi*. L'observation exacte l'atteste; et cette observation est conforme à l'histoire révélée de la création, qui nous apprend que Dieu créa les plantes et les animaux chacun dans son espèce, et donna à chaque espèce la faculté de se reproduire. G. A. de L.

XLII.

Mémoires du Lycée (1) *de l'Yonne.*

Voici un petit athénée champenois qui se produit sur la scène littéraire, et qui veut bien faire

(1) Aujourd'hui athénée.

part au public de ses recherches, de ses travaux, de sa prose, de ses vers, et même de son *règlement constitutionnel*, qui n'est point en trente-sept articles comme celui de l'Athénée de Paris, mais en vingt-quatre seulement. C'est un événement heureux pour tout le monde, excepté pour moi, qui me trouve dans une position difficile. En est-il de la prose et des vers imprimés d'un athénée, comme de la prose et des vers lus dans son sein? Me ferai-je un procès (1) avec l'Athénée de l'Yonne, si je me permets quelques observations sur les œuvres de ses membres ou associés? Voudra-t-on me défendre de lire les livres des athénées, comme on a prétendu m'empêcher d'entendre les discours qu'on y a prononcés? Cela seroit bien malheureux; mais je me rassure; il faut avoir une grande importance pour se donner de grands ridicules, un athénée de province ne prendra pas ces airs-là.

La prose du Lycée de l'Yonne est extrêmement sérieuse; ce n'est point un reproche que je lui fais, mais c'est une observation philosophique et

(1) Les lecteurs curieux d'avoir quelques notions sur le procès qui fut intenté au critique, ou plutôt à la critique, elle-même, (dans la personne de M. A.), par l'athénée de Paris, peuvent recourir à l'article suivant, qui nous a paru très-propre à les satisfaire.

Nous avons cru, d'ailleurs, que ce petit écrit polémique méritoit (soit pour le fonds, soit pour la forme) d'être retiré de la poussière du greffe, et d'être conservé comme monument précieux d'une de ces causes, assurément célèbres, ou du moins très-singulières et très-rares au palais. Nous ajouterons (pour la consolation et l'encouragement des divers athénées de France, qui, sans doute, font cause commune avec celui de Paris et de l'Yone), que la critique perdit son procès dans cette occasion, et fut condamnée avec dépens: ce qui prouve qu'il est des cas où elle a tort, et qu'il y a une justice pour tout le monde, et même pour les auteurs d'athénée.

morale assez importante, puisqu'elle sert à établir la différence qui se trouve dans le caractère et les mœurs des femmes de Paris et des femmes d'Auxerre. En effet, à en juger par les complimens que leur fait le président du Lycée de l'Yonne, il paroit que les femmes fréquentent beaucoup cet établissement littéraire. Or, comment une Parisienne pourra-t-elle concevoir qu'une dame d'Auxerre écoute avec plaisir une dissertation sur les bêtes à laine, et qu'elle soit enchantée d'apprendre que M. Thévenin a vendu *ses laines* 3 fr. 75 c. la livre, *lavées à dos*; que chaque *bête* lui en a donné trois livres, et quelques béliers cinq livres; enfin, qu'elle a pu entendre disserter, pendant trois heures au moins, sur les défrichemens, les attérissemens, les bois et *l'écobuage?*

Il y a tant de morceaux dans ces mémoires littéraires, qu'il me sera impossible de parler de tous, et que je ne pourrai dire qu'un mot sur chacun de ceux qui m'occuperont. Je me contenterai donc de représenter à M. Bernard, qu'il eût pu absolument nous parler de la société académique dont il est membre, sans remonter à ces *temps de félicité*, antérieurs à l'établissement de toute société humaine; ensuite à ce temps malheureux où *le sien et le mien creusèrent le fossé de séparation*, pour arriver enfin à ces temps heureux où fut fondé le Lycée de l'Yonne; c'est remonter bien haut pour descendre bien bas.

Je ferai remarquer à M. Delaire qu'il n'est pas exact, lorsque, parlant de quelques statues mutilées qu'on a eu le bonheur de trouver à Auxerre *près le moulin Batardeau*, il dit: « A cette époque les » chrétiens, devenus plus forts, devinrent *into-* » *lérans*; et ne pouvant plus vivre avec les anciens

» habitans, ils se retirèrent sur le haut de la mon-
» tagne, ce qui leur procura l'avantage de faire
» des caves. » Ceux qui *se retirent* ne me paroissent jamais intolérans, sur-tout quand ils sont les *plus forts*; et des Bourguignons et des Champenois font toujours très-bien de choisir des lieux où l'on peut faire *des caves*; il n'y a point à cela d'intolérance.

Je dirai à M. Foucherot que je ne l'entends pas, lorsqu'il dit : « Les Turcs se croient fort au-dessus
» des Grecs, des juifs et des chrétiens, *sans cepen-*
» *dant les accuser d'intolérance.* » Est-ce qu'il est d'usage *d'accuser d'intolérance* ceux au-*dessus desquels on se croit ?* ou sont-ce les Turcs que M. Foucherot n'accuse pas d'intolérance ? Alors il ne parle pas français. Je ne l'entends pas davantage lorsqu'il dit : « Quant au Grec *révérant* le Turc qu'il *méprise*,
» il craint peu le bâton lorsqu'il n'est mérité que par
» la friponnerie. » On peut craindre, mais on ne *révère* point celui qu'on *méprise*; on *craint* toujours le bâton lorsqu'on en est réellement menacé.

Lorsque M. Gudin, divisant toutes les sciences en *sciences fausses*, sciences conjecturales et sciences positives, place bravement la théologie au nombre des premières, j'admire sa prose philosophique; et je parlerai tout-à-l'heure de ses vers.

J'avouerai enfin à l'auteur du morceau intitulé le *Bal ou la Mascarade*, que j'ai eu tort d'avancer que la prose du Lycée de l'Yonne étoit bien *sérieuse*; la sienne ne l'est pas, mais elle est bien ennuyeuse : son allégorie est bien mal imaginée, son rêve bien ridicule. Je lui dirai de plus, que j'ai pénétré ce qu'il vouloit dire par le mot *esseulée*, ce qui prouve que j'ai fait des efforts pour l'entendre; mais je n'ai pas été aussi heureux pour le mot *une vesperie*, que je le prie de m'expliquer.

Mais il faut parler aussi des vers de l'Yonne. Je commencerai par un dithyrambe en l'honneur du lycée. L'auteur, M. Malot, voyant de loin le *temple* où s'assemblent les membres de ce lycée, en sa qualité de poète dithyrambique, ou peut-être seulement de bourguignon, il le prend pour un temple de Bacchus. Cette première strophe est même assez bonne; tout en la faisant, il s'approche davantage du temple, et il voit alors distinctement que ce qu'il avoit pris pour des Bacchantes sont des Muses; chacune a son rôle, ses attributs, et obtient un éloge : il paroît même que M. Malot découvre une Muse de l'anatomie :

Pour soulager nos maux, une autre Muse s'ouvre
Du dédale de notre corps
La route incertaine, et découvre
Ses canaux sinueux; le jeu de ses ressorts;
Sa sœur qu'on vit jadis implorable Parque,
Aujourd'hui sous le nom d'Hygie,
A nos sens, *à nos cœurs, même à notre génie,*
Pourroit et sait offrir les plus puissans secours.

Cette Muse n'a pu être imaginée que par Thomas Diafoirus, et les vers n'ont pu être faits que par lui : la marche de M. Malot est au reste très-dithyrambique : car, *des prés émaillés où serpente l'Yonne*, il est bientôt transporté en Amérique : je ne sais pas au juste si c'est au Pérou ou au Mexique; mais peu m'importe; toujours est-il que *d'avares Espagnols une infâme poignée* (M. Malot est fort en épithètes) auroit été facilement vaincue par le peuple *magnanime* chez lequel elle aborde.

M. Malot, au surplus, doit se consoler facilement de la critique; il sait qu'elle *s'acharne contre les talens*.

Du vrai mérite, ô fatal privilége !
A peine il vient d'éclore il trouve un détracteur.
Il n'est rien de sacré qui n'ait son sacrilége.

Il est probable qu'il regardera son dithyrambe comme *sacré*, et moi comme *son sacrilége.*

M. Gudin a fait hommage au Lycée de l'Yonne d'un poème tout entier sur l'astronomie. « Toutes » les nations, nous dit-il dans sa préface, ont tou» jours desiré d'avoir un poème qui traitât de l'astro» nomie. » Je n'avois pas connoissance de ce desir si universel et si constant ; mais en supposant que nous l'eussions, il faut savoir s'il peut être satisfait par le poème de M. Gudin. Le même poète nous apprend aussi qu'il pouvoit faire *aisément vingt-quatre* chants ou *quarante-six* sur ce sujet. Il faut lui savoir gré de n'en avoir fait que trois. Ce prétendu poème n'est, au reste, que l'histoire la plus sèche et la plus incomplète de l'astronomie, écrite en vers extrêmement prosaïques. Tout ce qu'on y apprend, c'est la grande aversion de M. Gudin pour les cardinaux, qu'il appelle *fils de l'erreur*, et sa grande admiration pour les lunes. Son style ordinairement froid, s'"échauffe sans en devenir meilleur, lorsqu'il parle de quelque lune :

O lune ! le premier (1) il connut tes deux flancs :
. . . . . .
Clairaut nous annonça le retour des comètes.
Le ciel ne nous offroit *toujours* que six planètes.
. . . . . .
Le croirai-je ? mais quoi ! j'entends, j'entends encore
Herschell, ce même Herschell qui, devançant l'aurore,
S'approche de mon lit, et m'arrache au repos.
. . . . . .
De Saturne, dit-il, compte les satellites.
— Cinq lunes. — Compte mieux ; deux autres plus petites

(1) Galilée.

Semblent toucher l'anneau. — J'ai peine à les discerner...
Ah ! je les aperçois et je les vois tourner.
O prodige ! ô merveille étrange, inconcevable !
Spectacle inattendu, plus encore qu'admirable !
Quoi ! sans compter l'anneau dont son disque est orné,
De sept lunes Saturne encor environné ! etc.

M. Gudin ne peut pas se résoudre à quitter ces lunes ; il y revient encore.

Saturne offre à nos yeux un spectacle plus beau ;
Il nous montre son globe au centre d'un anneau,
Tandis qu'autour de lui *sept lunes circulantes*, etc.

. . . . . .

Enfin l'astre d'Herschell, beaucoup plus écarté,
De six lunes encor nous paroit escorté.

Enfin M. Gudin nous apprend que si on étoit au fond de la mer, on ne verroit pas ce qui se passe à sa surface, on ne jouiroit point de ce spectacle

Dont l'aspect fait frémir la terre intimidée,
Et dont *sous l'eau* jamais on n'auroit eu l'idée.

Ce poème est suivi de notes, et il est bien difficile de décider ce qui vaut mieux ou des notes ou du poème. D'abord, pour la quantité de vers ou de prose, elle est absolument la même ; trente pages de part et d'autre : c'est donc d'après la qualité qu'il faudroit décider, et cela est impossible. M. Gudin est également philosophe dans ses vers et dans sa prose : ainsi il nous dit, dans ses notes, que Newton croyoit à la révélation ; *nouveau motif*, ajoute-t-il, *d'être indulgent, et de pardonner à la foiblesse humaine*. Il me semble néanmoins que M. Gudin n'est pas toujours conséquent à lui-même : dans la division des sciences dont j'ai déjà parlé, il avoit classé la théologie parmi les *sciences fausses*, la médecine parmi les sciences conjecturales, et les mathématiques parmi les

sciences positives ; et ici il nous dit que Copernic étoit médecin, mathématicien et chanoine, *trois états*, ajoute-il, *également propres à faire connoître combien l'esprit humain est foible.* Est-ce que la culture des sciences *fausses*, *conjecturales* ou *positives* prouve *également la foiblesse de l'esprit humain* ?

Non-seulement les femmes fréquentent le Lycée de l'Yonne ; mais elles y sont associées, elles y font des vers. Madame de la Villeurnois en fait de plus édifians, et peut-être de meilleurs que M. Gudin ; elle a traduit le pseaume *in Exitu*. Voici la traduction du verset *Manus habent*, etc.

Ils ont des yeux ! au jour leur œil est insensible,
Leur oreille ! à vos cris elle est inaccessible,
Leur nez, sans odorat, méconnoit votre encens ;
Leurs bras n'agissent point, leurs pieds sont immobiles, etc.

Ces vers ne sont pas bons ; il y en a de meilleurs dans le reste de la traduction ; mais je les ai cités, parce qu'ils me rappellent ceux du grand Corneille, auquel madame de la Villeurnois, même dans cet endroit foible, est restée très-supérieure, comme on peut en juger :

Les oreilles pour eux sont de si peu d'usage,
Qu'autour d'elles le son frappe inutilement ;
Et le nez qu'on leur plante au milieu du visage
Ne sert que d'ornement.

On voit qu'il est éclos peu de chefs-d'œuvre dans le sein de l'académie de l'Yonne. On y a lu cependant des mémoires où paroissent développées d'excellentes vues d'économie rurale et domestique. On doit sur-tout distinguer dans ce nombre ceux de M. Rougier-Labergerie ; et si l'émulation qui paroît exister entre les membres de cette société littéraire, se soutient, on peut prédire hardiment

qu'un jour le petit Athénée de l'Yonne rivalisera avec le grand Athénée de Paris.

. . . . . *et habent sua fata Lycæi.* A.

XLIII.

Profondeur de l'Athénée de Paris dans l'art de la chicane.

S'IL est des sciences utiles professées par de bien médiocres professeurs à l'athénée, il est une science désastreuse que les administrateurs de cet établissement pourroient professer avec un rare talent; c'est la science de la chicane. Ils se sont sans doute réjouis lorsqu'ils ont appris qu'ils avoient affaire à un plaideur novice qui paroissoit pour la première fois dans cette litigieuse arène. Ils prouvent, eux, que ce n'est pas *leur premier procès*. Chicaneurs consommés, ils abusent de mon inexpérience, ils abusent de ma politesse. J'avois cru qu'il suffiroit de les faire *inviter* poliment à se rendre devant le juge de paix. Les voies de *contrainte* me paroissoient *acerbes*. Je ne voulois point placer un *huissier* entre l'athénée et moi; ce moyen de communication ne doit pas être admis entre gens qui savent vivre.

L'athénée répond d'abord avec astuce à cette invitation; il envoie un secrétaire demander un délai; ce délai lui est accordé, et l'athénée ne se rend pas au jour fixé. Mais c'est la fixation de ce jour qui est un chef-d'œuvre de tactique chicanière; ils choisissent le vendredi, parce que, d'après les lois de la *cédule*, qu'ils me paroissent connoître parfaitement, et d'après les jours d'audience du juge de paix, ils ne peuvent plus être cités que jeudi prochain. C'est un des calculs les

plus profonds qui jamais aient été faits à l'athénée.

Par des délais ainsi savamment combinés, on peut gagner du temps, on peut me faire perdre des leçons. M. Vigée (1) apprendra à lire à tout l'athénée, samedi prochain, et je ne pourrai pas dimanche écrire un peu pour prouver au public que j'ai profité de cette instruction. M. Ginguené fera une notice sur la Vie de Pétrarque, une idylle sur la fontaine de Vaucluse, des madrigaux sur la belle Laure et je n'entendrai ni ces madrigaux, ni cette idylle, ni cette notice. Je sais bien qu'on trouve tout cela par-tout; mais enfin, je voulois le trouver encore à l'athénée, et j'en avois le droit; j'avois payé cette fantaisie assez cher. Or, je demande si je dois être ainsi la victime du caprice de MM. les administrateurs, ou de la médiocrité d'un professeur. Je le serois cependant, s'il ne m'étoit pas rendu une justice pleine et entière, c'est-à-dire, si je n'avois la faculté d'entendre tout ce qui s'est dit à l'athénée pendant toute la durée du cours. Il faudra donc que MM. les professeurs soient condamnés à répéter les belles choses qu'ils auront débitées pendant mon absence. Une belle dame vouloit qu'on recommençât une éclipse pour elle, mais moi je me plains au contraire d'une éclipse, et je demande que le corps des administrateurs ne se mette plus entre les professeurs et moi pour nous éclipser, et je ne veux rien perdre de la lumière que ce corps opaque m'a dérobée.

Je finirai par une observation qui s'est présentée plusieurs fois à mon esprit depuis le commencement de mon procès. C'est un plus grand malheur qu'on

(1) La leçon de M. Vigée doit être sur l'*Art de lire*.

ne pense qu'un mauvais professeur ; indépendamment des inconvéniens naturels qu'il entraîne nécessairement, il en est de plus éloignés auxquels on n'a peut-être jamais réfléchi. Par exemple, qui se seroit jamais imaginé que, parce qu'un homme feroit un mauvais cours de littérature, il en naîtroit un procès ? Quel rapport y a-t-il entre un cours de littérature et un procès ? Telle est cependant l'origine du mien. Cette chaire de littérature fut long-temps remplie par un professeur distingué (Laharpe) : un critique très-distingué aussi (Dussault), rendoit alors compte des séances du lycée ; ses articles pleins d'esprit et de goût, écrits avec élégance et d'après les principes de la plus saine littérature, étoient sans doute meilleurs que les miens ; mais ils n'étoient ni moins sévères, ni moins piquans pour le professeur (1). Laharpe demanda-t-il l'exclusion de Dussault ? lui intenta-t-il un procès ? Non ; il avoit trop de mérite réel pour n'être pas à l'épreuve d'une critique. Ce sont donc les mauvais professeurs qui font les procès : ce qui justifieroit en quelque sorte le maître de musique de M. Jourdain, lorsqu'il prétend qu'un bon professeur dans cet art peut entretenir la paix et l'harmonie dans les familles. A.

LXIV.

Sur le goût et sur BALZAC, *à l'occasion des* PENSÉES *de cet écrivain : recueil publié par M.* MERSAN.

BALZAC fut appelé, de son temps, le *grand Epistolier*. Je ne sais si jamais ce mot a été fran-

(1) Quoique le *Citoyen Français* prétende que nous ne critiquions les hommes que d'après leurs opinions.

çais ; mais il ressemble assez à un titre de charge, et, en cela, il convenoit parfaitement à cet auteur, qui avoit fait de l'art d'écrire des lettres une fonction, et même une dignité. Il y avoit alors, graces au mauvais goût de Balzac, qui étoit aussi celui de son siècle, un *grand Epistolier*, comme il y avoit un *grand veneur* et un *grand louvetier*. Quand on songe que Balzac et Voiture mettoient souvent quinze jours à composer leurs lettres les plus courtes, on est étonné qu'elles ne soient pas encore plus mauvaises, plus contournées, plus apprêtées, plus ridiculement ingénieuses. Ces deux hommes avoient bien de l'esprit, mais ils en faisoient un bien détestable usage. L'esprit est de tous les siècles ; l'art de s'en servir n'appartient qu'à de certaines époques ; et il en est de l'esprit comme de l'or, dont Horace a dit, qu'un usage réglé en fait le prix ; *Nullus argento color est, nisi temperato splendeat usu.* Voiture et Balzac étoient des prodigues ; ils usoient de leurs richesses sans consulter les convenances, et mettoient des diamans sur leurs robes de chambre. J'ai toujours été persuadé que les âges les plus grossiers et les plus barbares avoient compté autant de gens d'esprit que les siècles les plus polis et les plus brillans : la nature n'est pas plus avare dans un temps que dans un autre ; sa main libérale s'ouvre également sur les hommes de toutes les époques : ce n'est point elle qui change, c'est la société ; le même soleil luit sur des campagnes jadis couvertes de fruits, et maintenant hérissées de ronces ; les mêmes rosées les humectent, les mêmes vents les rafraîchissent : la culture est l'œuvre de la société ; les convenances et le goût sont aussi son ouvrage. Il n'a manqué à Balzac et à Voiture ; comme à

beaucoup d'autres, que de venir plus tard : ils avoient un fonds de génie qui ne demandoit que d'être mieux cultivé.

Mais que dire de ces auteurs qui semblent n'avoir point suivi le progrès de la société ; qui, avec de l'esprit et du talent, reproduisent aujourd'hui tous les défauts de l'enfance de l'art, se perdent dans une métaphysique digne du quinzième siècle, ou s'égarent dans un style rétrograde, dont les tours et les figures, semblables à ces images gothiques, ornemens de nos anciens édifices, nous retracent les temps de barbarie ? Le bon goût n'a qu'un moment, parce qu'il n'est qu'un des rapports de la société, qui sans cesse varie ; dont les changemens, pour être insensibles, n'en sont pas moins réels, et qu'un cours rapide entraîne du défaut à la perfection, et de la perfection dans tous les excès.

La postérité ne connoît guère que les *Lettres de Balzac* ; cependant il a composé beaucoup d'autres ouvrages : son *Prince*, son *Socrate Chrétien*, son *Aristipe*, ses *Dissertations*, sont restés dans l'oubli le plus profond, ignorés de tout le monde, excepté des gens de lettres, qui seuls ont le courage d'échanger beaucoup d'ennui contre un peu d'instruction. Ce n'est pas, toutefois, que ces ouvrages soient plus mauvais que ses Lettres ; ils sont seulement plus étendus ; et dans ses dissertations, dans ses traités, comme dans ses lettres, Balzac court toujours après la phrase et l'hyperbole ; c'est, en d'autres termes, courir après l'ennui : il pense souvent très-bien ; mais le désir d'étaler son beau style, de tout orner, de tout amplifier, de tout exagérer, de mettre par-tout des pensées saillantes, de l'éloquence, de l'harmonie,

l'entraîne invinciblement, lui fait perdre de vue la justesse, lui donne, pour ainsi dire, des distractions, et l'écartant de la ligne du vrai, le précipite dans le vide, dans le faux et dans le galimatias. Il pourroit même passer quelquefois pour un penseur très-fin et très-profond, s'il n'étoit pas toujours un écrivain très-recherché et très-ampoulé: son style fait tort à son esprit; c'est une physionomie noble, spirituelle et intéressante, gâtée par un costume ridicule; et c'est en lisant cet auteur qu'on peut sentir tout le prix du goût: *n'a pas de mauvais goût qui veut*, a dit un homme qui n'en manquoit pas; cela est vrai, car le mauvais goût n'est qu'un mauvais usage du talent ou de l'esprit, et l'abus suppose la chose dont on abuse; mais aussi le mauvais goût déguise souvent, et fait méconnoître les qualités heureuses, qu'il altère et corrompt; et tandis qu'il calomnie, en quelque sorte, le plus beau naturel, les moindres dispositions, les talens les plus médiocres reçoivent du bon goût un éclat et un prix qu'ils ne pourroient tirer d'eux-mêmes.

Balzac étoit fort savant: de son temps, l'érudition étoit de mode à-peu-près comme l'ignorance l'est du nôtre: un homme de lettres devoit alors tout savoir, à-peu-près comme un écrivain d'aujourd'hui doit tout ignorer; avant l'époque où il parut, il suffisoit d'être érudit. Sous François Ier, sous Henri II, sous Charles IX, sous Henri III, et même sous Henri IV, l'érudition étoit tout; mais lorsque Balzac, né sous ce prince, écrivoit sous Louis XIII, on commençoit à ne plus se contenter de l'érudition; il falloit y joindre autre chose; bientôt on apprit à parler le langage, à prendre les parures de l'esprit et du goût, jusqu'à ce que cédant tout-à-fait l'empire au bel esprit,

et à cette philosophie qui dédaigna toujours d'emprunter ses lumières, la science fût reléguée dans l'ombre de quelques cabinets solitaires, d'où elle ne sort plus que pour essuyer des mépris.

On a quelquefois voulu comparer Balzac à Sénèque; mais ces deux écrivains n'ont d'autres rapport que celui de gâter leurs idées, à force de vouloir les embellir; du reste, le style de Sénèque, haché, saccadé, décousu, semblable, comme le disoit un empereur romain, à du *sable sans ciment*, diffère beaucoup de la diction liée, harmonieuse, arrondie de Balzac. Cet écrivain est regardé comme le père de la période française; et, en cela, il a rendu un très-grand service à notre langue: heureux s'il n'avoit pas usé trop amplement des droits de la paternité! Celui de nos auteurs modernes qui paroît lui ressembler le plus c'est M. Necker: tant il est vrai que les extrêmes se touchent, et que l'enfance et la vieillesse de notre littérature ont eu entr'elles une très-grande affinité! A la vérité, Balzac est supérieur à M. Necker par la netteté des constructions et l'aisance des tournures; son style est aussi moins chargé d'abstractions; mais l'écrivain du dix-septième siècle a, de son côté, des défauts que n'a point celui du dix-huitième; ce qui établit particulièrement entre eux un air de famille, et une sorte de consanguinité, c'est l'apprêt de la diction, égal de part et d'autre, l'emphase, l'appareil, l'exagération, la tumeur.

Le Recueil publié par M. Mersan, à qui nous devons déjà celui des *Pensées de Nicole*, renferme à-peu-près tout ce qu'il y a de bon dans Balzac, et ressuscite, en quelque sorte, cet écrivain dans la meilleure partie de lui-même. Quel-

ques citations pourront faire voir que M. Merian n'a pas eu tort de transporter sur cet auteur les soins qu'il avoit déjà donnés à un écrivain fort supérieur.

Des Philosophes. — « C'est une des propriétés » de la science d'enfler ceux qu'elle remplit. Qui » ne se souvient pas d'avoir lu cette définition du » philosophe dans les livres des Saints Pères : » *Le philosophe est un animal de gloire ; le phi-* » *losophe est le plus vain et le plus superbe des* » *animaux ?* »

De la pudeur. — Il y a je ne sais quoi de sévère » aussi bien que de doux dans la modestie, qui » est même respectée par l'insolence. Cette hon- » nête honte, qui fleurit sur le front des vierges, » est un rempart et une défense suffisante contre » l'audace des plus effrontés ; et quand on la voit » luire dans les regards d'une femme, il n'y a point » de licence qui n'en soit éblouie, et qui ose » passer outre.

De la Providence. — « Ces grandes pièces qui se » jouent sur la terre ont été composées dans le » ciel, et c'est souvent un faquin qui en doit être » l'*Atrée* ou l'*Agamemnon* : quand la Providence » a quelque dessein, il n'importe guère de quels » instrumens et de quels moyens elle se serve. » Entre ses mains tout est foudre, tout est tem- » pête, tout est déluge : tout est Alexandre ou » César. Cette main invisible donne les coups » que le monde sent : il y a bien je ne sais » quelle hardiesse qui menace, de la part de » l'homme ; mais la force, qui accable, est toute » de Dieu. »

Des Ames privilégiées. — « Il y a des ames qui » sont d'un ordre supérieur, qui naissent maîtresses

» et souveraines des autres ames, qui viennent » renouveler le monde et changer la face de leur » siècle. Un âge n'est souvent remarquable que » par un homme, et il y a quelquefois un homme, » si regardé dans le monde, qu'il se peut dire » l'objet et la fin des autres hommes. » Y.

XLV.

SERMONS DE HUGUES BLAIR, ministre de l'Eglise d'Edimbourg, traduction nouvelle, par M. l'abbé de TRESSAN. — *Supériorité des Orateurs Catholiques sur les Protestans.*

ON a souvent comparé les sermonaires catholiques et les sermonaires protestans. On a souvent remarqué l'opposition singulière et la ligne de démarcation bien caractérisée, qui ont distingué jusqu'ici les premiers des seconds, en même temps qu'on a montré l'immense supériorité des uns sur les autres. Cette supériorité est telle qu'il ne suffit presque que de savoir lire pour la sentir, et que les plus simples notions de littérature et de goût suffisent pour s'en convaincre. Que sont en effet les plus distingués d'entr'eux, auprès de notre Bossuet, de notre Bourdaloue, de notre Massillon ? Que sont-ils même et pour le style et pour le fond, auprès de nos prédicateurs du second ordre ? Presque tous, plus controversistes que moralistes, et plus dignes des bancs de l'école que de la chaire, ne laissent jamais voir que M. le professeur qui parle, et M. le docteur qui régente. On ne ren-

contre jamais dans leurs discours un de ces traits brûlans qui partent de l'ame. Ce qu'on appelle onction leur est totalement inconnu, et à peine soupçonnent-ils ce pathétique sans lequel il n'y a point de véritable orateur. Ils étalent par-tout, je ne sais quelle affectation de faire les penseurs, je ne sais quelle morgue didactique, je ne sais quel esprit de métaphysique qui, joint à une grande prétention à la subtilité, glace le cœur et ne porte aucune conviction dans l'esprit. Saurin, le premier d'entr'eux, à notre avis, a de beaux momens, des traits hardis, des développemens heureux. Il faut lui savoir gré de ne jamais chercher à plaire, à montrer de l'esprit, et de ne jamais perdre de vue ses auditeurs pour courir après ses phrases. Mais il se noie presque toujours dans un torrent de citations fastidieuses et de discussions scientifiques qui sont incompatibles avec la véritable éloquence. Il a plus de mouvement que de sensibilité, plus de véhémence que de chaleur. Quelquefois il veut prendre le ton d'un prophète, et il n'a l'air que d'un enthousiaste. Quelquefois il est éloquent, mais c'est sur-tout quand l'esprit de secte l'emporte, quand il tonne contre Louis XIV; et alors on sent qu'il est plus fort de sa colère que de sa verve : son éloquence est comme un feu concentré, qui se manifeste plutôt par une sombre fumée que par des flammes vives et claires. Génie dur, sans flexibilité et sans délicatesse, il ressemble à-peu-près à ces hommes nerveux, à la vérité, mais pâles et maigres, et qui n'ont aucune des graces du corps. Tillotson, regardé comme le premier modèle de la chaire anglaise, n'est qu'un froid commentateur, manquant tout à la fois et de noblesse et d'énergie. Son style pur et

clair est toujours foible et monotone, négligé et languissant. Il va toujours divisant, subdivisant, et se perdant dans des divagations arides, dans des calculs abstraits, dans des détails communs, et très-souvent voisins de la bassesse. Sa fécondité n'est que diffusion, et son abondance vient bien plus de sa pauvreté que de sa richesse. Enfin quelque talent qu'on lui suppose, ainsi qu'à Saurin, il est impossible d'y aller chercher des modèles de goût et des leçons d'éloquence. Cette supériorité des orateurs catholiques sur les orateurs protestans, est reconnue par ceux même qui ont le plus d'intérêt de la méconnoître, et le philosophe Hume ne fait nulle difficulté d'avouer, dans son *Essai sur l'éloquence*, que les orateurs anglais *renonçant à toute espérance d'émouvoir leurs auditeurs, se sont réduits à la simple argumentation.* Quelle est donc la cause secrète qui produit cette différence ; et qui résoudra cette espèce de problême ? Ce n'est pas la différence des climats ni la différence des langues, puisque ces langues et ces climats sont à-peu-près communs et aux catholiques et aux protestans. Ce n'est pas la différence de morale, puisqu'elle est à-peu-près la même, quant au fond, dans les deux communions. Ce n'est point défaut de lumières, puisqu'on ne peut contester aux protestans de compter parmi eux des génies et des savans du premier ordre. Cette prééminence des uns sur les autres dans le genre oratoire ne peut venir que de la différence des deux religions et des deux ministères.

Les prédicateurs catholiques appuient principalement leur morale sur le dogme qui l'agrandit en même temps qu'il la consacre. Les sujets qu'ils traitent sont ordinairement puisés dans le fond

même de la religion, et tiennent à ses plus hauts principes. Ils s'enveloppent, pour ainsi dire, de toute la majesté des mystères, qui communiquent à leurs compositions oratoires une vigueur et une élévation que ne comporte pas une morale toute simple. Ils entrent, comme le grand prêtre, dans le saint des saints pour en rapporter des oracles, qui, sortis de ces sacrés nuages, n'en sont que plus imposans et n'en paroissent que plus vénérables. Les prédicateurs protestans puisent presque tous leurs discours dans une raison toute nue, qui semble s'effaroucher de tout ce qui est dogme, et dédaigner tout ce qui est mystère. Les sujets qu'ils traitent ordinairement ne diffèrent guère des traités de Cicéron et de Sénèque, et paroissent plus faits pour des rhéteurs que pour des apôtres, pour des littérateurs que pour des chrétiens. Ils sont donc moins éloquens, parce qu'ils emploient moins les matières propres à allumer le feu de l'éloquence.

Les prédicateurs catholiques puisent dans la lecture et l'autorité des saints pères, où se trouve, comme dit Bossuet, *la première sève du christianisme*, les plus grandes ressources de leurs talens. Disciples respectueux de ces génies si élevés et de ces ames si héroïques, qui sont nos maîtres dans l'éloquence comme dans la vertu, ils se nourrissent de leur substance, ils se pénètrent de leur esprit, ils s'enrichissent de tous les trésors de leurs veilles, enfin ils s'efforcent de transporter dans leurs sermons toutes les beautés que l'on trouve dans ces grands hommes; et, par je ne sais quel heureux mélange des formes antiques et des formes nouvelles, ils donnent à leur éloquence un caractère particulier qui n'appartient qu'à elle,

et qu'on voudroit en vain chercher ailleurs. Les prédicateurs protestans dédaignent de creuser cette mine féconde dans laquelle ils trouveroient la condamnation de leur nouveautés. L'autorité des saints pères, qu'ils affectent de mépriser parce qu'ils ont intérêt de les méconnoître, n'est rien pour eux. Ils rougiroient de citer dans leur discours saint Chrysostôme et saint Augustin, et ils se privent par là de toutes les richesses qu'ils puiseroient dans la tradition des siècles et l'antiquité ecclésiastique.

Les prédicateurs catholiques ont beaucoup plus d'autorité en chaire. Séparés du monde par leur caractère, par leurs fonctions, par leurs vertus, par leurs sacrifices, par leur genre de vie; ils se présentent à leurs auditeurs avec bien plus d'avantage. C'est véritablement l'envoyé de Dieu qui parle en eux. Ainsi que leur ministère est plus auguste, leur langage est plus saint, leurs accens sont plus religieux; et comme ils doivent se concilier de la part de leurs auditeurs un plus grand respect, ils doivent tonner avec plus de force.

Les prédicateurs protestans ne sont élevés au-dessus de leurs auditeurs que de la hauteur de leur chaire. Confondus dans la foule par leurs rapports profanes, mêlés dans la société à laquelle ils tiennent par leur femmes et par leurs enfans, et n'ayant rien qui les distingue essentiellement des séculiers, ils ne sont tout au plus que des sages et de simples moralistes, expliquant à leurs concitoyens les devoirs de l'homme, et leur donnant des leçons de vertu. Ils conseillent plutôt qu'ils n'ordonnent, ils avertissent plutôt qu'ils ne défendent, et ils censurent plutôt qu'ils ne condamnent. Leur position est donc bien moins

favorable à l'orateur, et il est aisé de sentir, que ce n'est pas de leur côté que doit se trouver la véritable éloquence.

Les prédicateurs catholiques puisent dans la pompe de leur culte, dans la majesté de leurs cérémonies, dans la magnificence de leurs temples, de quoi enflammer leur imagination, perfectionner leur goût, nourrir leur enthousiasme, et donner un nouvel essor à leurs talens. Chez eux la solennité des discours doit répondre à celle de la liturgie, et leur éloquence doit porter l'empreinte de toutes ces formes augustes et brillantes dont ils sont entourés. Le culte des prédicateurs protestans n'a aucun de ces avantages. Triste et nu, il ne dit rien aux sens. M. Villers lui-même, qui voit tout en beau, quand il s'agit de la réforme, nous dit, dans son discours couronné à l'Institut, que ce culte tend à *dessécher l'imagination, ainsi qu'il ôte aux arts un de leurs plus puissans ressorts*. Or, qui ne sait que l'imagination est le premier levier dont se sert l'homme sensible, pour remuer l'homme raisonnable; que c'est elle qui anime tout, qui peint tout; et que sans elle conséquemment il n'y a pas de grand orateur.

Les prédicateurs catholiques, par l'usage où ils sont de prêcher de mémoire, sont forcés de cultiver la partie extérieure de l'éloquence; partie bien plus nécessaire que l'on ne pense communément, et à laquelle les anciens attachoient un si grand prix, que Démosthènes en faisoit dépendre toute l'éloquence. Ils étudient l'art de régler avec bienséance leurs gestes et leur voix, et d'animer leurs discours par les graces ou le feu de l'action. Ainsi leur genre de débit est tout en harmonie avec la véritable éloquence; qui n'est elle-même

qu'action et mouvement, et avec ce secret ressort qui unit la voix au sentiment, le geste à la pensée.

Les prédicateurs protestans font peu de cas de l'art de la déclamation. L'usage où ils sont en général de lire leurs discours et de tenir leur cahier sur un pupitre, a dû nécessairement influer sur le caractère de leur éloquence, et leur composition a dû prendre l'empreinte de la froideur de leur action. De là ce ton de dissertation qui exclut les grands mouvemens et les figures vives et animées; de là cet air de contrainte et d'embarras, incompatible avec l'éloquence forte et passionnée : car il faut bien remarquer que la prédication de mémoire attache bien plus fortement au sujet et l'orateur et l'auditeur; qu'elle est bien plus analogue à ce ton d'inspiration et à cet abandon prophétique qui convient si bien à un ministre de la parole sacrée, et qui lui donne un si grand ascendant sur ceux qui l'écoutent; que la lecture, en nuisant à l'action, nuit nécessairement à l'effet du discours; qu'alors les yeux, où réside l'action principale, ne sont plus à leur véritable fonction; que le commun des auditeurs regarde l'orateur encore plus qu'il ne l'écoute; que les yeux ont leur manière d'entendre; qu'ils fatiguent moins que l'oreille; et que conséquemment il importe au prédicateur *de peindre la parole, et de parler aux yeux.*

Telles sont à-peu-près les raisons qui ont pu influer plus ou moins immédiatement sur les talens oratoires dans l'église catholique; on peut ajouter, que l'esprit d'innovation a dû produire, chez les protestans, cet esprit de néologisme qui corrompt à la fois et le style et la pensée; que

comme leur doctrine iconoclaste a nui essentiellement aux beaux arts, la dureté de leurs dogmes, si voisins de la fatalité (1), n'a pas moins nui à l'éloquence, cette fille du ciel qui ne vit que de sentiment, d'amour et d'espérance; et qu'enfin cet esprit raisonneur, qui est celui de la réforme, et qu'il faut bien se garder de confondre avec l'esprit raisonnable, en cherchant à tout décomposer, à tout analyser, ôte la vie à la parole, et se réduit,

(1) On sait que pour soutenir leurs erreurs touchant la prédestination, les réformateurs du 16e siècle eurent recours à une sorte de fatalisme : système qui entraîne des inconvéniens bien plus graves que celui d'être peu favorable à l'éloquence, ou plutôt qui n'est ennemi de l'éloquence que parce qu'il l'est encore plus de la morale. Cette remarque a été faite par quelques controversistes du 17e siècle; elle se trouve aussi dans le passage suivant qui revient à la pensée du critique, et qui nous a paru très-propre à l'appuyer et à l'expliquer, quoiqu'il ait un but différent, et qu'il soit tiré d'un sermon sur la prédestination : « de là, (de ce fatalisme, dit Bourdaloue) de là vient que les prédicateurs de cette réforme, ou plutôt les ministres de cette hérésie, ne s'attachoient presque jamais à l'exhortation, quand ils étoient obligés d'instruire les peuples. Ils parloient sans cesse à leurs auditeurs de cette profondeur et de cet abyme des jugemens de Dieu, ils leur en inspiroient de l'horreur; ils leur faisoient adorer cette adorable inégalité, qui fait des uns des vases de colère et de perdition, et des autres des vases de miséricorde: mais à peine s'engageoient-ils ou à les presser sur les obligations de leur état, ou à les confondre sur le désordre de leurs mœurs. S'ils le faisoient quelquefois, c'étoit foiblement et avec une secrète répugnance; comme s'ils eussent bien senti, qu'ils se contredisoient eux-mêmes; et qu'ils eussent reconnu que ces grands et ces énergiques mouvemens d'indignation, de reproches, de menaces, d'invectives contre les pécheurs, qui sont si propres à la parole de Dieu, et où les prophètes ont fait paroître toute la force et toute la grace de l'esprit saint qui les animoit, que tout cela, dis-je, ne leur convenoit pas. Pourquoi? parce que tout cela supposoit une liberté qu'ils avoient entrepris d'abolir, et dont ils ne retenoient que le nom. »

(*Carême de Bourdaloue, tom. I, page* 394.)

par sa propre pente aux idées métaphysiques, aux vérités abstraites et générales, ou à celles qui exigent le plus de preuves : ignorant ainsi cette grande règle de l'éloquence parlée, qu'elle est bien moins faite pour prouver que pour entraîner, et que rien dans un discours ne doit faire penser, mais que tout doit y faire agir.

Ainsi la haute et la véritable éloquence semble s'être fixée exclusivement dans l'église romaine; et ce n'est pas à elle une petite gloire, que rien n'égale dans aucune communion chrétienne les orateurs sublimes qu'elle possède dans son sein, et qu'elle soit la seule dépositaire du goût et des véritables talens, comme elle est seule dépositaire des véritables promesses.

Mais venons au docteur Blair, dont les sermons ont donné lieu à ces réflexions; il est, sans contredit, l'orateur le plus éloquent de la chaire anglaise moderne (1), et on ne peut nier qu'il ne mérite à bien des égards la grande réputation qu'il s'est acquise dans sa patrie. Depuis les sermons français de M. *Erman*, les protestans n'avoient rien eu dans ce genre qu'on pût comparer à ceux de M. Blair. Son éloquence n'est ni forte ni entraînante; mais elle est douce et insinuante : ses raisonnemens sont plus solides, que ses figures ne sont vives et hardies. On n'y trouve jamais cette fausse chaleur qui produit la déclamation, ni cet étalage d'érudition et cet appareil scientifique qui fait les pédans, ni même aucune trace de cette dureté et de cet air empesé et presque sauvage, qui caractérise particulièrement la secte presbytérienne dont il étoit ministre. Son style se res-

(1) Il est né à Edimbourg en 1718, et est mort en 1800.

sent de cette modération qui étoit dans ses goûts comme dans ses mœurs; mais il manque de ce courage des passions ardentes qui crée les fortes compositions, comme il enfante les projets vastes et les grandes résolutions. Il indique les vérités plutôt qu'il ne les développe; il se sert trop souvent de métaphores outrées et de compositions un peu trop orientales; il montre bien ce qu'il faut faire, mais il n'en inspire que foiblement le desir. Ses plans sont étroits, et ses sujets trop recherchés. Ses pensées, subtiles et quelquefois alambiquées, manquent de nerf et d'embonpoint. Enfin, il sait assez bien peindre les mouvemens du cœur humain, mais il ne sait point y enfoncer le trait.

Nous pourrons par un seul exemple faire remarquer ce dernier défaut, en comparant un passage de son sermon *sur les devoirs de la vieillesse*, avec un autre du sermon de Bossuet, *sur la mort*, et faire ressortir par là la différence qui sépare les deux orateurs rendant le même fond d'idées et la même morale :

« Quel homme sage, dit Blair, déjà courbé » sous le poids des ans, sollicitera le ciel d'ajou- » ter au nombre de nos jours, s'il ne doit les ob- » tenir que pour les voir s'écouler dans les infir- » mités les plus cruelles ? Le verra-t-on desirer » de continuer à languir sur le bord de la tombe, » après avoir vu briser tous les liens qui l'atta- » choient à la vie ? Se plaira-t-il à vivre solitaire, » au milieu d'une génération nouvelle, à laquelle » il semble entièrement étranger ? La providence » et la nature nous commandent *de nous réunir* » *à nos pères*. La raison, en nous rappelant ceux » qui nous ont précédés, nous avertit que nous » devons céder la place à ceux qui doivent nous

» suivre : elle nous dit que leur tour est venu de
» remplir la scène du monde de leurs peines, de
» leurs plaisirs, de leurs vertus, de leurs crimes :
» elle nous assure qu'ils en seront arrachés comme
» nous, et qu'à leur tour ils augmenteront le
» nombre de tant de générations oubliées, que la
» terre a vu s'agiter à sa surface, et dont il ne
» reste plus qu'une légère poussière qui se confond
» avec celle des champs. »

Ecoutons Bossuet : « Qu'est-ce que ma substance,
» ô grand Dieu ? J'entre dans la vie pour en sortir
» bientôt : je viens me montrer comme les autres ;
» après il faudra disparoître. Tout nous appelle à
» la mort. La nature, comme si elle étoit presque
» envieuse du bien qu'elle nous a fait, nous déclare
» souvent et nous fait signifier qu'elle ne peut pas
» nous laisser long-temps ce peu de matière qu'elle
» nous prête..... Les enfans qui naissent, à me-
» sure qu'ils croissent et qu'ils s'avançent, sem-
» blent nous pousser de l'épaule, et nous dire :
» Retirez-vous, c'est maintenant notre tour. Ainsi,
» comme nous en voyons passer d'autres devant
» nous, d'autres nous verront passer, qui doivent
» à leurs successeurs le même spectacle. O Dieu !
» encore une fois, qu'est-ce que de nous ? Si je jette
» la vue devant moi, quel espace infini où je ne
» suis pas ! si je la retourne en arrière, quelle suite
» effroyable où je ne suis plus ! Et que j'occupe
» peu de place dans cet abyme immense du temps !
» Je ne suis rien ; un si petit intervalle n'est pas
» capable de me distinguer du néant. On ne m'a
» envoyé que pour faire nombre ; encore n'avoit-
» on que faire de moi, et la pièce n'en auroit
» pas été moins jouée, quand je serois demeuré
» derrière le théâtre..... Il n'y a qu'un moment

» qui nous sépare du néant. Maintenant nous en
» tenons un; maintenant il périt, et avec lui nous
» péririons tous, si promptement et sans perdre
» de temps, nous n'en saisissions un autre sembla-
» ble, jusqu'à ce qu'enfin il en viendra un auquel
» nous ne pourrons arriver, quelque effort que
» nous fassions pour nous y étendre; et alors
» nous tomberons tout-à-coup manque de soutien.
» O fragile appui de notre être ! O fondement
» ruineux de notre substance ! »

Nous n'avons pu résister au plaisir de mettre un si beau morceau sous les yeux de nos lecteurs. Quelle vie ! Quel coloris ! Quelle énergie ! Et où se montre-t-elle davantage, est-ce dans le style, est-ce dans la pensée ? Quel art profond d'étendre sa pensée, sans la délayer ! Quelle originalité d'expressions ! Il n'y a pas jusqu'à celles qui paroissent dures ou négligées qui ne soient là pour faire effet, précisément par leur dureté et leur négligence même. Ce sont les nœuds de la massue de Bossuet, et il se garde bien de les polir. C'est ainsi qu'il s'est fait une langue à part, qui n'appartient qu'à lui, et hors de toute comparaison. Ce n'est pas ainsi que parle Blair ; il a voulu dire tout ce que Bossuet a dit, mais qu'il est loin de sa manière grande et fière : ce n'est pas la pensée qui lui manque, c'est l'art de la rendre et de l'exprimer ; ce n'est pas le génie, c'est le génie oratoire.

On a dit que les sermons de Blair avoient excité en France de l'enthousiasme et même du fanatisme, et que dans l'espace de quelques mois on en avoit fait onze éditions en France, après que l'on en avoit fait vingt-deux en Angleterre ; et sur cela on a reproché aux Français de négliger leurs chefs-

d'œuvres pour les ouvrages souvent médiocres de leurs rivaux. Nous ne trouvons pas que ces reproches soient fondés : nous ne voyons pas que les sermons de Blair, quoique très-estimables d'ailleurs, aient excité parmi nous ni enthousiasme ni fanatisme ; et ils ne sont pas de nature à produire cette explosion. Nous ne croyons pas aux vingt-deux éditions anglaises ; et nous croyons encore moins aux onze éditions françaises. Mais nous pensons que la traduction de M. l'abbé de Tressan, est bien supérieure à celle de M. Frossard, qui d'ailleurs n'a traduit que les premiers volumes des sermons de Blair. Outre que le nouveau traducteur nous les donne dans leur totalité, il l'emporte encore sur son concurrent par l'élégance, le naturel et la rapidité. Peut-être n'a-t-il pas toujours conservé à son original la physionomie qui lui est propre ; peut-être, d'après le plan qu'il nous apprend s'être formé, *de ne pas faire une simple version*, a-t-il souvent plus imité que traduit ; mais quels que soient les inconvéniens attachés à une pareille entreprise, nous ne lui savons pas moins gré d'avoir cherché à naturaliser parmi nous cette production étrangère. X.

XLVI.

Cours de Morale religieuse, par M. NECKER.

M. NECKER est un des hommes qui a le mieux connu l'inconstance de l'opinion, et la vanité de

la gloire. Cependant il ne les a pas recherchées avec moins d'empressement. Il semble s'être passionné pour elles, en raison de leurs injustices. On trouve, à la vérité, peu d'hommes d'état qui passent tranquillement de ce théâtre, où ils occupoient tous les yeux, dans la retraite, où les attend l'indifférence et l'oubli : les inquiétudes de l'ambition, et les fantômes du pouvoir ne les abandonnent jamais. Vous les avez quelquefois entendus se plaindre des agitations de leur place, pendant les jours de leur faveur. Ne les croyez pas. Dès que leurs mains ne font plus mouvoir les ressorts des empires, le repos devient leur tourment, et l'ennui s'en empare, à l'heure même où le vrai bonheur devrait commencer pour eux.

Les ennemis de M. Necker ont prétendu qu'il n'était point exempt de cette grande maladie qu'éprouve, dit-on, tout ministre disgracié. Leurs réflexions malignes redoublent aujourd'hui. *M. Necker, s'écrient-ils, détourne trop les yeux vers le monde depuis qu'il s'est caché dans la solitude. Il a sans cesse publié son apologie pour le passé, et ses leçons pour l'avenir. Il a pris tour à tour le langage d'un homme d'état, d'un financier, d'un politique, d'un philosophe. Il se fait aujourd'hui docteur chrétien pour trouver un auditoire. Les avenues du sénat et le palais des rois lui sont fermés ; il se réfugie dans les temples ; il ne gouverne plus le trésor public, il veut gouverner les consciences ; il n'a plus de tribune, il monte dans la chaire.*

On entend ces propos de toutes parts, et ces propos sont affligeans pour ceux qui estiment l'auteur de cet ouvrage. Le talent des plus grands

orateurs sacrés, auroit peine à recommander aujourd'hui trois volumes de sermons. M. Necker aura-t-il su vaincre la difficulté?

Convenons d'abord que, si quelqu'un peut élever sa voix avec succès en faveur de la religion et de la morale, c'est un homme d'état qui, retiré près de son tombeau, dans la solitude, connoît le néant des choses de la vie. Après avoir joué lui-même un rôle important sur la scène du monde, il a trouvé sans doute que la religion remplissoit mieux le vide du cœur que la politique et la philosophie. Il a pensé comme Pascal et comme Bossuet; mais a-t-il, comme eux, fait aimer le christianisme? c'est ce qu'il faut examiner.

Le *Cours de Morale religieuse* est divisé en cinq sections.

La première traite des bases de la morale et de la religion naturelle; la seconde et la troisième parlent des devoirs des hommes; la quatrième examine nos sentimens et nos habitudes, par rapport au bonheur; la cinquième, cherche à concilier la religion naturelle avec la religion révélée. Des sections se subdivisent en discours, et chaque discours est fondé sur un texte tiré de l'écriture.

Ce plan a deux graves inconvéniens. Sa marche méthodique nuit aux mouvemens de l'éloquence; et le style oratoire, prodigué par M. Necker dans ses discours, nuit à la méthode et à la précision du raisonnement. On n'est donc ni entraîné par l'orateur, ni convaincu par le dialecticien.

D'ailleurs, il y a quelque danger, même pour M. Necker, à se jeter dans des formes qui rappellent Bossuet, Bourdaloue, Massillon et le der-

nier des grands orateurs chrétiens, l'abbé Poule (1).

Ces défauts de l'ensemble pourroient néanmoins s'excuser, s'ils étoient rachetés par les beautés de détails. Malheureusement, l'auteur de la *Morale religieuse* n'a pas déployé, dans cet ouvrage, tout le talent qui brille dans quelques autres, et en particulier dans le traité sur le *pouvoir exécutif*. Mais si M. Necker est resté au-dessous de lui dans un écrit qui demandoit plus d'enthousiasme et d'éloquence que de discussion et de raisonnement, c'est moins l'auteur qu'il faut en accuser, que le génie particulier de la secte dans laquelle il fut élevé.

La véritable éloquence n'a été connue dans la religion chrétienne, que parmi les catholiques. Les luthériens et les calvinistes ont produit des hommes savans et des esprits subtils, mais jamais de grands orateurs. On peut même observer que la littérature des peuples modernes se rapproche ou s'éloigne du bon goût de la Grèce et de l'Italie ancienne, en raison du plus ou moins de rapports que la religion de ces peuples a gardé avec la religion romaine. Ainsi, les auteurs calvinistes sont en général plus arides que les auteurs luthériens, et ceux-ci le sont à leur tour plus que les écrivains de l'église anglicane (2). Mais qu'est-ce, pour le

(1) Le critique ne veut, sans doute, parler que des morts, et oublie celui qui de nos jours nous retrace encore tant de beaux traits de cette ancienne éloquence.

(2) *NB.* Cette observation, qui sera bientôt plus développée, renverse de fond en comble tout le système de madame de Staël, qui accorde plus de sensibilité aux littérateurs du nord de l'Europe. Ce paradoxe contredit à-la-fois l'histoire, l'influence du climat et des religions. Il ne prouve qu'un goût singulier, et qu'un tour d'esprit extraordinaire. Blair lui-même

talent, que les Claude, les Crouzas, les Abbadie, les Saurin et les Tillotson même, auprès des Tertullien, des Chrysostôme, des Bossuet, des Fénélon, des Pascal, des Massillon, des Arnaud, des Mallebranche ? Cette remarque s'applique également aux beaux-arts. Les peintres, les architectes et les sculpteurs fameux ont tous paru dans l'église catholique : la raison de ce phénomène s'explique facilement.

Les sectes séparées de la communion de Rome, en retenant le côté *moral* (1), de la religion chrétienne, en ont banni le côté *poétique* ; c'est-à-dire le culte. Il ne leur reste, pour soutenir leur éloquence, que les lieux communs de morale. Elles ont été obligées de faire un mauvais mélange de philosophie et de religion, tâchant de soumettre à la raison des choses incompréhensibles ; conservant assez de mystères du christianisme pour dégoûter les philosophes, et rejetant assez de dogmes pour éloigner les chrétiens. Cette contradiction se fait sentir dans l'ouvrage de M. Necker.

Nous doutons que les philosophes soient satisfaits en lisant le discours 1er de la 5e section sur le texte de S. Jean : *ils m'ont haï sans cause.*

« Ames pieuses, ames chrétiennes, dit l'auteur, ames alar-
» mées du spectacle qui vous environne, tout est dans ces
» paroles : *ils m'ont haï sans cause.* Oui, sans cause ; oui,
» sans motif, sans raison, sans justice, et avec la plus pro-
» fonde ingratitude. »

M. Necker parle de J. C.

a senti l'infériorité des orateurs protestans ; mais il n'en a pas connu la cause.

(*Note de l'Auteur.*)

(*) Voyez dans le 2e tome de ce recueil les art. LXXIV et LXXV, annoncés ici par M. Fontanes.

Mais que diront les chrétiens à leur tour, lorsqu'ils liront dans le 1er discours de la 1ère section, p. 31, « que *quand la matière seroit éternelle*, » *cela ne détruiroit pas l'existence d'un Dieu, or-* » *donnateur des mondes?* » Voilà donc un orateur *chrétien* qui rétablit, *en chaire*, les deux principes des écoles anciennes ! Les bons métaphysiciens ne seront pas moins mécontens de ce passage. Clarke (1), et Bayle (2) lui-même, prouveront à M. Necker que deux principes indépendans et co-existans de toute éternité, sont une supposition absurde. Dieu n'a pu arranger la matière, s'il ne la connoît pas, et il ne peut la connoître, si la matière est indépendante et existante d'elle-même. L'auteur ne paroît pas assez *ferme* sur ses principes; son instruction est trop légère. Occupé de finances, de politique et de banque, toute sa vie, il n'a pas donné assez de méditations au nouveau sujet qu'il embrasse, et s'est exposé à mécontenter tous les partis, en voulant les réunir.

Il étoit pourtant essentiel que le raisonnement fût très-fort dans l'ouvrage de M. Necker, puisque sa religion lui interdisait les ressources de l'éloquence. Tout est dramatique et passionné dans l'église catholique; tout est monotone, triste et froid dans les autres sectes chrétiennes. La religion romaine a trois caractères principaux qui peuvent enfanter tous les chefs-d'œuvres des arts et du génie : elle est tendre, sublime et mélancolique. Le protestantisme n'a conservé aucun de ces caractères. De plus, la religion catholique

(1) Existence de Dieu, sixième proposition.

(2) Art. anaxim.

montre toujours l'homme au-dessus de la nature; elle exige de lui des vertus célestes, et le place ainsi dans une espèce de *beau idéal*, qui convient merveilleusement à l'écrivain et à l'artiste. Elle est, comme nous l'avons dit, essentiellement dramatique, car elle est elle-même une sorte de passion qui a ses transports et ses ardeurs, qui se nourrit d'espérances éternelles, qui, trop bornée au milieu des hommes et sur la terre, ne peut s'étendre que dans le désert et dans le ciel, passion d'autant plus énergique, qu'elle est en contradiction avec toutes les autres.

Il est donc certain que lorsqu'on veut écrire avec intérêt sur la religion, il faut être catholique. L'incrédule Diderot lui-même l'a senti. C'est qu'il était né avec de l'imagination. « J'aime, disoit-il » dans une de ses lettres qu'on n'a jamais impri- » mée, j'aime une vieille cathédrale couverte » de mousse, pleine des tombeaux et des ombres » de nos aïeux. Ces voûtes, noircies par les siècles, » retentissent du même chant funèbre (1) qu'A- » thènes entendoit sous Périclès; l'orgue, les cloches, » la voix solennel des prêtres, les tableaux des » Raphaël, des Dominicain, des Lesueur, sus- » pendus aux murailles; les statues des Michel- » Ange et de Coustou, placées à ces autels et sous » ces portiques; ces fleurs, ces feux, ces parfums, » cette pourpre et cette soie, ces vases d'argent et » d'or, ces cérémonies pompeuses et mystiques; » ces enfans vêtus de lin, et ces hommes de la » solitude et du silence, qui me retracent les » costumes et les mœurs de l'antiquité : tout ce

(1) *NB.* On croit que notre chant Grégorien n'est autre chose que la Mélopée des Grecs.

» spectacle porte à mon ame des émotions pro-
» fondes. »

Diderot avoit raison, du moins comme poète et comme orateur. Comparez à sa description les églises calvinistes. Irez-vous chercher l'éloquence, et votre ame sera-t-elle émue dans un temple désert, où un seul ministre psalmodie tristement un cantique, en langue vulgaire, ou paraphrase longuement quelques versets de S. Jean ou de S. Mathieu ?

Né dans une secte protestante, M. Necker n'a pu faire passer, dans son ouvrage religieux, la poésie qui manque à son culte. Avec une intention pure, des pensées remarquables, un style généralement noble et quelquefois touchant, comme dans le morceau sur la vieillesse. (Discours IV, section troisième, vol. 11, p. 103), Il n'a pas atteint le but qu'il se proposoit.

Ce n'est point avec de la philosophie qu'il faut défendre aujourd'hui la religion, mais avec des raisons tirées des passions mêmes, et avec tous les enchantemens des beaux-arts.

La plupart des écrivains de ce siècle ont fait, dans leur préface, des systèmes et des poétiques pour justifier leurs livres. M. Necker consacre un sermon tout entier aux principes de l'éloquence de la chaire. On se doute bien que ces principes sont ceux qu'il a suivis; il s'en forme la plus haute idée, et voici comme il s'exprime :

« Comment ne serait-il pas difficile, cet art, qui
» doit transformer la pensée dans une puissance
» active, et trouver le *point de contact entre des spi-*
» *ritualités*, qui doit indiquer la *route éthérée* de
» la parole à l'entendement, de la parole aux im-
» pressions sensibles; qui doit exercer sur les ames

» une autorité mystérieuse, une domination in-
» explicable ? Enfin, comment ne serait-il pas
» difficile, cet art, qui doit imiter, et, s'il se
» peut, égaler l'instinct du génie ? Il n'est rien
» de si fin dans nos sciences, que la métaphysique
» de l'art oratoire. »

Bossuet et Massillon avoient cet instinct du génie dont parle M. Necker, et probablement ils n'avaient point songé au *contact des spiritualités* et à la *route éthérée* de la parole à l'entendement. Mais, au reste, ce langage est assez celui des églises réformées. Leur poétique ressemble à leur éloquence.

Il serait injuste de juger M. Necker sur cette production. Heureusement il est connu par des ouvrages antérieurs qui lui ont acquis une juste renommée. Son style est, en général, plus noble que naturel, et plus ferme que facile. S'il n'a pas ces mouvemens rapides qui entraînent, on y trouve quelque chose de grave et de calme qui sied à l'éloquence d'un homme d'état. S'il a quelquefois de la recherche et de l'emphase, ce défaut est racheté par une foule d'expressions fortes et ingénieuses, puisées tour à tour dans une ame fière, et dans un esprit vigoureux et perçant. Ce style peut quelquefois fatiguer l'attention, par l'abus des métaphores et des termes abstraits ; mais plus souvent il s'empare de la pensée, et la remplit toute entière. En un mot, ceux qui jugent le plus sévèrement M. Necker, refusent une place élevée à l'homme d'état, mais ils l'accordent à l'écrivain politique (1). L.

(1) Peut-être, y a-t-il moins de sévérité que d'indulgence dans ce jugement qui fut prononcé du vivant, et pour ainsi dire, sous les yeux de celui qui en est l'objet : il est très-dou-

XLVII.

Sur *MASSILLON*, *à l'occasion d'un Éloge de cet orateur, par M.* BELIME.

Il me semble que les éloges oratoires les plus difficiles à composer, sont ceux des grands orateurs : il est plus aisé de célébrer un magistrat un ministre ou un guerrier ; on exige moins d'éloquence de celui qui fait le panégyrique d'un homme distingué dans l'art militaire ou dans les fonctions civiles, que du panégyriste d'un homme qui s'est fait un nom par le talent de la parole. Ce dernier doit lutter en quelque sorte avec son

teux, en effet, que les écrits de M. Necker, ajoutent quelque chose à cette ombre d'immortalité qui lui est bien plus assurée par le souvenir de nos troubles et de nos malheurs. Toutefois *le cours de morale religieuse* ne sauroit tomber dans un oubli absolu ; et l'idée de monter en chaire dans l'hermitage de Copet, et de prêcher une génération si philosophe (ce qui est un peu plus aisé que de la gouverner) ; cette idée, dis-je, et les sermons que nous lui devons, et qui sont comme la conclusion du ministère de Necker, le digne complément du rôle qu'il a joué sur la scène politique; tout cela ne sauroit être dédaigné par la muse de l'histoire, et ne sera pas le trait le moins curieux dans la vie de ce ministre philantrope.

Peut-être remarquera-t-on aussi, entre ses dernières dispositions, une constitution léguée à la France : acte qui prouve que son auteur voulut, à sa manière, faire la fin d'un homme d'état comme il en avoit fait le personnage ; en effet, si la postérité ne peut pas dire du ministre Génevois, ce qu'elle a dit de Mazarin : qu'il mourut debout, et tenant les rênes du gouvernement, on dira du moins que son zèle politique et sa philantropie durèrent jusqu'à la fin, et qu'il les mit dans ses écrits quand il ne pût les prouver par ses actions.

héros ; il donne lieu à une comparaison secrète de son talent avec le talent de l'orateur qu'il entreprend de louer ; on veut retrouver dans son discours quelques traits de l'éloquence du grand homme dont il essaye de développer le mérite. Si l'orateur qu'il célèbre a excellé dans le sublime, on veut qu'il sache retracer dans son style la sublimité du modèle qu'il présente à l'admiration de ses lecteurs ; s'il a brillé par la dialectique et le raisonnement, on veut que le panégyriste reproduise ces qualités dans une diction vive, serrée et nerveuse ; si l'onction, la persuasion, si la douceur d'un style étendu, harmonieux, élégant, riche et fleuri, le caractérisent, il faut que le panégyriste, par d'heureux développemens, par les ornemens et les graces de l'élocution, par l'élégance, la souplesse et la fécondité de son style, rivalise pour ainsi dire avec lui. Le premier de tous les hommages est celui de l'imitation : on n'honore jamais mieux les grands hommes qu'en cherchant à les copier ; on ne prouve jamais mieux que l'on sent leur mérite qu'en essayant d'y atteindre. L'orateur qui loueroit Démosthènes d'un style lâche, ou Bossuet d'un style rampant, me paroîtroit aussi incapable d'apprécier leur génie que de célébrer leur éloquence.

L'homme de lettres qui a entrepris de faire l'éloge de Massillon, s'est donc imposé une tâche extrêmement pénible : on peut disputer des rangs dans l'éloquence comme dans la poésie ; chacun est libre de donner la première place à un poète ou à un orateur excellent, à Corneille ou à Racine, à Bossuet ou à Massillon ; mais, à mes yeux, Massillon est le premier de nos orateurs, comme Racine est le premier de nos poètes. Massillon est

le Cicéron de la France, comme Bossuet en est le Démosthènes (1): il a des rapports très-frappans avec l'orateur romain ; c'est la même facilité, la même abondance, la même harmonie, la même sensibilité, les mêmes qualités et les mêmes défauts; car nul écrivain n'est sans défaut : Bossuet est quelquefois Heurté, trivial, subtil et de mauvais goût. Les anciens ont reproché à Démosthènes la roideur et la monotonie ; Cicéron est souvent diffus et prolixe; Massillon est quelquefois redondant; mais il semble que les discours de ces deux derniers orateurs ne leur aient rien coûté : on diroit que leurs productions sont plus spécialement le

(1) Il est permis, ce nous semble, d'enchérir sur la pensée du critique, qui accorde à la France des talens, partagés entre Rome et la Grèce : notre patrie, ne peut-elle pas, en effet, se vanter, d'avoir dans Massillon, Cicéron; dans Bourdaloue, Démosthène; et dans Bossuet, un homme à part, qui n'a d'égal ni chez les anciens, ni chez les modernes, et que son génie également puissant dans tous les genres d'éloquence a mis hors de pair.

Cette supériorité de *l'aigle Meaux* seroit, sans doute, moins contestée que l'égalité entre Bourdaloue et Démosthène. On pourroit dire, que ce dernier l'emporte par les mouvemens oratoires, et par les qualités d'un style presque toujours sublime. Mais si l'on fait attention que ce qui le caractérise, c'est la vigueur de sa logique et l'enchaînement de ses idées, tout-à-la-fois si abondantes et si bien ordonnées, en un mot, la puissance de ses raisonnemens invincibles, qui est le résultat de ce bel ordre, dont parle Horace, du *ponere totum*, du *lecta potenter res*, on reconnoîtra que, sous ce rapport, il n'y eut jamais de tête supérieure à celle de Bourdaloue, ni d'orateur doué d'une plus grande force de conception.

« Il seroit, dit Labarpe, le premier des prédicateurs, s'il » avoit les mouvemens de Démosthène, comme il en a les » moyens de raisonnement. » Le même critique ajoute : « On » pourroit dire de lui, en risquant d'allier deux termes qui » semblent s'exclurre, qu'il est sublime en profondeur comme » Bossuet en élévation. »

fruit d'une heureuse et douce inspiration; tout y coule de source avec une merveilleuse abondance; nulle part le travail ne s'y fait sentir; jamais on n'y découvre la moindre trace d'effort. Tous deux sont également féconds dans le développement de leurs pensées, et dans l'exposition de leurs moyens; et cette fécondité est telle, qu'elle feroit le désespoir de quiconque chercheroit à l'égaler, et que les esprits les plus riches, les plus cultivés et les plus abondans, paroissent auprès d'eux secs et stériles. Tous les deux ont porté au plus haut point de perfection cette qualité essentielle de l'orateur et du poète, cette ravissante mélodie du style qui touche et pénètre le cœur, en séduisant l'oreille. Sous ce rapport, Massillon est bien supérieur à Fléchier: l'harmonie de l'un est le produit d'un artifice qui paroit trop; ses périodes nombreuses et industrieusement cadencées sont d'un rhéteur; l'autre n'a pas l'air de songer aux effets que peut produire cette partie importante de l'art: il semble que ces accens si doux, dont il nous enchante, ne soient que l'expression naturelle de sa pensée. Enfin Cicéron et Massillon excellent également dans l'art de parler le langage du sentiment: l'éloquence n'a rien de plus tendre et de plus vif à-la-fois que quelques endroits des discours de l'orateur romain, et la plupart des péroraisons de Massillon sont des chefs-d'œuvre de pathétique. On peut appliquer à l'un et à l'autre ce qui a été dit du premier: *Il sait pleurer avec grace.*

L'éloquence a obtenu par l'organe de ces deux orateurs des triomphes également glorieux: on sait que Cicéron plaidant devant César pour Ligarius, fit tomber des mains du dictateur ému l'arrêt qui condamnoit son client. Massillon ne

produit pas un effet moins honorable pour l'éloquence, lorsqu'en prononçant son sermon sur *le petit nombre des Elus*, il fut tout-à-coup interrompu par le mouvement simultané de tout l'auditoire, qui se leva de terreur, frappé de la vive peinture que l'orateur lui présentoit; ou lorsque, prêchant pour la première fois devant Louis XIV, et devant la cour la plus polie de l'univers, il fut également interrompu, dès les premiers mots de son exorde par un murmure involontaire d'approbation, que ni la majesté du lieu, ni la présence du roi, ne purent arrêter. Je ne saurois résister au plaisir de rapporter ici le passage qui ravit ainsi l'admiration d'une cour accoutumée à l'éloquence de Bossuet, de Bourdaloue et de Fléchier. Louis XIV étoit au comble de la prospérité, de la puissance et de la gloire, lorsque le nouvel orateur parut devant lui. Massillon choisit un texte qui ne sembloit guère approprié aux circonstances : *Bien heureux ceux qui pleurent;* et c'est de ce texte qu'il sut tirer un si grand parti : « Sire, dit-il, si le monde parloit ici à Votre » Majesté, il ne vous diroit point : *Bien heureux* » *ceux qui pleurent;* il vous diroit : Heureux un » roi dont la gloire égale la puissance, qui n'a » jamais combattu que pour vaincre, qui jouit de » l'amour de ses sujets et de l'estime de ses enne- » mis, etc., etc.; mais, Sire, l'Evangile ne parle » pas comme le monde, etc. » Assurément l'art oratoire n'a rien de plus vif, de plus noble et de plus délicat que cet exorde; jamais la douceur de l'éloge et la sévérité de l'instruction ne furent plus habilement mêlées ensemble. Mais combien l'auditoire dut se sentir disposé à écouter un orateur qui débutoit si heureusement!

J'ai vu avec peine que M. Belime ait oublié ce trait ; mais ce n'est pas la seule omission qui m'ait frappé en parcourant son ouvrage : il ne me paroît pas avoir envisagé son sujet d'assez haut ; il s'est privé de quelques points de vue qui auroient pu rendre son discours plus instructif et plus agréable ; j'aurois voulu y trouver des réflexions sur l'importance du ministère de la chaire, sur cette fonction d'un prédicateur qui parloit devant les rois le langage austère et pur de la vérité ; j'aurois aussi desiré qu'il ne se fût pas contenté, dans la première partie de cet éloge, de considérer Massillon comme orateur ; il auroit dû faire voir qu'il est aussi un de nos plus grands moralistes : on ne peut lire la plupart de ses sermons sans être frappé de la profondeur de ses idées ; nul n'est descendu plus avant dans les abymes du cœur humain ; nul n'a mieux connu le secret des passions, et n'a démêlé avec une adresse plus admirable les ruses dans lesquelles elles s'enveloppent.

Ce genre de mérite est plus brillant, je le sais, dans les écrits d'un philosophe que dans les ouvrages d'un orateur, parce que le philosophe laisse toujours à l'intelligence quelque chose à deviner, qu'il s'exprime d'une manière plus concise et plus rapide, et que ses pensées attachent d'autant plus, que le commentaire en est abandonné à la pénétration du lecteur, tandis que le devoir de l'orateur est de tout expliquer, de tout développer, et plutôt de satisfaire la curiosité de l'esprit que de l'exciter ; mais, pour se trouver réuni à l'éloquence, ce mérite n'en est pas moins réel. Il falloit dire aux gens du monde, qui regardent tout sermon comme un ouvrage essentiellement vide et ennuyeux, que la Rochefoucault, la Bruyère et

Pascal ne sont pas de plus habiles peintres du cœur humain que Massillon ; il falloit dire à ceux qui ne regardent ses ouvrages que comme des capucinades bien écrites, qu'on y trouve un bien plus grand nombre de vues philosophiques que dans les écrits de nos prétendus philosophes ; il falloit dire aux littérateurs de notre siècle, qui croient que c'est de notre temps qu'on a découvert le secret de fondre la philosophie avec l'éloquence, que ce secret étoit bien mieux connu des orateurs du siècle de Louis XIV ; que Massillon est non-seulement plus éloquent que nos phrasiers académiques, mais bien plus profond et bien plus philosophe; enfin, il falloit dire à toute la jeunesse d'aujourd'hui, à qui l'on n'inspire que du mépris pour les orateurs de la chaire, que c'est en lisant Bossuet, Bourdaloue et Massillon, qu'elle apprendra à bien penser, et à bien écrire en français, et qu'elle pourra se former à la véritable éloquence.

Comment l'orateur ne s'est-il point souvenu de ce mot de Louis XIV à Massillon : *Mon Père, j'ai entendu de grands orateurs ; dans ma chapelle, je suis toujours sorti fort contens d'eux ; mais lorsque je vous entends, je sors toujours mécontent de moi-même.* Il me semble qu'il y a dans ce mot non-seulement un grand éloge de l'orateur à qui il étoit adressé, mais un hommage rendu au ministère de la chaire. Il pouvoit fournir à M. Belime des réflexions de plus d'un genre; il pouvoit le conduire à montrer l'orateur chrétien sous un des points de vue les plus imposans, un simple prêtre, du haut de la tribune évangélique, faisant retentir aux oreilles du monarque la voix mâle et sévère de la vérité, dans le silence de la flatterie, et réveillant la conscience des rois bercés et en-

dormis par l'adulation. En parcourant les sermons de Massillon, et même ceux qui composent le *Petit-Carême*, où l'orateur a su se proportionner à l'âge du prince devant qui il avoit à parler, on est en quelque sorte effrayé des grandes vérités qu'il osoit proclamer au Louvre. La noble hardiesse de l'apôtre semble ajouter à la grandeur de la religion : elle devient plus imposante, lorsqu'on la voit emprunter l'organe de ses ministres pour parler aux rois le langage de celui qui *les interroge du haut de son trône*, comme elle l'emploie pour consoler, au sein de la honte et au dernier degré du malheur, le criminel entre les mains des bourreaux.

Cet éloge n'est pas assez approfondi; mais il est écrit, en général, d'un style pur, correct, et quelquefois élégant; il est d'un homme de goût, plutôt que d'un homme de talent. Y.

XLVIII.

Sur *M. le FRANC de POMPIGNAN.*

La renommée de M. le Franc de Pompignan se seroit élevée plus haut et brilleroit d'un éclat moins équivoque, s'il avoit eu des ennemis cruels et des panégyristes plus discrets: ses rares talens furent en butte aux haines les plus acharnées, aux satires les plus amères, aux railleries les plus insultantes, à ces bons mots qui, chez une nation très-légère, sont des décisions et des arrêts; ils n'eurent pas moins à souffrir de ces éloges exagérés,

de ces louanges emphatiques et enflées qu'inspire une admiration aveugle, et que dicte un zèle imprudent. Sa réputation ainsi balancée, tourmentée entre deux injustices, a fini par ne rencontrer, au lieu de l'ardeur des haines qui s'éteignent toujours tôt ou tard, et de la chaleur des amitiés, également soumises à l'épreuve du temps, que la froideur et l'indifférence. On s'est lassé de persécuter un écrivain contre lequel des intérêts passagers avoient allumé le feu d'une si vive animosité; on s'est également lassé d'exalter un auteur qui ne dut l'exagération des louanges qu'à la violence des invectives; et cette espèce de fatigue, causée par des excès contraires, a produit ce mauvais effet, qu'à peine aujourd'hui veut-on mettre à sa place un poète qui, de son vivant, fut placé trop haut pour les uns et trop bas pour les autres.

La démarche qui attira sur l'auteur de *Didon* et des *Poésies Sacrées* cet orage de sarcasmes, d'injures et de calomnies, et qui l'exposa aux traits empoisonnés d'un parti dont le moindre défaut étoit de ne jamais choisir ses armes; cette démarche éclatante, extraordinaire, fort contreversée dans le temps, présentée d'un côté comme une action très-louable, et de l'autre, presque comme un crime, est encore aujourd'hui un sujet de discussion parmi ceux même qui ont un assez bon esprit pour vouloir et savoir juger de sang-froid ce qui s'est passé il y a cinquante ans. Il s'agit de décider si M. de Pompignan, pénétré d'horreur pour les funestes doctrines et les principes anti-religieux répandus dans des écrits célèbres, et frappé des excès sans cesse renaissans et toujours plus terribles, auxquels se livroient un certain nombre de gens de lettres, n'a pas pu légitimement signaler et ces

doctrines et ces excès, dans son discours de réception, lorsque l'Académie le choisit pour un de ses membres.

En jetant ici quelques idées sur cette question si souvent débattue, et toujours restée sans solution définitive, je ne prétends que dire ma pensée sans blâmer l'opinion de personne, d'autant plus que l'avis contraire au mien a pour lui de graves autorités, et entr'autres celle de M. Laharpe, qui dans ses écrits de toutes les époques, a toujours improuvé la conduite de M. de Pompignan. Mais sur quoi fonde-t-on cette improbation? On dit que M. de Pompignan a violé toutes les convenances, en attaquant, dans le sein de l'Académie, et au moment où elle venoit de l'y admettre, les membres même de cette Académie, qui presque tous étoient coupables des excès contre lesquels il s'élevoit. Mais en toute discussion, il est des données qu'il faut supposer, et dont il faut partir, si l'on veut s'entendre et arriver au but: il est donc nécessaire de se représenter ici M. de Pompignan tel qu'il étoit en effet, plein de vertu, de religion, de piété; il ne l'est pas moins de convenir que les principes qu'il combattoit étoient dangereux, funestes, subversifs de la société; et qu'au contraire les doctrines qu'il soutenoit, devoient être regardées comme les seuls gages de l'ordre social parmi nous, comme les seuls garans de la tranquillité générale, comme les fondemens du bonheur public. Si l'on ne s'accorde pas sur ces suppositions, il est impossible de s'accorder sur le fond de la question même; mais si l'on en convient, pourra-t-on blâmer un homme de n'avoir pas balancé entre de si grands intérêts, entre des objets d'une si haute importance, entre le zèle de la religion, de l'ordre,

de la patrie, et le respect de quelques convenances?

Il ne s'agit donc ici que de savoir s'il n'est point des occasions où les convenances doivent céder devant des considérations majeures, et de décider entre des écrivains qui, dans des ouvrages sérieux, s'appliquoient à ébranler toutes les bases de la morale; qui, dans des ouvrages badins, s'amusoient à corrompre les mœurs; qui brisoient d'une main le frein de la religion, et de l'autre, le joug des lois; il s'agit, dis-je, de décider entre de tels écrivains, et un orateur qui, entraîné par un zèle pur et honorable, par la passion du bien, franchit dans des vues louables, la limite des convenances, tandis que les autres ne respectoient pas même celle des devoirs les plus sacrés. Cette violation des convenances fut traitée, en quelque sorte, comme auroit pu l'être celle des lois les plus saintes; et cela, à une époque où J. J. Rousseau proclamoit, dans sa prose éloquente, que *les égards ne l'emportent sur les devoirs que pour ceux dont toute la morale consiste en apparence; que la justice et la vérité sont les premiers devoirs de l'homme; et qu'il est coupable toutes les fois que des ménagemens particuliers lui font changer cet ordre.* Il n'a manqué à Pompignan qu'un talent aussi fort que celui de Rousseau, pour résister, comme l'orateur génevois, aux assauts redoublés de ses adversaires.

Quoi qu'il en soit, la guerre lui fut déclarée de toutes parts; et toute l'artillerie de Ferney fut dirigée contre le château de Pompignan, où s'étoit retiré le trop véridique orateur: pendant plusieurs années, Voltaire ne cessa de décocher contre le nouvel académicien les traits les plus acérés; et le recueil des pamflets qu'il composa à cette occasion,

des si, des *car*, des *mais*, des *pourquoi*, forme dans la collection générale de ses Œuvres une partie considérable de ce fatras satirique, que la malignité est toujours bien aise d'y trouver, quoique le goût soit ici rarement d'accord avec elle. Il ne falloit pas un grand effort de génie pour changer le nom de *Pompignan* en celui de *Tonsignan*, et cependant le public rioit de la métamorphose : car il faut peu de chose pour faire rire le public, qui n'a pas moins ri, dans la suite, de voir l'abbé *Sabatier* converti en abbé *Sabotier*, et le docteur *Riballier* en docteur *Ribaudier*. Le titre des *Poésies Sacrées* fournit à l'impitoyable libelliste un de ces traits qu'il savoit quelquefois si bien aiguiser ; et le *sacrés ils sont, car personne n'y touche*, devint, en quelque sorte, une défense de *toucher* aux *Poésies Sacrées*, très-religieusement observée par un public toujours disposé à regarder un bon mot comme un oracle. On prétendit que M. de Pompignan étant allé faire sa cour à M. le Dauphin, l'entendit réciter ce vers de Voltaire :

Et l'ami Pompignan pense être quelque chose.

Cette anecdote me paroît être un de ces petits mensonges que se permettoient volontiers les adversaires du poète ; du reste, l'anecdote est plus maligne et plus satirique que le vers, qui n'est pas merveilleux dans son genre. Mais comment croire que le Dauphin, qu'un prince si vertueux, si plein de religion, ait pu s'amuser à répéter des railleries dirigées contre le défenseur de la religion et de la vertu ? Ce que ce fait auroit d'épigrammatique retomberoit sur le Dauphin plutôt que sur M. de Pompignan : la cour, il est vrai, déjà frappée de cet esprit de vertige qui a fini par la conduire au précipice, sembloit être d'intelligence avec ses

propres ennemis, et complice de tout ce qui se machinoit contre elle-même ; mais ni le roi, ni son fils, n'aimoient Voltaire et n'approuvoient ses excès.

A l'exemple du chef, tous les intéressés se précipitèrent en foule contre Pompignan ; le mot d'ordre étoit : *Mort au Pompignan.* Il pleuvoit des libelles, des satires, des caricatures, des critiques bien véritablement *amères*, s'il en fut jamais; et lorsque l'Académie de Montauban, dont M. de Pompignan fut le fondateur et le chef, publia sa question sur la critique *amère*, elle se proposoit sans doute moins de défendre les auteurs actuels contre les critiques du jour, que de venger les écrits et la mémoire de son patron, des insultes qui lui furent littérairement prodiguées par Voltaire et ses disciples. En effet ; fut-il jamais un auteur qui pût faire entendre avec plus de raison cette plainte, aujourd'hui si banale, et généralement si injuste, que profèrent l'amour propre inconsolable et l'implacable dépit de quelques auteurs irrités ? Qui fut jamais plus en droit que M. de Pompignan, de dire : *On étouffe mon talent !* Et quand on songe qu'il a fait quelques vers qui ont arraché des cris d'admiration à ses ennemis eux-mêmes, qui pourroit le blâmer si le gémissement du talent opprimé étoit sorti de son cœur ? Mais aussi qui ne se moqueroit de ces écrivains sans moyens littéraires, sans talent, sans goût comme sans génie, qui crient à la barbarie lorsqu'on attaque leurs ouvrages barbares, et qui prétendent que la littérature est perdue, quand on leur prouve qu'ils ne savent pas écrire ?

Si M. de Pompignan essuya des critiques plus qu'*amères*, il fut exposé aussi à des louanges plus qu'imprudentes, et le zèle de l'amitié ne lui fut

guère moins funeste que l'acharnement de la haine : un journaliste célèbre ne craignit pas d'imprimer dans ses feuilles, que M. le Franc *étoit peut-être aussi bon poète, aussi bon versificateur que Virgile.* L'éloge étoit violent ; mais cet éloge n'est rien en comparaison du panégyrique composé par le marquis de Mirabeau, père du comte de Mirabeau, qui s'est rendu si fameux dans nos troubles et par nos troubles. Malheureusement, M. de Pompignan eut l'inconcevable foiblesse de faire imprimer ce ridicule morceau en tête de la grande édition des *Poésies Sacrées*, où il est resté comme un monument de la démence la plus insensée, et de la vanité la plus aveugle : « J. B. Rousseau, dit le marquis de » Mirabeau, n'avoit osé toucher aux cantiques et » aux prophéties ; c'est ce qu'a fait M. le Franc » avec un succès *qui ne sauroit trop étonner*, et *qui* » *me fait sentir un frisson comparable aux approches du néant* : le tout ensemble est éblouissant » de beautés, continue-t-il, et le détail, *au milieu* » *de ce tapage de couleurs, est aussi fini que la plus* » *parfaite miniature.* »

Lorsque le panégyriste parle des observations que quelques critiques du temps s'étoient permises sur les *Poésies Sacrées*, son zèle ne trouve pas d'expressions assez fortes pour les flétrir : « Nous devons, » s'écrie-t-il, nous défier de la légèreté de ces dé» cisions, comme *d'un penchant au parricide.* » On voit que l'éloquence méridionale du marquis de Mirabeau enchérit encore sur les reproches que les auteurs critiques font tous les jours à la critique. Enfin, après avoir cité quelques vers de son auteur, il fulmine ce terrible anathème : « *Quiconque* » *ne pleurera pas de ces vers.....* » On s'imagine qu'il va dire, sera dépourvu de toute sensibilité,

point du tout : « *Quiconque ne pleurera pas de ces* » *vers, ne pleurera jamais.... que d'un coup de* » *poing !* » Ce frisson comparable aux approches du néant, ce tapage de couleurs, ce penchant au parricide, et ce coup de poing ; tout cela forme un panégyrique cent fois plus cruel, et, pour parler la langue du marquis de Mirabeau, plus *meurtrier* que tous les sarcasmes de Voltaire. M. de Pompignan n'eut donc pas moins à souffrir de ses amis que de ses ennemis. Y.

XLIX.

Sur les novateurs littéraires, à l'occasion du *Glorieux* (comédie de Destouches).

Le chef-d'œuvre de Destouches ne méritoit pas l'oubli où il étoit tombé ; mais la prédiction de Voltaire s'est accomplie. Voltaire écrivoit en 1732, à son ami Cideville : « On me jouera immédia- » tement après *le Glorieux* ; c'est une pièce de » M. Destouches, de laquelle on vous aura sans » doute rendu compte : elle a beaucoup de succès, » et peut-être en aura-t-elle moins à la lecture » qu'aux représentations. Ce n'est pas qu'elle ne » soit en général bien écrite, mais elle est froide » par le fonds et par la forme ; et *je suis persuadé* » *qu'elle n'est soutenue que par le jeu des acteurs* » *pour lesquels l'auteur a travaillé.* »

Comparé aux comédies de Voltaire, *le Glorieux* de Destouches est un excellent ouvrage ; mais à côté des chefs-d'œuvre de Molière, *le Glorieux* est en effet une pièce froide. Destouches étoit un auteur de

bon sens, un esprit sage, visant à l'instruction et à la morale. Quand il a essayé d'être comique, il a donné dans la farce : il a peu de gaieté, de saillies et de verve. La scène dégénère quelquefois chez lui en conversations languissantes. Ses ouvrages sont plus estimables qu'amusans; et ce qu'il importe surtout d'observer, c'est un des premiers qui a gâté la comédie, en y introduisant le pathétique: il a voulu suppléer à la force comique qui lui manquoit, par un intérêt romanesque.

Il y a dans l'intrigue du *Glorieux* des aventures, des reconnoissances. Le père du Glorieux, injustement condamné à mort et dépouillé de ses biens, est réduit à se cacher pour échapper à l'échafaud; sa fille est femme de chambre; son fils vit en quelque sorte d'industrie, puisque les profits du jeu forment son plus clair revenu. La sœur du Glorieux, quoique femme de chambre, inspire une passion violente et respectueuse au fils d'un gros financier : tout cela est rare, extraordinaire; ce n'est point là le monde et la société; par conséquent ce n'est point là le domaine de la comédie; et cependant ce qui n'est point comique dans *le Glorieux*, est précisément ce qui a le mieux réussi.

Les auteurs qui ont attaqué le cœur, parce qu'ils étoient foibles d'esprit, ont obtenu des succès mortels pour la comédie : pour un homme qui saisit les beautés et les finesses de l'art, il y en a mille qui n'ont que des sensations, qui ne demandent que des émotions, et ne comprennent que ce qui les touche. Le roman a tué chez nous la comédie, et même la tragédie; ce que nous appelons l'intérêt est devenu un prestige employé pour faire valoir la médiocrité; à mesure que le public est devenu moins connoisseur dans les différens genres de la poésie drama-

tique, il a donné plus aisément dans ce piége de l'intérêt, que tous les novateurs lui ont tendu. A Dieu ne plaise que je blâme le véritable intérêt dramatique, c'est le plus puissant ressort de la tragédie et même de la comédie; mais cet intérêt doit être toujours proportionné à la nature du sujet, subordonné à la raison et à la vraisemblance. C'est l'intérêt romanesque que je condamne, l'intérêt qui résulte des outrages faits au bon sens; l'intérêt déplacé qui bouleverse les principes de l'art, et fait pleurer quand on doit rire.

Comment un homme, doué d'un assez grand talent pour composer un ouvrage tel que *le Glorieux*, avoit-il assez peu d'esprit pour faire une préface aussi plate, aussi misérable, je dirois presqu'aussi bête que celle qui se trouve à la tête de cette comédie? Cela prouve, ou que les gens d'esprit sont capables de dire les plus grandes sottises, ou que le talent qui sert à faire une bonne pièce, est autre chose que l'esprit qui sert à éviter le ridicule.

Enivré de son succès, qui réellement fut prodigieux, le bon Destouches se met à genoux, se prosterne dans son humble préface, se confond en remercimens, en témoignages de reconnoissance, en protestations de sa foiblesse et de sa médiocrité, en promesses de travailler et de mieux faire. On diroit que le pauvre homme est convaincu qu'il ne méritoit pas son succès, et qu'il doit tout à la pure bonté du public. Cette modestie est basse, et même très-suspecte; elle cache beaucoup d'orgueil: rien n'est plus fade, plus équivoque et plus faux que tous ces complimens adressés à des gens qu'on ne connoit pas, qui vous ont applaudi parce que vous les amusiez; qui vous auroient sifflé de même et d'aussi bon cœur, si vous les aviez ennuyés. Destouches

s'imaginoit-il que c'étoit par amitié pour lui qu'on l'avoit applaudi ? Et ne hausse-t-on pas les épaules de pitié, lorsqu'on entend l'auteur du *Glorieux* radoter en ces termes (1) :

Je me croirois indigne des applaudissemens dont le public m'a honoré, si je ne m'efforçois pas de lui en témoigner ma reconnoissance. Ainsi, *le Glorieux* seroit une mauvaise pièce, indigne des applaudissemens, si Destouches n'avoit pas fait une mauvaise préface pour remercier le public. *J'ose lui protester qu'elle est aussi vive que juste ; je ne trouve point de termes qui puissent l'exprimer.* On trouve difficilement des termes pour exprimer ce que l'on conçoit mal ; et Destouches n'avoit point dans le cœur cette reconnoissance qu'il a tant de peine à mettre sur le papier : son embarras est aussi ridicule que la manière dont il l'exprime.

Mais pour la faire éclater d'une manière sensible, je promets à ce même public à qui je suis si redevable ; qu'en cherchant à lui procurer de nouveaux amusemens, je n'épargnerai ni soins ni travaux pour mériter la continuation de ses suffrages.

Destouches remplit mal sa promesse, ou plutôt sa bonne intention ne fut pas réalisée par le fait, et sa reconnoissance éclata fort médiocrement ; car depuis *le Glorieux* il ne fit que des ouvrages médiocres, dont plusieurs n'ont été représentés qu'après sa mort.....

(2) Destouches, dans cette même préface révèle ingénument le secret des novateurs littéraires,

(1) Sans doute, un auteur a grand tort de *radoter ;* mais nous craignons que le critique n'ait ici trop raison en écrasant la foiblesse humaine par de si grands coups de tonnerre.

(2) Le fragment suivant est tiré d'un autre article du même critique.

beaucoup plus important que le secret des Francs-Maçons, et aussi bien connu aujourd'hui que le secret de la comédie. Voici sa déclaration ; elle est précieuse, et il n'en faut rien perdre :

« Toute la gloire dont je puisse me flatter, c'est » d'avoir pris un ton *qui a paru nouveau*, quoi- » qu'après l'incomparable Molière il semblât qu'il » n'y eût point *d'autre secret de plaire que celui* » *de marcher sur ses traces*. Mais quelle témérité » de vouloir suivre un modèle que les auteurs les » plus sages et les plus judicieux ont toujours re- » gardé comme *inimitable !* . . . Il ne nous a laissé » que *le désespoir de l'égaler*. Trop heureux si, » par *quelque route nouvelle*, nous pouvons nous » rendre supportables après lui ! C'est à quoi je me » suis borné dans mes ouvrages dramatiques, et » c'est sans doute à *cette précaution essentielle* que » je dois l'accueil favorable qu'ils ont reçu. »

Cet aveu naïf de l'honnête Destouches, est l'histoire abrégée de la décadence de tous les arts. On s'éloigne des modèles, par le désespoir de les égaler ; on cherche un autre secret de plaire que celui des grands maîtres ; et sous le prétexte hypocrite qu'il y auroit de la témérité à suivre ces modèles inimitables, on substitue aux véritables beautés de l'art des défauts brillans : on séduit le public, on lui tend des pièges, on l'ébouit par de vains prestiges ; et dénaturer l'art, s'appelle être neuf, s'ouvrir une route nouvelle.

Dernièrement, un déclamateur qui n'est encore qu'un écolier, quoiqu'il soit devenu professeur, disoit dans son discours d'ouverture, entr'autres hérésies littéraires, que Voltaire avoit *agrandi la tragédie*. Voltaire a suivi Corneille et Racine dans ses premières tragédies ; mais il s'est bientôt lassé

de marcher sur les traces de ceux qu'il ne pouvoit atteindre ; et pour obtenir des succès, il s'est avisé d'appeler comme auxiliaires la corruption publique, l'anglomanie, le mauvais goût, l'immoralité, une fausse philosophie, de faux brillans, une vaine emphase : ce ne sont pas là des beautés tragiques, mais c'étoient des nouveautés. Comment a-t-il donc agrandi la tragédie en la rendant romanesque et pédantesque ? C'est ainsi qu'il a formé une école de petits esprits et de petits rimeurs fanatiques, qui font entendre autour de sa statue des *cris stupides*(1), et qui hurlent devant les badauds, pour leur persuader que Voltaire a réellement *agrandi la tragédie*, lorsqu'il n'a fait que la corrompre. Voilà les belles leçons qu'on puise dans les Athénées : c'est de la littérature de cette force-là qu'il faut aux oisifs, qui, dans ces coteries, vont chercher l'amusement, et non pas l'instruction.

Pour rentrer dans la question, les arts se détruisent par l'ambition des artistes sans génie qui, ne pouvant égaler les maîtres, s'efforcent d'accréditer une manière vicieuse, sous prétexte de se frayer de nouveaux chemins. Ce ne sont pas les mauvais ouvrages qui nuisent à l'art, ce sont les ouvrages dont les défauts aimables et contagieux passent pour des beautés. Destouches, dans l'impuissance d'imiter le comique de Molière, a imaginé d'être pathétique, ce qui lui a très-bien réussi. Rien n'étoit en effet plus nouveau que le pathétique dans la comédie : ni Regnard, ni Dancourt, ni

(1) Expression brillante, employée à contre-sens dans le Discours du savant professeur Chénier, et que je rappelle ici à sa véritable application ; car la stupidité est la compagne fidelle du fanatisme politique, philosophique et littéraire.

(*Note de l'Auteur.*)

Dufresny, ni le Sage, n'avoient jamais songé à prendre *cette précaution essentielle pour se rendre supportables après Molière.*

Mais ce n'est qu'en littérature que Destouches a cru pouvoir innover. En politique, en morale, il est resté fidèle aux principes de son éducation, à la foi de ses pères; il déploroit l'aveuglement de ces insensés qui fondoient leur réputation et leur fortune sur la double apostasie de leur Dieu et de leur roi. Il a même signalé son zèle contr'eux par une foule d'épigrammes plus édifiantes, il est vrai, qu'ingénieuses et piquantes, mais qui prouvent la pureté de ses sentimens et l'élévation de son ame; qualités plus honorables que le talent de faire une bonne épigramme. G.

L.

Des Tragédies philosophiques, à l'occasion de *LA VEUVE DU MALABAR* (tragédie de LEMIERRE).

CETTE Tragédie, jouée pour la première fois en 1770, fut assez bien accueillie; mais le dénouement excita de grands éclats de rire; il étoit alors bien éloigné de la pompe qui l'accompagne aujourd'hui. Il y avoit sur la scène un trou qui vomissoit quelques flammes, et c'est dans le trou que la belle Indienne devoit se précipiter; l'officier français sortoit par un autre trou, pour empêcher sa maîtresse de faire le saut. Ce spectacle fut trouvé avec raison très-comique, et la gaieté du parterre arrêta le cours des prospérités de la veuve, mais

on se flatta qu'en donnant au dénouement une physionomie plus brillante, la pièce iroit au nues. On fit un grand bûcher; Lanassa s'y jeta au milieu des flammes, et le beau Larive accourut comme un preux chevalier, saisit la dame d'un bras vigoureux, et l'enleva à la barbe du chef des Bramines. Alors il n'y eut plus de bornes à l'admiration, à l'enthousiasme. La veuve du Malabar eut un de ces succès fous, réservés pour les pièces extravagantes.

C'est ce qu'on appelle une tragédie philosophique et bien plus philosophique que tous les chefs-d'œuvre de Voltaire. Le bon Lemierre n'étoit pas philosophe à demi; c'étoit un honnête-homme, de bonne foi, très-dévôt à la secte, qui donnoit tête-baissée dans toutes les rêveries nouvelles, sans en soupçonner même, ni l'absurdité, ni le danger: il avoit du fanatisme, la simplicité, la franchise, la confiance aveugle, sans en avoir la férocité et la sombre fureur.

Qu'est-ce qu'une tragédie philosophique? Sur le nom, on seroit tenté de croire que c'est une tragédie sage et régulière, pleine de bon sens et d'art; c'est tout le contraire: on appelle tragédie philosophique, celle où le bon sens et l'art sont sacrifiés, à de vaines déclamations, aux prestiges et au charlatanisme de la scène, à un pathétique faux et outré; celle où le poète est un jongleur, où les personnages sont des marionnettes, et les spectateurs des dupes ou des compères.

Voltaire avoit donné à son *Mahomet* un double titre: *Mahomet*, ou *le Fanatisme*. Humble disciple de Voltaire, le fervent Lemierre crût devoir imiter son maître, en donnant aussi à sa pièce le titre de l'*Empire des Coutumes*: le second titre

est le véritable : c'est celui qui caractérise l'ouvrage, qui indique l'intention de l'auteur. *La Veuve du Malabar* n'est qu'un nom vague, qui désigne la tragédie par la qualité du principal personnage; mais *l'Empire des Coutumes* est le titre précis et formel qui ne laisse aucun doute sur le genre et la nature de l'ouvrage, et sur la caste de l'auteur.

Jamais dans un autre siècle, à une autre époque un écrivain sensé, connoissant son art, se seroit-il avisé de faire une tragédie sur *l'Empire des Coutumes ?* Lorsque Racine composa son *Iphigénie*, lui vint-il dans l'esprit de faire de sa pièce un recueil de thèses contre les sacrifices humains, contre la superstition, contre la fourberie et le fanatisme des prêtres ? Ce n'étoit point encore l'usage dans ce temps-là de bâtir une tragédie avec des lieux communs et des conversations pédantesques. *La Veuve du Malabar* est pleine de controverses du jeune Bramine avec son chef; du chef avec l'officier français : on vous prouve pendant cinq actes, que l'usage où sont les veuves indiennes de se brûler avec leurs maris défunts, est un usage contraire à l'humanité et à la philosophie. Est-il un pays dans le monde, quelque civilisé qu'on le suppose, où l'on ne trouve pas des usages contraires à la raison et à l'humanité, mais fondés sur un préjugé ancien et accrédité, plus fort qu'aucune loi ? Et même les pays devenus barbares par un excès de civilisation, sont ordinairement ceux où l'humanité reçoit le plus d'outrages, parce que la barbarie de la civilisation détruit tout sentiment moral.

Ce n'est jamais dans le pays où la coutume existe, qu'on peut faire une tragédie pour l'attaquer ; ni le souverain, ni le peuple ne le souffriroit : jamais on n'a écrit à la côte de Malabar contre les veuves

qui se brûlent, c'est à Paris, et pour ainsi dire dans un autre univers, que M. Lemierre fait éclater son zèle philosophique contre une coutume de l'Inde. Avoit-il peur qu'il ne prît fantaisie aux veuves françaises d'accompagner au tombeau leurs époux? pourquoi donc tout ce galimatias, toutes ces déclamations contre une coutume que personne assurément n'approuve? Si M. Lemierre vouloit faire une tragédie, il devoit imaginer une action capable de nous attacher pendant cinq actes; il devoit tâcher d'inspirer un grand intérêt pour sa veuve, et ne pas remplir ses scènes d'amplifications de rhétorique, sur un sujet que personne ne conteste. Mais faire une tragédie étoit la chose du monde dont M. Lemierre s'embarrassoit le moins: il vouloit faire une bonne satire des prêtres catholiques sous le couvert d'un prêtre indien; il vouloit invectiver contre les bûchers de l'inquisition, à l'occasion du bûcher de la veuve de Malabar; il vouloit étonner le peuple par des grands mots et par un grand spectacle.

Le bon Lemierre a calomnié, sans le savoir, les Bramines naturellement doux et pacifiques. L'Inde est un des pays du monde où il y a le plus d'humanité: les habitans de cette vaste contrée sont aujourd'hui les victimes de la cruauté, de l'avarice et de l'ambition, de cette partie de l'Europe, que nos philosophes regardoient comme la Terre-Sainte, comme la patrie de la liberté, de la sagesse et des lumières; mais les Indiens sont par eux-mêmes le peuple le plus tranquille, le plus patient et le plus humain.

L'auteur a voulu présenter le caractère français sous les couleurs les plus intéressantes, et son intention est louable: mais il n'a pas pris garde que

la générosité et l'humanité de Montalban sont accompagnées d'indiscrétion, de hauteur, d'emportemens : cet officier prodigue le mépris, les injures et les menaces, son zèle est inconsidéré : ce n'est point en heurtant de front les opinions et les passions des hommes qu'on parvient à les persuader ; on ne fait au contraire que les aigrir par cette violence, et les fortifier dans leurs erreurs.

Lemierre semble avoir confirmé le préjugé qui accuse les Français de manquer de prudence chez l'étranger, et de ne point assez respecter le caractère, les mœurs et les usages des peuples, Mais la fougue et les invectives de Montalban sont d'un effet très-théâtral : si l'officier français étoit circonspect et raisonnable, ce seroit un bien mauvais personnage de tragédie. Le vulgaire aime les bravades, les gasconades, les fanfaronnades ; on se plait à voir le grand-prêtre de Brama, bafoué, insulté par un jeune officier toujours prêt à lui couper la barbe, dans le premier mouvement de son enthousiasme pour l'humanité. G.

LI.

Sur une *Epître à M. PALISSOT, sur la Satire ; par un habitant du Jura.*

LORSQUE M. Chénier adressa, il y a quelque temps, une épître à Voltaire, il se contenta de suivre de point en point, et avec la plus scrupu-

leuse exactitude de chronologie, la vie littéraire de ce grand poète; ce qui fit dire que ce n'étoit pas la peine de lui écrire pour ne lui rien apprendre de nouveau, et pour lui raconter ce qu'il devoit savoir beaucoup mieux que M. Chénier. L'auteur de cette épître à M. Palissot suit à-peu-près la même méthode; il raconte à l'écrivain auquel il s'adresse, tout ce que cet écrivain a fait; il lui apprend qu'il a d'abord composé la comédie *des Philosophes*, ensuite celle *des Courtisannes*, puis celle de *l'Homme dangereux*, puis *la Dunciade*, puis *les Mémoires littéraires*. Ce n'étoit point ainsi que Boileau procédoit, lorsqu'il adressoit une épître à Molière, à Racine, au grand Arnauld: il traitoit une question générale dans ces sortes d'ouvrages, et ne s'amusoit pas à faire cathégoriquement l'inventaire des productions et l'histoire de la vie de Molière, du grand Arnauld, ou de Racine. L'épître à ce dernier est un vrai modèle en ce genre: Boileau se propose de consoler Racine des chagrins que lui causoient ses ennemis, et particulièrement de l'injustice qu'il venoit d'essuyer à l'occasion de la tragédie de *Phédre*. Un auteur de notre temps n'auroit voulu perdre aucun des avantages de son sujet; il eût énuméré longuement tous les succès que Racine avoit obtenus au théâtre, et lui eût présenté la liste fidelle de ses tragédies. Boileau n'en nomme que trois, *Iphigénie*, *Britannicus* et *Phèdre*; il aime mieux lui montrer par des raisonnemens et par des exemples, quel a toujours été, quel a dû toujours être le sort de grands talens, et quelle utilité l'homme de génie peut tirer de ses ennemis même. Son épître, s'il l'avoit composée à la manière actuelle, n'eût été qu'un fade panégyrique de Racine; telle qu'il l'a conçue et exécutée, cette com-

solation adressée à son ami devient une leçon pour tous les âges.

Il me semble que dans ce genre, comme dans beaucoup d'autres, c'est l'exemple séduisant de Voltaire qui a égaré les écrivains, en leur présentant l'appât d'une facilité perfide. Ses épîtres à Horace et à Boileau ne sont guères que des narrations sans but, sans objet et sans plan, quoique très-agréablement versifiées : il y a plus d'idées, plus de sens et plus de profondeur dans la seule épître de Boileau à son Jardinier, que dans ces deux épîtres réunies de Voltaire à deux des plus grands poètes qui aient jamais existé. Etoit-il bien nécessaire, que Voltaire écrivît à Boileau, pour lui apprendre que lui, Voltaire, étoit *né son voisin dans la cour du Palais ;* qu'il avoit *passé son enfance chez son neveu Dongois*, et vu *le directeur de son jardin d'Auteuil*, et d'autres fadaises de même espèce, dont les graces d'une versification naturelle, facile et brillante, ne sauroient déguiser l'insipidité ? Falloit-il écrire à Horace pour lui parler de l'abbé de Mably, de l'abbé Nonotte, et lui raconter l'histoire d'Auguste avec celle de Saint Ignace et de Calvin ? Du moins Boileau, dans son épître à son Jardinier, s'appuie sur un fonds d'idées intéressantes et instructives ; il compare le travail d'esprit avec le travail des mains, parallèle très-piquant, d'où il résulte, contre l'opinion populaire, que les occupations du cabinet sont des travaux très-réels ; et l'auteur, s'élevant ensuite à de plus hautes considérations, montre que le travail est nécessaire au bonheur de l'homme. Qu'on parcoure ainsi toutes les épîtres de cet écrivain, accusé par nos penseurs de manquer d'idées, et de n'être qu'un habile enfileur de mots, on verra qu'elles renferment

des points très-importans de philosophie morale, soit que l'auteur fasse voir que la véritable félicité consiste dans la connoissance de soi-même, soit qu'il approfondisse la nature du vrai, soit qu'il expose les dangers de la mauvaise honte, soit enfin qu'il montre à un roi guerrier et conquérant les avantages de la paix, et les écueils d'une ambition déréglée.

La méthode expéditive adoptée par nos auteurs actuels, et en particulier par M. l'*Habitant du Jura*, me paroît avoir deux inconvéniens : elle étouffe le sujet principal, et réduit l'ouvrage à n'être qu'une histoire fort peu intéressante, ou qu'une espèce d'éloge historique de celui à qui l'épître est adressée ; ce qui, dans tous les cas, est très-insipide, mais sur-tout quand ce dernier est un auteur vivant : ainsi le poète du *Jura* ne semble avoir pris pour texte une pensée juste, solide et intéressante, que pour substituer aux développemens qu'elle pouvoit lui fournir, un long et ennuyeux éloge de M. Palissot ; et le vice de cette méthode, qui seroit toujours très-sensible, quand même cet éternel panégyrique seroit juste de tout point, le devient encore plus par la fausseté trop évidente de quelques-uns de ces nombreux complimens, qui se succèdent sans interruption, et par l'emphase des termes peu proportionnés au sujet : l'auteur n'auroit pu employer des expressions plus pompeuses, un style plus ambitieux, quand il auroit voulu faire l'éloge d'un des plus grands génies de notre littérature.

Il auroit dû s'interroger d'abord, et se dire à lui-même : Je veux faire une épître à M. Palissot. Qu'est-ce que M. Palissot ? Et s'il avoit écouté son jugement plus que son imagination ou son affec-

tion, il auroit reconnu que M. Palissot n'est qu'un écrivain médiocre, pur et correct, si l'on veut, mais sans verve et sans chaleur, et qui, ainsi que beaucoup d'autres, n'a fait quelque sensation dans le dix-huitième siècle, que par ses contradictions; alternativement le flatteur et le zoïle des deux partis, qui ont également refusé à son caractère la considération qu'il ne pouvoit obtenir par ses talens. Il n'y a pas là, je pense, de quoi emboucher la trompette; et il me paroît bien ridicule de débuter, en écrivant à M. Palissot, par ce vers emphatique:

Une grande pensée a produit tes ouvrages.

C'est assurément tout ce qu'on pourroit dire des plus fameux écrivains. Dans la suite de son épître, l'auteur soutient toujours ce même ton d'emphase:

Des principes du goût heureux dépositaire,
Tu gardes, presque seul, sa flamme héréditaire
Dans un siècle rebelle aux leçons de Boileau.
Vers la simple nature, à la source du beau;
Loin du faux bel-esprit, c'est toi qui nous rappelles,
C'est toi qui réfléchis l'éclat des grands modèles
Sur l'horizon des arts tous les jours plus obscur.

C'est pousser la flatterie bien loin: qui est-ce qui lit aujourd'hui les ouvrages de M. Palissot, qui, suivant M. l'*habitant du Jura*, nous rappelle à la simple nature, et *réfléchit l'éclat des grands modèles sur l'horizon des arts?* Ils ont totalement perdu l'espèce de vogue qui les soutint momentanément: ils sont morts, et l'auteur se survit à lui-même. Le poète prodigue les comparaisons pour relever son héros; tantôt il en fait un *antique sapin qui perce sur le Jura la neige des hivers*; tantôt il en fait un

astre; mais, dans cette dernière comparaison, il semble avoir maîtrisé son enthousiasme : disposé, sans doute, à nous représenter M. Palissot comme un Soleil, il a senti que l'image étoit un peu trop brillante; seulement, comme il falloit à toute force le placer dans les cieux, il s'est contenté de le comparer à *la Lune* :

Tel apparoît cet astre et solitaire et pur,
Qui, lorsque le Soleil a fini sa carrière,
De ce flambeau du monde empruntant la lumière,
Au milieu des vapeurs nous éclaire à son tour,
Et prolonge à nos yeux la clarté d'un beau jour.

Le mauvais plan que l'auteur a suivi l'a forcé à parler de tous les ouvrages de M. Palissot : il auroit fallu, cependant, se garder de rappeler des pièces de théâtre aussi foibles que *les Courtisannes* et *l'Homme dangereux*, et sur-tout de s'écrier, après avoir cité ces deux pièces :

C'est ainsi que toi seul a saisi dans tes vers
De ton siècle égaré les plus saillans travers !

Que cette exclamation est mal placée, lorsqu'il s'agit de deux mauvaises comédies absolument inconnues! L'auteur ne me paroît pas avoir montré plus de jugement, lorsqu'il a mis sur la même ligne la comédie *des Philosophes* et *la Métromanie* de Piron : l'une est un ouvrage plein d'invention, de verve et de style; l'autre, quoique bien écrite, est vide et froide. Le poëte auroit dû éviter de se faire à lui-même cette demande, à l'occasion de *la Dunciade* :

Est-ce le fruit amer de la méchanceté?

A quoi il répond : *non*; réponse beaucoup trop

tranchante, en parlant d'un poëme où la satire est poussée jusqu'au cynisme, et dont la plupart des vers semblent avoir été écrits avec le fiel le plus noir. Les *Mémoires littéraires* de M. Palissot ne servent à M. l'*Habitant du Jura*, que de texte pour louer en vers tous les auteurs que M. Palissot a loués en prose. Il enfile une longue kirielle de noms plus ou moins connus, dont quelques-uns méritent assurément les éloges qu'il leur donne, mais dont la plupart figureroient mieux dans une satire que dans un panégyrique: ainsi, l'éloge de M. Palissot se trouve flanqué de l'éloge de plus de vingt autres écrivains; ce qui prouve que l'auteur, qui s'étoit proposé de faire l'apologie *de la Satire*, est entièrement désintéressé dans cette cause, et n'a qu'une grande disposition à louer tout le monde.

Il a donc tout à-la-fois manqué son sujet, et méconnu le ton qui pouvoit y convenir: il avoit pour but de prouver que l'*esprit satirique peut s'allier avec la bonté du cœur*; mais il a senti qu'il étoit plus facile de faire un éloge emphatiquement historique de M. Palissot, que de traiter la question. Son intention n'en est pas moins bonne, et son style n'est pas sans quelque mérite: il est, en général, clair et pur. L'expérience apprendra à l'auteur, qui sans doute est jeune, et qui paroît n'avoir cherché qu'une matière de vers, qu'il ne suffit pas de bien écrire, mais qu'il faut mettre encore dans ce qu'on écrit, de la convenance, de la justesse et du sens: tels sont les gages du succès;

Hic meret æra liber sociis: hic et mare transit,
Et longum noto scriptori prorogat ævum.

Y.

LII.

Sur les Poésies de CLOTILDE *de Surville.*

On a assez critiqué les poètes de notre siècle, sans les corriger, sans les persuader; on a assez loué les poètes du *grand siècle*, sans ajouter à leur gloire; il est assez prouvé que les poésies des premiers sont très-médiocres, souvent très-ridicules; il est assez prouvé que celles des grands écrivains qui illustrèrent le règne de Louis XIV sont admirables. Pour dire quelque chose de nouveau, remontons à ce qui a été fait il y a trois ou quatre siècle, et

Parlons un peu ce soir de madame *Clotilde*.

de ce phénomène littéraire qui, après avoir lui sur la France plongée dans les ténèbres de l'ignorance et de la barbarie, et déchirée par les fureurs de l'anarchie et d'une guerre civile et étrangère, avoit été enseveli dans une profonde nuit pendant plus de trois cents ans, et reparoît enfin comme pour éclairer un siècle savant et poli, et lui apprendre à mettre de la raison, du goût, du naturel et de la poésie dans ses vers.

Le double sentiment d'épouse et de mère, si vif dans le cœur d'une femme sensible, dominoit toutes les pensées, toutes les affections de madame de Surville; il se reproduit dans ses écrits, à chaque page, avec une variété et un agrément infinis. Ce

n'est pas néanmoins dans ces morceaux charmans que je puiserai mes citations ; ils sont, je l'avoue, sinon les plus beaux et les plus étonnans, du moins les plus intéressans et les plus agréables. Le langage du sentiment est de tous les âges ; les tendres accens d'une amante et d'une mère retentissent dans tous les siècles au fond des cœurs sensibles ; l'intérêt qu'ils inspirent est à l'abri des variations de la langue, des inconstances de la mode, des caprices de l'usage, qui exercent un empire si mobile et si despotique sur les productions littéraires. Mais on a tant de fois cité les vers que l'amour et la tendresse maternelle dictèrent à Clotilde ; le mérite de ses poésies, dont ces deux sentimens sont l'ame et l'objet, est tellement reconnu, que je crois devoir à la gloire de cet illustre poète du XVe siècle, de faire connoître encore la beauté des vers que d'autres sentimens lui inspirèrent : tel est ce *chant royal* où elle célèbre la gloire de sa patrie, et de son roi, vainqueur à Fornoue des troupes coalisées des Vénitiens, du pape, du duc de Milan, des rois de Castille et d'Arragon, quatre fois plus nombreuses que les siennes. Clotilde composa, dit-on, cette ode a quatre-vingt-dix ans; c'est ainsi que l'eût écrite Malherbe dans le feu de la jeunesse, cent ans plus tard.

Qui fait enfler ton cours, fleuve bruyant de Rosne?
Pourquoi roulent si fiers tes flotz tumultueulx?
Que la nymphe de Sayne, au port majestueulx,
De ses bras argentins aille entourer le trosne :
Tu lui faiz envier tes bonds impestueulx.
Les fleuves, tes égaulx, coulent en assurance.
Parmi des champz flouris, des pleines et des bois;
Toy, qu'un gouffre profond absorbe à ta nayssance,

Mille obstacles divers combattent ta puyssance ;
Tu triomphes de tous. Tel vengeur de ses droictz,
Charles brave l'Europe, et faict dire à la France :
« Rien n'est tel qu'ung héros soubz la pourpre des royz. »

Cette strophe n'a du vieux langage que l'orthographe ; on y trouve une correction supérieure peut-être à celle de Malherbe. Les autres ont un mouvement, une verve, une chaleur digne de ce grand poète.

Où courent ces guerriers dont la tourbe foyzonne?
. . . . . .
Aux, armes Paladins ! votre sang'ne bouillonne?

Et la dernière me paroît au-dessus de tout éloge :

Ainsy, bravant la mort qui jà vous environne,
Fondez sur l'ennemy lasche et présomptueulx.
Tu ne t'attendoiz paz, pontife fastueulx (1),
Aux affrontz qu'en ce jour, sur ta triple couronne,
Verseroient tes efforts toujours infructueulx?
Quoy ! se peut-il encor que victoire balance?
Dieulx seroient incertains où se montre Valoyz !
Non, non; sur l'hydre mesme, en Hercule il s'eslance :
Perfide Mantouan, romps ta derenne (2) lance !
L'air au loing en mugist. Ludovic aux aboyz,
Paslit, tombe et s'écrie : « O trop heureuse France ;
» Rien n'est tel qu'un héroz soubz la pourpre des royz. »

Une des pièces les plus curieuses de ce charmant recueil, est celle intitulée *les Trois Plaids d'or* : elle a une telle ressemblance avec le joli conte qui a pour titre *les Trois Manières*, qu'il me paroît impossible que Voltaire n'ait pas eu connoissance de ce petit *Poème de Clotilde*, à moins que

(1) Alexandre VI.
(2) Dernière.

le poète du XVe siècle et celui du XVIIIe n'aient imité quelque vieux fabliau antérieur à tous les deux, et qui nous est inconnu. Dans le conte de Clotilde comme dans celui de Voltaire, il s'agit d'une cour d'amour où l'on doit couronner l'amour le plus tendre, le plus fidèle et le plus constant. Clotilde fait présider cette cour par la princesse Zulinde, et j'aime mieux cette présidente que l'archonte Eudamas : les questions sur lesquelles il s'agit de prononcer, sont plus de sa compétence; un archonte est un bien grave magistrat pour juger de pareils procès. C'est à de jeunes amans à porter leur cause au tribunal d'une femme, comme c'étoit à de jeunes filles à porter la leur au tribunal d'un archonte. Tels sont les changemens que le goût a dictés à nos deux poètes ; mais il y a la plus grande ressemblance dans la marche des deux ouvrages. Un des acteurs, dans l'un et dans l'autre, s'appelle Lygdamon ; ainsi que la belle Eglé, Lygdamon raconte son aventure en vers alexandrins ; ainsi que la vive Téone, Tylphis raconte la sienne *en vers moins alangés* :

Eil conte en verselets sans tours ambitieulx.

Enfin, comme la triste Apamis, le malheureux Colamor emploie les vers de dix syllabes ;

Et contant sans détour, ces metres employa
Par qui douce élégie autrefois larmoya.

Il y a dans les différens récits quelquefois de l'embarras et des longueurs ; mais on y trouve des vers d'une naïveté charmante, et une imagination très-poétique. Lorsque la reine Zulinde a fait proclamer la tenue de sa cour d'amour,

Sy vist-on sur le Pô, de touz coingz accourir
Millo amantz fortunez ; bruslant de concourir ;

Ceux-là viennent des bords où serpente la Seyne,
Autres des verdz costeaulx de la dquble Albion;
En vient des sables d'or où le Tage pourmeine,
Des isles où régna le triple Geryon;
D'où fuict le Rosne enfant soubz les murs de Lyon;
Mesme en sortit encor de ces monts où la neige
Dans un perenne hyver tient l'hispide Norwège
Souz un ciel de brouillardz sans cesse enveloppé.....
Le croy; là s'ayme ainsi qu'ez vallons de Tempé.

Ce dernier vers est charmant. La description du lieu où se tient la cour d'amour, n'est pas moins agréable :

Au plus dense d'un bois où le myrthe platanes,
L'oranger au tilleuilz, le laurier à l'ormeil,
Prestent, moult enlacés, leur parfum nompareil,
Un temple à ceinctres verdz, interdict aux profanes,
S'élève, et des amours abrite le conseil.

Ici, il se présente une question assez difficile à résoudre. Est-ce Voltaire qui avoit lu les poésies de Clotilde, ou plutôt n'est-ce pas M. de Surville ou tel autre qui après avoir lu et imité Voltaire, a voulu en imposer au public, en donnant ses propres productions comme des poésies du XVe siècle? Des vers souvent si corrects, presque toujours si agréables (qu'on se rappelle que mon plan n'étoit pas de citer aujourd'hui ceux qui ont le plus d'agrément), sont-ils le fruit d'un siècle barbare? Cette discussion alongeroit trop cet article déjà trop long. Je ne dirai point que des vers où respire un sentiment si tendre et si vrai, n'ont pu être faits que par une femme, parce que ce seroit une épigramme contre les hommes; je ne dirai point que des poésies animées par l'amour le plus vif et le plus passionné pour un mari, n'ont pu être faites que par une femme qui existoit il y a trois ou quatre siècles,

parce que ce seroit une épigramme contre les femmes d'aujourd'hui; mais je renverrai à la préface très-intéressante et très-bien raisonnée que l'éditeur M. Vanderbourg, a mise à la tête de ce charmant recueil: c'est un excellent plaidoyer en faveur de l'authenticité de ces poésies. Quant on lit cette préface, on dit: il est impossible que ces poésies aient été faites par d'autre que par Clotilde: quand on lit les poésies, on est tenté de s'écrier: il est impossible que des vers aussi agréables aient été faits dans le XVe siècle: et l'on se trouve à-peu-près dans la perplexité où étoit ce pauvre Pantagruel, lorsqu'exposant tour-à-tour les avantages et les inconvéniens du mariage, on lui répondoit aussi tour-à-tour: Mariez-vous, ne vous mariez pas.

A.

LIII.

Exposition des Monumens conquis par la Grande-Armée, durant les Campagnes de 1806 *et* 1807.

VAN EYCK, ALBERT DURER, CRANACH, BRUEGHEL D'ENFER.

Les ouvrages de ces peintres fixent particulièrement l'attention du public par la singularité des sujets représentés; et l'on peut aussi les considérer comme des monumens curieux des premiers temps de l'art.

Van Eyck, autrement dit Jean de Bruges, avoit terminé sa vie de 70 ans en 1471. Mantegna, le

Bramante, les Bellin, le Pérugin, les plus anciens peintres italiens dont les ouvrages aient mérité d'être conservés, n'étoient point encore au monde; et sa naissance avoit devancé, de tout un siècle celle de Michel-Ange et du divin Raphaël.

Jean de Bruges passe pour le premier qui ait employé l'huile dans la préparation des couleurs : on les broyoit auparavant avec des eaux de gommes ou de l'eau d'œuf. Il est du moins certain que, lorsque le hasard et ses connoissances en chimie, assez étendues pour le temps, lui firent découvrir ce procédé, on ignoroit généralement qu'il eût jamais été employé par d'autres.

Il paroît que cet ancien peintre commençoit par tracer le contour et les principales ombres de ses figures, au pinceau, avec une couleur brune ou noire. Il peignoit ensuite sur ce trait avec un soin extrêmement minutieux, faisant consister son art à s'écarter le moins possible des procédés de la nature : non-seulement il exprime en détail la barbe et les cheveux de ses personnages, mais en examinant ses tableaux à la loupe, on reconnoît qu'il s'est astreint à imiter chacun des petits accidens qui composent en quelque sorte le tissu de la peau. Cette pratique, dont les résultats sont de peu d'effet, exigeoit une patience inconcevable, sur-tout quand elle s'appliquoit à des compositions nombreuses. On ne trouve encore dans ces tableaux aucune trace de perspective aérienne, seulement des notions incertaines de la perspective linéaire en général, et une idée plus confuse encore de la science des raccourcis, partie de la perspective qui ne fut bien connue des peintres qu'après que Michel-Ange en eut fourni d'immortels exemples.

Van Eyck dessine bien la tête et les mains : le

reste de ses figures est roide, et les parties charnues sont les moins bien traitées ; ce qui vient peut-être de ce que ses études anatomiques n'avoient pas été portées au-delà de l'ostéologie. L'absence de la perspective aérienne produit nécessairement une couleur crue ; l'ignorance de la science des raccourcis rend l'agencement des groupes extrêmement difficile, et toujours un peu monotone. Les tableaux du vieux peintre flamand ont ces deux défauts ; on voit cependant qu'il s'appliquoit à éluder le dernier ; et il y réussit par fois assez bien : ses têtes, sans s'élever jusqu'aux beautés idéales, sont en général d'un bon choix et d'une grande variété ; l'expression en est toujours vraie, et ne manque même pas de délicatesse.

Les tableaux de Van Eyck étoient probablement beaucoup plus agréables et fort supérieurs d'ensemble à ceux que l'on faisoit de son temps, même en Italie ; et si sa manière, châtiée avant le temps, ne devoit point lui donner des successeurs comme ceux qu'eurent les Florentins et les Romains ses contemporains, il avoit droit du moins de prétendre à être le fondateur d'une école meilleure que l'école flamande. Il me semble que ceux qui ont dit que Jean de Bruges a créé le métier, et Rubens l'art de la peinture, n'ont pas rendu assez de justice au premier ; peut-être ne falloit-il pas avoir un moindre génie que celui de Rubens pour faire, deux cents ans avant lui, ce qu'a fait Van Eyck. Ce laps de temps, considérable en lui-même, est immense dans l'histoire de l'art, parce qu'il comprend la naissance, toute la vie et les travaux de Léonard de Vinci, de Michel-Ange, de Raphaël, du Titien, du Corrège, et de leurs premiers élèves. Ces deux cents ans renferment le siècle de Léon X pour

l'Italie; celui de François Ier pour la France: c'est aussi l'époque de la découverte des plus précieux monumens de la statuaire antique.

Quelque personnes veulent que le tableau du *jugement dernier*, sous le n° 389 de la nouvelle exposition, ne soit pas de Van Eyck, mais d'un de ses contemporains, nommé Van Ouwater. Il faudroit donc qu'il se fût trouvé à-la-fois deux peintres d'un aussi singulier mérite que Van Eyck: cela est peu vraisemblable à une époque si rapprochée de la renaissance de l'art. Le tableau du *Jugement dernier* est d'ailleurs tout-à-fait semblable à ceux qu'on attribue unanimement à Van Eyck, non-seulement par le mécanisme du travail, mais aussi par des rapports de ressemblance entre plusieurs personnages; ressemblance telle, qu'on est fondé à croire qu'ils ont été tracés de la même main, et d'après les mêmes modèles.

Le Sauveur du monde dans sa Gloire, les chœurs de Bienheureux, le vol des Anges aux trompettes éclatantes, composent la partie supérieure de ce tableau. L'archange saint Michel est descendu sur la terre; il pèse dans une grande balance les hommes sortis des tombeaux, et sépare les bons de ceux qui ont été trouvés légers: ces derniers sont entraînés dans l'abyme par les Anges de ténèbres: les Anges de lumière conduisent les autres: ils les présentent à saint Pierre; ils les revêtent d'habits éclatans: on les reçoit dans la Gloire.

Cette composition n'a pas la vaste étendue, et ce qu'on pourroit appeler le bouleversement du *Jugement dernier* de Michel-Ange; mais elle est sagement ordonnée, d'un style grave, et on y remarque une imagination mieux réglée que dans les

autres ouvrages des temps gothiques. Les Anges, les Saints, les figures célestes ne manquent pas de majesté. Le peintre ne s'est point plu à multiplier les monstres infernaux. La crainte, la stupeur, le désespoir des réprouvés s'y trouvent exprimés avec une grande vérité, et sans aucune exagération : le calme et le sentiment de béatitude des élus est aussi représenté avec beaucoup de justesse.

La multitude assiège ce tableau à cause de l'or qui y brille de toutes parts, du vif éclat et de l'effet tranchant de couleurs, de la découpure des figures, peut-être aussi à cause de la scène terrible ! Les gens de l'art, en le considérant avec d'autres yeux, en tireroient une excellente collection de pièces de porte-feuille.

Albert Durer, né en 1470, et contemporain des grands peintres d'Italie, est assurément inférieur à Van Eyck, du moins dans les tableaux de cette exposition, pour le dessin, le choix des têtes et l'expression ; sa couleur est un peu plus fondue sans être d'un meilleur effet ; il ignore, comme son devancier, la perspective aérienne, et se montre moins adroit à éviter des difficultés qu'il ne peut surmonter. Ces tableaux, représentant plusieurs actions de Jésus-Christ, sous les Nos 359, 360 et 361, ne justifieroient point la grande réputation que Durer s'est acquise par ses gravures, dont le style sec, mais précis, n'a aucun rapport avec celui de ces trois ouvrages. Les admirateurs de cet artiste, dont la réputation nous semble bien grande, le contempleront avec plus de plaisir dans le tableau de la grande galerie où il a représenté le Christ, la Vierge, saint Jean, saint Denis, l'empereur Charlemagne et saint Louis. Ils trouveront dans cet ouvrage, avec toute la roideur du

style gothique, un dessin meilleur et de plus belles expressions. Deux portraits, Nos 249 et 250 de la même collection, bien dessinés, et d'un caractère très-prononcé, peuvent aussi donner une idée avantageuse du talent d'Albert Durer : sans doute il est fâcheux pour ce peintre, que les portraits (No 358) de la nouvelle exposition, soient d'un faire si différent de celui de ses autres ouvrages, que l'on puisse révoquer en doute la tradition qui les lui attribue.

Il paroit, par ceux de Cranach, que cet artiste avoit un talent fort inégal. La Fontaine de Jouvence (No 345) est une composition dégoûtante et d'une exécution excessivement foible. Peut-être du temps de l'auteur renfermoit-elle quelqu'allusion maligne ; et cette espèce de mérite entièrement perdu pour nous, lui aura valu d'être conservée. Rien de plus commun que des tableaux dont la réputation, fondée d'abord sur des circonstances tout-à-fait étrangères à l'art, s'est soutenue, sans qu'on puisse dire, pourquoi, après que ces circonstances ont été entièrement oubliées. Une galerie de tableaux n'est, pour la plupart des riches et des grands, qu'un cabinet de curiosité.

L'Histoire de la Passion (No 337) est préférable à la Fontaine de Jouvence ; mais il faut, ce me semble, pour l'honneur de Cranach, passer à ses quatre tableaux sans numéros, placés à l'extrémité de la galerie, et représentant chacun une figure de grandeur naturelle. Les deux premiers sont susceptibles d'être rapprochés, pour ne former qu'une seule composition. Adam et Eve auprès de l'Arbre de vie. Les autres représentent, l'un, une jeune Fille qu'un Amour est prêt à toucher de la

pointe d'un de ses traits : l'autre, une Femme, et à ses pieds un Amour assailli par les abeilles d'une ruche dont il a dérobé le miel. Une inscription indique que le peintre a voulu faire allusion aux peines qui suivent de près les plaisirs les plus ardemment desirés. On ne peut douter aussi qu'il n'ait eu l'intention de donner, par opposition, à la figure de l'autre femme, l'expresion de l'innocence. Les jambes, les pieds, et sur tout les mains, sont d'un dessin facile et assez beau ; mais ces tableaux et les autres font juger, que l'auteur n'avoit à sa disposition qu'un très-petit nombre de têtes fort mal choisies. En cela, Cranach est au-dessous de Van Eyck lui-même ; et l'on voit du reste que l'école flamande n'avoit encore fait aucun progrès, à une époque à laquelle l'art étoit porté en Italie au plus haut point de perfection, par Michel Ange et Raphaël.

Il semble que cinquante ans après ces grands hommes, il n'étoit plus permis de rien ignorer en Europe, de la théorie de la peinture : cependant Brueghel d'Enfer n'est pas plus avancé que Van Eyck dans la science de la perspective : sa couleur est plus compliquée, sa touche plus facile ; mais son style a moins d'élévation, et son dessin est plus négligé que celui du peintre de Bruges. La première partie de l'Histoire du Monde (N° 320) est ce qu'on peut imaginer de plus mauvais, sous le rapport de la composition et de la perspective : l'expression et le dessin sont fort inférieurs à ceux des tableaux de la plupart des peintres de petites figures. Les deux autres parties présentent quelques effets de lumière artificielle assez bien rendus ; et en examinant, avec beaucoup d'attention, la multitude des têtes qu'elles renferment, on en trouve quelques-unes touchées vigoureusement et avec esprit. Quant à la compo-

nition, c'est le rêve d'une imagination malade; et ce qu'il y a de plus étonnant en un pareil ouvrage, c'est la patience de l'homme appliqué sérieusement à exécuter tant d'images extravagante, et non moins dégoûtantes pour l'esprit que pour les sens.

Brueghel a fait entrer dans la composition des monstres de ce tableau, une multitude d'insectes et de très-petits animaux, dont les parties développées sur une grande échelle, et diversement agencées, fournissent une variété infinie de formes singulières, qui semblent des choses nouvelles. Il est sans doute déplorable que ce soit là les modèles d'une grande composition historique. Je remarquerai cependant que l'usage des êtres microscopiques empruntés des trois règnes de la nature, n'est point à dédaigner pour le dessinateur d'ornemens; il fournira au contraire, sans grands frais, de très-grandes ressources à celui qui saura en user avec discrétion et discernement : même, si Brueghel s'en est avisé le premier, il faut reconnoître qu'il ne pouvoit avoir une idée plus heureuse pour parer au moins d'une apparence de verve le misérable genre qu'il s'était fait, et auquel il dut son étrange surnom.

M. B.

LIV.

ATHÉNÉE DE PARIS. — De l'état des lettres en Italie, au commencement du XIVe siècle.

HUIT heures sont sonnées, on attendoit avec impatience le cit. (1) Ginguené; le verre d'eau et du sucre,

(1) On voit que cet article est un peu ancien; mais les principes qui y sont réfuté, ont été imprimés depuis peu.

attribut essentiel d'un professeur d'athénée, et qui devroit entrer dans ses armoiries, s'il y avoit encore des armoiries, étoit sur la table. Un spectateur a soif, il s'imagine qu'indépendamment de l'instruction et du plaisir qu'on trouve à l'athénée, il peut, pour ses quatre louis d'abonnement, prendre sur le marché un verre d'eau, il s'empare de celui qui est à sa portée. *Monsieur!* s'écrie le garçon de la salle, *il falloit m'en demander un autre; celui-là étoit pour monsieur le professeur, c'étoit de l'eau chaude....* Cette anecdote n'est pas en elle-même bien importante; mais rien n'est petit quand il s'agit de l'athénée, et si quelque jour on en écrit l'histoire, ce verre d'eau pourra y figurer; et il ne sera pas indifférent d'apprendre à la postérité que les professeurs y buvoient de l'eau chaude.

Le cit. G. ne paroissoit cependant pas, et j'ai craint un instant que ce malheureux verre d'eau ne nous privât du plaisir de le voir. Il arrive enfin et il reçoit l'accueil dû à un professeur qu'on n'a pas vu depuis quinze jours; car il faut que l'on sache que le cit. G. a fait son mardi gras, ce qui n'est pas trop philosophique, puisque c'est reconnoître en quelque sorte le calendrier de l'église romaine; mais au moins, il ne s'est pas reconcilié avec les princes de cette église. Sa leçon a commencé par une vive diatribe contre les papes qui fixèrent leur demeure à Avignon, depuis le *pape gascon* Clément V, jusqu'à Jean XXII. « Je sais » bien, a-t-il ajouté, que ces détails déplairont à » certains critiques qui se sont chargés de mon » instruction, quoiqu'à en juger par la manière » dont ils écrivent, la leur me paroisse fort né- » gligée, mais j'attends que ces messieurs m'ap-

» prennent comment je dois faire pour parler de » l'Histoire littéraire de l'Italie sans parler de l'Ita» lie, ou pour parler de l'Italie sans parler des » papes, ou pour parler des papes autrement que » l'histoire. »

J'espère que le cit. G. ne se plaindra pas que j'altère ses expressions : je leur ai conservé tout le sel dont il les a assaisonnées. Je voudrois qu'elles en eussent davantage, parce qu'elles auroient été plus goûtées ; on les auroit applaudies encore plus fort, et elles m'auroient fait rire davantage ; mais, en conscience, le cit. G. n'a pas eu plus d'esprit que je ne lui en donne. Après lui avoir ainsi rendu justice, il me permettra sans doute quelques réflexions.

Si mon instruction est négligée, falloit-il me le reprocher aussi durement ? Un professeur doit-il décourager ainsi des élèves de bonne volonté ? Ne fais-je pas tout ce qu'on peut faire de mieux pour réparer le malheur d'une instruction négligée ? Ne vais-je pas à l'athénée ? Là, je suis les cours d'un professeur de rhétorique, qui m'apprendra à écrire ; d'un professeur d'histoire philosophique, qui m'apprendra à penser ; je suis même allé entendre, l'autre jour, disserter sur la *formation de la pluie* : la première fois qu'on dissertera sur la *formation du beau temps*, j'y irai encore, afin d'avoir une théorie complète sur la *pluie* et le *beau temps*, et savoir tout ce qu'on dit à l'athénée sur ces objets neufs et intéressans : enfin je compléterai mon cours d'instruction par une théorie sur les *bases salifiables* ; et j'espère que le cit. G. sera content de moi.

Je n'ai jamais eu la sottise de trouver mauvais que le cit. G. *parlât de l'Italie*, et j'ai toujours desiré qu'il ne parlât pas des papes *autrement que*

l'histoire. Mais ce n'est pas en parler comme l'histoire, que d'en parler comme quelques historiens passionnés; ce n'est pas parler comme l'histoire, que d'accuser le christianisme d'avoir couvert le monde des ténèbres de la barbarie; ce n'est pas parler comme l'histoire, de prétendre que les papes, les évêques, les ecclésiastiques, les moines ont détruit et les livres et les sciences, lorsque l'histoire atteste que c'est par leurs soins que les uns ont été conservés, et que les autres ont refleuri; c'est parler *autrement que l'histoire*, que de présenter le pape S.-Grégoire comme un brûleur de livres, un destructeur des arts, un persécuteur des savans et des mathématiciens. C'est ainsi, il est vrai, que parlent deux historiens, Machiavel et Brucker; mais ils ont été si solidement réfutés, non-seulement par des écrivains orthodoxes, mais par des philosophes qui ne doivent pas être suspects au cit. G., tels que Bayle et Barbeyrac, qu'il a dû croire que parler comme de tels historiens, ce n'étoit pas *parler comme l'histoire.* Il a dû savoir que ces prétendus mathématiciens chassés par le pape, n'étoient que des astrologues, et il est assez plaisant d'entendre le cit. G., qui se moque tant des astrologues, lorsqu'ils ne sont pas chassés par les papes, déclamer contre les papes lorsqu'ils chassent les astrologues.

J'ai reproché au savant professeur de n'avoir pas rendu justice aux papes Innocent III. Honoré III, Grégoire IX, Innocent IV, Urbain III: de n'avoir parlé que de leur guerre avec Frédéric Barberousse, tandis qu'il ne faisoit pas une guerre militaire; et n'avoir rien dit des connoissances étendues du premier, et de la protection accordée aux savans et

aux universités par les autres, tandis qu'il faisoit une histoire littéraire.

Enfin, puisqu'il faut absolument une pâture à la malignité du cit. G., je lui abandonne le *pape Gasana* et même plusieurs autres, et même la comtesse de Périgord, car, quoique je m'intéresse beaucoup à l'honneur des comtesses de Périgord; je puis bien lui en abandonner une qui vivoit il y a plus de cinq cents ans. Je lui observerai cependant, que, rapporter ainsi des faits scandaleux, lorsqu'ils sont étrangers à l'objet que l'on traite, ce n'est point la preuve de bonnes intentions ni d'un bon esprit. Or, quel rapport entre l'Histoire littéraire d'Italie et les amours de Clément V et de la comtesse de Périgord? Le fait est-il même incontestable? Je ne le trouve ni dans Platina, ni dans Ciaconius.

Cette petite discussion, dans laquelle m'a entraîné la querelle que m'a faite le cit. G., m'empêchera d'entrer dans de longs détails sur la séance, mais on n'y perdra pas beaucoup : il a parlé d'une foule d'auteurs obscurs que les italiens même ne lisent plus, et dont il est peu intéressant pour les Français de connoître le nom, et quoiqu'il ait prétendu *qu'il n'y a point de rang dans la poussière, et que tout ce qui n'est pas lu mérite également d'y être enseveli*, il n'a appliqué cette sentence qu'aux auteurs ecclésiastiques et aux théologiens. Quant aux autres, il les a tirés de la *poussière*, quoiqu'ils ne soient pas *lus* davantage. Il a parlé longuement de l'*Acerba* de Cecco d'Ascoli, a prétendu que ce titre venoit d'*acervus*, parce que le *b* se changeoit souvent en *v*, et que c'étoit une imitation du *Trésor* de Brunetto Latini; dissertation qui a fait bailler tout l'Athénée, il a cité une foule de

sonnets ou de canzonni, dans lesquels le poète parle *d'une ame qui pleure dans un cœur, d'un cœur qui se logé dans des yeux, pour y voir la beauté, et qui fuyant l'amour, se place ainsi devant sa flèche; des yeux assez imprudens pour un cœur à un combat où il ne peut trouver que la mort*, etc. Il s'est fort égayé au sujet d'un pauvre Giacoco, ou Giacopo, ou Giacopone, qui se fit fou pour devenir saint, et qui fut élevé à ce rang ainsi qu'à celui de poète; double apothéose dont le professeur prétend n'avoir pas le droit de juger: *du moins*, ajoute-t-il, *il y a peu d'inconvénient à la première, mais il y en auroit à la seconde, si on vouloit prendre Giacoco pour modèle.* Après s'être également moqué, et de la Vie des Saints, de Pierre Natali, et de la légende dorée de Jacques Voragine, et des constitutions des papes, appelées *extravagantes, nom que personne n'a été tenté de leur ôter*, il a prouvé l'ignorance où l'on étoit à cette époque, par celle d'un professeur qui mettoit Cicéron et Platon au nombre des poètes latins, ne connoissoit ni Mevius, ni Plaute, et croyait qu'Ennius et Stace étoient contemporains: très-mauvaise preuve, à mon avis; car il ne faut jamais juger d'un siècle par un professeur, même d'athénée. Et n'avons-nous pas vu, il y a quelques années, un homme qui fait l'*important*, et qui traite souvent les autres d'ignorans, écrire, dans un parallèle de César et de Robespierre, que César étoit devenu ambitieux en lisant les Vies de Plutarque, comme si on disoit que Louis-le-Grand étoit devenu ambitieux en lisant le siècle de Louis XIV, par Voltaire.

Je voudrois bien rapporter tout ce que le cit. G. nous a dit de plaisant à l'occasion d'une femme

qui professoit le droit à Bologne, et qui étoit si jolie qu'elle ne parloit que derrière un rideau, afin que *la biauté d'icelle*, dit Christine de Pisani, *n'arrêtat la pensée des oyantz*; et avec quelle coquetterie, en parlant de la voix douce de cet aimable professeur, le nôtre a adouci la sienne! Mais je n'ai plus de place, et je dois parler des traits épigrammatiques que lui ont fourni l'histoire de Pierre d'Abano et de Ceco d'Ascoli. Pierre d'Abano fut accusé de magie. L'inquisiteur dominicain, *que Paris avoit le bonheur de posséder*, le cite à son tribunal; l'accusé se défend très-bien; il prouve même par quarante-cinq argumens que ce sont les dominicains qui sont les hérétiques. Il est absous; *mais*, ajoute le cit. G., *cela n'empêche pas les accusateurs, convaincus d'hérésie, d'être toujours inquisiteurs pour la foi.* Cependant Savanarole, qui rapporte ce fait, dit que les dominicains furent bannis; et si le professeur rejette la dernière partie de ce récit, pourquoi admet-il la première?

Peut-être le cit. G. m'accusera-t-il d'être partisan de l'inquisition et des bûchers du Saint-Office; mais il se trompe, je n'ai jamais applaudi à aucun genre d'inquisition, et il est bien des gens qui ne peuvent pas en dire autant. Ils ne devroient peut-être jamais en parler, car cela fait faire de singulières réflexions.

Ceco d'Ascoli fut plus malheureux que Pierre d'Abano; ses commentataires sur la sphère de Sacrobosco, et son poème de l'*Acerba*, lui suscitèrent des ennemis; des querelles littéraires le firent accuser d'hérésie; il fut brûlé vif. On voit encore, dit le cit. G., des grandes animosités entre les gens de lettres; mais on voit plus de bûchers dressés par la vengeance des plus forts, et j'ai dû

remarquer cette différence entre les deux siècles ; *différence que certaines gens prétendant n'être pas à l'avantage de celui-ci.* Je n'ai jamais entendu comparer le quatorzième siècle et le dix-huitième. Si on vouloit les juger par le nombre de victimes immolées à l'esprit de parti, le jugement ne seroit pas en faveur du dix-huitième. Il s'élevoit alors de vives querelles sur des capuchons plus ou moins pointus ; mais si l'on persécutoit dans des temps d'ignorance pour la forme d'un capuchon, n'a-t-on pas persécuté, dans un siècle de lumière, pour la couleur d'un bonnet ? A.

LV.

Sur la Critique (1).

S'il s'agissoit de développer les avantages de la critique et les résultats heureux qu'elle peut produire, je n'aurois rien de mieux à faire que de citer l'excellent recueil dont j'annonce le quatrième volume ; lorsqu'annuellement on voit extraire de trois ou quatre journaux une suite aussi intéressante de pensées et de principes de morale et de littérature, on peut sans doute applaudir les écrivains qui, pour éclairer l'esprit public, pour arrêter le torrent du mauvais goût, pour ramener aux idées vraies et solides, ne dédaignent pas le travail ingrat et sans gloire que demande la

(1) Cet article a été fait à l'occasion de l'annonce de ce Recueil dans la *Gazette de France*.

rédaction d'un écrit périodique. C'est leur payer une partie de la reconnoissance qui leur est due, c'est ajouter à l'utilité de leurs efforts; enfin, c'est rendre un service essentiel aux lettres, à la morale que de sauver de l'oubli et de présenter, avec une sorte d'ensemble, des morceaux choisis avec discernement dans le nombre de ceux qui paroissent journellement, et parmi lesquels il doit nécessairement s'en trouver de médiocres. Mais avant de faire l'éloge de la critique, peut-être faut-il répondre aux reproches violens qui lui sont adressés de tous côtés; peut-être faut-il réduire à leur juste valeur ces clameurs qu'excite l'amour-propre blessé; que la sottise répète et propage, et que l'esprit de parti envenime et rend furieuses, au point qu'une discussion littéraire est tantôt présentée comme un attentat, tantôt comme une conspiration politique, tantôt enfin comme une cause de décadence et d'opprobre national. Cette tactique n'est pas nouvelle. Boileau se plaisoit à la démasquer dans un temps où les Cotin, les Chapelain et les Scuderi voyoient avec rage leurs foibles productions vouées au ridicule et au mépris.

« Et Dieu sait, aussitôt, que d'auteurs en courroux,
» Que des rimeurs blessés s'en vont fondre sur vous!
» Vous les verrez bientôt, féconds en impostures,
» Amasser contre vous des volumes d'injures,
» Traiter en vos écrits chaque vers d'attentat,
» Et d'un mot innocent faire un crime d'état. »

Apparemment cette triste ressource des mauvais écrivains du siècle de Louis XIV, ne paroît pas à dédaigner pour ceux de nos jours; car ils font, sur ces six vers, toutes les amplifications possibles: celui-ci prétend prouver qu'on dégrade

la France aux yeux des nations étrangères, en ne vantant pas comme des chefs-d'œuvre et des modèles, tout ce qui sort de nos presses. Cet autre, qu'on manque au gouvernement, en critiquant les écrits de quelques membres d'une société dont il protège l'institution; l'un assure que le talent est étouffé dès son berceau et réduit au silence par cette oppression littéraire; l'autre demande une constitution qui fixe les attributions de la critique; et s'il se chargeoit de la rediger, on pourroit la réduire à ces deux mots : *Louer ou se taire*, ce qui, assurément, seroit fort commode pour les mauvais auteurs, fort utile pour le goût et fort glorieux pour notre littérature, en supposant que les étrangers voulussent bien s'en rapporter au jugement de ces complaisans journalistes, et que l'empressement public et l'avis de la postérité confirmassent ces arrêts flatteurs. Mais il pourroit bien en arriver autrement, et j'observerai qu'on peut trouver quelques écrits périodiques rédigés dans ce sens bénévole, et qui annoncent régulièrement trois cent soixante-cinq chefs-d'œuvre par année, sans que les livres qu'ils ont ainsi vantés en soient plus connus et plus débités. Après tout, ce tribunal de la critique, si craint, si redouté, ces articles de feuilleton qu'un jour on feint de mépriser, que le lendemain on peint si formidables, sont-ils inévitables? Les journalistes courent-ils chez tous les auteurs, éditeurs, imprimeurs pour guéter chaque production nouvelle et l'écraser à sa naissance? On se tromperoit de beaucoup si on s'imaginoit qu'il en est ainsi. Il n'est asyle si retiré, où le critique puisse se trouver à l'abri des sollicitations d'une foule empressée; il n'est voile si épais dont il puisse se

couvrir, sans que bientôt on ne le soulève pour obtenir son attention; il n'est prétexte ni raison qui puisse le dispenser d'accepter le mauvais ouvrage dont l'auteur lui détache, coup sur coup, les exemplaires. On va jusqu'à solliciter sa sévérité; n'est-ce pas lui donner le droit de l'exercer? Je sais que la critique doit avoir des bornes; je ne m'amuserai point à la diviser en genres et en espèces, à distinguer la critique *amère* de la critique douce, etc.... Je dirai seulement qu'elle ne doit jamais s'étendre aux personnes, et, si je ne me trompe, les lois ont prévu ce dernier article, et donne, dans ce cas, tous les moyens de la réprimer. Quant à son excessive sévérité, à son injustice même si l'on veut, envers les ouvrages, elle ne peut donner lieu qu'à des dissertations littéraires utiles aux progrès des lettres et au maintien du bon goût; et cette sévérité même trouve un contrepoids puissant, un obstacle qui en émousse continuellement les traits, dans l'amour-propre naturel à tous les hommes, et plus fort en particulier chez les auteurs. Je dirai plus : loin de craindre, pour les hommes de talent, ce découragement funeste dont on nous menace, je crois que le talent même a besoin de la critique pour se perfectionner. Celui qui débute avec quelques succès dans la carrière des lettres, ressemble à ce voyageur sans expérience qui traverse, pour la première fois, les marais Pontins; une vapeur mortelle appesantit peu à peu ses yeux trompés par la beauté du climat, il se laisse aller à un sommeil facile et dangereux, il perdroit bientôt toutes ses facultés, si une main prudente, mais incommode, ne l'excitoit sans cesse, n'interrompoit sa rêverie, ne le tourmentoit de mille ma-

nières pour lui faire voir le péril. Quel esprit seroit assez sain pour résister aux douces illusions de l'amour-propre, aux séductions de la louange, aux douceurs de la négligence, à l'abus de la facilité? Si la critique n'étoit là pour éplucher impitoyablement les défauts, pour contredire les éloges, pour relever les distractions, pour avertir des faux-pas, tel eût envoyé, avec complaisance et précipitation, son ouvrage à l'impression, que la crainte d'un feuilleton malin ou sévère a forcé de revoir son manuscrit et d'en changer des pages entières.

Et ta plume, peut-être, aux censeurs de Pyrrhus,
Dut les plus nobles traits dont tu peignis Burrhus.

Mais, dit-on, quelle opinion les nations étrangères prendront-elles de notre littérature et de nos littérateurs, en les voyant dénigrer tous les jours dans vingt journaux différens? Je demanderai, à mon tour, quelle idée elles se formeroient de notre goût et de l'état de notre langue, si elles voyoient paroître, publier, et débiter sans aucune réclamation cette effrayante quantité d'ouvrages ridicules et barbares, pleins de fautes contre la langue, la morale et la raison? Notre gloire littéraire n'est heureusement pas fondée sur nos productions modernes; et le seul moyen de nous élever au-dessus des autres nations, dans ce genre de succès, c'est de nous rapprocher sans cesse de la manière et des principes des écrivains du siècle de Louis XIV, et de combattre par le raisonnement ou par le ridicule tous les esprits faux qui prétendent nous ouvrir une autre route. On a avancé que les membres d'une société publique présidée par le chef de l'état, devoient voir leurs écrits à l'abri de la censure; mais si leur nomination à ce poste

flatteur est une preuve du mérite de quelqu'un de leurs ouvrages existans, il ne s'en suit pas que tout ce qu'ils publieront sera désormais sans tache : ce seroit là une brillante vertu qu'auroient les bancs de l'Institut, et leur effet inspirateur seroit encore plus surprenant que celui du trépied de Delphes. D'ailleurs, il faudroit, par une conséquence rigoureuse, défendre au parterre de jamais siffler les vers des académiciens, et obliger le public à lire et à louer tous leurs livres. Tant que leurs tragédies tomberont, tant qu'il pourra arriver à leurs ouvrages de rester ensevelis dans la poussière, il doit être permis aux critiques de les faire apercevoir de quelques distractions. Qu'importent, d'ailleurs, aux membres de l'Institut les plaisanteries ou les critiques de quelques journalistes inconnus ! Leur carrière n'est-elle pas remplie ? N'ont-il pas atteint le but le plus élevé de leur ambition littéraire ? Ils doivent se regarder comme ces triomphateurs qui traversoient sur un char élevé la ville maîtresse du monde, et qui, d'un front serein, jouissoient de leur gloire, sans s'inquiéter des sarcasmes, des mauvaises plaisanteries et des chansons satiriques que leurs soldats étoient dans l'usage de débiter autour d'eux pendant leur marche triomphale. Au reste, je ne sais pourquoi on s'inquiète des effets de la critique, lorsque l'expérience a prouvé que les bons ouvrages survivoient à toutes les censures qu'on en avoit faites, tandis que les critiques justes et solides restent comme des leçons utiles à conserver, long-temps après les foibles écrits qu'elles ont combattus. J'aurois, dans l'histoire des lettres, vingt exemples à l'appui de cette vérité ; les derniers volumes du Spectateur m'en fournissent un de plus : on a

presque oublié les écrits dont ils rappellent le titre et les sujets, mais on retrouve encore avec plaisir, et on lit avec fruit des dissertations littéraires et morales, où brillent la raison et le talent. A. D.

LVI.

Discours (1) *sur l'influence de la Philosophie sur les Lettres.*

On ne doit pas considérer les lettres comme uniquement destinées à procurer un amusement frivole et passager ; elles se proposent un objet plus solide et plus noble. L'écrivain qui sait plaire n'a rempli qu'une des obligations que son art lui impose. Mais quand il a su parer l'austère vérité des graces de l'imagination, et nous instruire en nous amusant, c'est alors qu'il a touché le but, et qu'il est parvenu au point de perfection dont la littérature est susceptible.

Il faut donc que les connoissances se réunissent avec les talens, pour donner aux ouvrages de goût ce dégré d'utilité si précieux et si rare Il faut que la philosophie éclaire le génie de ses lumières, et lui suggère les idées qu'il doit orner et embellir. Dans l'enfance du monde et des arts, les philosophes seuls étoient chargés de l'instruction du genre humain. La raison et la vérité nues avoient alors assez d'empire sur des hommes simples, que le luxe et les

(1) Ce discours qui est tiré de *l'année littéraire*, renferme, comme dans un tableau raccourci, les principes de littérature qui se trouvent développés et appliqués dans ce recueil. Sous ce rapport comme sous celui du talent de son auteur, il nous a paru très-propre à terminer ce volume.

vices n'avoient point corrompus; mais quand les mœurs pures des premiers âges commencèrent à s'altérer, quand la raison devint odieuse à l'homme asservi par les passions, il fallut orner la vérité des couleurs du mensonge, et la triste austérité des philosophes fit place à l'imagination riante et fleurie des poëtes, à l'art et à la pompe des orateurs.

Homère embellit des images de la poësie les mystères de la théologie payenne, les leçons les plus importantes de la morale, et les préceptes de presque toutes les sciences. Mieux qu'aucun philosophe il sut faire connoître le prix de la vertu, et inspirer de l'horreur pour le vice. Lorsque de l'épopée se formèrent les différents genres de poësie, on vit toujours la vérité et la morale annoncées sous différentes formes. La tragédie donna des leçons de modération et d'humanité, en nous offrant des exemples frappans des caprices de la fortune, elle s'efforça de nous rendre vertueux et sages, en nous montrant les suites funestes des passions et des crimes. La comédie couvrit la raison du masque de la folie, et nous fit rire de nos travers pour nous en corriger.

L'apologue, pour nous instruire fit parler les animaux. La morale se maria dans les odes aux doux accens de la lyre, et jusques sous la treille, dans le délire d'une ivresse voluptueuse, le chantre de *Théos* couronné de myrthes et de roses, rappella aux humains la brièveté de la vie, et leur présenta l'image de la mort.

La philosophie eut encore une influence plus marquée sur l'éloquence qui n'admettant point les fables et les fictions de la poësie, est fondée toute entière sur la nature et la vérité. C'est dans le commerce d'*Anaxagore* et de *Socrate* que *Périclès* et *Alcibiade* apprirent à gouverner les esprits de la

multitude. Les leçons de *Platon* furent plus utiles à *Démosthènes* que les préceptes d'*Isée*. C'est dans les académies des philosophes, plus que dans les écoles des rhéteurs, qu'il puisa cette sublimité de raison, cette noblesse et cette véhémence qui le distinguent.

Si nous passons de la Grèce en Italie nous y verrons le prince des poëtes Latins nous offrir dans la peinture d'un héros accompli l'exemple et le modèle de toutes les vertus; nous le verrons transporter dans l'églogue même les plus sublimes spéculations de la physique; nous l'entendrons s'écrier dans un transport philosophique: heureux qui a pu connoître la véritable origine du monde, et secouer le joug des préjugés vulgaires! Le premier vœu qu'il forme est d'être initié par les Muses aux secrets de la nature et aux mystères profonds de l'astronomie. Qui jamais a su mieux qu'*Horace* rendre la raison aimable? Dans quel philosophe trouvera-t-on plus de bon sens et des préceptes plus utiles? *Ciceron* n'a-t-il pas réuni au mérite suprême de l'éloquence les connoissances philosophiques les plus étendues? Ne répète-t-il pas sans cesse dans ses traités oratoires, que c'est à la philosophie qu'il doit la perfection où il a porté l'art de la parole; que c'est dans la philosophie que les orateurs doivent puiser ces grandes idées, ces vues supérieures qui les élèvent au-dessus des formes judiciaires et des usages du barreau?

Portons nos regards sur le siècle de notre gloire, nous verrons que les grands hommes qui ont illustré le siècle de *Louis XIV*, ont tous été de grands philosophes. Dans *Bourdaloue*, dans *Bossuet*, les vérités de la plus sublime philosophie sont développées avec tout le feu du génie, avec toute la force

et la majesté de l'éloquence. *Fénélon* et *Massillon* n'ont fait servir les graces d'une imagination brillante, et l'élégance d'un style enchanteur, qu'à parer la morale, et à relever les charmes de la vertu. La saine raison brille dans les épitres de *Boileau* revêtue des ornemens de la plus riche poësie. Quel métaphysicien a mieux connu que *Racine* les replis cachés du cœur humain et les mouvemens secrets de l'ame? Quel fonds de sages maximes et de solides instructions ne trouve t-on pas dans *Molière* et dans *la Fontaine?* Tant il est vrai que les plus heureux délires du génie doivent toujours avoir la raison pour base; que les fictions les plus agréables doivent porter sur la vérité, et que c'est l'union de la philosophie avec la poésie et l'éloquence, qui donne aux ouvrages de goût cette beauté réelle et solide, cette perfection qui leur assure l'immortalité.

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable;
Il doit régner par-tout; et même dans la fable.

Mais quoique la philosophie soit en quelque sorte le fondement de toute la littérature, l'esprit philosophique est cependant par sa nature directement opposé au génie qui fait les poëtes et les orateurs. L'un est froid, timide et scrupuleux; il s'examine sans cesse, et compose toutes ses démarches avec une inquiétude superstitieuse: l'autre vif, ardent, impétueux, prend un essor libre et hardi, et se livre à son enthousiasme avec une noble confiance. L'un observateur stérile, nous présente des vérités sans corps, qui échappent aux sens par leur extrême subtilité; l'autre, créateur fécond, donne du coloris et de la vie à toutes ses productions, et les met, pour-ainsi-dire sous nos yeux. L'un vit de réflexions, de raisonnemens et de preuves; l'autre ne se nourrit que de sentimens,

de passions et d'images. L'un offre des notions abstraites et générales : l'autre applique des idées sensibles à des objets particuliers. L'un éclaire la raison ; l'autre échauffe l'imagination et remue le cœur. Il est rare qu'ils se trouvent réunis tous les deux au même dégré sans se nuire réciproquement. *Platon*, que la nature avoit destiné à la poësie, et dont le désespoir de surpasser *Homère* fit un philosophe, rappelle sans cesse aux lecteurs l'idée de sa première vocation, lorsqu'il porte dans la philosophie des fictions et des rêves qui ne doivent éclore que du cerveau des poëtes. Si de même un homme né avec l'esprit philosophique a l'ambition déplacée de vouloir briller dans les lettres, il n'apportera dans le sanctuaire des Muses, où règne la chaleur et l'enthousiasme, qu'une poësie morte et des discours glacés : ainsi la philosophie, très-utile aux lettres, quand elle se contente d'éclairer le génie, et de lui fournir des matériaux, leur devient très-funeste, quand elle prétend se substituer au génie et usurper ses fonctions ; mais cela n'arrive jamais. Ne calomnions pas la saine philosophie et les vrais philosophes. L'erreur qui nous aveugle sur nous mêmes, et nous empêche de discerner notre talent, la témérité et la présomption qui nous porte à vouloir briller dans un genre, pour lequel nous ne sommes point nés, sont deux défauts incompatibles avec le véritable esprit philosophique. *Aristote* se contenta de édiger les préceptes de l'éloquence et de la poësie ; il ne lutta point contre *Sophocle* et *Démosthènes* ; il ne s'exerça point dans ces mêmes arts, dont il étoit en quelque sorte le créateur, et s'il eût eu cette foiblesse, j'ose dire qu'il eût été incapable de composer sa *Rhétorique* et sa *Poëtique*. C'est l'abus qu'ont fait de la phi-

losophie des hommes qui n'étoient pas véritablement philosophes, qui a causé dans la littérature les ravages affreux, dont tous les gens de goût gémissent.

L'objet principal de la philosophie est de découvrir des vérités inconnues, et d'offrir à l'esprit des idées nouvelles. Ainsi le mérite particulier du philosophe doit être de penser d'une manière plus subtile et plus profonde que les autres hommes, et de s'élever dans ses conceptions sublimes, au-dessus de la portée du vulgaire. Au contraire, le but de la poésie et de l'éloquence est plus particulièrement de toucher et d'intéresser le cœur. Des idées claires, simples et naturelles, sont les plus propres à produire cet effet, pourvu qu'elles soient énoncées avec des tours vifs et animés, revêtues d'images sensibles, et parées du coloris de l'expression. Les meilleurs écrivains sont remplis de pensées que le sujet fournissoit de lui-même, et qu'un autre eût pu trouver comme eux. Quel lecteur s'est jamais avisé de songer que *Racine* et *Boileau* avoient de l'esprit? Mais il n'y a que les connoisseurs délicats qui sentent l'extrême difficulté et le prodigieux mérite de cette simplicité, si facile en apparence. Tout mortel n'a pas des yeux pour découvrir l'art merveilleux caché sous cet air aisé et naturel. Le commun des hommes n'admire que ce qu'il regarde comme au-dessus de ses forces; les spectateurs sont saisis et se récrient à la vue des sauts et des tours de force d'un voltigeur; il regarde tranquillement les mouvemens souples et faciles, les graces libres et aisées d'un danseur accompli; c'est sur ce goût naturel des ignorans pour ce qui leur paroit extraordinaire et nouveau, que se sont appuyés les modernes

qui ont prétendu suppléer par l'esprit philosophique au génie qui leur manquoit.

Vers la fin du siècle de *Louis XIV*, et dans un temps où l'on savait encore estimer les beautés simples et vraies, on vit paroître deux écrivains, qui, par la nature de leurs talens, étoient plus propres à briller dans la philosophie que dans les lettres. Délicatesse, élégance, précision, finesse, netteté, méthode, ils avoient tout, excepté le génie et le goût. Cependant ils fixèrent tous les regards, et se firent un grand nom, parce que leur nouvelle manière d'écrire sembloit annoncer qu'ils pensoient, et faisoient penser plus que les auteurs qui les avoient précédés. Le premier changea les bergers en métaphysiciens dans ses *églogues*, mit en madrigaux l'astronomie dans ses *mondes*, et la morale en épigrammes dans ses *dialogues des morts*. Le second fit hurler *Melpomène* en vers durs et barbares, tira de la lire de *Pyndare* et d'*Horace* des sons aigus et discordans, et corrompit la douce naïveté de l'appologue. Novateur téméraire, il voulut anéantir la poësie, et réformer, d'après ses chétives productions, les principes de l'art, établis d'après les chefs-d'œuvres de l'antiquité. Tous deux secondèrent de tout leur esprit l'illustre auteur de *Peau d'âne*, et prouvèrent avec beaucoup d'art et de sagacité, que les auteurs anciens, qu'ils ne connoissoient pas, dont ils n'entendoient ni la langue ni les usages, étoient fort inférieurs aux modernes, qu'ils pouvoient lire sans traduction et sans commentaire; tous deux nuisirent beaucoup aux lettres, où ils introduisirent l'esprit de système et d'innovation, et commencèrent à mettre en crédit cette affectation de finesse et de précision philosophique absolument contraire au vrai goût de l'éloquence

et de la poësie. Heureusement leurs talens n'étoient point assez éminens pour opérer un bouleversement général dans les esprits. En politique comme en littérature, les grandes révolutions sont rarement l'ouvrage des hommes médiocres.

La France étoit agitée par le système *de Law*; tous les esprits étoient tournés du côte du calcul et des combinaisons de finance, et cette fermentation les disposoit aux innovations littéraires, lorsqu'un jeune homme se présenta dans la carrière avec les qualités les plus brillantes, et sur-tout avec cette passion pour la gloire, qui fait les grands hommes quand elle est bien dirigée. Il porta ses regards sur la littérature française, et vit qu'il ne lui manquoit qu'un poëme épique. Il se persuada modestement qu'un ouvrage regardé avec raison comme le dernier effort de l'esprit humain, pourroit être l'amusement de sa jeunesse. Sans s'embarasser de la fable, du merveilleux et des autres beautés grandes et solides, qui conviennent à l'épopée, mais qui exigeoient un talent plus formé et des méditations plus profondes, il remplit à la hâte son poëme de portraits brillans, de comparaisons ingénieuses, de lieux communs, d'antithèses et de sentences, ornemens d'une espèce plutôt philosophique que poétique, parce qu'ils tiennent à la pensée et non pas aux sentimens, et partent de l'esprit, bien plus que du cœur. Il déclama contre le fanatisme et contre la cour de Rome, et parla à vingt ans sur la religion et la politique, avec autant de hardiesse et d'assurance qu'un philosophe consommé.

Sa témérité fut heureuse; on ne se borna point à excuser ces beautés étrangères et frivoles en faveur de son âge; le vulgaire séduit par la nouveauté de la manière, plaça cet essai informe à côté des

chefs-d'œuvre de *Virgile* et du *Tasse*: le même vernis philosophique qui avoit si bien réussi au jeune poëte dans l'épopée, lui fut aussi d'un grand secours dans la tragédie. Il conçut que pour enlever les suffrages, il falloit apporter sur la scène des beautés d'un nouveau genre, auxquelles *Racine* n'eût point encore accoutumé le spectateur: c'est dans ce dessein que d'abord il préféra les sujets qui pouvoient lui fournir les moyens de développer des vues morales et politiques. Les Croisades, la découverte du nouveau monde, la conquête de la Chine par les Tartares, l'établissement de la religion mahométane, voilà les grands objets qu'il présenta sur la scène, étayant ainsi, par l'importance des faits et des événemens, la foiblesse du plan et la petitesse des moyens employés dans sa fable. *Racine* n'avoit jamais donné à ses acteurs qu'une éloquence simple et naturelle et des sentimens convenables à leurs situations et à leurs caractères. Le nouveau tragique fit penser et parler ses personnages en philosophes. Ce ton fier imposant et majestueux, avec lequel ils débitoient leurs dogmes et leurs sentences, parut extraordinaire, dans les femmes sur-tout. On fut étonné d'entendre *Jocaste*, princesse payenne, déclamer contre les oracles et les prêtres du paganisme, alors respectés même des plus grands philosophes. On trouva singulier que *Zaïre*, élevée dès l'enfance dans un sérail, parlât comme un docteur, du pouvoir de l'éducation, et de l'influence que peuvent avoir les préjugés de l'enfance sur le choix d'une religion. Une Américaine simple et ignorante, qui disserte sur le suicide avec autant de subtilité que Sénèque, fut regardée comme une espèce de phénomène. Enfin l'on fut étrangement surpris qu'un Tartare, chef d'une horde grossière

et barbare, discourût sur la constitution chinoise, aussi savamment qu'un mandarin lettré. Cette singularité parut très-piquante; la multitude toujours prête à admirer ce qui s'élève au-dessus des idées ordinaires, ne vit pas que de pareils traits étoient déplacés dans une tragédie, qu'ils détruisoient l'illusion et choquoient le principe le plus essentiel de l'art. Personne ne s'avisa de songer que cette philosophie sublime et profonde n'étoit nouvelle que dans la bouche des actrices. L'auteur fut décoré du titre de poète philosophe, et regardé comme le créateur d'un nouveau genre.

Tandis que *M. de Voltaire* dénaturoit la poésie et la scène en y introduisant l'esprit philosophique, le célèbre citoyen de Genève abusoit aussi de la philosophie pour corrompre l'éloquence. Capable de rajeunir par les charmes de son style des sujets usés, et de donner du prix aux choses les plus communes, il voulut joindre à une manière neuve des idées encore plus singulières. Les lettres, la société, le gouvernement, la religion, l'éducation furent tour à tour les objets de ses profondes spéculations, et sur tous ces points il affecta de s'éloigner des opinions reçues. Les orateurs qui l'avoient précédé, s'étoient contentés de développer et de mettre dans un beau jour des vérités déja connues, laissant aux philosophes le soin de faire des découvertes. Ils étoient persuadés que le véritable triomphe de l'éloquence n'est point dans cette subtilité de l'esprit, qui enfante des idées extraordinaires; mais dans l'art difficile d'embellir et de relever par les tours et les expressions, des idées ordinaires et communes. Ils ne cherchoient point à étonner leurs auditeurs par la nouveauté des systèmes, mais ils vouloient les convaincre et les toucher par la force des rai-

sons et le pathétique des sentimens. Dépouillez des agrémens du style et des mouvemens oratoires toutes les pensées de *Bourdaloue*, de *Bossuet*, de *Fénélon*; vous verrez que ces grands hommes ont pensé d'une manière simple et naturelle. Avec tant de vivacité dans l'imagination, tant d'énergie et de sensibilité dans le caractère, un génie aussi mâle et aussi vigoureux, *Rousseau* pouvoit se passer des prestiges du paradoxe. Avec une dialectique aussi serrée et tant de force dans le raisonnement, il n'avait pas besoin, de prendre un ton brusque et tranchant, d'étaler un appareil scientifique, qui ressemble un peu aux apprêts des charlatans de place, d'affecter une précision dure, où il entre de la prétention et de la morgue, et qui dégénère quelque fois en obscurité.

Tels ont été ces deux hommes si estimables par leurs talens personnels, et devenus si funestes à la littérature par le ton qu'ils y ont introduit; d'autant plus dangereux que des succès brillans ont accrédité et en quelque sorte consacré leurs défauts. On pourroit leur appliquer la réflection de *Velleius Paterculus* au sujet des *Gracques*: s'ils eussent voulu suivre les loix et se conformer à l'ordre établi, leur mérite les eût élevés par des voies légitimes à ces mêmes honneurs qu'ils n'ont obtenus, qu'en déchirant le sein de la patrie. On ne peut guères les comparer ensemble que comme écrivains. L'un fut grand poëte; l'autre grand orateur. Cependant on peut dire que dans un genre à la vérité moins difficile et moins varié, *Rousseau* est plus parfait, a des beautés plus réell s et plus solides: mais si on les rapproche l'un de l'autre comme philosophes, il me semble que le citoyen de Genève a beaucoup d'avantage

sur son rival. *Voltaire* léger superficiel dans les matières les plus graves, croit suppléer aux connoissances qui lui manquent, par la finesse et la vivacité de son esprit. *Rousseau* approfondit les questions qu'il traite ; il ne se contente pas de les effleurer, et parce qu'il est éloquent, il ne se croit point dispensé d'être instruit. L'un abonde en plaisanteries et en sarcasmes ; l'autre en raisonnemens et en preuves : l'un réjouit et fait rire par les saillies de son imagination ; l'autre accable et entraîne par le poids de ses argumens et la force de ses pensées : l'un plait et amuse ; l'autre intéresse et touche. *Voltaire* dans ses bouffonneries indécentes, paroît souvent ne respecter ni le public ni lui-même. *Rousseau* toujours grave et sérieux, met dans la discussion des matières philosophiques la dignité convenable. *Voltaire*, goguenard malin, rit sans cesse des folies humaines, et semble mépriser les hommes, même en affectant de les instruire ; *Rousseau*, misantrope sublime, s'attendrit sur les maux de l'humanité, et paroît aimer les hommes, même en affectant de les décrier. Ce qui distingue encore plus le Génevois, c'est que sa plume éloquente ne s'est jamais trempée dans le fiel ; qu'il n'a jamais déshonoré son génie par des haines atroces et des libelles affreux, et que harcellé continuellement par des adversaires implacables, il a quelquefois répondu honnêtement à des satires amères, et, le plus souvent, ne leur a opposé que le mépris et le silence.

La gloire et la réputation de ces deux illustres écrivains ont entraîné sur leurs traces la foule des littérateurs médiocres, qui nés sans aucun génie, sont toujours prêts à prendre le ton à la mode. Ces imitateurs serviles, ne pouvant atteindre aux

qualités éminentes de leurs modèles, se sont efforcés sur-tout d'attraper cette teinte philosophique que l'un et l'autre ont répandue sur leurs ouvrages. Les poëtes, les orateurs se sont travestis en philosophes, persuadés qu'un jargon obscur et sententieux, des vues hazardées, des déclamations guindées et emphatiques devoient enlever tous les suffrages, et tenir lieu des beautés naturelles, qu'on avoit jusqu'alors admirées chez les anciens. Dès-lors tout le système littéraire a été bouleversé. La poésie du temps de nos pères étoit l'art de peindre et d'imiter la nature; l'éloquence étoit l'art de toucher le cœur. Vieux préjugés, doctrine de quelques pédans stupidement orthodoxes; les auteurs du bel air ont réformé ces abus; la poésie et l'éloquence ne sont plus que l'art d'exposer en vers durs, ou en prose entortillée, des idées abstraites et métaphysiques; des sentences ou fausses ou frivoles, des opinions hardies et nouvelles. Le principe fondamental de l'ancienne littérature étoit de cacher l'art; c'est aujourd'hui une loi d'en faire parade, d'étaler avec complaisance toute la subtilité de son esprit, aux dépens même du bon sens et de la vérité. Le premier but des auteurs est de briller et se faire admirer. Voudroit-on restreindre un philosophe à ne rien dire que de simple et de naturel? Ce seroit dégrader ses rares talens. Penser et parler d'une manière extraordinaire, voilà les règles établies par l'esprit philosophique, voilà la véritable source du mauvais goût qui corrompt aujourd'hui le style et les divers genres de littérature.

L'esprit philosophique appliqué à la tragédie a détruit le pathétique et l'intérêt qui résultent de la vérité des sentimens, et de la justesse du dialogue. Les interlocuteurs ne disent plus ce qu'ils doivent

dire, ne pensent plus ce qu'ils doivent penser dans la circonstance où ils se trouvent. Les héros de la scène dans les plus grands dangers, dans les situations le plus vives, dissertent avec finesse et avec profondeur ; ils se plaignent par sentences et par axiomes ; aucun sentiment naturel ne sort de leur ame, mais leur esprit est fécond en pensées brillantes. De longues tirades pleines d'antithèses, d'idées fausses et brillantes, des maximes singulières et hardies, voilà en quoi consiste le mérite de la plupart des tragédies de nos modernes philosophes, voilà les beautés neuves dont l'esprit philosophique a enrichi le théâtre.

N'est-ce pas ce même esprit philosophique qui a substitué à la gaîté franche, à la force comique de *Molière* et de ses imitateurs de froides descriptions de mœurs, de savantes analyses du cœur humain, et des traités de morale en dialogue ? N'est-ce pas l'esprit philosophique qui a mis en vogue ces drames sombres et lugubres, qui sont autant de canevas, où nos prédicateurs philosophes insèrent leurs tristes homélies, et placent à chaque ligne les noms des vertus que nous n'avons plus ? N'est-ce pas l'esprit philosophique, qui a banni des sociétés, comme de la scène, les ris les jeux et les graces, qui les a poursuivis sur le théâtre Italien, leur dernière retraite, et qui a fait succéder à l'enjouement et à la vivacité de l'opéra comique, des romans insipides et glacés, que la plus touchante musique ne peut réchauffer à peine ?

Depuis que le géomètre (1) qui préside au Parnasse françois, s'est déclaré hautement pour les vers

(1) d'Alembert.

sententieux et pensés, les genres qui demandent de l'invention, des sentimens et des images, sont presque abandonnés; particulièrement l'ode, sans doute, parce que le maître n'y a pas réussi. Ce sont les épitres morales, qui sont en crédit; c'est-là que nos jeunes poètes exhalent à leur aise les vapeurs philosophiques qui leur tiennent lieu d'enthousiasme; c'est là qu'ils renferment dans des vers isolés et décousus toutes les idées extravagantes, que peuvent produire un esprit vide et un cerveau creux.

La philospphie n'a pas été pour l'éloquence un fléau moins terrible. Elle y a sur-tout introduit deux défauts essentiels, et qui semblent d'abord incompatibles, la sécheresse et l'enflure. D'un côté cette raison géométrique qui dessèche et brule tout et qu'elle touche; cette métaphysique aride qui dépouille les objets de leurs qualités particuliéres, et réduit tout en abstractions idéales, n'ont laissé à l'éloquence qu'un corps décharné sans vie, sans coloris et sans grace. A la place de ces peintures vives et frappantes, de ces tours hardis et véhémens, de cette expression touchante des sentimens et des mœurs, qui nous charment dans les écrits des anciens, on ne trouve dans les discours modernes que des réflexions inanimées, une froide précision, de vaines subtilités, une finesse et une profondeur étudiées, des pensées qui semblent distillées à l'alembic, dont la substance trop déliée ne laisse aucune prise à l'imagination, et qui fatiguent même les lecteurs intelligens. De l'autre côté, cette morgue philosophique, cette manie enseignante et pédantesque, cet enthousiasme factice, enfans de l'orgueil et de la médiocrité, ont introduit dans l'éloquence un jargon emphatique et guindé, un pompeux galimathias, un étalage barbare de termes scientifiques, des idées soi-disant sublimes, qui ne sont

qu'outrées et gigantesque. Telle est aussi la source de cet esprit systématique qui agite et tourmente nos orateurs philosophes; ils ne se croiroient pas éloquens, si dans leurs diatribes monstreuses, ils ne déclamoient sans cesse contre les abus, et ne s'érigeoient en réformateurs. Il n'y a point d'homme sensé qui ne soit révolté de la hardiesse et de l'insolence avec laquelle ils se déchaînent contre les établissemens les plus utiles, attaquent comme des préjugés les opinions les plus sages, soutiennent les paradoxes les plus absurdes, et opposent leurs spécieuses rêveries à l'expérience et au bon-sens de nos pères. On a vu des discours couronnés à l'académie, où des censures injustes et hazardées, un ton fier, décisif et chagrin, des déclamations malignes et satiriques, tenoient lieu de style, de génie et d'éloquence. On regardoit ces ouvrages comme marqués au coin de la liberté et de la philosophie, parce qu'ils portoient l'empreinte de la témérité et de l'impudence. Si l'on veut voir d'un coup-d'œil combien l'éloquence philosophique est maussade et rebutante, si l'on veut sentir l'énorme distance qu'il y a d'un écrivain philosophe à un homme de goût et de génie, il faut comparer *Télémaque* avec *Belizaire*, non pas pour la fable et les fictions, cela seroit injuste; mais pour les préceptes politiques répandus dans l'un et l'autre ouvrage. Vous ne trouverez dans le moderne académicien que sécheresse, froideur, affectation, monotonie et pédantisme. L'archevêque de Cambrai vous offrira de la chaleur, du sentiment, de la variété, du naturel et des graces.

Rien n'est surtout plus funeste à la littérature que ce mèpris des grands maîtres de l'antiquité et des règles qu'ils ont établies, le dégoût pour les

langues savantes, qui sont les fruits de l'orgueil philosophique. Parmi les auteurs anciens, les philosophes modernes n'estiment que ceux qui, comme *Lucain* et *Sénèque*, ont contribué à corrompre le goût, et qu'ils appellent pour cela même des écrivains philosophes ; pour les autres, ils ne leur accordent que le mérite d'avoir su ranger des mots avec art ; mais ils ne leur trouvent point assez d'idées ; ce ne sont point des penseurs subtils et profonds, tout est chez eux d'un naturel trivial, d'une simplicité et d'une clarté basse et rampante ; ils ne peuvent supporter la préférence qu'on leur donne sur des hommes qui, avoient à la vérité moins de génie, mais bien plus d'esprit ; de-là ces invectives continuelles contre la société savante qui conserve encore aujourd'hui en France le dépôt de la saine littérature et le vrai goût de l'antiquité ; de-là ces déclamations indécentes contre l'éducation publique et contre les colléges où l'on apprend aux jeunes gens à sentir le mérite de *Cicéron* et de *Virgile*, et le ridicule des poètes et des orateurs philosophes ; ils voudroient ensevelir dans l'oubli ces anciens modèles auxquels ils ressemblent si peu, et introduire l'ignorance pour se procurer des admirateurs. Aussi tandis que les sciences exactes se perfectionnent, la littérature se couvre de ténèbres épaisses. Les jeunes gens, après leurs premières études, au lieu de cultiver leurs talens dans le silence et de se former le jugement par la méditation des maîtres de l'art, s'empressent de lancer dans le public les éclairs d'un esprit précoce, sans autre provision que la lecture de quelques ouvrages frivoles ; et fiers des applaudissemens qu'on prodigue a quelques traits

heureux pour leur âge, ils se croient de grands hommes et méprisent ceux qu'ils doivent imiter.

Il faut aussi attribuer à l'abus de la philosophie cet égoïsme pernicieux qui retrécit l'ame des gens de lettres, et les concentre dans la jouissance momentanée d'une réputation frivole et passagère. Les anciens se consumoient de travaux et limoient leurs ouvrages dans la retraite pour leur donner une perfection digne de l'immortalité. Nos auteurs qui savent mieux calculer, trouvent que l'estime de la postérité est trop chère à ce prix, ils aiment mieux éblouir et tromper leurs contemporains par de faux brillans, que mériter par des beautés solides les suffrages des siècles avenir. C'est par ce même esprit de calcul et de combinaison qu'ils sont parvenus à réduire en art les moyens de se faire, à peu de frais, une grande réputation; découverte admirable pour les hommes médiocres, mais qui ne sert qu'à décourager les vrais talens, toujours ennemis de l'intrigue.

FIN.